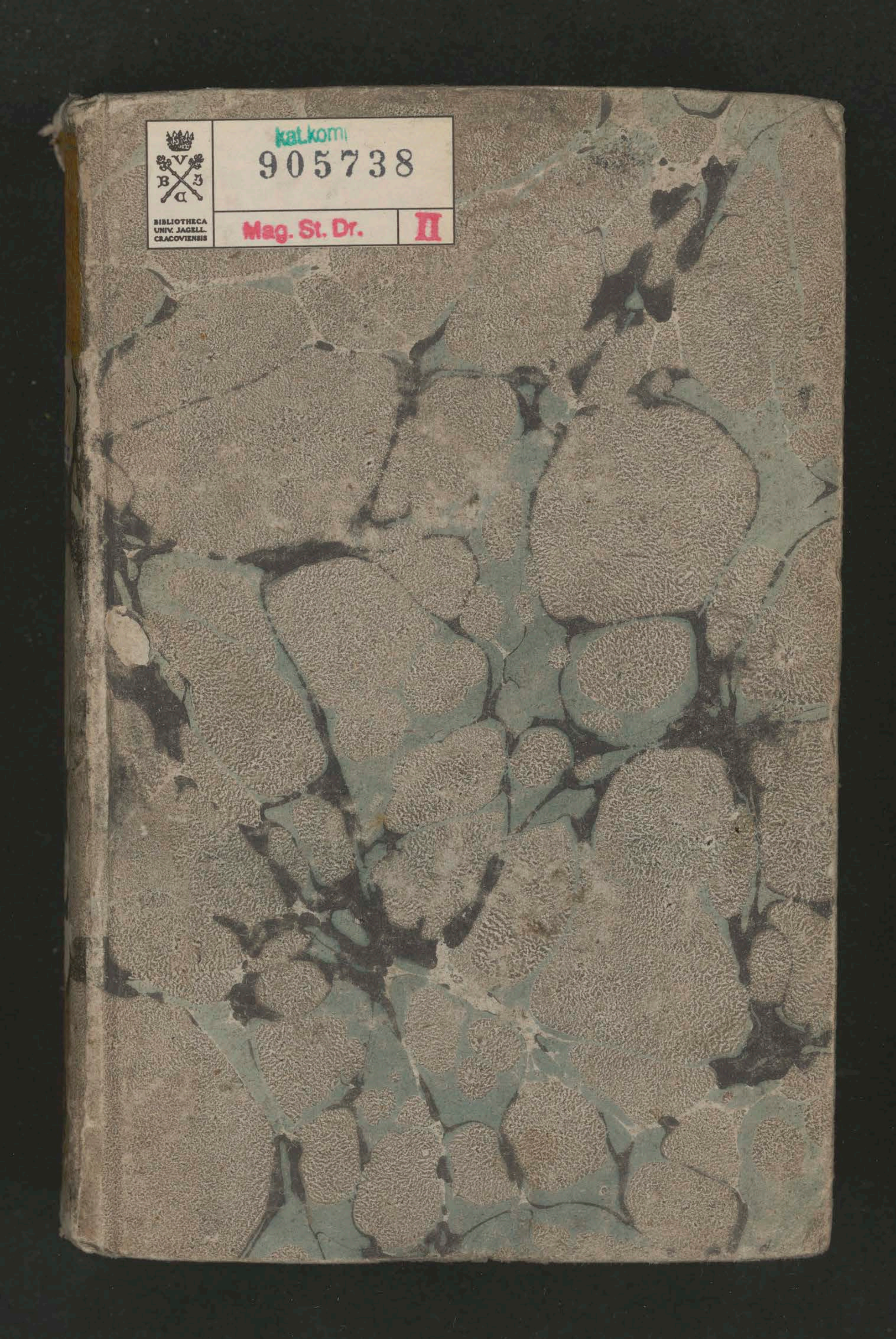

BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
kat.komp
905738
Mag. St. Dr.
II


V
B
J
C

SECOND VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

TOME TROISIÈME.

SECOND VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,

PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

DANS LES ANNÉES 1783, 84 ET 85;

PAR F. LEVAILLANT.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN ET COMP^e, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

PLACE DU MUSÉUM.

L'AN 3 DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

VOYAGE EN AFRIQUE.

VOYAGE DANS LE PAYS DES PETITS ET GRANDS NAMAQUOIS.

J'AVOIS fixé mon départ au 6 de janvier. Au jour prescrit, le chef de la horde namaquoise, auprès de laquelle j'étois campé, vint avec ses deux femmes me faire ses adieux. Sa sœur avoit un joli petit singe, du genre des guenons, dont le ventre étoit blanc et la robe verdâtre. Ce charmant animal étoit le premier que j'eusse vu de son espèce, et j'aurois bien désiré en être possesseur pour l'ajouter à ma collection; mais il étoit si cher à sa maîtresse que jamais je n'eusse osé le lui demander. Cha-

que fois qu'elle venoit me voir, elle l'amenoit avec elle; et avant d'entrer dans ma tente, l'attachoit à un des piquets, afin qu'il pût jouer avec Kees. Moi, toujours je me faisois un plaisir de lui donner quelque friandise. Mais à peine avions-nous le dos tourné, que Kees, plus robuste et plus malin, lui ouvrant la bouche de force, enlevoit de ses poches ce que je venois de lui donner. La femme, aux aguets de cette friponnerie, en rioit aux larmes. Pendant ce tems, Kees, dans la crainte d'être forcé à restituer, se sauvoit bien vîte. Alors elle couroit à son favori, l'accabloit de caresses, comme pour le consoler, et exigeoit de moi que je le dédommageasse par quelque autre cadeau.

L'amitié de cette femme pour son singe étoit une vraie passion. Il sembloit qu'elle y eût attaché son bonheur. Cent fois, pendant que nous causions ensemble, elle interrompoit la conservation pour le baiser; et néanmoins, quand elle me vit partir, tout à coup, à ma grande surprise, elle le prit; puis, après l'avoir baisé et rebaisé tendrement, elle me le jetta sur l'épaule et

me pria de le garder. Etoit-ce inconstance ou détachement ? Non, les caresses qu'elle lui fit avant de me le donner, prouvent le contraire. Mais elle avoit deviné que je serois fort aise de posséder l'animal, et sans autre cérémonial elle s'en détachoit pour moi seul.

Mon projet étoit de me rendre dans une horde de Koraquois, fixée à quatorze ou quinze lieues plus loin, nord-ouest. Douze personnes, tant hommes que femmes, de celle que je quittois, se joignirent à ma caravane et me servirent de guides. Nous nous proposions de faire halte sur les bords d'une rivière que nous devions trouver à quatre lieues et demie du point du départ. Mais le lit en étoit occupé par une harde de plus de cent buffles que mes chiens firent lever et qui prirent la fuite par le côté opposé.

C'est toujours un signe de mauvaise augure que la rencontre de ces animaux dans les déserts pendant le tems des sécheresses ; parce que, vivant en grosses troupes et séjournant toujours dans le lit des rivières, ils dessèchent bientôt les amas d'eau

qu'elles pourroient conserver. Aussi nous n'en trouvâmes point une goutte dans celle-ci.

Après nous être reposés, nous reprîmes notre route, en suivant leur piste; tant pour ne pas leur donner le tems d'épuiser les autres réservoirs dont nous allions avoir besoin, que pour en tuer quelques-uns, s'il étoit possible. En effet, vers le soir, nous les rejoignîmes cinq lieues plus loin, et toujours sur les bords de la même rivière. Les broussailles, dont le pays est couvert, retardoient un peu leur marche, et en nous dérobant à eux, nous permettoient de les approcher, à la faveur de nos chiens. Nous en tuâmes deux.

Ils ne différoient en rien des autres buffles que m'avoit offert l'Afrique orientale; mais ils étoient d'une grandeur et d'une grosseur monstrueuse, et nulle part encore je n'en avois vu de pareils.

Deux animaux aussi considérables m'assuroient, pour la nourriture de ma troupe, une provision abondante. Mais comme leur dépécement et leur désossement devoient exiger de nous une journée toute entière, je

remis ce travail au lendemain. Dès le point du jour, mes gens se mirent à l'ouvrage; et moi, pendant ce tems, pour me concilier les Koraquois dont j'allois visiter la horde, je dépêchai vers eux, et leur fis dire que s'ils vouloient venir partager ma chasse, je leur en offrois le produit avec le plus grand plaisir.

C'est ainsi, je le répète, que doit se comporter tout voyageur qui, dans ses courses, désirera se procurer quelque succès heureux. Avec de pareils moyens, il se fera des amis, et ne trouvera point de Sauvages qu'il ne subjugue, quelque farouches qu'ils soient.

Au reste, je dois dire à l'honneur des Africains, qu'à mesure qu'on s'éloignera des colonies, on trouvera chez eux plus de droiture et de cordialité. Ceux qui, à raison de leur éloignement, ne sont ni connus d'elles ni à portée de les connoître, ont une simplicité tout à fait intéressante, et qui n'a de défiance que ce qu'il en faut à tout être raisonnable pour se garantir du danger et assurer sa conservation.

Il est vrai que leur caractère est plus

apathique et leur esprit plus borné ; mais aussi, n'ayant jamais d'occasions de tromper et d'être trompés, ils n'ont pas besoin du mensonge et ne le connoissent pas.

Les Koraquois arrivèrent dans l'après-dînée, au nombre de trente, tant hommes que femmes, amenant avec eux quelques bœufs pour le transport des viandes que je leur avois annoncées. Ils passèrent la nuit près de moi ; et le lendemain matin, ayant fait charger leurs bœufs, je pris avec eux le chemin de leur horde, à travers une plaine brûlée, la plus aride peut-être de toutes celles que j'avois vues jusque-là.

De toutes parts j'y appercevois des giraffes ; mais dans un espace aussi étendu elles avoient sur nous trop d'avantage ; et comme je désespérois de les joindre, je ne songeois pas même à les attaquer. Cependant ayant vu un rhinocéros, qui, par la pésanteur de sa course, paroissoit perdre un peu sur nous, j'entrepris de le chasser, et me mis à sa poursuite avec Klaas. Nous forçions de galop, et déja nous étions à portée du fusil, quand tout à coup le cheval de Klaas, manquant des quatre

pieds, s'abattit sous lui, et le jetta par-dessus sa tête à plus de dix pieds en avant. Par un effet de la chûte, le fusil partit en même tems, et je fus averti de l'accident par l'explosion.

J'étois alors sur la même ligne que le chasseur, mais à plus de cinquante toises de distance. J'accourus vers lui. Il étoit sans mouvement, et je le crus mort ; mais lui ayant mis sous le nez de l'alkali volatil, il reprit connoissance ; et tandis qu'il achevoit de recouvrer ses esprits, je courus ratrapper son cheval : après quoi nous rejoignîmes la caravane.

On y avoit éprouvé aussi un accident d'un autre genre. Deux des femmes, épuisées de fatigue et de chaleur, s'étoient trouvées mal ; et il avoit fallu les placer sur les bœufs de monture que j'avois destinés à cet usage et qui nous suivoient en relais.

De leur côté, mes Hottentots colons étoient sur les dents. Accoutumés au climat tempéré du Cap, ces hommes, naturellement indolens et lâches, ne pouvoient supporter les chaleurs brûlantes de la zone

torride à laquelle nous touchions. Eux qui pendant mon premier voyage fournissoient quelquefois, quand les circonstances l'exigeoient, à des marches de douze heures, maintenant, après une marche de six, ils se trouvoient anéantis et ne pouvoient plus faire un pas. Ils me voyoient subir volontairement les mêmes fatigues qu'eux sans m'en plaindre, et mon exemple n'opéroit rien sur leurs courages abattus.

C'étoit particulièrement de la soif qu'ils se plaignoient, plus que de tout autre mal encore. En vain je les exhortois à user du remède que j'avois découvert; c'est-à-dire, à ne pas boire beaucoup et à se contenter de lapper de tems en tems un peu d'eau, comme mes chiens; ce qui suffisoit pour humecter les glandes salivaires et pour tenir la bouche fraiche; leur opiniâtre ignorance n'écoutoit rien. Dès qu'ils trouvoient de l'eau, je les voyois tous s'en remplir l'estomac jusqu'à perdre haleine : ils buvoient pour la soif présente, et croyoient boire encore pour la soif à venir; ils ne voyoient pas que cette masse de liquide, après avoir pesé sur leur estomac et allourdi

leurs mouvemens, s'échappoit bientôt en sueurs abondantes qui les affoiblissoient et leur communiquoient un relâchement général, dont ils attribuoient à tort la cause au climat.

D'ailleurs, les eaux étant presque toutes plus ou moins saumâtres, elles leur donnoient des diarrhées qu'ils perpétuoient eux-mêmes, en refusant le seul remède que nous avions pour les arrêter. Déja ils avoient oublié ces protestations de zèle et ces sermens qu'ils s'étoient empressés de me faire à mon départ du camp de l'Orange, et l'humeur qu'ils commençoient à prendre m'en donnoit beaucoup à moi-même.

A ce sujet d'inquiétude s'en joignit un autre. Aux approches du kraal, tous les membres de la horde qui n'étoient point avec moi vinrent à ma rencontre, mais tumultuairement et sans chef. Ce chef étoit mort tout récemment; et depuis ce tems il n'y avoit plus dans la société qu'anarchie, désordre et confusion. D'abord on s'étoit réuni pour nommer un successeur au défunt. Mais celui-ci ayant refusé

d'accepter, la horde s'étoit divisée en deux parties, celui des hommes et celui des femmes; et chacun des deux avoit nommé un chef; de sorte qu'elle en avoit trois sans en avoir un seul. De cette triple élection étoient nées des disputes et des dissentions sans fin. On se battoit journellement; soir et matin le sang couloit, et ces combats ne faisoient encore qu'exalter les haines.

A peine la troupe fut-elle près de moi qu'elles se manifestèrent. Tous, tant ceux qui arrivoient que ceux qui m'avoient accompagné, ne s'occupèrent plus que de leur querelle. Ils cherchoient à m'y intéresser, moi qui n'entendois pas un mot de leur langue. A voir la chaleur qu'ils y mettoient, on eût dit que leur élection intéressoit la terre entière et que le sort du genre humain alloit dépendre de leur chef. Tous parloient à la fois. Tous cherchoient à couvrir la voix de leurs camarades par la leur. C'étoit un vacarme affreux; et au milieu de tout ce tapage, les yeux étinceloient de fureur, et de toutes parts on se menaçoit.

Cette guerre intestine, parmi des Sauvages, étoit pour moi un spectacle nouveau; et quoiqu'en apparence elle eut je ne sais quoi d'allarmant, néanmoins elle offroit aux observations d'un voyageur quelque chose d'intéressant. A la vérité, l'espoir de la terminer avec équité me dédommageoit en partie du désagrement de me voir constitué juge suprême dans une si grande cause. Il falloit bien que je me crusse quelque chose, puisque j'allois être, par un mot, ou le fondateur ou le restaurateur du plus grand pouvoir qu'un mortel puisse dispenser à des mortels.

J'avois appris, par le moyen de mes interprètes, que le mort avoit laissé plusieurs fils en âge de lui succéder; et ces fils étoient totalement oubliés, malgré tout ce que Kolbe nous raconte de merveilleux sur l'ordre des successions dans les peuplades d'Afrique et sur l'hérédité de la couronne dans les familles régnantes. Le parti que m'indiquoit la prudence et le seul que j'eusse à prendre dans les circonstances étoit donc d'attendre les événemens et de mettre à profit celui que je croirois

favorable à mes projets. Un heureux hasard m'en offrit bientôt l'occasion.

Entourré de cette multitude en fureur, je marchois avec elle tranquillement, à pied, sans armes, sans aucune précaution de sûreté; et en arrivant au kraal, je fis, sans délai, dresser mon camp, comme si j'eusse été au milieu de mes parens et de mes amis.

Tout cet appareil élevé subitement et comme par magie sous les yeux de la horde; ces charriots, ces fusils, ces chevaux, cette tente, tous ces objets enfin, nouveaux pour elle, la frappoient d'admiration. Hommes, femmes, enfans, tous, immobiles et la bouche béante, regardoient dans un profond silence. La colère, la haine et les passions violentes s'étoient éteintes sur les visages et avoient fait place à des mouvemens plus tranquilles, à une surprise niaise, à une extase stupide. Cette situation calme étoit précisément ce que je désirois, et je ne songeai plus qu'à la prolonger pour en tirer parti.

L'enfance est naturellement curieuse; tout ce qu'elle voit la frappe; et le Sau-

vage n'est, sur cet objet, qu'un grand enfant. Ceux-ci paroissoient désirer que je leur permisse de voir de plus près tout ce qu'ils admiroient; et je me prêtai avec complaisance à leur empressement. Tout fut examiné, visité, manié. Mais c'étoit ma personne spécialement qui étoit l'objet de la curiosité générale. On ne se lassoit point de regarder mes habillemens. On m'ôtoit mon chapeau pour mieux examiner mes cheveux et ma barbe qui étoient longs, au lieu d'être crépus. On entr'ouvroit mes vêtemens; et dans la surprise où l'on étoit de trouver une peau blanche, chacun me palpoit, comme pour s'assurer que ce qu'il voyoit étoit véritable.

Cette comédie dura jusqu'au soir; et moi-même je fis ce que je pus pour la prolonger. Enfin, quand le moment de la séparation fut venu, je fis insinuer à toute la troupe que si le lendemain matin, deux heures après le lever du soleil, elle ne s'étoit pas accordée pour choisir un chef, je la quitterois à l'instant même. Mais j'ajoutai que si on venoit me présenter ce chef, élu du consentement général, alors

je le comblerois de présens, et que je lui donnerois sur-tout une distinction qui l'éleveroit au-dessus de tous ses pareils et qui rendroit la horde une des plus célèbres de toute la contrée. Mais quelle fut ma surprise, lorsque le soir j'eus compris que c'étoit sur ma tête que venoit s'appésantir la couronne. En apparence épouvanté de ce coup de foudre, j'en tirai le parti que je m'étois promis pour rétablir entièrement le calme, et je consentis, s'ils promettoient de s'y soumettre, à leur donner le véritable chef digne de les conduire et de les rendre heureux.

J'avois pris secrètement, par mes interprètes, les informations qui m'étoient nécessaires pour arriver sûrement à mes fins. Je ne voulois, dans le fond, que connoître leur choix ou l'inclination du plus grand nombre. Par-là, en le leur indiquant, j'y mettois une sorte d'inspiration capable de les frapper. Je réussis au gré de mes désirs : on me nommoit un certain Haripa ; Haripa fut proclamé par moi.

Le Sauvage a les passions violentes. Sa colère est terrible ; mais l'explosion en est

courte, et bientôt il revient à la douceur naturelle de son caractère. C'est ce que j'éprouvai ce jour-là. L'effervescence de la troupe étoit calmée; on se retira paisiblement et dans l'intention de m'obéir.

J'ignore si les femmes, en se séparant, se concertèrent entre elles, et si mon choix secondoit leurs vœux; mais le lendemain matin, à l'heure indiquée, toute la horde se rendit vers moi, ayant à sa tête le chef Haripa. C'étoit un homme d'une quarantaine d'années; grand, bien fait, très-fort, et par conséquent appellé par la nature à dominer la tourbe des foibles.

Avant de procéder à son inauguration, je voulus savoir si tous les suffrages s'accordoient à le reconnoître, et si personne ne protestoit contre son élection. Sur l'assurance qu'on donna de l'unanimité du choix. Je fis approcher Klaas. Celui-ci tenoit en main un de ces bonnets de grenadier que m'avoit donnés le colonel Gordon, et dont j'ai parlé ailleurs. Klaas en avoit bien épousseté l'étoffe, bien frotté la plaque de cuivre doré qui étoit à la partie antérieure. Cette plaque représentoit

en relief les armes de la Hollande ; c'est-à-dire, un lion dressé sur ses pattes de derrière, et tenant dans une de celles de devant sept flèches, et dans l'autre un sabre nu.

Ce symbole ne pouvoit manquer de plaire aux Sauvages, puisqu'il leur offroit à la fois l'image, et des armes qui leur sont propres, et de l'animal le plus redoutable de leur contrée. Je le leur fis remarquer ; ils témoignèrent leur admiration par des transports, et crurent que par ma toute-puissance, bien supérieur aux rois, j'avois fait cet ouvrage pendant la nuit, dans l'unique dessein de leur complaire.

Après ce préliminaire, j'ordonnai le silence ; et faisant approcher de moi le monarque, je plaçai pompeusement le bonnet sur sa tête. J'attachai ensuite à son jackal plusieurs rangs de verroterie ; je lui fis une ceinture avec un cordon de très-gros grains de rassade ; j'ornai ses bras de bracelets de laiton ; enfin, j'attachai à son cou un petit cadenas de cuivre, qui représentoit un papillon, et dont j'avois perdu la clef. Ces cadenas, faits en forme d'animaux de tou-

tes espèces, sont très-communs au Cap. Ils viennent de Chine, et sont apportés en Afrique par les capitaines de la Compagnie qui voyagent dans les mers de l'Inde.

Pendant la cérémonie de l'installation, toute la horde, muette et immobile d'admiration, étoit comme en extase. Haripa lui-même, quoique transporté d'aise, n'osoit faire un mouvement, et il gardoit une gravité risible. Enfin, quand son inauguration fut achevée et qu'il fut paré en entier, je lui présentai un miroir, afin qu'il eût le plaisir de se contempler lui-même. Puis je le montrai à son peuple, qui alors fit éclater sa joie par des cris et des applaudissemens sans fin.

Hommes honnêtes qui me lisez, voilà tout ce qu'il m'en a coûté pour remettre la paix dans une peuplade, et pour empêcher les habitans de s'entr'égorger ! Dès ce moment, la concorde fut rétablie. L'allégresse devint générale ; les danses commencèrent et durèrent pendant trois jours et trois nuits consécutives. On tua, pour les festins, beaucoup de moutons gras, et même deux bœufs : magnificence extraor-

dinaire, et vraiment étonnante chez des peuples qui en livrant leurs filles pour une vache, croient faire un excellent marché.

Au reste, si les Koraquois attachent ce haut prix à leurs bêtes à cornes, c'est qu'elles font leur principale richesse. Cependant ce n'est point pour eux un objet de trafic. Trop éloignés des Colonies pour avoir avec elles quelques relations directes ou indirectes de commerce, ils ne peuvent trafiquer de leurs troupeaux qu'entre eux et leurs voisins.

Aussi, quand je voulus acheter de quoi remonter mes charriots, je le fis à un prix dont moi-même j'avois honte. Un bœuf ne me coûtoit qu'un clou, qu'un très-petit morceau de fer; et ceux qui avoient le bonheur de conclure avec moi ces échanges s'applaudissoient beaucoup de leur marché.

Je suis convaincu que si j'eusse voulu les tenter en exposant à leurs yeux certaines bagatelles, j'aurois obtenu, sans exception, tout ce qui appartenoit à la horde. Et ceci me rappelle ces Indiens que j'avois vus à Surinam, et qui, le matin,

oubliant que le soir il faudra se coucher, vendent leur hamac pour un bout de bougie allumé. Ces mêmes gens ne donneroient pas la plus petite chose de cent livres de bougie en paquets; mais l'éclat d'une lumière brûlante les séduit; ce sont des enfans qui, pour avoir dans le moment ce qui leur fait plaisir, livrent et offrent avec empressement tout ce qu'ils possèdent.

C'est souvent par le même esprit d'enfantillage que le Sauvage dérobe et s'approprie sans façon les choses qui lui plaisent ou qui lui conviennent. Les Koraquois cherchoient à prendre quelques-uns de mes effets jusqu'à sous mes yeux même; et pour me garantir d'eux, j'étois obligé de les surveiller ou de mettre hors de leur portée ce qui pouvoit les tenter.

Ce peuple est haut de taille, et par conséquent beaucoup plus grand que les Hottentots des Colonies. Les miens ne lui venoient qu'aux épaules, et il avoit la tête toute entière au-dessus d'eux. Malgré cette différence de stature, malgré celle de sa peau qui est plus noire, et celle de son visage dont la pommette n'a presque pas de

proéminence, je le crois d'origine hottentote. Au moins, il a la langue et les usages des Namaquois, ses voisins, lesquels sont originairement Hottentots.

Son habillement est le même que l'habillement namaquois, et il n'en diffère que par la matière, qui, chez lui, est la peau des hiennes, et sur-tout celle des jakals; animal qu'on rencontre en abondance dans ces cantons ingrats. Quant aux peaux de buffles et de giraffes, beaucoup trop épaisses pour servir de vêtement, elles sont employées à couvrir les huttes.

La grande aridité du pays rendant les sources très-rares, le Koraquois n'a pu l'habiter sans avoir trouvé un moyen de suppléer à la disette d'eau. Pour cela, il creuse en terre une sorte de citerne, ou plutôt un vrai puits, dans lequel on descend par des degrés; et c'est la seule nation africaine chez laquelle j'aie trouvé ce genre d'industrie.

Comme ces puits ont toujours peu d'eau et qu'on n'en a point à perdre, on a soin d'en interdire l'accès, même aux oiseaux; et pour cela on en ferme l'ouverture avec

des pierres et des branches ; de sorte qu'à moins de les connoître, il est presqu'impossible de les trouver. Tous les jours, on y descend pour tirer l'eau qui est nécessaire à la consommation des hommes et des bêtes. On la puise avec des espèces de jattes fait d'un bois creusé et on la verse dans des peaux de buffle ou de giraffe, qu'on étend par terre et auxquels on a donné une forme concave pour contenir de l'eau ; mais on la distribue avec la plus grande parsimonie, et jamais on n'en tire que ce qui est d'une nécessité absolue.

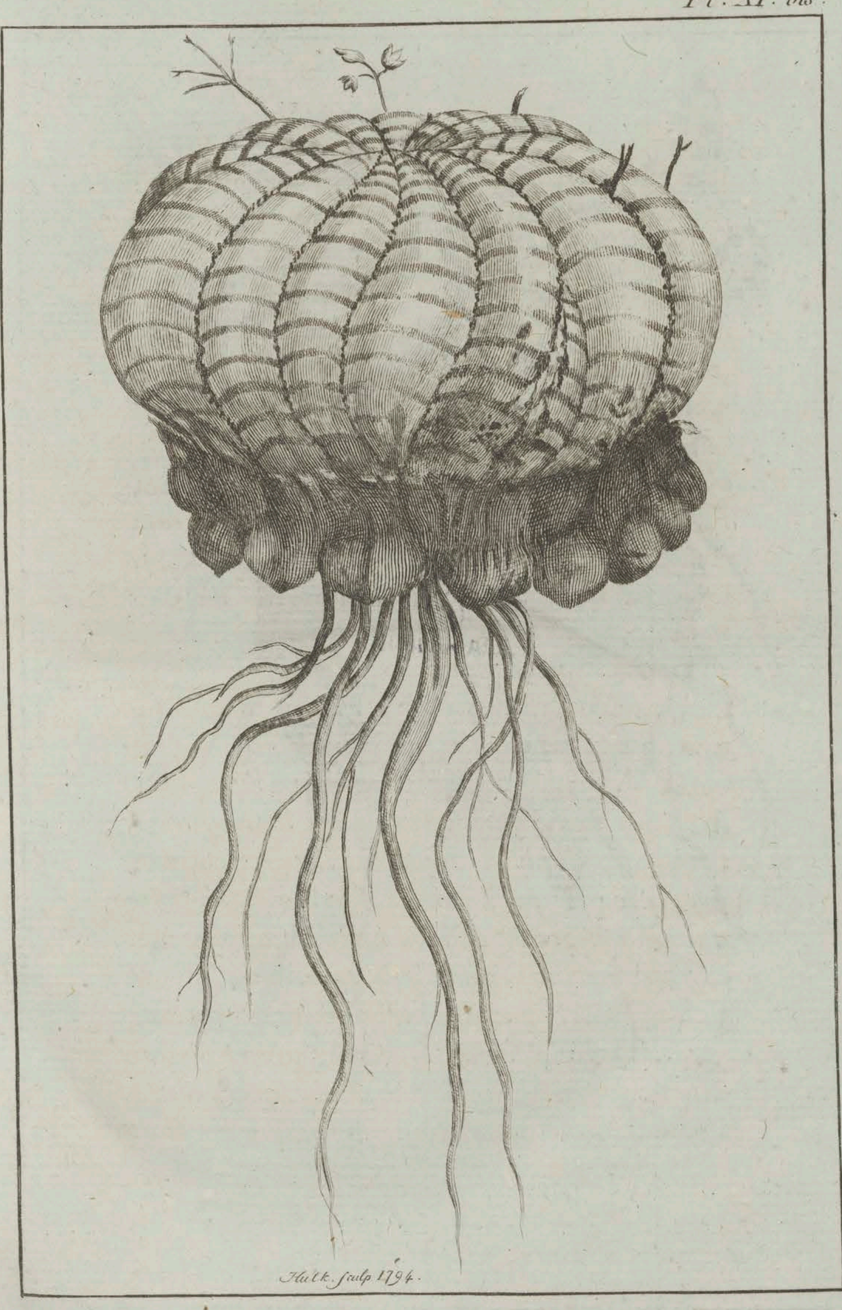
Néanmoins, malgré cette économie sévère, les puits tarissent souvent ; et alors la horde est obligée de se transporter ailleurs. Aussi, parmi les nations de l'ouest, n'en est-il aucune qui soit autant nomade que celle-ci.

De cette vie errante et vagabonde, il résulte que le Koraquois, changeant souvent de séjour, et par conséquent se donnant sans cesse de nouveaux voisins, il doit adopter, en quelque sorte, les usages des nations près desquelles il va s'établir. C'est ainsi, par exemple, que dans les

peuplades les uns se graissent, comme les Hottentots ; tandis que d'autres se tatouent le visage, la poitrine et les bras, à la manière des Caffres. Cependant il est à remarquer que les couleurs qu'employent ceux-ci ne sont point les mêmes pour tous ; que chacun a les siennes, selon que son caprice les lui fait préférer ; et qu'ordinairement il les varie chaque jour : ce qui rend, en quelque sorte, les co-habitans d'une horde étrangers l'un à l'autre, et leur donne l'air d'une mascarade de carnaval.

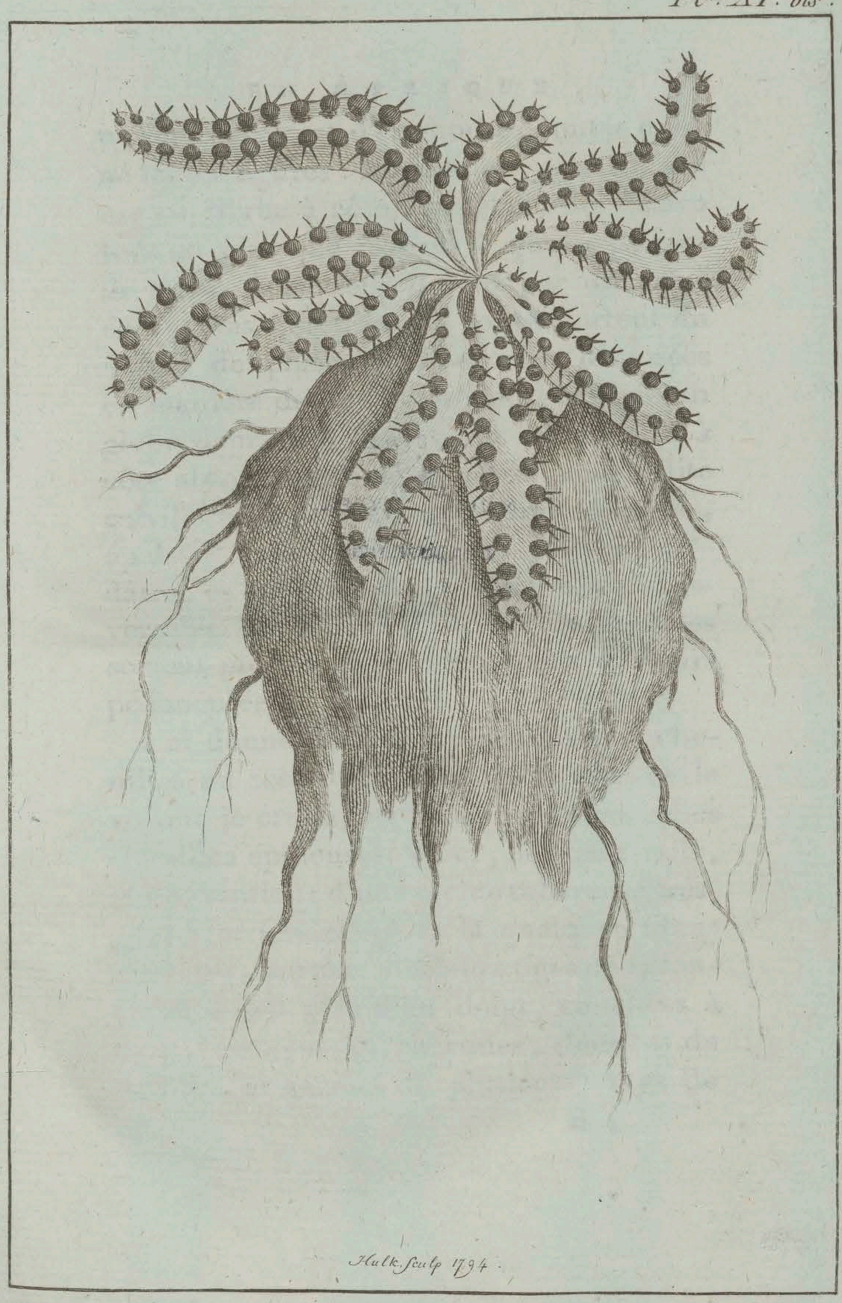
Depuis que dans la horde de Klaas Baster j'avois été blessé par un géranium épineux, j'avois soin, chaque fois que je campois dans un lieu nouveau, de faire arracher autour de moi tous ceux que j'y trouvois. Parmi ceux qu'on eut occasion de détruire près du kraal de Haripa, j'en trouvai une superbe espèce à très-longues épines, dont j'ai apporté les dessins, et que je publierai par la suite en parlant des plantes nouvelles que j'ai rapportées de mes voyages.

J'ai trouvé dans les mêmes environs deux

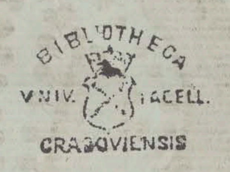


EUPHORBE À CÔTE DE MELON.





EUPHORBE À CHENILLES.


BIBLIOTHECA
VNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS

nouvelles espèces d'euphorbe, dont je donne ici les figures : le premier, que je nomme euphorbe à côte de melon, ne s'élève tout au plus que de trois à quatre pouces de terre, à laquelle il tient par un amas de racines fibreuses qui toutes sortent du milieu de plusieurs tubercules disposées en manière de couronne; la tige forme un globe déprimé, excavé au sommet et à côte absolument comme notre pomme dite calville blanche; ces côtes sont relevées, épaisses, convexes, d'une couleur verdâtre, et marquées de bandes brunes transversales. De la partie supérieure des côtes sortent plusieurs petits bouquets de fleurs pédonculées.

J'ai donné le nom d'euphorbe à chenilles au second, parce qu'en effet en le voyant je crus appercevoir plusieurs belles chenilles épineuses. Voici, en deux mots, sa description : d'une racine tubéreuse très-grosse et jettant çà et là quelques fibres chevelus, sortent plusieurs tiges de la longueur à peu près d'un doigt, couchées à terre, tortueuses, charnues, dénuées de feuilles, et garnies de plusieurs rangs de

tubercules arrondis, munis chacun de deux épines.

Ces deux espèces d'euphorbes son également à craindre ; parce que tous deux étant fort bas et se trouvant mêlés dans les herbages comme les champignons, les animaux qui broutent courent risque de les manger avec le pâturage.

Malgré que le canton où je me trouvois soit sec et stérile, il offroit une quantité prodigieuse de plantes de différentes espèces, dont un botaniste instruit auroit sans doute mieux su tirer parti que moi ; cela ne m'a point empêché cependant de rapporter une infinité de dessins de ce qui m'a paru le plus extraordinaire et dont je donnerai les gravures par la suite.

Pendant mon séjour à la horde, je voyois régulièrement passer sur nos têtes des nuées de grues et de perroquets qui alloient du nord-ouest au sud-est. Ces derniers me paroissoient gagner la Caffrerie ; et probablement ils étoient de l'espèce de ceux que j'avois vus dans cette contrée. Je les distinguois au caquetage continuel qu'ils faisoient en volant, et à leur manière de

voler par paires, mâle et femelle. Mais ils étoient à une telle hauteur que je ne pouvois les tirer; et il en fut ainsi de tous les oiseaux de passage que j'eus lieu d'appercevoir. Le pays n'ayant rien qui les engageât à descendre, aucun ne s'arrêtoit. Mes chasses devenoient languissantes, et ma collection ne s'accroissoit pas autant que je le désirois.

Quant aux animaux qui devoient fournir à la consommation considérable qu'exigeoit journellement ma troupe, je ne pouvois guère compter sur les giraffes, les buffles et les rhinocéros, qui, trop farouches, ne se laissoient point approcher. Ma ressource étoit dans les gazelles. Mais quoique nulle part encore je n'en eusse vu autant; quoiqu'elles se trouvassent là par troupes immenses, cependant j'avois beaucoup de difficultés pour les atteindre.

Dans cet embarras, Haripa, qui croyoit me devoir beaucoup par rapport aux cadeaux que je lui avois faits et qui par reconnoissance et par attachement m'accompagoit par-tout, me promit que, si je voulois suivre ses conseils et chasser à leur ma-

nière, il me feroit tuer, sans sortir de place, plus de gibier qu'il n'en faudroit à ma troupe pendant une lune entière. Cette promesse si magnifique me parut une exagération. Néanmoins, comme il m'étoit facile de la vérifier et que d'ailleurs elle me présentoit l'espoir d'apprendre ce que je ne savois peut-être pas, je consentis d'en faire l'essai.

Le lendemain, dès le point du jour, le chef envoya cinquante hommes traquer sur les collines et hauteurs situées au sud de la horde. Vers midi, un d'entre eux revint l'avertir que les traqueurs avoient réuni plusieurs troupes de gazelles, et que de ces bandes éparses il s'étoit formé une harde immense qui se portoit vers la plaine et ne tarderoit pas à paroître.

A l'instant, Haripa partit avec moi. Il alla me placer dans un défilé de cette plaine par où il prévoyoit, vu la diréction des traqueurs, que la harde devoit passer; et, en effet, nous n'y restâmes pas long-tems, sans voir s'élever, du côté des collines, des nuages de poussière, qui, à mesure qu'ils avançoient vers nous, sembloient

grossir et s'étendre. Alors il me dit de me coucher sur le ventre et le visage contre terre. Il en fit autant ; et dans cette posture, qui me paroissoit fort peu propre pour la chasse, j'attendis en silence l'événement.

Les gazelles arrivoient à toutes jambes, et elles ne manquèrent pas de se porter vers nous, ainsi qu'il l'avoit prévu. La situation que nous venions de prendre ne pouvant les effaroucher, elles nous passèrent, sans se déranger en rien de leur direction. Mais quand il s'en fut écoulé environ un ou deux mille, il se releva, se mit à lancer des flèches et me dit de tirer à mon tour.

Je sentois très-bien que le mouvement étant une fois communiqué à la troupe, les dernières gazelles suivroient les autres, et que dans la frayeur qui les faisoit fuir toutes et qui les précipitoit en foule sur nous, elles ne nous appercevroient seulement pas. Je prévoyois encore que les Sauvages, en les perçant sans bruit avec leurs flèches, ne risquoient point de les effaroucher. Mais moi, avec mon fusil, j'a-

vois à craindre que l'explosion du coup ne semât parmi elles l'épouvante, et qu'elle ne fît rebrousser chemin à celles qui arrivoient.

Mon inquiétude, quoique fondée en raison, ne se vérifia pas. J'eus beau tuer et tirer dans tous les sens, la colonne continua d'avancer, comme auparavant; et la peur ne produisit, sur son instinct moutonnier, d'autre effet que de hâter davantage sa marche.

Au milieu de cette multitude effarée, je tirois sans cesse et chacune de mes balles abattoit souvent plusieurs pièces à la fois; j'eusse pu sans peine m'en procurer cent, si je l'avois voulu; je ne cessai enfin de tuer que parce que cette quantité de gibier me seroit devenue inutile.

Chaque fois que je tirois sur ces gazelles un coup de fusil, à l'instant même et toutes à la fois blanchissoient leurs croupes, et ces milliers de dos roux qui fuyoient devant moi ne me montroient plus qu'une nappe d'un blanc de neige qu'elles sembloient n'étaler que pour la faire disparoître aussitôt.

J'ai déja parlé de cette propriété singulière des gazelles spring-bock, qui ont la faculté de changer à volonté la couleur de leur croupe, et de la faire, comme par une espèce d'enchantement, devenir blanche de rousse qu'elle étoit d'abord. Un pareil phénomène présente d'abord à l'imagination quelque chose de merveilleux, et cependant il est de la plus exacte vérité et facile à concevoir d'après l'explication.

Les poils très-longs et fort nombreux qui couvrent la croupe du spring-boek sont en général d'une teinte fauve ; mais malgré que ces poils paroissent entièrement de cette couleur, il n'y a cependant que ceux de la surface qui le soient réellement ; car ceux de l'intérieur sont d'un blanc pur, et dans leur situation naturelle ceux-ci sont entièrement cachés et couverts par les autres. Tous ces poils se trouvent implantés, dans cet endroit, sur un vrai tissu de petits fibres musculaires, au moyen desquels l'animal peut à volonté étendre ou rétrécir la peau de sa croupe, de manière que par l'extension qu'elle reçoit les poils se rabattent de droite et de gauche, ceux de

dessous, qui sont blancs, restent entièrement au jour, et recouvrent même les autres. Je ne puis mieux définir cette opération qu'en la comparant à l'effet que produit l'action d'ouvrir et de fermer un livre posé sur son dos.

Un autre fait, moins aisé à expliquer, est la multiplication prodigieuse de ces gazelles dans des contrées infestées d'animaux carnassiers qui de toutes parts y pullulent. J'avois déja rencontré ailleurs quelques-unes de leurs hardes innombrables; mais en voyant celle-ci, je me suis demandé souvent à moi-même, comment tant de milliers d'animaux, qui, par leur nombre, eussent desséché des sources et consommé les pâturages d'un pays tout entier, pouvoient vivre dans une contrée stérile et sans eau. Mais outre que les gazelles, ainsi que les chèvres, n'éprouvent pas le besoin de boire, sans doute elles habitent ordinairement des cantons plus fertiles; et il y a de ces cantons dans le voisinage, comme je le dirai bientôt. Au reste, pour donner à mes lecteurs une idée de ce qu'étoit cette harde, je dirai que, malgré la

rapidité de sa course, elle employa trois quarts d'heure tout entiers à défiler devant moi.

Dans la relation de mon premier voyage, j'ai fait mention de cette gazelle sous le nom de gazelle de parade, nom qui certainement lui convient, puisqu'en effet elle ne semble opérer le changement dont j'ai parlé que pour parer son train de derrière d'une couleur éclatante. Un journaliste m'a reproché, par rapport à cette dénomination, *de n'avoir point étudié les vrais principes de la nomenclature zoologique ;* mais mon critique ignore sans doute que ce nom est un de ceux que porte cette gazelle au Cap de Bonne-Espérance, où les colons la désignent sous celui de *pronk-bock* (bouc qui se pare). Elle porte encore ceux de bouc sauteur, et de bouc de passage. Toutes ces différentes dénominations sont tirées des habitudes de l'animal, et je crois qu'elles valent bien ces noms singuliers et barbares qui ne nous présentent aucune analogie entre eux et la chose dénommée. Quant à moi, je pense que les vrais principes de la nomenclature

sont ceux qui peignent les objets qu'on se propose de faire connoître.

Je n'ai vu nulle part une aussi belle race de chèvres que chez les Koraquois. J'en achetai plusieurs, qui furent ajoutées à mon troupeau. En traversant le canton des Vingt-quatre-rivières, mon ami Lievenberg m'avoit parlé de ces animaux, qu'il ne connoissoit que de réputation ; et il m'avoit prié, si je le pouvois, de lui ramener un bouc. J'en trouvai un, vraiment monstrueux pour sa taille, ainsi que pour la hauteur et la largeur de ses cornes. Je l'acquis au nom de mon ami ; il me coûta un clou de médiocre grandeur et quelques verroteries.

Ce fut aussi avec des cloux, plus ou moins grands, que j'achetai vingt-un bœufs pour remonter mes charriots. Les Sauvages recherchoient avec un empressement incroyable le plus petit morceau de fer, parce qu'il leur servoit à armer la pointe de leurs sagaies et de leurs flèches.

Malgré leur goût excessif pour la parure, ils faisoient moins de cas des verroteries et du cuivre qui leur fournissoient

des ornemens. Je suis convaincu que pour le fer d'une des roues de mes charriots, j'aurois eu un troupeau de cent bœufs.

Il étoit probable que, pendant mon absence, Swanepoel, d'après mes ordres, s'occupoit, sur les bords de l'Orange, à me procurer quelques attelages. Mais quand même, contre toute vraisemblance, il n'auroit pas réussi, j'avois sans lui de quoi faire marcher mes voitures, tant avec les bêtes que j'avois achetées dans les premières hordes où j'étois passé, qu'avec celles dont je venois de faire l'emplette. Entièrement rassuré sur cet objet, je pouvois donc retourner à mon camp et reprendre mon voyage, et ma sécurité étoit d'autant mieux fondée que les bœufs nouvellement acquis étant accoutumés à l'herbage du canton, je n'avois point à craindre d'eux, comme des autres, une interruption de service.

Néanmoins un nouveau projet m'arrêtoit encore et suspendoit mon retour. J'avois mainte fois ouï parler d'une nation brave et guerrière, généralement redoutée de tous les Sauvages de ces contrées; c'est celle des *Houzouanas*. Voisine des Bosch-

jesman de l'est, on la confond souvent avec eux. Mais outre qu'elle en diffère par les inclinations, le langage et les mœurs, elle est nomade; et se portant, dans ses émigrations, d'une mer à l'autre, elle ferme, pour ainsi dire, cette partie de l'Afrique, et la barre dans sa largeur.

Un peuple si différent de tous ceux que j'avois vus jusqu'alors, méritoit d'être connu. Mon dessein étoit de lier amitié avec lui; et cette amitié me devenoit absolument nécessaire; soit qu'après être retourné à mon camp, je voulusse reprendre ma route; soit que je revinsse au Cap, pour recommencer en entier mon voyage.

Je ne pouvois, me disoit-on, pénétrer jusqu'à leur contrée, sans traverser d'autres nations; beaucoup d'hommes de la horde de Haripa s'offrirent de m'accompagner. J'acceptai leurs offres, puisqu'il me falloit des guides; mais je ne voulus que quatre hommes; et en conséquence je renvoyai ceux des Grands Namaquois qui jusqu'à ce moment m'avoient suivi. Haripa vint, cérémonieusement, me faire ses adieux. Je lui souhaitai une nombreuse

descendance, un règne plein de douceur et des femmes plus soumises. Pour moi, je partis au point du jour, pour éviter la chaleur; et j'allai faire halte, à cinq lieues de la horde, sur les bords d'une rivière, près de laquelle je devois, selon le dire de mes guides, trouver autant de rhinocéros que je le désirerois. Les naturels nomment cette rivière *Rivière des Poissons*.

Quoique nous n'eussions fait qu'une marche de quelques heures, j'avois remarqué pourtant, dans le petit espace que nous avions parcouru, un grand changement de productions. De toutes parts, j'y voyois des plantes et des animaux différens; et cette nouveauté m'étonna même si fort que je résolus de rester pendant quelque tems sur le lieu, pour y étudier ou recueillir ce qu'il offriroit de curieux à mes collections. Il est des végétaux et des animaux auxquels la nature paroît attribuer certains climats, exclusivement à d'autres. Ils croissent là, et non ailleurs. Ainsi, par exemple, je n'ai commencé à trouver des giraffes qu'au vingt-huitième degré de latitude; et ce n'est que sous le vingt-cinquième

que j'ai trouvé une espèce d'âne sauvage de couleur isabelle.

Cet animal est nommé, par les Grands Namaquois, zèbre blanc. C'est un âne sauvage ; car au lieu d'une robe rayée, comme le zèbre, la sienne est d'une seule et même couleur, et de teinte isabelle. Du reste, nul animal peut-être, dans l'Afrique entière, n'est aussi défiant, aussi farouche et aussi sauvage que celui-ci. De tout côté, il se montroit par troupes ; et jamais je n'ai pu en approcher un d'assez près pour être à portée de le tirer. Si j'en ai eu une peau en ma possession, c'est que j'ai trouvé à l'acheter dans une horde où il servoit à couvrir une hutte de Sauvage. Voilà donc trois espèces d'ânes très-distinctes, dans la partie sud de l'Afrique ; savoir, le zèbre, le *kwagga* et cet âne sans taches ni raies dont il est ici question.

Au Cap, le zèbre est connu sous le nom de *streep-ezel* (âne rayé) ; et le kwagga, sous celui de *wilde-paerd* (cheval sauvage). Dans les colonies, on confond quelquefois les deux noms et les deux animaux ; ce qui, en histoire naturelle, peut occa-

sionner des erreurs, et ce qui en a réellement produit, puisque souvent on a donné le kwagga pour la femelle du zèbre. Mais très-certainement le zèbre et le kwagga sont deux espèces séparées qui, vivant dans le même canton, ne se mêlent pas plus ensemble qu'avec les troupes de gazelles qui habitent le même pays qu'eux.

Vosmaer, qui n'a point voyagé en Afrique, et qui par conséquent n'a pu connoître et décrire le kwagga que d'après des relations étrangères; Vosmaer prétend que c'est un métis du zèbre et du cheval sauvage.

On a, je crois, en Europe de fausses idées sur les nombreux et prétendus métis des pays déserts. On croit que rien n'y est plus commun; et certes c'est-là une grande erreur. Buffon lui-même, convaincu de leur multiplication dans l'Afrique, et cherchant à en expliquer la cause, l'attribue à la chaleur du climat, qui, rendant les sources rares et mettant quelquefois des animaux d'espèces différentes dans le cas de venir à l'eau au même moment, favorise des accouplemens bisarres.

À de pareilles assertions, on reconnoît des théories de cabinet. Un naturaliste qui aura voyagé se gardera bien de les avancer ; l'expérience lui apprendra combien l'animal sauvage diffère, sur ses appétis de reproduction, de l'animal domestique. La domesticité est un état de servitude et de dégradation dans lequel l'individu et même l'espèce dégénèrent plus ou moins. Altéré ainsi dans son instinct originel, on échauffe à dessein l'animal par des nourritures particulières ; on le sépare des femelles ou des mâles de son espèce ; on lui en donne d'autres ; et on le force à produire des monstres, qui, dans la nature, ne sont qu'un désordre. Je dis désordre, parce qu'étant inféconds, ils contrarient la loi qu'elle impose à tous les êtres de se reproduire. Dans l'état sauvage, l'individu libre suit invariablement ces loix ; il s'accouple avec ceux de son espèce, et jamais avec d'autres.

Si dans nos faisanderies nous voyons annuellement le faisan produire avec des races qui ne sont point la sienne ; si dans nos volières le serin produit avec le tarin,

la linotte et le chardonneret, c'est qu'on les y force, en les séparant de leurs femelles et en leur en donnant d'étrangères : encore n'y parvient-on que quand ces oiseaux ont été, en quelque sorte, naturalisés chez nous. Vainement on tenteroit l'expérience, ou au moins elle réussiroit bien plus difficilement sur le véritable serin de Canarie, sur celui qui arriveroit en Europe avec les habitudes et l'instinct de son pays natal. Temminck, mon ami, a, depuis de longues années, à Amsterdam, une immense volière où il nourrit toutes sortes d'oiseaux rares et étrangers. La plupart y multiplient en liberté ; et jusqu'à présent encore aucun ne lui a donné un métis.

La servitude dans laquelle vit un animal domestique, la nourriture à laquelle on l'astreint, l'éducation qu'on lui donne, altèrent et modifient sa nature. En vivant avec nous, il semble, pour ainsi dire, se corrompre et prendre nos vices. Au moins c'est ce que nous voyons dans les chiens, les chevaux, etc., que nous élevons autour

de nous. On m'a assuré avoir vu à Paris, dans la rue Croix-des-Petits-Champs, chez un tapissier, un chien produire avec une chatte, des métis qui ont vécu. Si ces animaux avoient été élevés dans une forêt, ils se seroient dévorés plutôt l'un l'autre que de s'accoupler.

Le kwagga ne peut être, et n'est point réellement, le produit du cheval sauvage et du zèbre ; car l'Afrique méridionale n'a point de chevaux sauvages indigènes. Les chevaux qu'on y voit maintenant y ont été transportés d'Europe ; mais ceux-ci ne s'écartent jamais des colonies ; et jamais aucun, avant les miens, ne s'étoit avancé sous le vingt-cinquième degré de latitude, où il y a des kwaggas et des zèbres.

D'ailleurs, si cet animal étoit un produit bâtard de la zèbre, les mères allaitant leurs petits après avoir mis bas, on verroit ces petits les suivre dans les hardes des zèbres : or, c'est ce qu'on ne voit jamais. Les troupes de l'une et l'autre espèce ne se confondent pas plus ensemble que les troupes de différentes gazelles. Sou-

vent j'ai apperçu, dans les plaines, des hardes de zèbres et des hardes de kwaggas; mais toujours je les ai vues séparées.

Enfin, j'ajouterai à toutes ces preuves, qu'avant l'émigration des chevaux européens en Afrique, le kwagga y existoit, et qu'il y étoit connu des naturels. Le kwagga est beaucoup plus petit que le zèbre; il a un cri qui imite parfaitement l'aboyement d'un chien : quant à celui du zèbre, il produit absolument le même son qu'une pierre lancée avec force sur la glace.

Rebuté par les fatigues et les peines que je me donnois inutilement pour joindre et abattre quelques-uns de ces farouches ânes isabelles, je me dédommageois sur les oiseaux sans nombre que m'offroit cette contrée, qui pour la première fois retentissoit du bruit d'un fusil. Plantes, oiseaux, quadrupèdes, presque tous les objets enfin, jusqu'au site et à la forme des montagnes, y étoit nouveau pour moi. Par-tout la terre étoit couverte de fleurs magnifiques; et par-tout je voyois voltiger sur ce parterre rustique et brillant une foule de petits volatiles du genre des sucriers, qui, parés

des plus belles couleurs, venoient en sucer le nectar et sembloient eux-mêmes autant de fleurs vivantes. Les sucs odorans dont ils se nourrissent se transformant en leur substance leur communiquent un parfum d'ambroisie qui me faisoit regretter d'avoir à les placer un jour dans mon cabinet avec ces oiseaux, qui ne s'étant nourris que de charognes ou de chenilles et d'insectes dégoûtans en ont aussi l'odeur.

Je trouvai là différentes espèces que Geoffroy fils a rapportées depuis du Sénégal, et spécialement des barbicans; variétés de celui qu'a décrit Buffon sous le nom de barbican de Barbarie. J'y trouvai, en très-grande abondance, la *petite veuve dominicaine*, décrite par Brisson, et remarquable par sa robe modeste et sa longue queue. Enfin, pour abréger des détails peu intéressans et donner une idée de toutes les richesses que ce canton présentoit à l'ornithologiste, je dirai que dans le seul genre des sucriers ou oiseaux qui se nourrissent du suc des fleurs, et que beaucoup de nomenclateurs ont rangé, je ne sais pourquoi, parmi les grimperaux, quoique

ces oiseaux ne grimpent jamais, j'y ai trouvé sept espèces différentes.

Quant au grand et menu gibier, il étoit, en proportion aussi multiplié; et je ne crains pas d'avancer que le canton eût suffi pour nourrir avec profusion une armée ou une caravane de deux mille hommes.

Au milieu de cette immense ménagerie, dont la variété me tenoit dans un enchantement continuel, j'étois surpris de ne pas voir cette quantité de rhinocéros que m'avoient annoncée les gens de la horde de Haripa. Cependant un jour, Klaas, qui sans cesse étoit à l'affut des bonnes aventures, pour avoir la satisfaction d'être le premier à me les annoncer, vint en grande hâte dans ma tente me dire qu'à quelque distance du camp il avoit apperçu deux de ces animaux, arrêtés et tranquilles à côté l'un de l'autre au milieu de la plaine, et qu'il ne tenoit qu'à moi de me procurer le plaisir de la plus belle chasse que j'eusse encore faite.

A la vérité, la chasse pouvoit être très-amusante; mais indépendamment du danger qu'elle présentoit, j'y voyois de gran-

des difficultés. Pour attaquer deux ennemis aussi redoutables; il nous falloit de grandes précautions, et les approcher sans en être vus ni éventés, ce qui est toujours très-difficile. Je m'étois d'abord proposé de les cerner par un cordon, qui les envelopperoit de toutes parts et d'avancer ensuite sur eux en rétrécissant peu à peu le cercle, en nous réunissant tous au moment de l'attaque; mais les Sauvages m'assurèrent que ce plan étoit impraticable avec les animaux dont il est question. En conséquence, je m'abandonnai entièrement à leurs conseils et nous partîmes armés de tout le courage nécessaire et chacun d'un bon fusil. Tous mes chasseurs voulurent être de la partie, et chacun se proposoit les plus grandes prouesses. Je fis mener en lesse deux de mes forts chiens pour les lâcher au besoin sur les rhinocéros. Nous fûmes obligés de faire un très-grand détour, afin de prendre le dessous du vent, de peur d'en être éventés, et nous gagnâmes la rivière dont nous suivîmes le cours à l'abri des grands arbres qui la bordoient, et bientôt Klaas nous fit appercevoir, à un

demi-quart de lieue dans la plaine, les deux animaux.

L'un d'eux étant beaucoup plus gros que l'autre, je les crus mâle et femelle. Du reste, immobiles l'un à côté de l'autre, ils gardoient encore la même posture que quand Klaas les avoit apperçus pour la première fois; mais ils portoient le nez au vent, et par conséquent nous présentoient la croupe. C'est la coûtume de ces quadrupèdes, quand ils sont ainsi arrêtés, de se placer dans la direction du vent, afin d'être avertis, par l'odorat, des ennemis qu'ils ont à craindre. Seulement alors ils détournent de tems en tems la tête, pour jetter un coup-d'œil en arrière et veiller de toutes parts à leur sûreté; mais ce n'est vraiment qu'un coup-d'œil et l'affaire d'un instant.

Déja nous raisonnions sur les dispositions à faire pour entreprendre notre attaque, et je donnois en conséquence quelques ordres à ma troupe, quand Jonker, l'un de mes Hottentots, me demanda de le laisser seul attaquer les deux bêtes, comme *bekruyper*.

Mes lecteurs se rappelleront ici le nom

de ce Jonker qui, quand je fis la folie de vouloir traverser, sur un tronc d'arbre, l'embouchure de la Rivière des Eléphans, fut un des nageurs auxquels je dus la vie. Pour récompense, je l'élevai, d'après la demande de ses camarades, au grade de chasseur. Il étoit fort novice alors dans cet exercice ; mais j'ai déja remarqué qu'il devint par la suite un tireur très-adroit, et qu'il parvint sur-tout à exceller, par-dessus tous ses camarades, dans l'art de *traîner*.

J'ai déja dit que la chasse en Afrique ne ressemble point à celle d'Europe ; que pour se mettre à portée de tirer certains animaux farouches, il faut en approcher sans être apperçu, et qu'on ne peut les approcher qu'en se traînant sur le ventre jusqu'à eux. Les gens qui ont ce talent s'appellent *bekruypers* (traîneurs) ; et c'est en cette qualité que Jonker me demandoit d'aller attaquer seul les deux rhinocéros, m'assurant qu'il s'en tireroit à ma satisfaction.

Comme son offre ne nous empêchoit point d'exécuter nos projets, et que dans le cas où son attaque particulière ne réussit pas,

elle ne nuisoit nullement à notre attaque générale, je le laissai faire. Il se mit tout nu, et partit, en emportant son fusil et rampant sur le ventre comme un serpent.

Pendant ce tems, j'indiquai à mes chasseurs les différens postes qu'ils devoient occuper. Ils s'y rendirent par des détours; chacun d'eux ayant deux hommes avec lui. Moi, je restai au lieu où je me trouvois, avec deux Hottentots, dont l'un gardoit mon cheval, tandis que l'autre tenoit les chiens; mais pour n'être point en vue, nous nous cachâmes derrière un buisson.

J'avois en main une de ces lorgnettes de spectacle, qui souvent m'avoit servi à étudier le jeu des machines et l'effet de nos décorations de théâtre. Que les objets étoient changés! en ce moment elle rapprochoit de moi deux monstres épouvantables, qui par fois tournoient de mon côté leur tête hideuse. Bientôt leurs mouvemens d'observation et de crainte commencèrent à devenir plus fréquens; et je craignois qu'ils n'eussent entendu l'agitation de mes chiens qui, les ayant apperçus, faisoient tous leurs

efforts pour échapper à leur gardien et s'élancer contre eux.

Jonker, de son côté, avançoit toujours, quoique lentement; mais toujours il avoit les yeux fixés sur les deux animaux. Leur voyoit-il tourner la tête, à l'instant il restoit immobile et sans mouvement. On eût dit un éclat de roche; et moi-même j'y étois trompé.

Son traînage, avec toutes ses interruptions, dura plus d'une heure. Enfin, je le vis se diriger vers une grosse touffe d'euphorbe qui formoit un buisson et qui se trouvoit à deux cents pas au plus des rhinocéros. Arrivé là, et sûr de pouvoir s'y cacher sans être vu d'eux, il se releva, et après avoir jetté les yeux de tout côté pour voir si ses camarades étoient tous arrivés à leur poste, il se prépara à tirer.

Pendant tout le tems de sa marche rampante je l'avois suivi de l'œil; et à mesure qu'il avançoit j'avois senti mon cœur palpiter involontairement. Mais les palpitations redoublèrent, quand je le vis si près des animaux, et au moment de tirer sur l'un

l'un d'eux ; que n'aurois-je pas donné dans cet instant pour être à la place de Jonker, ou tout au moins à côté de lui, afin d'abattre aussi l'un de ces farouches animaux. J'attendois dans la plus vive impatience que le coup de Jonker partit, et je ne concevois pas ce qui l'empêchoit de tirer ; mais le Hottentot qui étoit à mes côtés et qui, à la vue simple, le distinguoit aussi parfaitement que moi avec ma lorgnette, m'avertit de son projet. Il me dit que si Jonker ne tiroit point, c'est qu'il attendoit qu'un des rhinocéros se détournât, pour l'ajuster à la tête, s'il étoit possible ; et qu'au premier mouvement qu'ils feroient, j'entendrois le coup.

En effet, le plus gros des deux ayant regardé de mon côté, il fut tiré aussitôt. Blessé du coup, il poussa un cri effroyable, et suivi de sa femelle, courut avec fureur vers le lieu d'où le bruit étoit parti. Ce fut alors que je sentis mon cœur tressaillir et que mes craintes furent portées à leur comble. Une sueur froide se répandoit sur tout mon corps ; mon cœur battoit si fort que cela m'ôtoit la respiration. Je

m'attendois à voir les deux monstres renverser le buisson, écraser sous leurs pieds le malheureux Jonker et le mettre en pièces ; mais il s'étoit couché, le ventre contre terre. La ruse lui réussit parfaitement : ils passèrent près de lui sans l'appercevoir, et vinrent droit à moi.

Alors à mon angoisse succéda la joie, et je m'apprêtai à les recevoir. Mais mes chiens, animés déja par le coup de fusil qu'ils avoient entendu, se démenèrent tellement à leur approche que, ne pouvant plus les contenir, je les détachai et les lachai contre eux.

A cette vue ils firent un crochet, et allèrent donner dans une des embuscades où ils essuyèrent un nouveau coup de feu d'un des chasseurs ; puis dans une troisième, où ils reçurent un troisième coup. Mes chiens, de leur côté, les harcelloient à outrance ; ce qui accroissoit encore leur rage. Ils détachoient contre eux des ruades terribles ; ils labouroient la plaine avec leur corne, et y creusant des sillons de sept à huit pouces de profondeur, lançoient autour d'eux une grêle de pierres et de cailloux.

Pendant ce tems, nous nous rapprochâmes tous, afin de les cerner de plus près et de réunir contre eux toutes nos forces. Cette multitude d'ennemis, dont ils se voyoient entourés, les mit dans une fureur inexprimable. Tout-à-coup, le mâle s'arrêta; et cessant de fuir devant les chiens, il leur fit face et se tourna contre eux pour les attaquer et les éventrer. Mais tandis qu'il les poursuivoit, la femelle se détacha de lui et gagna au large.

Je m'applaudis beaucoup de cette fuite, qui nous devenoit très-favorable. Il est certain que, malgré notre nombre et nos armes, deux adversaires aussi formidables, nous eussent fort embarrassés. J'avoue même que sans mes chiens nous n'eussions pu combattre qu'avec risques et dangers celui qui restoit. Les traces de sang qu'il laissoit sur son passage nous annonçoient qu'il avoit reçu plus d'une blessure; et il n'en mettoit que plus de rage à se défendre.

Cependant, après quelque tems d'une attaque forcénée, il se battit en retraite et parut vouloir gagner quelques buissons; apparemment pour s'y appuyer et ne pou-

voir plus être harcellé que par-devant. Je devinai sa ruse ; et dans le dessein de le prévenir, je me jettai vers les buissons, en faisant signe aux deux chasseurs les moins éloignés de moi, de s'y porter aussi. Il n'étoit plus qu'à trente pas de nous, lorsque nous nous emparâmes du poste. Puis, le visant tous trois en même tems, nous lui lachâmes nos trois coups à la fois, et il tomba sans pouvoir plus se relever.

Sa chûte fut pour moi une jouissance délicieuse. Comme chasseur et comme naturaliste, je goûtois un double triomphe.

Quoique blessé à mort, l'animal se débattoit encore couché à terre, comme il l'avoit fait lorsqu'il étoit debout. Ses pieds lançoient autour de lui des monçeaux de pierres, et, ni nous, ni nos chiens n'osions en approcher. J'eusse pu lui épargner les tourmens de l'agonie, en lui tirant une dernière balle ; et c'est ce que je m'apprêtois à faire, si mes gens, par leurs prières, ne m'en eussent détourné. Je ne pouvois attribuer leur demande à un sentiment de pitié ; mais je n'en concevois pas le motif.

J'ai déja dit que dans toutes les peuplades sauvages, ainsi qu'au Cap et dans les colonies, on fait un grand cas du sang desséché de rhinocéros; que le préjugé lui attribue beaucoup de vertu pour la guérison de certaines maladies, et qu'on le regarde spécialement comme un remède souverain contre les obstructions. On se rappelle que quand Swanepoel, enivré par pinard, tomba sous une des roues de mon charriot et qu'il eut une côte démise et cassée, il me demanda du sang de rhinocéros. Au défaut de sang, le malheureux continua de boire de l'eau-de-vie. Il guérit par les seules forces de la nature, et il avouoit que ce dernier remède, également bon, disoit-il, et pour l'homme sain et pour l'homme malade, étoit préférable à l'autre. Mais ses camarades avoient conservé leurs préventions, et ils vouloient du sang de rhinocéros. Celui-ci en perdoit beaucoup par ses blessures. Ce n'étoit pas sans un très-grand chagrin qu'ils voyoient la terre s'en imbiber autour de lui, et ils craignoient qu'un nouveau coup de fusil n'augmentât encore cette perte.

A peine l'animal eut-il rendu le dernier soupir que tous, tant anciens que nouveaux, s'approchèrent de lui avec ardeur, dans le dessein de faire leur provision. Pour cela ils lui ouvrirent le ventre, prirent sa vessie qu'ils vuidèrent ; puis, tandis que l'un d'eux en appliquoit l'ouverture à l'une des plaies, les autres remuoient et agitoient une cuisse et une jambe du mort, afin de faciliter par ce mouvement la sortie du sang. Bientôt, à leur grande joie, la vessie fut pleine ; et je suis persuadé qu'avec tout ce qui fut perdu ils auroient pu en remplir vingt.

Je m'étois approché aussi de l'animal ; mais j'avois un projet différent du leur, et ne voulois que le mesurer et l'examiner. Les Sauvages de la horde, accoûtumés à en voir très-fréquemment, assuroient que celui-ci étoit un des plus grands de son espèce. Pour moi, je n'en croyois rien ; et ce qui m'autorisoit à en douter, c'est que sa principale corne n'avoit de long que dix-neuf pouces trois lignes, et que j'avois vu, chez quelques colons, des cornes plus longues. Au reste, la hauteur de l'a-

nimal étoit de sept pieds cinq pouces, et sa longueur, depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue, de once pieds six pouces.

Le docteur Spaarman a publié sur le rhinocéros d'Afrique, une dissertion très-savante, aussi précieuse par l'étendue des recherches que par l'exactitude et la vérité des faits. Entreprendre de parler sur l'animal après lui, ce seroit s'exposer à des redites ou à la honte d'un plagiat. Cependant je regrette qu'un ouvrage où le rhinocéros est si bien décrit, nous en donne un dessin si fautif.

Au reste, je ne parle que de la gravure qui a été publiée dans les traductions françoise et hollandoise. N'ayant point vu la relation originale en suédois, j'ignore si on y trouve le même défaut; et c'est dans cette incertitude que je publierai un jour le dessin de l'animal, tel que je l'ai fait moi-même d'après nature. Dans la traduction du voyage de Bruce en Abyssinie, on voit aussi une figure du rhinocéros bicorne, mais elle est défecteuse, en ce que le traducteur lui a donné faussement les

plis du rhinocéros à une corne, qu'il n'a certainement pas ; du moins dans le sud de l'Afrique ; en auroit-il donc en Abyssinie ? C'est ce dont j'ai très-fort lieu de douter.

En parlant du Quammedaka, canton situé à l'est de l'Afrique méridionale, M. Spaarman dit que *c'est le principal lieu de la résidence des rhinocéros à deux cornes*. Ici l'auteur s'est trompé ; mais son erreur est d'autant plus pardonnable qu'il ne l'a commise que parce qu'il n'avoit point été à portée de connoître ces contrées dont la vue l'auroit mieux instruit.

Il n'en est point du rhinocéros comme du tigre, du lion et des autres carnivores qui, vivant de proie, cherchent pour leur séjour les lieux dans lesquels on nourrit des troupeaux, ou qui ont une grande quantité d'animaux sauvages. Pour lui, comme sa nourriture, ainsi que celle de l'éléphant, consiste en végétaux, et qu'il en trouve par-tout ; comme il est plus farouche encore, il s'éloigne, ainsi que l'éléphant, des lieux habités.

On voit, d'après ces habitudes, que, loin

de choisir de préférence pour son séjour un canton peuplé de hordes et de fermes, tel que le Quammedaka, il doit, au contraire, le fuir. Si, de tems en tems, on y en voit quelques-uns, ce sont, pour ainsi dire, des voyageurs égarés; qui, bientôt découverts et poursuivis par les habitans, sont, ou tués, ou obligés de regagner, au plus vîte, leur pays natal.

Si du tems du docteur Spaarman il y avoit beaucoup de rhinocéros dans le Quammedaka, il n'y en avoit plus de mon tems, non plus que dans toute la Colonie, d'où ils ont fui depuis qu'elle s'est peuplée davantage.

Il y a long-tems, ajoute M. Spaarman, *que Bontius a fait l'observation que le rhinocéros est ordinairement tué avec de la poudre et des balles.* Buffon n'a probablement point fait attention à ce passage, lorsqu'il assure, sur l'autorité de Gervaise, que la peau du rhinocéros ne peut être entamée par aucune balle.

Si l'on en croit certains voyageurs, le rhinocéros unicorne, dont la peau écailleuse et repliée sur le cou en forme de mantelet,

est si dure qu'elle résiste au coup de fusil ; et probablement c'est de ceux-là qu'a voulu parler Buffon.

Pour moi, qui ne connois que ceux de l'Afrique méridionale, je dirai que je n'y en ai vu que de bicornes, ayant la peau lisse comme l'éléphant. On ne connoît point d'autres rhinocéros au Cap et dans les colonies. Ainsi, quant à ceux-ci, ils ne sont point à l'épreuve de la balle, comme la chasse dont j'ai donné l'histoire, m'en a fourni la preuve ; et je suis persuadé qu'il en est de même du rhinocéros unicorne.

La petite corne de celui que nous tuâmes étoit de plus d'un tiers plus courte que l'autre. J'ai déja remarqué que la grande avoit dix-neuf pouces. Mais ce qui me surprit, ce fut de voir que cette arme si redoutable, avec laquelle il sillonnoit profondément la terre et lançoit au loin des pierres fort grosses, n'étoit point implantée dans les os de la tête ; qu'elle ne tenoit qu'à la peau, et qu'en remuant cette peau, je la faisois mouvoir comme elle.

L'œil du rhinocéros, beaucoup trop petit respectivement à une si énorme masse,

est aussi très-enfoncé dans la tête ; à raison de la peau extérieure, qui, formant au-dessus de l'orbite plusieurs plis circulaires, y fait une sorte de tube, long de plusieurs pouces, au fond duquel il se trouve.

Peut-être ce canal, en diminuant le champ et concentrant les rayons visuels, comme le tuyau de nos lunettes, sert-il à renforcer l'organe ; mais il empêche au moins l'animal de voir d'autres objets que ceux qui sont dans la direction de son œil. Aussi les Sauvages, lorsqu'ils ne sont point dans cette direction, se croient-ils en sûreté, même fort près de lui ; parce qu'alors ils n'en sont point apperçus.

Mais une singulière particularité du rhinocéros bicorne, c'est de sillonner la terre avec sa corne, en courant, et de jetter en même-tems son urine très-loin par derrière, en faisant des espèces de ruades. Une autre coûtume très-remarquable de cet animal, c'est de pulvériser avec ses pieds ses excrémens, qu'il ne laisse jamais entiers comme l'éléphant.

Quoique la chair du rhinocéros n'approche pas de celle de l'hippopotame, cepen-

dant elle est fort supérieure à la chair de l'éléphant.

Mes Sauvages s'en promettoient des festins délicieux, et l'idée seule de ce régal leur présentoit un plaisir d'un prix bien supérieur à tous les dangers qu'ils avoient courus. Que de jouissances pour eux dans une bête qui pésoit deux à trois mille au moins. La nuit approchoit : pressés de s'en régaler et voulant, dès le soir même, en festoyer tout le camp, ils se mirent tous à couper sur l'animal les morçeaux qui leur convenoient. En moins d'une demie heure, chacun d'eux en emporta sa charge, sans qu'il y parût presque aucune diminution; mais ils se proposoient bien d'y revenir le lendemain et les jours suivans, avec tous leurs camarades, pour faire curée complette.

J'avois formé le projet d'y retourner comme eux, dans l'espérance que cet immense cadavre auroit attiré quelques oiseaux de proie que je pourrois aisément me procurer. Mais au moment même où je me disposois à partir, des chants nouveaux, qui partoient de toutes parts des bords de la ri-

vière, fixèrent entiérement mon attention; je m'avançai sous les arbres et découvris, en effet, plusieurs oiseaux qui m'étoient jusqu'alors inconnus. C'est ainsi que, passant subitement de la chasse aux quadrupèdes à la chasse aux oiseaux, je donnois quelque repos à mon imagination fatiguée du carnage, et que je voyois diminuer, en proportion des objets, l'horreur naturelle et le dégoût que souvent il m'inspiroit. Plus souvent je reportois mes regards sur la verdure et sur les fleurs; et si quelqu'amertume et les regrets inséparables d'une vie errante et solitaire, venoient quelquefois me surprendre au milieu de mes fatigues, la plus humble des plantes, en fixant mes regards, en arrêtant mes pas, me rappelloit au doux sentiment de l'existence qu'auroit pu flétrir un si profond abandon. Je longeai la rivière et m'enfonçai dans le bois. Le succès répondit à mes espérances; j'abattis plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux que je n'avois point encore trouvées. Souvent embarrassé du choix, lorsque j'en appercevois plusieurs sur le même arbre, je ne savois auquel donner la mort;

mais le plus remarquable ou le plus beau ; comme on peut le croire, attiroit toujours mon coup de fusil.

Reposons enfin nos yeux sur un objet non moins touchant, sur des couleurs peut-être plus aimables encore.

Toujours occupé d'oiseaux, de ramages mélodieux, de plumages nuancés et brillans, j'avançois au milieu de la forêt de Mimosas. Tout-à-coup je sens mon odorat frappé de parfuns exquis ; je cherche la plante ou l'arbrisseau qui me communiquoit une si douce volupté : l'air qui m'environne me sert de guide ; plus l'odeur m'enivre, plus la fleur est voisine ; j'arrive aux bords de la rivière : saisi d'admiration, je m'arrête à la vue d'une plante magnifique, la plus belle que j'eusse jamais contemplée : c'étoit un lys qui avoit sept pieds de haut ; j'étois obligé de lever la tête pour admirer la sienne. Il balançoit, plein de majesté, sur sa tige flexible et laissoit échapper des flots d'encens.

Dans la partie supérieure de sa tige droite et élancée se trouvoient éparses avec ordre et grâce, trente-neuf corolles ou fleurs ;

dont six un peu épanouies, dix-huit en pleine floraison, et quinze prêtes à s'entrouvrir par degrés. Celles qui étoient épanouies formoient un calice, plus grand au moins d'un tiers que celui des lys blancs d'Europe. Leurs pétales ou feuilles, couvertes, à l'extérieur, d'un beau gris de lin, étoient intérieurement d'un blanc de neige, bordé par un liséré cramoisi et relevé par un pistile et des étamines du carmin le plus riche. Cette tige de sept pieds avoit, dans sa plus forte épaisseur, six pouces de circonférence. Rougie du côté du soleil par la chaleur qui lui avoit donné une couleur vineuse, elle étoit verte dans le reste de son contour, et portoit des feuilles larges de trois pouces et demi sur une longueur de trois pieds. Enfin, cette plante, née dans la solitude et pure comme le soleil qui l'avoit embellie, avoit été respectée de tous les animaux du canton et sembloit défendue par sa beauté même.

Le prodige que je venois de découvrir m'avoit trop frappé pour n'en être pas occupé tout entier. Dès ce moment, tous mes projets de chasse s'évanouirent; je fis grâce

aux oiseaux que je poursuivois, et ne songeai plus qu'aux moyens de me procurer mon beau liliacé.

La chose n'étoit pas aisée. Je manquois à la fois, et d'instrumens pour le cerner et l'enlever de terre sans qu'il fut endommagé, et de corbeille ou d'autre vase de ce genre, pour l'emporter. Aller à mes charriots chercher ce qui étoit nécessaire, c'étoit l'abandonner; c'étoit l'exposer peut-être au danger qu'il n'avoit point éprouvé jusqu'ici. Dans cet embarras, et ne voulant pas le perdre des yeux, je pris le parti de tirer de suite plusieurs coups de fusil, afin d'appeller à moi quelqu'un de mes gens.

Effectivement, à ce signe d'alarme, plusieurs accoururent; ils me croyoient exposé, et furent fort surpris de me voir en extase devant une fleur. J'envoyai chercher au camp quelques ferremens, et l'une de ces jolies corbeilles semblables à celles que Narina m'avoit données. Nous dégageâmes l'oignon du lys; nous l'enlevâmes avec précaution; il avoit treize pouces de hauteur, et, y compris ses cayeux, vingt sept pouces de circonférence. Par sa forme et sa couleur il

ressembloit

ressembloit à l'oignon de la tulippe ; mais au lieu d'être composé de feuillets séparés, comme l'oignon du lys, il étoit plein, charnu et fort pésant. Au moins c'est ce que je conjecturai par analogie, d'après quelques cayeux extérieurs qui dans l'opération furent, malgré tous nos soins, tranchés par les ferremens.

La plante, bien arrangée et plantée, en quelque sorte, dans sa corbeille, fut placée à l'entrée de ma tente, comme ornement et spectacle. Successivement ses corolles s'ouvrirent et s'épanouirent toutes ; et pendant long-tems j'eus le plaisir de m'enivrer de sa vue et de son odeur délicieuse, jusqu'à ce qu'épuisé de parfums et n'ayant plus assez de force pour pomper la seve qui le faisoit vivre, je l'ai vu insensiblement se courber, se faner et mourir.

J'ai eu le bonheur de préserver l'oignon de ce lys pendant tout mon voyage ; je l'ai rapporté au Cap dans le dessein de le faire passer au Jardin des Plantes ; mais on a vu dans la rélation de mon premier voyage, le sort qu'ont eu les graines que j'avois

amassées, et cet oignon étoit malheureusement du nombre.....

C'étoit le 14 janvier que nous étions venus camper sur les bords de la Rivière des Poissons. Pendant mon séjour dans cette contrée, j'avois changé souvent de campement, afin d'y trouver, selon mes diverses stations, des objets nouveaux. Et, en effet, elle m'avoit fourni, seulement en oiseaux, plus de quatre-vingt espèces différentes, dont dix étoient nouvelles.

Il m'en coûtoit de quitter un canton aussi agréable et qui, indépendamment de ce qu'il ajoutoit à mes collections, m'assuroit une surabondance de vivres pour mes gens. Enfin cependant, le 24, j'annonçai mon départ; mais ma caravane étant venue, en troupe, me demander quelque tems encore pour achever la préparation de notre provision de rhinocéros, je retardai de trois jours. Ce retard fut employé avec beaucoup d'ardeur. Tous, hommes et femmes, travaillèrent sans relâche sur l'animal; et quand je partis, ils regrettoient beaucoup d'en laisser encore bien plus qu'ils n'en emportoient.

Pour arriver à une horde Kabobiquoise, que je me proposois de visiter, nous n'avions que huit lieues à faire ; mais ces huit lieues étoient à travers des montagnes si arides, des gorges et des défilés si difficiles, qu'une journée ne pouvant suffire, mes guides Koraquois me conseillèrent de partir de nuit, si je ne voulois pas être obligé de coucher en route et me voir exposé à manquer d'eau. Nous nous mîmes donc en marche à deux heures du matin, en nous dirigeant nord-ouest ; et vers midi nous nous arrêtâmes, pour dîner, à l'abri de quelques rochers qui nous garantirent de l'ardeur dévorante du soleil.

Il nous restoit encore trois lieues à faire. Je voulus, selon ma coûtume, que Klaas et quelques autres de mes Hottentots prissent les devants, et qu'escortés par deux des guides, ils se rendissent à la horde et la prévinssent de mon arrivée. Mes Koraquois m'assurèrent que cette précaution étoit complettement inutile ; ce qui me fit soupçonner que déja quelques-uns des leurs m'avoient dévancé.

Effectivement les Kabobiquois m'atten-

doient avec une impatience d'enfant. Tout ce qu'on leur avoit dit de moi, portoit le caractère de l'enthousiasme le plus exagéré, et leur imagination avoit enchéri encore sur ces extravagances. Cet homme blanc, ces fusils, ces instrumens, toutes ces choses qu'ils n'avoient jamais vues, leur tournoient la tête, et le retard de mon arrivée étoit pour eux un tourment.

Dès que ma troupe fut apperçue, la horde toute entière quitta le Kraal et accourut, avec empressément, à ma rencontre. J'éprouvai ici avec un surcroit d'obsession, tout ce que j'avois plus d'une fois causé, de bouleversement dans des hordes toutes neuves de Sauvages. Hommes et femmes, tous indistinctement, m'entourèrent et se précipitèrent autour moi pour m'examiner. Ne pouvant en croire leurs yeux sur ce qu'ils voyoient, chacun me palpoit. On me touchoit les cheveux, les mains, tout le corps. Ma barbe sur-tout étonnoit à un point inconcevable. Plus de trente personnes vinrent successivement entr'ouvrir mes habits.

Tous s'imaginoient que j'étois un animal

velu, dont le corps sans doute étoit couvert d'un poil aussi long que celui de mon menton ; et surpris de voir qu'il n'en étoit point ainsi, ils restoient pétrifiés d'étonnement, et avouoient, avec une ingénuité sauvagesse, qu'ils n'avoient point encore rien vu de pareil dans aucun homme de leur contrée. Les petits enfans, transis de peur, se cachoient derrière leurs mères. Si j'essayois d'en prendre quelqu'un pour le caresser, il jettoit de hauts cris, comme feroit en Europe un enfant qui, pour la première fois, verroit un Nègre.

Telle étoit ma position au milieu de cette multitude qui me pressoit en foule, et dont j'ai déja parlé, par anticipation, dans mon premier voyage. Seul de ma couleur parmi eux, je me livrois à eux sans crainte. L'étonnement de beaucoup d'entre eux à la vue d'un blanc, et le tumulte qui en étoit la suite, ne me surprenoit pas.

A travers cette curiosité incommode, je démêlois de plus en plus le principe constant de la nature, qui donne un caractère simple, doux et confiant au Sauvage. Et

réellement je n'eus point passé vingt-quatre heures dans la horde, que je ne fus l'ami de tout le monde, et que la confiance ne devint entière entre elle et moi. Ces enfans eux-mêmes qui en me voyant avoient montré tant de frayeur s'étoient familiarisés avec moi. Je les avois apprivoisés, en leur donnant de petits morceaux de sucre candi; et les petits gourmands, alléchés par cette friandise, venoient sans cesse me caresser, pour me faire ouvrir la boëte qui la renfermoït.

Je dois répéter encore à tout voyageur qui, comme moi, entreprendra de visiter des contrées inconnues, que s'il ne se met point à la portée des peuples simples qu'il verra, s'il n'emploie pas vis-à-vis d'eux les procédés nécessaires pour leur plaire, pour connoître leur génie, pour se les attacher par l'intérêt et s'en faire des amis, infailliblement il échouera.

Je crois avoir laissé, chez tous ceux que j'ai connus, une opinion favorable des Blancs. C'est un service rendu aux curieux, dont je me suis fait le précurseur;

et je m'en trouverai bien récompensé, si j'ai pu leur être utile, et sur-tout s'ils n'en abusent pas.

Le chef de la horde me témoignoit beaucoup d'attachement. C'étoit un homme d'un âge mûr et d'une taille majestueuse. Il portoit sur les épaules un long manteau qui traînoit jusqu'à terre, et qui formé, dans le milieu, de quatre peaux de jackals, mises bout à bout, étoit bordé, sur les côtés, de peau d'hienne.

Cette hienne est celle qu'on trouve décrite et gravée dans Buffon ; et j'en parle ici, parce que les voyageurs, quand ils font mention de celle du Cap, la confondent avec celle-ci, qui est différente et que je n'avois que rarement eu occasion de voir dans le cours de mes voyages.

On connoît au Cap le nom de trois sortes d'hiennes ; et toutes trois y portent le nom commun de *wolf* (loup).

La première, celle qui s'y voit le plus, et que les Colons craignent davantage pour leurs troupeaux, est celle dont j'ai donné la figure sous le nom de loup tacheté, qui

est celui qu'elle porte généralement dans toutes les colonies.

La seconde est appellée *strand wolf* (loup de rivage), parce qu'elle ne quitte guère les bords de la mer ou des rivières. Jamais je n'ai eu occasion de la voir ; mais les lieux qu'elle choisit pour son séjour me font soupçonner qu'elle est ichtyophage et vit de poissons. On m'a assuré que celle-ci ne portoit aucune tache et que sa robe étoit entièrement fauve.

Pour la troisième, nommée *gestreepte wolf* (loup rayé), c'est probablement celle qu'a décrite Buffon. Cependant je remarquerai que, ne l'ayant jamais vu dans les environs du Cap, je doute fort que ce soit celle à qui les Colons ont donné le nom de loup rayé, ou bien ils ne la connoissent que par tradition. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai jamais vu que deux espèces d'hiennes dans toute la partie d'Afrique que j'ai parcourue ; savoir, le loup tacheté et la hienne des naturalistes. Quant à cette dernière, je ne l'ai trouvée que par-de-là le pays des Grands Namaquois, vers le tropi-

que. Lorsque je revins au Cap et que je la donnai pour le *gestreepte wolf*, tout le monde me crut, et l'on ne douta plus que ce ne fût elle. Cependant, il se pourroit qu'elle en différât encore par quelque caractère particulier, et qu'elle formât une quatrième espèce, distincte de l'autre. Peut-être un jour parviendra-t-on à les connoître toutes plus particulièrement.

En parlant avec le chef, par mes interprêtes, je m'étois apperçu qu'il lui manquoit deux articulations au petit doigt de la main gauche. Je m'avisai de lui en faire demander la raison, et j'appris, sans détour, qu'ayant eu dans son enfance une maladie très-grave, on lui avoit fait cette amputation pour le guérir.

Cependant, quoiqu'il eut satisfait à ma question, je m'apperçus qu'elle ne lui avoit point été agréable. Pendant le reste de notre conservation il parut peiné que, de tems en tems, je portasse les yeux sur sa main; et jusqu'à mon départ il affecta toujours de la cacher, lorsque nous étions ensemble.

Au reste, c'est un vaste sujet de réflexions que cette coûtume d'un peuple sau-

vage qui, pour soulager un homme souffrant, ajoute à ses maux des souffrances nouvelles qui ne sont que des souffrances ; et j'avoue que cet exemple contrarioit un peu mon expérience qui jamais ne m'avoit fait rencontrer aucun homme mutilé ou contrefait, en quoique ce fût.

M. Paterson dit en avoir vu aussi des exemples dans une horde à l'embouchure de l'Orange ; et ce fait est croyable. Quelque absurde que soit un usage, des peuples sauvages, lorsqu'ils sont voisins, peuvent l'avoir pris les uns des autres. Mais qu'il se trouve également dans d'autres parties du monde ; qu'on le voie pratiqué chez des insulaires de la mer du sud, qui, depuis que leur île est habitée, n'avoient peut-être jamais vu un étranger avant le capitaine Cook et Bougainville ; voilà ce qui doit étonner.

J'usse fort désiré interroger en détail sur tout ceci les gens de la horde. J'eusse voulu également leur adresser des questions sur quelques coûtumes qui me paroissoient singulières ; mais les difficultés croissoient à mesure que j'avançois dans la contrée. Les

Kabobiquois avoient une langue particulière ; et cette langue, quoiqu'elle eût le clappement hottentot, n'étoit entendue que par les Koraquois qui, à raison du voisinage, entretenoient avec eux quelques liaisons.

Il en étoit de même de l'idiome des Koraquois, par rapport aux Namaquois, leurs voisins. Ainsi, quand le chef de la horde vouloit me parler, il adressoit la parole à mes Koraquois ; ceux-ci la rendoient dans leur langue aux Namaquois ; et les Namaquois, la traduisant à leur tour, la faisoient passer aux Hottentots de la horde de Klaas Baster, qui me l'interprêtoient dans la leur. Il en étoit de même de mes demandes. Rien n'arrivoit à mon oreille qu'après avoir passé par quatre bouches différentes. Mais le résultat me faisoit aisément appercevoir que l'idée arrivoit jusqu'à moi avec autant d'altération que les pensées des poëtes de l'antiquité nous ont été transmises, malgré tout le génie de nos sublimes traducteurs.

Pour ceux de mes Hottentots que j'avois pris au Cap et dans les colonies, ils n'entendoient absolument rien à ces idiômes ;

et dans nos conversations ils étoient totalement nuls : tout cela paroissoit leur donner de l'humeur. Mais ce qui me chagrinoit davantage, et ce qui rendoit pour ceux-ci mes entretiens vraiment fatiguans, c'est que mes Namaquois entendoient mal la langue koraquoise, et si mal que souvent ils se disputoient entre eux sur le sens de ce qu'on leur disoit.

De-là il arrivoit quelquefois que, quand je demandois quelque chose, la réponse qui me revenoit ne se rapportoit nullement à ma demande. Cet inconvénient étoit sans remède, et malheureusement il devoit s'accroître encore, à mesure que j'avancerois dans la contrée. Si depuis le pays des Petits Namaquois jusqu'à la horde kabobiquoise j'avois trouvé quatre langages différens qui exigeoient de moi quatre sortes d'interprêtes, que seroit-ce quand j'aurois ajouté, à mon éloignement des colonies, plusieurs centaines de lieues ? Que de difficultés, si chaque peuplade que j'allois rencontrer, avoit son idiôme ? Cependant toutes ces difficultés ne me rebutoient pas tant que mes gens, et il me restoit toujours

pour ressource la mère des langues, le signe du besoin.

De toutes les hordes que j'avois vues jusqu'alors, aucune encore ne s'étoit montrée aussi recherchée dans ses ornemens et ses atours que celle des Kabobiquois. Je ne voyois point, parmi ses parures, les rassades et les verroteries du Cap; le commerce de ces sortes de marchandises ne pénétroit point jusqu'à elle. Elle portoit les bijoux en cuivre et les verroteries oblongues, dont j'ai parlé ailleurs; et tout cela lui étoit apporté par des Noirs, dont elle n'entendoit point la langue, mais méchans et voleurs, et contre lesquels elle avoit à se battre souvent; parce que, quand ils s'en retournoient, après avoir vendu leurs marchandises, ils cherchoient à les enlever et souvent des bestiaux avec elles.

Les objets de traite que j'avois en ce genre étoient inconnus; et avec ce mérite de nouveauté ils ne pouvoient manquer de plaire beaucoup. A peine en eus-je montré quelques-uns, qu'on se les disputa et que tout le monde voulut en avoir. Les femmes surtout ne pouvoient se tenir. Enfin, on jugera

de l'empressement général, quand j'aurai dit que dans une seule journée je fis, et presque pour rien, l'acquisition de vingt bœufs. Mais le marché le plus avantageux que je conclus, fut celui d'un *bakkely os* (bœuf de guerre), qui appartenoit au chef.

Cet animal, moins remarquable encore par sa taille gigantesque que par ses superbes formes, étoit le plus beau que j'eusse vu jusques-là de son espèce. Sa tête, magnifiquement armée, portoit deux immenses cornes, qui s'éloignant simmétriquement l'une de l'autre pour former deux demi-cercles parfaits, tout-à-coup replioient en avant leurs pointes, en s'écartant entre elles de quatre pieds huit pouces. C'étoit le chef lui-même qui l'avoit dressé. A ce titre il y tenoit beaucoup et ne vouloit point s'en défaire. Mais je mis sous ses yeux tant d'objets différens, qu'il ne put résister à la séduction; et pour une boëte à amadoue, du tabac, quelques rangs de verroteries, deux bracelets de laiton et plusieurs cloux, j'eus l'animal.

Cependant il parut, le lendemain, regretter son marché; ou plutôt, ayant vu

entre mes mains un objet nouveau qui lui plut davantage que ceux qu'il avoit reçus la veille en échange, il n'eut plus d'ardeur que pour celui-ci, et voulut me rendre les autres. Cette envie bien naturelle de tout posséder fut la source d'un événement, dont il faut que je donne les détails ; car il faillit à me devenir funeste.

Quoique je portasse ma barbe, ma coutume étoit de me raser la moustache de tems en tems. Cette opération étoit pour moi un rafraîchissement agréable, et je me le procurois assez fréquemment, sur-tout depuis que l'approche du tropique nous rendoit les chaleurs moins supportables. J'étois occupé à me savonner les lèvres, quand le chef entra dans ma tente avec deux de ses parens ou amis.

Libre de toute cérémonie de politesse envers des gens qui n'en connoissent nullement le protocole, je continuai ce que j'avois commencé. Eux, qui ne comprenoient rien à mon opération, paroissoient fort surpris. Ils attendoient en silence quel en seroit le résultat, et suivoient de l'œil tous mes mouvemens. Cette eau qui moussoit

dans mon bassin et que j'appliquois sur mes lèvres, leur paroissoit une sorte de magie. Mais ce fut bien autre chose, lorsqu'ils virent le rasoir appliqué sur ma moustache et la barbe disparoître si facilement de l'endroit qu'il avoit touché. Ce prodige les émerveilloit à un point que je ne puis dépeindre.

Pour le leur rendre plus sensible encore et leur en montrer les effets de plus près, je pris par un des bouts le kros du chef, et en un instant j'en rasai large comme la main.

Ce Sauvage étoit un homme de bon sens et qui avoit plus d'intelligence que n'en ont ordinairement ses semblables. Du premier apperçu, il sentit de quel avantage inappréciable pouvoit lui être un rasoir, pour épiler un manteau d'été, et combien il en abrégeroit les façons. Dabord il me témoigna, par plusieurs signes très-expressifs, son admiration pour un si merveilleux instrument; puis, sans perdre de tems en paroles que je n'eusse pu entendre, il me fit voir, par d'autres gestes également significatifs, l'envie qu'il avoit de le posséder.

C'étoit

C'étoit la première fois que nous nous parlions sans truchemens ; mais sa pantomime étoit si énergique que je n'avois pas besoin d'interprètes pour le comprendre. Il me donnoit à entendre que les bracelets, les ceintures, et le tabac qu'il avoit reçus de moi la veille en échange de son bœuf de guerre, lui déplaisoient maintenant, et qu'il m'offroit de me rendre tout cela pour le rasoir, si je consentois à le lui accorder.

Le nouveau marché qu'il me proposoit étoit mauvais pour lui. Je sentois très-bien qu'un rasoir entre ses mains, employé à couper à sec le poil très-rude d'un cuir desséché, seroit gâté en très-peu de tems. J'eusse désiré lui faire comprendre sur cela ce que son inexpérience l'empêchoit de sentir ; mais comment le lui expliquer ? Déja, dans son impatience, il avoit dit à l'un de ses camarades d'aller à sa hutte chercher les effets qu'il vouloit me rendre. Moi j'étois déterminé à lui céder le rasoir et à le prier de garder le tout. Mais au milieu de ces combats, tout-à-coup on tira près de nous un coup de fusil ; et à l'instant même nous entendîmes des cris affreux.

Je sortis précipitamment de ma tente pour savoir quelle étoit la cause de ce bruit ; et je vis un Kabobiquois qui, s'éloignant d'un de mes chasseurs, fuyoit à toutes jambes, tandis qu'à cent pas plus loin, trois hommes poussoient des clameurs lamentables, et que près d'eux une jeune fille étoit renversée par terre. Je fis signe à mon chasseur de venir à moi. Mais déja l'explosion du coup et les hurlemens des trois hommes avoient jetté l'alarme dans la horde. On crioit à la trahison ; on couroit aux armes ; et j'allois être, ou massacré avec ma troupe, ou obligé de l'armer et de commencer le massacre. Ma situation étoit d'autant plus critique que ni moi ni personne du kraal, nous ne savions quelle étoit la cause de tout ce trouble ; et quand je l'aurois su, comment l'expliquer ?

Dans cet embarras, je pris le chef par la main et m'avançai avec lui vers la horde. La frayeur étoit peinte sur son visage. Il avoit les yeux mouillés de larmes, et me parloit avec beaucoup de vivacité. Probablement il se croyoit tombé dans un piège ; il se plaignoit à moi et accusoit mes gens

de perfidie. Cependant, il me suivit sans peine.

Comme je me présentois avec lui et que j'étois sans armes, on me reçut sans défiance, et ma présence parut calmer un peu l'effervescence des esprits. Mes gens, qui m'avoient vu prendre le chemin du kraal, y accoururent en foule sur mes pas, pour me protéger; et leur nombre en imposa à la multitude. Enfin, tout s'éclaircit, et nous sûmes ce qui avoit occasionné le tumulte.

Un Kabobiquois, ayant rencontré un de mes chasseurs qui revenoit avec son fusil, avoit voulu connoître cette arme, et l'avoit prié de la lui montrer. Mais en la maniant, sa main s'étoit portée sur la détente; le coup étoit parti, et le Sauvage, effrayé d'une explosion à laquelle il ne s'attendoit pas, avoit jetté le fusil et s'étoit sauvé à toutes jambes.

Malheureusement il se trouvoit, à cent pas de-là et dans la direction du coup, trois hommes de la horde et une jeune fille. Celle-ci avoit reçu un grain de plomb dans la joue, et les autres quelques grains dans

les cuisses et dans les jambes. L'auteur du désordre confirma lui-même ces éclaircissemens. Alors l'effervescence fut appaisée. On mit bas les armes, et je ne fus plus entouré que d'amis, comme auparavant.

Il ne restoit plus qu'à connoître l'état des blessés et à leur porter les secours qui dépendoient de moi. Sans perdre de tems, je me transportai près d'eux, toujours accompagné du chef. Nous rencontrâmes la jeune personne, qui revenoit du kraal, les yeux baignés de larmes. C'étoit pour un grain de plomb qu'elle se désoloit ainsi : encore ce grain étoit-il si peu enfoncé dans la peau qu'en la pressant avec les doigts je l'en fis sortir. Quant aux trois hommes, ils se rouloient à terre ; ils hurloient d'une manière épouventable et donnoient tous les signes du désespoir.

Cette étrange consternation m'étonnoit beaucoup ; et je ne concevois pas comment des hommes accoûtumés à la souffrance s'affectoient à ce point de quelques légères piqures dont la douleur n'eût pas même fait pleurer leurs enfans. Enfin, on m'en apprit la raison. Ces Sauvages, dont

la coûtume est d'empoisonner leurs flèches, s'imaginoient que j'empoisonnois de même le plomb de mes fusils. En conséquence ils se croyoient frappés à mort, et s'attendoient à périr sous peu d'instans.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je pus parvenir à leur faire expliquer qu'ils n'avoient rien à craindre. Pour les en convaincre d'une manière plus rassurante encore, je baissai un de mes bas et leur fis voir et sentir dans les chairs de ma jambe une douzaine de grains de plomb, dont m'avoit gratifié autrefois la libéralité de M. Papillon de la Ferté, qui, chassant dans la plaine de Gennevilliers, m'avoit tiré pour un lapin.

Klaas s'approcha aussi des blessés. Sans perdre son tems en paroles qu'ils n'eussent pas comprises, il tira de sa giberne quelques grains de plomb, les leur montra, et les avala aussitôt. Cette démonstration vraiment concluante, et dont je ne m'étois pas avisé, fit un effet prodigieux. Les cris cessèrent à l'instant même, la sérénité reparut sur les trois visages, et il ne fut plus parlé des blessures.

Néanmoins, je craignois qu'il ne restât dans les esprits quelques sémences de soupçon et d'animosité. Mais quand ont vit les blessés marcher à leur ordinaire et se bien porter, on plaisanta de l'aventure; et elle ne produisit d'autre effet que d'inspirer une telle terreur des fusils, qu'il n'y eut plus personne qui osât y toucher.

Le soir, dès que mes feux furent allumés, tout le monde vint y danser et faire cercle, comme à l'ordinaire. Les conversations roulèrent toutes sur l'accident du matin; si cependant on peut appeller conversations le tumulte et le brouhaha d'une multitude d'hommes qui parloient six langues différentes.

Je m'en amusois beaucoup, quoique je n'y comprisse rien. Seulement j'entendois toutes les bouches prononcer le mot de *kaaboup;* c'est le nom que mes Hottentots donnoient au fusil; et ce nom étoit celui qu'avoient adopté tous les Sauvages qui composoient l'assemblée. Parmi les Kabobiquois, les uns imitoient avec le son de la voix l'explosion du kaaboup; les autres faisoient le geste d'un homme qui couche

en joue pour tirer ; chacun jouoit sa pantomime. Ces gaietés durèrent toute la nuit ; et ce fut ainsi que se termina une journée qui avoit menacé d'être tragique et sanglante.

Le Kabobiquois n'a ni le nez écrasé des Hottentots, ni la pommette des joues élevée comme eux, ni enfin cette couleur batarde de peau qui, n'étant ni blanche ni noire, les rend étrangers et presque odieux aux deux races. Il ne s'oint pas le corps de ces graisses dégoûtantes qui font qu'on ne peut approcher d'eux sans se gâter et s'empuantir. Aussi grand que le Caffre pour la taille, il est d'un noir aussi décidé que lui.

J'ai dessiné ce Sauvage dans toute sa gloire, c'est-à-dire, tatoué, couvert de ses ornemens et joyaux, et armé de pied en cap comme pour un jour de bataille.

Il se prêta très-complaisamment à mon désir. Mais j'avoue que quand je le vis entrer dans ma tente, le carquois sur l'épaule, le bras passé dans son bouclier, le corps paré noblement d'un long manteau qui traînoit jusqu'à terre ; quand il s'appuya fièrement sur sa lance avec la tête haute

et le regard assuré, je fus frappé de sa bonne mine et de son air guerrier.

Plusieurs fois j'interrompis mon travail pour l'admirer. Je me transportois en imagination dans des tems plus reculés et dans des climats situés sous une même latitude; de l'autre côté de l'équateur; et il me sembloit voir Jugurtha ou Syphax, en armes, marcher au combat dans les déserts de la Numidie, pour défendre leur empire contre les Romains. Aussi, toutes les fois qu'en écrivant mes notes, j'avois occasion de parler de lui, je ne le désignois jamais que sous le nom de mon Jugurtha.

Leurs cheveux, fort courts et fort crépus, sont garnis de petits boutons de cuivre rangés symmétriquement et avec art: au lieu de ce tablier de pudeur que le Hottentot fait avec la peau du jackal, ils ont une pièce ronde en cuir, dont le contour est orné d'un petit cercle de cuivre dentelé, et sur laquelle ils tracent, avec plusieurs couleurs de verroteries, divers compartimens qui, partant du centre vont, en divergeant, vers la circonférence, comme les rayons de nos images du soleil.

Cette sorte de voile est assujettie sur l'aine par une ceinture ; mais comme il n'a que quatre pouces de diamètre, que le moindre mouvement le dérange et qu'ils s'inquiétent fort peu de ces déplacemens, la plaque remplit très-mal l'usage auquel elle est destinée. Dans les grandes chaleurs, ce tablier étroit et presque inutile est pourtant la seule chose qu'ils aient sur le corps. Au reste, sa grande mobilité m'a mis souvent à portée de me convaincre qu'ils ne pratiquent point la circoncision ; mais elle m'a fait connoître aussi qu'ils ont, sur la pudeur, des idées fort différentes des nôtres.

Ce n'est pas pourtant qu'avec cette nudité presque absolue ils aient des mœurs licentieuses. Les leurs, au contraire, sont chastes. Rien de plus sage et de plus réservé que leurs femmes ; et quand je les comparois à celles de ces Grands Namaquois, qui se montroient si faciles et si agaçantes, je ne pouvois croire qu'à une distance peu considérable on pût voir une différence aussi grande.

Mes gens, accoutumés aux complaisances de celles-là, ne s'accommodoient guère

de la sévérité des dernières ; et le sacrifice leur paroissoit d'autant plus pénible qu'elles étoient plus jolies encore que les Namaquoises.

Les filles qui chez les Sauvages n'ont point la même retenue que leurs mères, parce que, n'ayant pas les mêmes obligations, elles sont libres, ici étoient reservées et sages comme elles. A la vérité, elles avoient cette gaieté de leur âge, qui ajoutoit encore à leurs charmes ; mais elles n'étoient que gaies. Dès que la danse finissoit et que les parens se retiroient au kraal, toutes partoient avec eux, et pas une seule ne restoit dans mon camp.

Soit raffinement de coqueterie, soit effet de sagesse, les Kabobiquoises ne se tatouent point le visage comme leurs maris et leurs pères. Elles ne garnissent point leurs cheveux de ces boutons de cuivre qu'ils mettent dans les leurs ; et toujours elles ont les pieds nuds, quoique la plupart d'entre eux portent des sandales.

Leur habillement est un tablier de pudeur, qui ne descend qu'à moitié des cuisses ; un kros, qui, passant sous les aisselles,

vient s'attacher sur la poitrine, et un long manteau, semblable à celui des hommes.

Le manteau est en peaux garnies de leurs poils ; et le kros en peaux tannées et apprêtées comme celles de nos gands d'Europe.

Quant à leurs verroteries, elles les portent en bracelets ; elles en font des colliers dont les garnitures descendent par étages jusques sur l'estomach ; et en attachent sur le devant de leurs ceintures plusieurs rangées, qui tombent sur les cuisses, au-dessous du tablier.

Ces sortes d'ornemens étant d'assez longue durée, l'habitude de les voir rend le sexe peu sensible au plaisir de les posséder. Ceux qui venoient de moi plurent d'abord beaucoup, à raison de leur nouveauté. Mais quand j'eus montré des ciseaux et des aiguilles, on leur préféra ces derniers objets ; et ce choix fait honneur au bon sens des Kabobiquoises. Comme leur chef, elles prisoient plus ce qui est utile que ce qui pare.

Ce n'étoit point assez de leur avoir donné des aiguilles ; il falloit encore leur montrer à s'en servir ; c'est ce que je fis, et bien-

tôt elles réussirent assez bien à joindre deux morceaux de peaux ensemble. Elles employoient, pour cette opération, un petit fil de boyaux qui se faisoit dans la peuplade; et ce procédé leur paroissoit plus expéditif, plus solide et plus propre que celui dont se servent en pareil cas les Sauvages, et qui consiste à percer le cuir avec une arrête ou un os pointu, pour passer ensuite leur fil dans le trou.

Depuis que je suis revenu de mes voyages, jamais je n'ai vu une femme coudre, sans songer à mes Kabobiquoises. Mais en y réfléchissant mieux, je n'ai point manqué de me repentir de leur avoir enseigné un art dont bientôt la privation ne leur aura laissé que des regrets.

Lorsqu'à mon premier voyage j'appris aux Caffres à faire un soufflet de forge, au moins celui que je leur fabriquai devenoit un modèle, et ils avoient chez eux tout ce qu'il leur falloit pour en construire de semblables. Il n'en étoit point ainsi de mes Kabobiquoises. Bientôt leurs aiguilles auront été cassées, ou hors d'état de servir, comme le rasoir du chef; et il ne leur aura resté

que l'impossibilité de les remplacer et le chagrin d'en avoir connu l'usage. Si la connoissance d'un art nouveau procure, par ses avantages, quelques jouissances nouvelles, elle donne aussi de nouveaux besoins ; et l'enseigner à un peuple qui manque de moyens de s'en assurer la propriété, c'est lui faire un très-mauvais présent.

J'aurois aujourd'hui également bien des reproches à me faire, si le premier j'avois appris aux Kabobiquois à connoître et à aimer le tabac et l'eau-de-vie. Ils avoient, avant mon voyage chez eux, l'usage du tabac ; et cette marchandise leur étoit apportée par les peuplades namaquoises, leurs voisins, qui, de proche en proche, la recevant des colonies par le commerce, venoient la leur vendre pour des bestiaux. Mais ce trafic n'ayant lieu que dans certaines circonstances, et par conséquent la denrée étant très-peu abondante, c'est pour eux une friandise dont ils ne peuvent user que rarement. Réduits à en manquer souvent, ils savent s'en passer, et ne feroient point un pas pour s'en procurer, si on ne leur en apportoit.

Cette indifférence pour un objet que jusques-là j'avois vu recherché avec empressement par toutes les nations sauvages et regardé par elles comme une jouissance exquise, m'annonçoit, ainsi que beaucoup d'autres choses dont j'ai déja parlé, que ce peuple avoit dans le caractère des nuances qui le distinguoient des autres. Il en étoit de même des liqueurs fortes, qui ne le flattoit point; et s'il y avoit quelques individus qui parussent disposés à y trouver du goût, le très-grand nombre le refusoit.

Mais s'ils faisoient peu de cas de ce que contenoient mes flacons, en revanche ils prisoient beaucoup le flacon lui-même. Les bouteilles transparentes et solides les ravissoient d'admiration. Ils les appelloient de l'*eau ferme* : car, malgré la chaleur du climat, ces Sauvages avoient vu de la glace sur les pitons des montagnes dont ils sont environnés; et ils ne doutoient pas que le verre de mes bouteilles ne fut une eau que magiquement j'avois trouvé le moyen de rendre solide et que j'empêchois de fondre dans leurs feux. L'impossibilité d'une explication à ce sujet m'empêchoit de son-

ger à les désabuser ; et d'ailleurs quel bien en eût-il résulté ? Je les laissai donc dans leur erreur, et me contentai de les obliger, en leur abandonnant tous les flacons vides qui m'étoient inutiles.

De leur côté, ils se piquoient de générosité envers moi, et je n'avois point encore vu de nation aussi désintéressée. Tous les soirs, ils apportoient dans mon camp une quantité considérable de lait. Jamais ils n'y venoient passer la soirée avec mes gens, sans amener quelques moutons dont il les régaloient. J'ai vu nombre d'entre eux donner, gratuitement et sans troc, des pièces de leurs troupeaux; et quand je partis, il y avoit dans ma caravane plusieurs personnes qui possédoient en toute propriété des moutons et des bœufs, qu'ils avoient reçus en pur don.

Quelle différence entre ce peuple, si loyal, si généreux, et ces Grands Namaquois, qui, d'un air piteux, vont sans cesse tendant la main, comme des mendians, pour demander tout ce qu'ils voient.

Avec des inclinations nobles, le Kabobiquois a encore le caractère guerrier. Ses

armes sont des flèches empoisonnées et une lance à long fer, différente de la sagaie hottentotte. Dans ses batailles, il a pour armes défensives, deux boucliers; l'un fort grand, et assez haut pour cacher en entier le combattant; l'autre beaucoup plus petit; et tous deux faits de peaux très-épaisses, capables de résister aux flèches.

Celui-ci, de forme ronde, et large de douze à quinze pouces, se porte à l'avant-bras, dans le moment de l'action; mais quand il devient inutile, on le relève au-dessus du coude, vers l'épaule. Pour ornement, on le garnit d'un cercle de cuivre, à sa circonférence; et sur la surface de son champ, de rassades, arrangées selon la fantaisie du propriétaire, disposées par compartimens, et distinguées par des couleurs d'adoption.

Au moyen de ces différences d'enjolivement, chacun a son bouclier, qui ne ressemble point à celui d'un autre; et comme les individus de la peuplade se reconnoissent à leur manière de se tatouer, ils savent aussi reconnoître chacun d'entre eux à l'espèce de blason qui distingue son écu.

Le

Le courage que montrent dans leurs combats les Kabobiquois, ils l'exercent spécialement dans leurs chasses, sur-tout contre les animaux carnassiers. Quelque dangereuse que soit l'attaque des éléphans et des rhinocéros, ce n'est pourtant point contre ces deux espèces qu'ils tournent leurs armes; parce qu'étant herbivores, ils n'en ont rien à craindre, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs bestiaux. Mais le tigre, le lion, l'hienne et la panthère, étant des ennemis d'un autre genre, ils leur déclarent une guerre à outrance et les poursuivent sans relâche.

C'est avec la dépouille de ces animaux destructeurs qu'ils se font des boucliers, des ceintures, des sandales, des kros, des manteaux, etc. Ils tiennent à honneur de la porter, et n'attachent pas, à beaucoup près, la même considération aux peaux de rhinocéros ou d'éléphant. Si quelquefois ils chassent ceux-ci, c'est comme objets de nourriture; et alors ils employent pour les prendre, ces fosses recouvertes qui sont les pièges ordinaires des Hottentots. Mais ce procédé de travail et de patience est celui qui convient

le moins à des hommes aussi braves, aussi hardis que les Kabobiquois.

Chasseurs déterminés, ils joignent à une valeur naturelle une grande activité. Agiles comme des cerfs, rien ne les rebute, ni les fatigues extrêmes, ni les courses les plus longues et les plus difficiles. J'ai fait avec eux plusieurs chasses, et toujours je les ai vus infatigables et prêts à tout. Cependant, malgré leur zèle si actif, jamais ils n'ont pu parvenir à me faire joindre un zèbre blanc, ni une espèce particulière de gazelle, que je crois un gnou, quoiqu'elle fut plus grande que les gnoux ordinaires.

Ces deux sortes d'animaux sont les plus communs du pays. On y voit aussi beaucoup de rhinocéros, et des quantités innombrables de gazelles; mais on n'y trouve plus de giraffes, soit chaleur trop grande du climat, soit inconvénance de séjour, soit plutôt défaut des nourritures qui leur sont propres.

Avec cette audace et ce caractère déterminé, on seroit porté à croire que les Kabobiquois sont féroces et indisciplinables.

Et cependant, parmi toutes les nations africaines que j'ai visitées, je n'en ai connu aucune qui pratiquât au même degré l'obéissance et la subordination.

Là, le chef n'est point, comme ailleurs, un premier entre des égaux ; c'est un souverain au milieu de ses sujets, un maître entourré de ses esclaves. Un mot, un geste, un regard, lui suffisent pour se faire obéir. Quelque soient ses ordres, jamais on n'y contrevient ; et il en est ainsi des familles particulières. Ce que le chef est pour la horde, chaque père l'est pour les siens. Ses commandemens sont absolus ; et il exerce chez lui la royauté, tandis qu'ailleurs il y obéit.

Quoique la peuplade fût très-nombreuse, la sagesse avec laquelle elle étoit gouvernée, l'ordre que j'y voyois régner m'annonçoient, dans l'homme qui la commandoit, une intelligence supérieure à celle de tous les autres Sauvages que j'avois vus jusqu'alors ; et je ne connoissois que le vieil Haabas, ce Nestor de la nation gonaquoise, que je pusse lui comparer. D'après l'estime qu'il m'inspiroit, c'étoit pour moi un vrai cha-

grin de ne point savoir sa langue et de ne pouvoir l'interroger librement sur mille objets qu'il m'eût été intéressant de connoître.

Son habitation annonçoit sa dignité suprême. A la vérité, ce n'étoit qu'une hutte, comme celle de ses sujets, et couverte de peaux d'animaux, comme la leur. Mais elle étoit beaucoup plus grande et plus élevée; et d'ailleurs, autour de celle-là qui, à proprement parler, étoit la sienne, il y en avoit six autres, destinées à sa famille et occupées par elle.

L'arridité naturelle du pays qu'habitoient les Kabobiquois, les a obligés à creuser des puits, tant pour leur usage que pour celui de leurs bestiaux; mais la même cause les reduisant souvent à voir leurs puits tarir, ils sont alors forcés de se transplanter et de chercher ailleurs un sol moins desseché; car la Rivière des Poissons, quoique considérable dans les tems de pluie, est souvent à sec dans les chaleurs.

Les longs voyages auxquels les condamnent ces émigrations trop fréquentes, les rapports qu'elles leur procurent avec d'autres nations, doivent nécessairement leur

donner des idées que ne peuvent avoir les peuplades sédentaires. Peut-être même se-roit-on porté à croire que c'est à cet accroissement d'idées qu'est due la supériorité d'intelligence qui les élève au-dessus de leurs voisins. Mais j'ai déja parlé d'une nation qui, forcée, comme celle-ci, de se creuser des puits, et nomade comme elle, n'en est pas moins restée dans son infériorité d'état sauvage. Probablement la nature, qui a donné aux Kabobiquois un corps plus agile, et un caractère plus courageux, leur aura donné aussi un moral plus perfectionné.

C'est à eux que je dois de connoître les lieux où l'Orange prend sa source. Je croyois que ce fleuve venoit des montagnes du centre; et ils m'ont appris que si dans son cours il paroissoit s'en approcher, c'étoit après avoir fait de longs détours et pris naissance loin de-là, dans les montagnes qui sont plus au nord-est.

A la suite d'une de leurs émigrations, ils avoient été s'établir sur ses bords, à soixante lieues du désert qu'ils habitoient maintenant; mais inquiétés par les Hou-

zouânas, et contrariés par les sécheresses, ils s'en étoient éloignés, pour revenir dans le canton où je venois de les trouver.

De toutes les nations africaines, celle-ci est la seule chez laquelle j'aie trouvé quelque idée confuse d'un dieu. J'ignore si c'est à ses seules réflexions ou à ses communications avec d'autres peuples, qu'elle doit cette connoissance sublime, qui seule la rapprocheroit des nations policées; mais elle croit (autant que j'ai pu m'en assurer par mes gens), qu'au-dessus des astres il existe un être puissant, lequel a fait et gouverne toutes choses.

Au reste, je dois à la vérité d'ajouter ici que ce n'est-là pour elle qu'une idée vague, stérile et sans suite; qu'elle ne soupçonne ni l'existence de l'ame, ni par conséquent les peines et les récompenses d'une autre vie; enfin que, n'ayant ni culte, ni sacrifices, ni cérémonies religieuses, ni prêtres, elle n'a point ce que nous appellons religion.

Je sais que Kolbe avance sur les Africains une opinion différente; mais j'ai déja dit ce que je pensois de cet auteur. Cepen-

dant j'avouerai que tout dans Kolbe n'est pas mensonge, et que souvent même ses mensonges sont fondés sur une vérité qu'il a défigurée sciemment, ou sottement adoptée.

Ainsi, par exemple, il aura vu une femme à qui, dans une maladie, on avoit coupé, d'après de prétendues idées de guérison, une articulation des doigts de la main gauche; et selon lui, c'est-là une pratique religieuse, usitée pour toutes les veuves qui se remarient.

On lui aura dit vaguement, qu'il y a des peuplades chez lesquelles la circoncision est d'usage, et d'autres qui extirpent aux mâles un testicule; et le voilà qui circoncit toutes les différentes races hottentotes, et qui décrit, comme témoin oculaire, et dans le plus grand détail, la sémi-castration, quoique jamais il ne soit sorti du Cap.

Il est naturel qu'un père dispose de ses enfans, et que lui-même il fasse la cérémonie de leur mariage, si l'usage admet cette cérémonie. Eh bien! chez Kolbe, cette simple pratique devient religion, sacrifice, danse superstitieuse, sorcellerie, etc., etc.; c'est un grand-prêtre, qui, chargé de

la circoncision, de la sémi-castration et de tous les usages religieux, sanctionne encore les mariages, et qui, toujours maître d'une évacuation qui nous commande bien plus que nous ne lui commandons, les bénit par une copieuse aspersion d'urine.

Du tems de l'auteur, on ne connoissoit point au Cap les Kabobiquois. Je suis le premier qui aie fait entendre leur nom, à ce que je crois. Mais il se peut qu'on lui ait parlé de quelques peuplades qui, plus courageuses que les autres, ou plus exposées aux attaques des animaux carnivores, se faisoient une loi de les combattre, et, comme les Kabobiquois, un honneur de porter leur dépouille. Sans doute, il n'aura pas cru qu'un fait aussi simple fut digne de figurer assez brillamment dans une relation de voyages, et que des lecteurs pussent s'intéresser à des Sauvages, qui, pour conserver leurs bestiaux, déclarent la guerre aux animaux qui en sont les ennemis. Il a embelli l'histoire de ces chasses, et l'a changée en un ordre de chevalerie dans lequel on n'est admis qu'après de grandes prouesses et avec des cérémonies particulières,

pratiquées par le grand-prêtre. Mais c'est insister trop long-tems sur des mensonges invraisemblables et des fables absurdes. Je reviens à mes Kabobiquois.

Instruit, autant que je pouvois l'être, sur ce qui les regardoit, j'avois ajouté à ma collection les oiseaux de leur canton, et ne voulois plus fatiguer mes chevaux à poursuivre inutilement un gibier qui ne se laissoit pas joindre. Je résolus donc de quitter la horde et d'aller en visiter une autre, qu'on m'avoit dit établie au nord-ouest, à une forte journée de celle-ci. Le chef me donna des guides pour m'y conduire ; et le 9 février, nous nous mîmes en marche.

D'abord nous fîmes route, pendant quelque tems, par des sentiers fort étroits, mais qui probablement raccourcissoient notre chemin. Enfin, au débouché d'un défilé, se présenta une plaine qui, se prolongeant vers l'ouest, se terminoit à l'horison par de hautes montagnes, dont le pied étoit couvert de bois.

La verdure de ces forêts me faisoit soupçonner qu'elles étoient arrosées par quelque rivière ; et elles me rappelloient ces

bords charmans de la Rivière des Poissons, où j'avois séjourné avec tant de plaisir. Je me flattois de trouver également sur ceux-ci, et des vivres abondantes pour ma troupe, et des collections nouvelles pour mon cabinet, et des objets inconnus pour ma curiosité. En conséquence, je donnai ordre qu'on tournât de ce côté; et, quoique ce fut une augmentation de chemin, nous prîmes la plaine.

Déja nous y avions marché pendant trois heures, dévorés par un soleil brûlant, quand tout-à-coup l'horison s'obscurcit et envoya sur nos têtes un orage affreux. De longs et fréquens éclairs sillonnoient la nue. Le tonnerre grondoit d'une manière épouvantable; et nos animaux, par leur agitation et l'inquiétude de leurs mouvemens, annonçoient que la tempête alloit être terrible.

Sans perdre de tems, on déchargea les bœufs; on dressa ma tente; on fit des abris avec des peaux et des nattes; enfin, tout le monde mit la main à l'ouvrage. Mais nos précautions furent inutiles. Le vent devenoit si impétueux qu'aucun de nos abris ne

put résister. Ma tente fut renversée, et je fus réduit à me cacher sous la toile; tandis que tous mes gens se garantissoient comme ils pouvoient.

Pendant ce tems, la pluie tomboit en torrens, et l'averse étoit telle qu'on eût dit que l'Afrique alloit être noyée. Néanmoins ce ciel, qui sembloit se fondre en eau, étoit tout en feu par les éclairs. Ils embrasoient l'atmosphère toute entière, pendant que la foudre, éclatant de toutes parts autour de nous, nous faisoit craindre à tous d'en être frappés.

J'avois vu, dans la Caffrerie, de violens orages. Je connoissois ceux du Cap, si redoutés des matelots et des voyageurs. Je n'avois point oublié ceux de Surinam, qui chaque jour, pendant deux mois, s'élevant régulièrement avec la marée, annoncent la saison des sécheresses. Mais jusqu'alors je n'en avois point vu encore qui fussent aussi effrayans. Pour la première fois de ma vie, le tonnerre me fit trembler.

Il est vrai que pour garantir et préserver ma provision de poudre, je l'avois placée, avec moi, sous la toile; et qu'en

craignant pour nous la chûte de la foudre, je la craignois encore pour mon magasin, qui, par son explosion, m'eût fait sauter avec lui.

Mes transes sur ce double danger durèrent plus d'une heure. Enfin, le tonnerre cessa, quoique la pluie continuât encore; et alors chacun de nous tirant la tête de dessous ses couvertures, nous nous cherchâmes des yeux les uns les autres. Surpris de nous retrouver vivans, nous nous félicitions d'avoir échappé à un pareil danger.

Mes guides kabobiquois s'applaudissoient seuls de l'orage. Accoutumés, disoient-ils, à en éprouver souvent de pareils, et même de plus bruyans encore, ordinairement ils n'en avoient que le bruit, sans profit aucun; tandis que celui-ci alloit donner de l'eau à leurs puits et des herbes nouvelles à leurs bestiaux. Aussi l'avoient-ils regardé comme un bonheur; et leur joie étoit même telle qu'ils étoient restés assis tranquillement, exposés à l'averse, et sans chercher aucunement à s'en garantir.

Tous nos animaux, moutons, bœufs et chèvres, s'étoient, pendant la tempête,

dispersés de côté et d'autre dans la plaine. Il fallut les rassembler. Après quoi, voulant trouver un campement près du bois et de la rivière que j'y soupçonnois, je me remis en route. Qu'eussions-nous fait au milieu de cette campagne inondée, et sous une pluie qui, quoique moins forte qu'auparavant, tomboit néanmoins toujours avec violence? Percé jusqu'à la peau, le désagrément d'être mouillé un peu plus longtems n'étoit rien pour moi.

Il est vrai que tous mes effets étant trempés, ils doubloient la charge des bœufs. D'ailleurs la terre, quoique sablonneuse, avoit reçu tant d'eau qu'elle ne pouvoit avoir tout absorbé. De toutes parts elle étoit couverte de lagunes; et les animaux, obligés de marcher à travers ces flaques sans savoir où ils posoient le pied, tré-buchoient à chaque pas et couroient risque de s'estropier sous leur charge.

Heureusement, quand nous arrivâmes à la lisière du bois, la pluie cessa tout-à-fait; et le calme nous permit d'allumer des feux pour sécher nos effets et nos habits. Le

reste du jour et la nuit toute entière furent employés à cette opération.

Plusieurs fois nous fumes interrompus par des craquemens d'arbres, qui se faisoient entendre fort près de nous. Ce bruit étoit occasionné par des éléphans, que nous écartâmes avec quelques de coups fusil, et qui, venant pâturer auprès de mon camp, cassoient des branches pour leur nourriture.

Le lendemain, quand le jour parut, j'en vis, dans une étendue de la plaine qui ne comprenoit guère qu'une demi-lieue, plus de cent réunis. Sans doute ils nous distinguoient aussi facilement que nous les appercevions eux-mêmes; et néanmoins ils n'en paroissoient pas plus effarouchés.

Mes chasseurs, à cette vue, furent transportés d'aise. A l'instant, ils apprêtèrent leurs armes; et déja leur imagination s'exaltoit sur tout l'ivoire qu'alloit leur procurer cette chasse merveilleuse. Mais je n'avois plus pour elle cette ferveur d'un débutant. Blasé, en quelque sorte, sur ce plaisir, je n'oubliois pas les dangers dont il étoit presque toujours accompagné. D'ail-

leurs l'incommodité d'emporter ces dents sans voiture, ne me donnoit pas grande envie de les posséder.

Avec de pareilles dispositions, un oiseau d'espèce nouvelle eût été plus précieux à mes yeux que douze des plus belles défenses d'éléphant. En conséquence, je me mis à parcourir la forêt, où j'eus le plaisir de tuer deux charmans oiseaux, mâle et femelle; ils approchent du genre du ramier, mais ils en diffèrent assez, je crois, pour mériter d'en être séparés, puisqu'ils ont le bec infiniment plus gros que ne l'ont ordinairement les pigeons. Ils ont aussi les ongles plus crochus et les doigts plus larges et plus plats. Du reste, les couleurs les plus belles parent leur plumage, qui est, en général, d'un beau vert sur le corps; les plumes des aîles sont bordées d'un jolie jaune jonquille, qui est aussi la couleur du ventre du mâle; sur le sommet de l'aîle se remarque une large plaque de couleur violette. Les pieds sont rouges. Cette charmante espèce, entièrement nouvelle, fera partie de mon ornithologie, où j'en donnerai les figures.

La lisière du bois, près duquel j'étois campé, couroit nord-quart-ouest. Ainsi elle étoit dans la direction de notre route; et, en la suivant, je m'approchois de la horde que j'allois visiter. Mais, après quelques heures de marche, nous nous trouvâmes arrêtés par un torrent qui, descendant des montagnes, étoit extrêmement grossi des eaux de l'orage; et en attendant qu'il décrût et qu'il nous fût possible de le traverser, il me fallut camper sur ses bords. Au reste, le lieu étoit agréable, et j'y trouvai diverses espèces d'oiseaux, dont la rencontre me dédommagea bien agréablement du désagrément que me causa ce retard.

Klaas, qu'une longue pratique avoit rendu naturaliste, et qui connoissoit aussi bien que moi tout ce que j'avois dans ma collection et ce qui pouvoit y être nouveau, mettoit à l'augmenter, une ardeur infatigable. Il tua, et m'apporta, un oiseau magnifique, qui m'étoit totalement inconnu, et qui avoit des caractères si confus que je ne sus comment le classer.

Au premier coup-d'œil, je l'eusse pris

pour

pour un coucou ; et en effet, il avoit quelque rapport avec ce genre ; mais il n'en étoit pas un. Il avoit les pieds plus forts, les ongles plus crochus et cranés. D'ailleurs, Klaas, avant de le tirer, l'avoit vu s'accrocher au tronc des arbres, selon les allures du pic ; puis, comme lui, en frapper l'écorce avec le bec.

D'ailleurs, ses ongles et ses doigts sont absolument les mêmes, et distribués comme ceux des pics; mais sa queue n'est pas propre à le soutenir comme celle des pics ; aussi ne grimpe-t-il pas, mais se soutient seulement en s'accrochant sur les troncs des arbres, où il cherche sa nourriture. Il a le bec courbe et gros ; c'est enfin, une de ces espèces qui nous démontrent sans cesse l'insuffisance de nos méthodes. Je n'oublierai pas cette belle espèce dans mes descriptions.

La crue du torrent n'avoit duré que vingt-quatre heures, et dès le second jour j'eusse pu le traverser à sec. Déja nous n'étions plus qu'à trois lieues de la horde. Mais ce jour même, quelques-uns des Sauvages qui la composoient, apperçurent de loin mon

camp, et s'en approchèrent pour le reconnoître.

Bientôt ils distinguèrent mes guides kabobiquois, leurs voisins et leurs amis ; et alors ils vinrent me faire visite. Je me conciliai leur amitié par quelques présens, et leur donnai, pour leur chef, une ration de tabac ; en les chargeant de lui dire que mon dessein étoit de le visiter, et que le lendemain je serois dans son kraal avec toute ma troupe. Cependant, nous ne pûmes partir que l'après-dîner, parce que les bœufs que j'avois achetés dans la dernière horde y étoient retournés pendant la nuit, et qu'il fallut courir après eux pour les ramener.

Le chef, accompagné de toute sa troupe, m'attendoit, aux deux tiers de la route, sur les bords d'un ruisseau. Quand je parus, j'excitai chez elle le même empressement, la même surprise, la même curiosité que dans la horde précédente. Je ne dirai rien sur celle-ci. Elle étoit composée également de Kabobiquois ; et par conséquent, mœurs, usages, armes, caractère, tout y étoit semblable.

La seule différence que j'y vis, c'est que, dans la première, il n'y avoit que quelques hommes qui eussent une chaussure de sandales; au lieu que dans celle-ci tout le monde, hommes, femmes et enfans, en portoient. Au reste, cet usage n'est chez eux, ni luxe ni mollesse, mais une précaution indispensable et nécessaire, ordonnée non-seulement par la nature rocailleuse de leur pays, mais encore par les mimosas dont il est couvert. Cet arbre porte des épines en très-grand nombre, de sorte que la terre en est toujours jonchée; ainsi, c'est pour se préserver des piqures que ceux-ci avoient contracté l'habitude de se chausser de sandales.

Néanmoins, comme toute nouveauté chez des étrangers paroît presque toujours ridicule, mes gens, accoutumés à marcher pieds nuds, trouvoient celle-ci tout-à-fait étrange; et pour distinguer cette horde d'avec celles que nous avions vues jusqu'alors, ils l'appeloient horde des porte-sandales.

Moins nombreuse que la précédente, elle n'étoit composée que de deux cens têtes. Elle avoit aussi bien moins de bestiaux;

tant parce que le terrein, par sa maigreur, offroit peu de pâturage, qu'à raison des incursions fréquentes des Houzouânas, qui souvent venoient les piller. Il n'y avoit pas long-tems encore qu'elle s'étoit vue enlever trente bœufs. En vain le chef avoit armé tout son monde pour les recouvrer ; il n'avoit pu en reprendre que six : encore étoient-ils si blessés, à coups de flèches et de sagaies, qu'il avoit fallu les tuer sur la place et les rapporter au kraal, en morceaux, comme objet de nourriture.

Malgré leur pauvreté, ces Sauvages avoient le désintéressement et la générosité de leur nation. Quoique je ne leur eusse distribué en présens, que des misères, tout les soirs ils m'apportoient dans mon camp une quantité considérable de lait. Pendant le tems que je passai parmi eux (et j'y restai huit jours, parce que les mimosas étant en pleine fleur, j'y trouvois beaucoup d'insectes et d'oiseaux), les uns me suivoient à la chasse, dans le dessein de m'y rendre les petits services qui dépendoient d'eux ; et d'autres couroient de toutes parts pour me chercher des in-

sectes. De mon côté, je me faisois un devoir et un plaisir de les obliger. Mes fusiliers alloient chasser pour eux, les rhinocéros et les éléphans; et quoique, pendant les huit jours, ils n'aient pu parvenir à joindre un seul de ces farouches animaux, ils tuèrent au moins beaucoup de gazelles et plusieurs buffles, qui, en très-grande partie, furent abandonnés à la horde. Ces buffles étoient absolument de la même espèce que ceux que nous avions tués à la côte de l'est. Ils étoient seulement beaucoup plus forts de taille, mais moins délicats étant moins gras.

Plus heureux dans mes excursions, je trouvai, pour ma collection, deux espèces d'oiseaux rares. L'une étoit le rolier, connu sous le nom de rolier du Sénégal; l'autre, le guépier, couleur de rose, appelé guépier de Nubie. En ajoutant à leur dénomination celle du pays où elles se trouvent, les naturalistes n'ont pas voulu, sans doute, donner à croire qu'elles n'existoient que là. Mais c'est-là probablement qu'elles ont été découvertes pour la première fois, et, comme beaucoup d'autres qui portent

aussi des noms de contrées, elles peuvent se rencontrer ailleurs.

Les buffles étoient si communs dans le canton, qu'ils venoient tranquillement paître à peu de distance de mon camp. Néanmoins, dès que nous cherchions à les approcher, ils fuyoient et rentroient dans le bois. Cet animal, méfiant et hagard, ne sait que s'éloigner du danger. Ce n'est que quand il est attaqué et obligé de se défendre, qu'il semble sentir et connoître les forces immenses dont l'a gratifié la nature.

Quant aux giraffes, il n'en existe pas plus dans ce canton que dans ceux que je venois de quitter. Cependant il y avoit quelques vieillards qui disoient en avoir vu dans leur jeunesse ; et à la description qu'ils en faisoient, le fait me paroissoit certain. Mais j'ignore pourquoi aujourd'hui il en est autrement ; et j'en conclus que s'il est des animaux qui occupent une grande latitude de pays, il y en a d'autres qui ne peuvent vivre que dans une zone fort étroite.

Ce qui occupoit principalement ma horde kabobiquoise, c'étoit la crainte des Hou-

zouânas. Du matin au soir, je n'entendois prononcer que le nom de Houzouâna. Si l'on chargeoit mes truchemens de me dire quelque chose, c'étoit sur les hostilités, les brigandages et les vols des Houzouânas.

Cette nation active, plus redoutée encore que redoutable, avoit un établissement à une vingtaine de lieues environ, vers le nord; et elle occupoit la chaîne des montagnes qui du nord s'étendent à l'est. Le sol ingrat sur lequel elle étoit répandue l'empêchant de former des peuplades nombreuses et régulières, elle se divisoit en pelotons, plus ou moins considérables selon les circonstances et les lieux. Mais la même cause la réduisant souvent à une grande disette de vivres, elle fait des incursions sur ses voisins et pille leurs troupeaux. Ces brigands, vivant de rapines, sont tellement craints à la ronde pour leur valeur, qu'une poignée d'entre eux va faire fuir toute une horde entière de deux cens hommes armés complettement; et si, quand ils se retirent avec leur butin, on cherche à suivre leurs traces, c'est plus pour s'as-

surer de leur retraite que pour les combattre.

La horde kabobiquoise elle-même, quoique d'une nation plus brave que toutes les autres peuplades d'alentour, n'étoit pas plus aguerrie contre eux. Elevée dès l'enfance à les redouter, elle croyoit la résistance inutile, et ne prenoit aucune précaution pour prévenir et repousser les attaques.

Cependant, elle venoit tout récemment de conclure, avec la division la plus voisine, un traité de paix; et dans le dessein de s'assurer quelque tranquillité, elle s'étoit engagée à lui payer, annuellement, un tribut d'un certain nombre de pièces de bétail. Ceci ressemble à un commencement de civilisation; mais ces lâches et honteuses conditions avoient été presque aussitôt violées que conclues. Les Houzouânas des divisions plus éloignées, prétendoient n'y être entrés pour rien, et en conséquence ils continuoient leurs hostilités et leurs brigandages. On accusoit même celle qui avoit accepté la paix, de se prê-

ter à leurs incursions, de les avertir des momens favorables, et de partager avec eux le fruit de leur pillage. Ainsi, tout démontre ce qu'est l'homme dans l'état d'isolement, ce qu'il doit nécessairement devenir quand il commence à se grouper, ou qu'il sent près de lui d'autres hommes.

Depuis que le chef avoit vu l'effet de mes fusils, et senti combien de pareilles armes me rendoient supérieur à ses ennemis, il avoit cherché à m'animer contre eux et à m'intéresser dans sa querelle. Jaloux de connoître et de visiter cette nation, souvent je l'interrogeois sur elle et lui demandois des éclaircissemens. Mais il répondoit à mes questions par des conseils ou par des plaintes, dont l'intention visible étoit de m'irriter contre elle.

D'un autre côté, il craignoit que quand je serois éloigné, les Houzouânas ne vinssent se venger sur sa horde, de m'avoir enseigné leur séjour et armé contre eux. Ainsi, employant mes interprètes, tantôt à m'inspirer une grande haine pour ces brigands, tantôt à me conseiller de ne pas avancer plus loin; il étoit sans cesse en

contradiction avec lui-même. Il ignoroit que dans les différentes peuplades, chez lesquelles je venois de passer, on m'avoit parlé d'eux avec la même terreur, et que tous ces discours n'avoient produit en moi d'autre effet qu'un grand désir de les connoître.

Avec une caravane nombreuse, des chasses lointaines et fréquentes, des feux de nuit très-multipliés, je ne pouvois rester longtems inconnu à des hommes aussi errans que les Houzouânas. Je ne doutois nullement que dans leurs courses ils ne m'eussent apperçu et découvert; et s'ils ne s'étoient pas montrés encore, c'est que le bruit de mes armes-à-feu, qui se faisoit entendre la nuit et le jour, les avoit, sans doute, dégoutés de l'envie de venir m'attaquer.

Ce qu'ils étoient pour les Kabobiquois, je l'étois pour eux; et cet état de terreur de leur part me fâchoit beaucoup, parce qu'en les tenant éloignés, il m'empêchoit de les connoître. Quelque fût la supériorité que me donnoit sur eux la nature de mes armes, je n'avois garde d'en abuser. Toute

insulte étoit contraire à mes principes. Pour exécuter le projet que j'avois conçu, il me falloit beaucoup d'amis. Par-tout j'avois cherché à m'en faire; et j'étois intimement convaincu que ces Houzouânas, si craints, si décriés, seroient de ce nombre.

Ma troupe pensoit bien différemment. Les conversations que j'avois eues avec le chef venoient de la prévenir sur mon dessein; et, d'après l'obligation où j'étois de me servir de quatre truchemens différens, il ne pouvoit être un secret pour elle.

Dès qu'on en fut instruit dans le camp, je vis tout le monde s'allarmer, les hommes et les femmes se parler avec inquiétude, et les différentes nations se réunir entre elles et tenir des conférences. Quoique je n'entendisse rien à leurs discours, le mistère qu'ils y mettoient, l'air inquiet de leurs physionomies, tout m'annonçoit un orage et une conjuration prête à éclater.

Les Namaquois, comme les plus peureux, furent les premiers qui s'expliquèrent; et moi, de mon côté, je fus fort aise que le complôt commençât par la déclara-

tion de ces imbécilles sans énergie et sans ame. Ils vinrent m'annoncer qu'ils ne vouloient ni s'engager dans un pays dont personne de la troupe n'avoit connoissance, ni s'exposer aux coups d'une nation que toutes les autres avoient en horreur ; et qu'en conséquence ils se sépareroient de moi, si je persistois dans ma résolution.

Je ne répondis à leurs discours que par un éclat de rire ; et les prenant au mot, je leur permis de partir à l'instant même. Or, c'étoit là que je les attendois ; et j'étois d'avance bien assuré qu'aucun d'eux n'en auroit le courage. Obligés, pour s'en retourner, de traverser des contrées infestées de Boschjesman, jamais ils n'eussent osé y passer seuls. C'étoit pour eux une nécessité de rester sous mon aîle, et par excès de poltronerie, ils en étoient réduits à se laisser conduire par-tout où je voudrois les mener. Ce fut la même chose pour leurs autres camarades.

Chaque bande vint me notifier son départ ; mais quand il fallut se séparer de moi, aucune ne l'osa. Leur terreur étoit

telle qu'en fuyant les Houzouânas et leur tournant le dos, ils eussent craint encore d'en être attaqués.

Mes Hottentots du Cap, quoiqu'aussi poltrons, se montrèrent moins à découvert; et d'ailleurs, ceux-ci me donnoient d'autres sujets d'inquiétude. Accoutumés à la vie fainéante des colonies, sans cesse regrettant certaines commodités dont ils se voyoient privés, ils n'étoient nullement propres à des fatigues telles que celles que nous avions à supporter. La différence du climat dans lequel ils se trouvoient transplantés, les rendoit malades; et si je n'avois pris la précaution de faire de longs séjours dans la plupart des gîtes où je m'arrêtois, ils n'auroient pu suffire au voyage et eussent péri les uns après les autres.

Celui-ci les effrayoit de plus en plus. Moins bruts que leurs camarades, et par conséquent moins francs et moins ouverts, ils étoient assez adroits pour cacher leur pusillanimité sous des prétextes spécieux. Me parler des Houzouânas, c'eût été se trahir imprudemment; ils n'en prononçoient pas même le nom. Mais, affectant

de se montrer bons pères et bons maris, ils me rappeloient, avec un attendrissement simulé, leurs femmes et leurs enfans, qu'ils eussent battus peut-être, s'ils avoient été près d'eux; ils me parloient de leurs fatigues, de leur santé, et sur-tout des obstacles locaux et particuliers qu'alloit m'offrir mon nouveau projet.

Effectivement, si j'en croyois les gens de la horde, j'avois à traverser un désert qui exigeoit cinq jours de marche, et dans lequel je ne trouverois, ni pour ma troupe, ni pour mes animaux, aucune sorte de nourriture ni de rafraichissement. Pas le moindre vestige de végétation; pas même de terre végétale. Ce n'étoit qu'une vaste mer de sable, où il ne seroit pas possible de faire un pas sans enfoncer jusqu'aux genoux; mais ce sable, mobile et léger comme la poussière, étoit si fin, que nous courions le risque d'être étouffés au moindre vent; si même nous ne périssions pas de soif et de faim, de fatigue et de misère, avant seulement d'avoir fait la moitié du chemin.

Ces avis effrayans étoient confirmés en apparence par la conduite des Kabobiquois

eux-mêmes. Malgré les invitations de leur chef, malgré l'appas des présens que j'offrois, pas un seul homme de la horde n'avoit voulu consentir à me servir de guide. Mais ce refus ne m'allarmoit point. Tout inquiétant qu'il paroissoit être, je l'attribuois à la crainte qu'avoient tous ces malheureux poltrons d'aller se livrer, en quelque sorte, entre les mains des Houzouânas. Plus on s'obstinoit à me représenter ce pays comme extraordinaire, et plus j'étois empressé de le connoître. Mon imagination s'y représentoit des objets nouveaux pour l'histoire naturelle, des découvertes intéressantes pour le commerce, des détails même fort piquans pour la curiosité, et d'autant plus singuliers que personne encore avant moi n'avoit été à portée d'en être instruit.

Quant à toutes les relations effrayantes qu'on m'en faisoit, je n'y voyois que des récits exagérés qui, en passant successivement par la bouche de mes différens interprètes, grossissoient selon la peur plus ou moins grande de chacun d'eux. Et après tout, puisque les Houzouânas venoient jus-

qu'à la horde pour la piller, je pouvois bien, sans plus de danger, aller jusqu'à eux pour les voir.

J'avoue cependant que ce qu'on me disoit sur la nature du sol, ne me paroissoit pas tout-à-fait dénué de quelque fondement. Quand, en venant chez les *Porte-sandales*, je m'étois détourné vers le bois, j'avois trouvé la plaine couverte d'une poudre grisâtre, si épaisse qu'elle cachoit, non seulement la terre, mais encore les herbes et les cailloux. Ce phénomène singulier étoit trop frappant pour n'être point remarqué par moi; mais il m'avoit rappelé certaines lectures faites autrefois, et avoit produit quelques réflexions qui, par leurs résultats, me paroissoient devoir être intéressantes.

Selon le savant voyageur Hasselquist, « il n'est point de pays au monde, si l'on « en excepte la Pologne, qui renferme « dans son sein une aussi grande quantité « de sel commun que l'Egypte. Le fond de « son terrein n'est presque composé que de « montagnes de sel... Des fosses creusées, « de distance en distance, rendent un sel

« rougeâtre,

« rougeâtre, mêlé de chaux, et nommé
« natron par les Egyptiens d'aujourd'hui...
« Ils regardent les puits d'eau douce com-
« me un miracle... Sans les secours du Nil,
« l'Egypte seroit inhabitable, comme une
« portion de l'Arabie l'est par la même cau-
« se... Les terres même les plus noires ren-
« ferment beaucoup de sel; ce qu'on véri-
« rifie facilement le matin, avant le lever
« du soleil, par la quantité de sel blanc
« dont elles sont revêtues; à-peu-près com-
« me on voit en Suède, dans l'arrière-sai-
« son, la terre couverte de frimats ou d'un
« peu de neige. Un terrain salé, ajoute
« l'auteur, doit produire des plantes sa-
« lées; aussi s'en trouve-t-il en Egypte,
« et beaucoup plus qu'en aucun autre en-
« droit du Levant ».

L'Egypte est située au-delà du tropique du Cancer; et moi je me trouvois près de celui du Capricorne; c'est-à-dire, en-deça et à égale distance de l'équateur. Or, ce que Hasselquist m'apprenoit de l'Afrique septentrionale, je le trouvois dans la méridionale, à la même latitude; et voilà ce qui me frappoit d'étonnement. J'admirois

comment la nature offroit des ressemblances si frappantes dans deux contrées éloignées de près de douze cents lieues, mais situées sous des parallèles semblables.

Je ne suis point chymiste ; et j'ai eu plus d'une fois l'occasion de le regretter. Il seroit à souhaiter qu'un voyageur réunît, s'il étoit possible, toutes les connoissances utiles ; mais chacun ordinairement est décidé dans ses études par un goût prédominant, presque toujours exclusif à tout autre ; et, comme naturaliste, je m'étois livré tout entier à la partie du règne animal. Néanmoins, sans être chymiste, tout jusques-là m'avoit montré cette immense quantité de sel marin que Hasselquist avoit trouvée en Egypte ; et je croyois même commencer à y trouver également du natron.

En m'éloignant du Cap, j'avois remarqué constamment que les eaux, d'abord légérement saumâtres, se chargeoient de sel, à mesure que j'avançois vers l'équateur. Rien de plus rare qu'une eau parfaitement douce. Les torrens même offroient une salure très-sensible. A peine une la-

gune avoit-elle été échauffée par le soleil, qu'on voyoit s'y former une croute de sel concret et cristallisé. Tout étoit salé, jusqu'aux plantes; et, selon la disposition de leurs fibres, plus ou moins favorable à l'infiltration du sel, chacune étoit plus ou moins âcre.

Parmi les plantes salées de l'Egypte, Hasselquist compte la salicore, et spécialement plusieurs espèces de chenopodia et de mesembryenthemum. Or, ces végétaux sont également indigènes à la partie méridionale de l'Afrique, et fort abondans, sur-tout dans le pays des Kabobiquois.

Enfin, tous les voyageurs nous racontent que les Egyptiens, malgré la salubrité de leur climat, sont sujets à la cécité: infirmité fâcheuse qu'il faut attribuer principalement à cette poussière de sel que les vents poussent si souvent dans leurs yeux; et il est également beaucoup d'aveugles dans les contrées dont je parle. Je n'en ai même vu que là; et les habitans y ont généralement les yeux plus ou moins affectés de maladie.

Ce rapport frappant entre deux pays qui sont séparés par toute la largeur de la zone torride, ne pouvoit manquer d'exciter puissamment ma curiosité. Je soupçonnois que cette poudre dont j'avois vu la plaine couverte étoit du natron. Peut-être devois-je en trouver davantage encore, en avançant plus loin dans la contrée ; et ce sol sans végétation, dont me parloient les Porte-sandales, me le faisoit conjecturer et ajoutoit, aux motifs que j'avois déja, un motif de plus pour achever mon projet.

L'opposition qu'y apportoient mes gens n'avoit rien à mes yeux qui fût capable de le suspendre. Aguerri contre leurs petites insurrections, je n'en étois nullement intimidé, et riois également des objections et de la mauvaise humeur des uns, comme de la poltronerie et des doléances des autres.

Mes Hottentots eux-mêmes n'étoient plus pour moi, en ce moment, que des enfans qui se lamentent et pleurent lorsqu'ils se voient éloignés de leur nourrice. Depuis que je m'étois déterminé à me faire accompagner et annoncer d'une horde à

l'autre par l'habitant du pays, ils étoient devenus ceux de ma troupe dont je pouvois me passer le plus aisément. Ma méthode nouvelle m'offroit même tant de facilités et d'économie; ils me devenoient si inutiles et si onéreux que peut-être me fussé-je applaudi d'en être abandonné.

D'ailleurs, la manière dont je voyageois actuellement, n'exigeoit, à beaucoup près, ni la même quantité de monde ni le même appareil. J'avois commencé mon voyage avec des charriots, et cette méthode entraînoit des inconvéniens sans nombre.

Indépendamment des accidens et des retards qu'elle n'occasionnoit que trop souvent; indépendamment de l'impossibilité où j'étois de les réparer, s'ils se brisoient, il me falloit, pour les entretenir et les faire rouler, des dépenses considérables et superflues. C'étoient des provisions d'outils et de ferrures; c'étoit un grand nombre d'hommes pour les conduire et veiller aux animaux; c'étoient sur-tout des doubles relais, objet très-couteux et d'un remplacement fort difficile, parce qu'à une certaine distance des colonies il n'étoit pas aisé de

trouver des attelages tout dressés. J'ai raconté ci-dessus tout ce qu'il m'en avoit couté de peines et de fatigues dans les neiges du Camis, pour me procurer quelques mauvais bœufs, que bientôt j'avois vu périr en route, sans m'avoir été d'aucun usage.

En laissant mon camp sur les bords de l'Orange, j'avois spécialement voulu m'assurer s'il me seroit possible de me faire suivre désormais par mes charriots. Je m'étois proposé encore de tâter, en quelque sorte, différentes nations sauvages, d'essayer leur caractère, et de savoir jusqu'à quel point je pouvois me fier à elles et compter sur leur secours. Cette double connoissance m'étoit absolument nécessaire pour continuer mon voyage : sans elle, il n'y avoit point de succès à espérer pour moi, et peut-être eussé-je été arrêté dès le premier pas.

La seconde épreuve m'avoit réussi parfaitement. Par-tout j'avois rencontré des amis ; par-tout je trouvois des hommes sûrs, qui me conduisoient d'une horde à l'autre, dont les secours et les services ne

me coutoient que des bagatelles. Libre comme l'air, je ne dépendois de personne. Les gens acquis ainsi n'opposoient à mes volontés ni difficultés, ni retards, ni oppositions; et tout m'annonçoit que je pouvois aller par toute l'Afrique.

Quant à mes voitures, il ne falloit plus y compter. A mesure qu'on s'éloigne des colonies et qu'on s'avance vers le tropique, le pays devient de plus en plus âpre et montueux. De toutes parts on n'y voit plus que montagnes et rochers, dont les défilés sont pour la plupart escarpés comme des précipices, et par conséquent impraticables aux charriots.

Je me voyois réduits à voyager avec des bœufs de charge; moyen moins embarrassant, et infiniment plus économique, puisqu'en exigeant beaucoup moins de bêtes, il me dispensoit d'en avoir d'inutiles et m'assuroit de pouvoir trouver par-tout celles qui m'étoient nécessaires.

Dans le moment, et avec mon projet de visiter les Houzouânas, il me restoit une troisième épreuve à faire. Aucun des Porte-sandales ne voulant me servir de guide,

les moyens sur lesquels je comptois et qui jusqu'alors m'avoient réussi pour communiquer d'une horde à l'autre, me manquoient tout d'un coup. Leur refus interrompoit la chaîne de mes correspondances ; et il me falloit trouver le moyen d'y suppléer et de la rétablir par moi-même. Si je parvenois sans eux à pénétrer chez ce peuple qu'on me peignoit avec des couleurs si noires ; si je réussissois à me concilier son amitié, je n'avois plus rien à craindre ; il n'étoit point de nation que je ne pusse espérer de connoître ; et d'avance, le succès de mon voyage se trouvoit assuré.

Cependant mon excursion chez les Houzouânas ne pouvoit être que très-courte ; et il me devenoit même impossible d'aller plus loin. Comme je ne m'étois proposé de quitter mon camp de l'Orange que pendant quelques mois, je n'avois emporté qu'une foible pacotille que les circonstances venoient d'entamer fortement, et qui tiroit à sa fin. Or, quel espoir de me faire des amis, si je n'avois plus de présens ?

Je sais que naturellement le Sauvage est bon ; c'est-à-dire, que si on ne l'offense

pas, il ne nuira point. Peut-être même pourra-t-on obtenir de lui quelques services gratuits. L'intérêt n'est point sa passion dominante. S'il désire avec avidité les objets qu'on lui montre, c'est plus par une sorte de curiosité enfantine que par un vrai besoin.

Néanmoins il ne faut pas se flatter d'en tirer certains secours, si on ne lui présente point l'appas de quelque récompense.

Une autre raison encore qui me forçoit à hâter mon retour vers l'Orange étoit l'état où j'avois laissé mon camp. Ma giraffe, exposée sur des piquets, pouvoit se gâter. Mes collections, fruit d'onze mois de peine, couroient les mêmes risques; et je devois attendre de Swanepoel plus de bonne volonté que de soins réels. En le chargeant de l'inspection générale de ma caravane, je lui avois donné un emploi qui, convenable à son âge, exigeoit de lui peu de travail. Il s'étoit accoutumé à cette vie inactive. Aussi, quand il avoit balayé ma tente et fait mon café ou mon thé, croyoit-il avoir rempli sa journée.

Avec un pareil homme, je ne devois pas

compter beaucoup sur l'activité qu'exigeoit, pendant ma longue absence, la tenue de mon camp. D'ailleurs, qui pouvoit me répondre de la vie d'un vieillard ? et ne fût-il même que malade, combien d'inquiétudes ne devois-je pas avoir pour le fruit de tant de peines ?

Au milieu de ces perplexités et de ces déterminations vagues que venoit de me causer l'incertitude des moyens d'exécution, je pris le parti de consulter mon fidèle Klaas. Dans les circonstances embarrassantes, ce brave homme étoit mon conseil ; et toujours j'avois trouvé en lui autant de bon sens que de zèle et de courage. Je lui communiquai mes réflexions, mes projets nouveaux et les difficultés ainsi que les espérances que j'y entrevoyois.

Il m'écouta très-attentivement ; puis me frappant dans la main, me dit qu'il étoit de mon avis sur mes dispositions nouvelles, et principalement sur mon dessein de ne plus voyager qu'avec des bœufs de charge. « Pour ce qui regarde, ajouta-t-il, « l'envie que vous avez d'aller chez les « Houzouânas, je n'ai pas besoin de vous

« dire que je suis prêt à partir dès l'ins-
« tant ; vous savez que par-tout où il vous
« plaira d'aller, Klaas vous suivra toujours
« fidellement et avec plaisir ; mais s'il vous
« faut, avec moi, quelques personnes de
« bonne volonté, je réponds de cinq de
« mes camarades, sur lesquels vous pou-
« vez compter, comme sur moi, jusqu'à
« la mort. »

Cette protestation de dévouement dans un homme d'un zèle éprouvé, l'assurance qu'il me donnoit de quelques compagnons braves et déterminés ; tout cela me causa tant de joie et m'exalta tellement la tête, que, dans un premier mouvement, je fus tenté de congédier tout ce qui m'étoit inutile, et de partir sans délai à l'instant même. Mais un retour de réflexion m'arrêta. Je vis qu'un demi jour me seroit avantageux pour disposer mes préparatifs ; en conséquence, je différai mon départ jusqu'au lendemain matin, et donnant ordre aux cinq hommes que m'avoit désignés Klaas, de se tenir prêts à partir de bonne heure, je déclarai aux autres que je les laissois maîtres de leur conduite, mais que ce-

pendant j'admettrois avec moi ceux qui auroient le courage de me suivre.

Mon plan nouveau étoit d'aller chez les Houzouânas et de revenir au camp de l'Orange, non par la route que j'avois suivie, mais par une autre quelconque, qui me donneroit lieu de connoître de nouvelles peuplades. Arrivé au camp, je me proposois de reprendre mes équipages, et d'aller, toujours par un chemin différent, les déposer au Cap, afin de recommencer, à des époques mieux choisies, et uniquement avec des bœufs de charge, un troisième voyage, dont je me promettois plus de succès que du second, et que je devois diriger par les contrées à l'est des montagnes du Camis.

Pour celui-ci, je prévoyois avoir besoin des Houzouânas; et c'est dans ce dessein que je voulois les éprouver et m'assurer d'eux. Au reste, ma nouvelle manière de voyager, plus leste et plus commode, ainsi que moins dispendieuse, me garantissoit encore des ressources plus abondantes et des facilités de découvertes, dont l'espoir enchantoit déja mon imagination.

Au point du jour, ma caravane entière se trouva prête à partir. Pendant la nuit, les Grands Namaquois avoit tenu conseil entre eux; et ils s'étoient, comme je l'avois prévu, décidés à me suivre, non par courage ou par zèle, mais par pure poltronerie, et dans la crainte d'être attaqués des Boschjesman, s'ils retournoient chez eux sans escorte.

Mes Hottentots, qui se croyoient bien supérieurs aux Grands Namaquois, et qui eussent rougi de se montrer moins braves, se piquèrent d'affecter plus d'ardeur encore; et leur exemple entraîna le reste de la troupe. Koraquois, Kaminouquois, Petits Namaquois, gens de la horde du Baster, tous disputèrent d'empressement. C'étoit à qui témoigneroit une plus grande impatience du départ. Ces Porte-sandales, dont les récits avoient d'abord inspiré tant de frayeur, n'étoient plus à-présent qu'un objet de risée. On plaisantoit sur eux, et l'on disoit hautement que s'ils avoient refusé de m'accompagner, c'est parce qu'ils craignoient de mouiller ou de gâter leur chaussure.

Avant de songer au départ, j'avois eu soin de leur demander le peu de renseignemens qu'ils étoient en état de me donner sur la route qu'il me falloit tenir. Ils m'avoient dit qu'après un ou deux jours de marche vers le nord, je trouverois une vaste plaine, terminée à l'ouest par une chaîne de montagnes; que je devois traverser la plaine; et que c'étoit dans les roches des montagnes que je rencontrerois l'établissement des Houzouânas, dont ils m'avoient parlé.

Je m'orientai d'après ces instructions, et vers midi nous fîmes notre première halte sur les bords d'un lac de sel. Ce sel, cristallisé, offroit une lame qui le couvroit dans toute son étendue. Probablement elle avoit été formée à sa surface et le surnageoit; mais l'orage des jours précédens y avoit porté tant de pluie, qu'elle se trouvoit entre deux eaux.

Mes gens étoient assis sur les bords du lac de sel, et ils s'apprêtoient à dîner, lorsqu'ils apperçurent au loin, dans la plaine, quatre hommes qui la traversoient. Cette vue les glaça d'effroi. Ils s'écrièrent

que c'étoient des Houzouânas; et quoiqu'ils fussent dix ou douze contre un, ils craignoient déja d'en être attaqués. En un instant, tout ce courage du matin s'évanouit; l'appétit manqua subitement à tout le monde, et je ne sais ce qu'auroit produit l'allarme générale, si Klaas n'étoit venu m'avertir au plus vîte de ce qui se passoit.

Je pris ma lunette, pour examiner les quatre étrangers; et je vis des hommes qui, par la taille, me paroissoient très-grands; tandis que les Houzouânas, d'après le portrait qu'on m'en avoit fait, n'étoient guère que des pygmées, hauts, tout au plus, de quatre pieds et demi. Je tirai quelques coups de carabine, afin de nous faire remarquer d'eux. En effet, ils nous apperçurent; mais ce fut pour eux une raison de s'éloigner, et ils disparurent à l'instant.

Parmi les inconvéniens de route sur lesquels m'avoient prévenu les Porte-sandales, il y en avoit un dont ils ne m'avoient point parlé; c'étoit d'un terrain creux et boursoufflé, sur lequel nous étions obligés

de marcher. Semblable à une pâte qui auroit été surprise par un feu trop âpre, il formoit une croute séparée du sol, et qui eût pu, non seulement recéler d'innombrables familles de petits animaux, mais leur permettre encore de faire, entre deux terres, plusieurs lieues en tout sens.

La plupart de nos bœufs, et sur-tout ceux qui étoient pesamment chargés, y enfonçoient, à chaque pas, d'un demi pied, et ces chûtes continuelles les tourmentoient et les rendoient furieux. Nous-mêmes nous n'en étions pas exempts. Au moment où nous nous y attendions le moins, le terrein tout-à-coup s'enfonçoit sous nos pieds; et l'on conçoit tout ce qu'une pareille marche devoit nous donner de fatigues et d'impatience.

A cet inconvénient s'en joignoit un autre, plus insupportable et plus désespérant encore; celui de cette cristallisation saline qui, répandue par-tout et frappée par un soleil ardent, nous brûloit d'une réverbération enflammée, en même tems qu'elle nous éblouissoit par le reflet des rayons. La poussière légère qui la couvroit, et qui en

en faisoit partie, s'élevoit autour de nous au moindre coup de vent. Nous-mêmes d'ailleurs, par les mouvemens indispensables de notre marche, nous en excitions des nuages épais, qui, nous montant au visage, venoient remplir et picotter nos yeux. Obligés de la respirer, nous en avions les narines ulcérées. C'étoient des cuissons intolérables. Nos lèvres en étoient même tellement attaquées qu'au moindre mouvement pour parler elles saignoient; et qu'une phrase à prononcer devenoit pour nous une souffrance.

Je m'apprêtois à reprendre ma route après le dîner, afin d'échapper à ce fléau. Un orage qui survint suspendit ma marche et nous obligea de passer la nuit près du lac.

Ce contretems néanmoins ne fut pas perdu pour mes gens. *Nécessité d'industrie est la mère*, a dit un poëte françois. Dans la marche du matin, ils avoient extrêmement souffert de la chaleur du soleil. Pour s'en garantir pendant le reste du voyage, ils prirent tout ce qu'ils avoient de peaux sèches de moutons et de gazelles, et s'en firent des chapeaux plats, qui, étant rabattus sur les

oreilles et noués avec des courroies sous leur menton, les faisoient ressembler, d'une manière ridicule, aux Alsatiennes des environs de Strasbourg, lorsqu'elles vont dans les champs sarcler leur tabac et leurs légumes.

Les douleurs vives que j'éprouvois aux yeux et au gosier, la crainte d'en éprouver de plus dangereuses encore, me firent prendre, de mon côté, quelques précautions. Ce n'étoit pas pour m'abriter la tête du soleil, comme eux; mon chapeau rabattu et fort garni de plumes d'autruches suffisoit pour me garantir : mais je voulois me faire un garde-vue contre cette éblouissante réverbération du soleil, et une sorte de paravant contre ces nuages de poussière caustique qui m'ulcéroient.

A cet effet, je me fabriquai, avec du fil de laiton, un petit parasol, que je couvris d'un mouchoir, et qui, assez léger pour ne me fatiguer en aucune manière, me devint pourtant très-utile. Son usage parut à mes gens d'une telle commodité qu'à mon exemple, tous voulurent en avoir, et que changeant la forme des peaux dont ils s'étoient couvert la tête, ils les transformè-

rent en parasols. Ces abris étoient ridiculement faits, j'en conviens; mais ils avoient leur avantage, et ils leur furent d'une grande ressource dans la route.

Une invention plus risible encore fut celle de plusieurs de mes gens. Ils avoient arrangé une grande peau de buffle sur des piquets, et la portèrent au-dessus de leurs têtes, en guise de dais.

Les femmes seules supportèrent avec courage l'extrême fatigue d'un voyage si extraordinaire. Rien n'altéra leur gaieté. Toujours également lestes, toujours folâtres, elles ne songeoient qu'à plaisanter aux dépens des hommes et de leur ridicule affublement. Pour moi, j'étois à pied comme les femmes, et bravois la fatigue, tant pour épargner mes chevaux que pour ne pas risquer ma vie sur des animaux qui, bronchant et buttant des genoux très-fréquemment, m'eussent infailliblement cassé le cou. Au reste, dans la circonstance où je me trouvois, c'étoit pour moi un avantage inappréciable que l'infatigable courage des femmes. Il aiguillonnoit par la honte les dégouts et l'indolence de ces hommes, qui,

ne connoissant pas les motifs particuliers de mon voyage, ne le regardoient que comme une témérité extravagante.

Dans la journée, nous éprouvâmes, malgré nos précautions et nos parasols, une augmentation de souffrances. Soit action de l'excessive chaleur, soit effet du climat ou de la poussière saline, nous eûmes tous des saignemens de nez très-fréquens et des maux de tête intolérables.

La fièvre, qui probablement accompagnoit ces symptomes, nous donna même à tous ce que jamais mes Sauvages n'avoient éprouvé, et ce que moi-même je sentis pour la première fois de ma vie; c'étoient des éblouissemens et des vertiges, ou plutôt un véritable délire. Il nous sembloit voir devant nous des charriots, des maisons, des villes ou kraals, des troupeaux nombreux, enfin mille objets divers qui changeoient de forme et en produisoient d'autres, à mesure que nous avançions.

Mais ce qui est à remarquer, et ce qui nous frappa de quelque effroi, en nous faisant sentir le danger et la réalité de notre situation, c'est qu'aucun de nous ne voyoit

la même chose, et que ce qui pour l'un étoit une montagne, paroissoit à l'autre une rivière. Bientôt pourtant nous apprîmes à nous défier de ces visions fantastiques; et à force de nous assurer, par l'expérience, qu'elles étoient imaginaires, nous ne crûmes plus à leur réalité.

Il est vrai que l'effet n'en étoit pas habituel. Dans certains momens elles cessoient totalement, et permettoient à nos yeux de ne plus voir les objets que comme ils existoient réellement. Dans d'autres, au contraire, notre faculté visuelle s'anéantissoit tout-à-coup; nous éprouvions un éblouissement de cécité, et nous restions comme aveugles pendant plusieurs minutes.

Mes gens attribuoient à sorcellerie tous ces effets contradictoires et destructeurs les uns des autres. Moi, je les croyois principalement dus à l'action du soleil : car, quoique depuis plus de sept semaines il eût quitté le tropique et qu'en avançant vers l'équateur, il ne nous envoyât que des rayons obliques, néanmoins il avoit tellement échauffé la terre, et l'air étoit si

brûlant, que le thermomètre restoit constamment au-dessus de cent degrés.

Quoiqu'il en soit de la cause de nos souffrances, elle a influé sur mon tempérament. Depuis cette époque j'ai été sujet à des hémorragies et à des migraines que je n'avois jamais connues auparavant, et que je conserverai probablement pendant le reste de ma vie.

Je n'ai rien dit du tourment de la soif auquel nous fûmes condamnés durant toute la route. Ce n'est pas que nous ne trouvassions de l'eau en abondance; l'orage de la veille en avoit laissé par-tout; mais les terres qu'elle avoit lavées la rendoient si salée qu'il étoit impossible de la boire. Nos bœufs, accoutumés à des sources saumâtres, s'en accommodèrent pourtant; et ce fut un bonheur. Pour moi, j'eusse autant aimé avaler de la saumure. Heureusement nous trouvâmes de loin en loin, dans des creux de roches, quelques dépôts, formés par la pluie, et qui étoient potables.

Le troisième jour enfin, je reconnus la plaine et les montagnes que m'avoient dé-

signées les Porte-sandales. Quand je me sers du mot de plaine, on ne doit pas attacher à cette expression le sens qu'elle a strictement dans la langue françoise. En Afrique on nomme ainsi les espaces et terrains qui, entourés de hautes montagnes, n'ont que des rochers et des monticules beaucoup moins considérables, dont ils sont entrecoupés.

Nous avançâmes dans cette prétendue plaine. J'avois en face les montagnes qu'on m'avoit dit être le repaire des Houzouânas. Elles n'étoient guère qu'à cinq ou six lieues de moi, et me paroissoient s'étendre et se perdre du sud au nord; mais je n'avois garde d'aller m'y engager au hasard.

D'un autre côté, il n'y avoit pas moyen d'envoyer en avant, selon la coutume, quelques personnes de ma troupe, pour m'annoncer et préparer les esprits à mon arrivée. Ceux de mes gens à qui j'aurois tenté de le proposer m'eussent refusé formellement. Je ne voulois même pas mettre à cette épreuve l'attachement de Klaas, quelque dévouement qu'il m'eût montré jusqu'alors. Dans l'embarras où je me trouvois,

il ne falloit plus compter que sur moi seul, et attendre, pour me décider et prendre un parti, les circonstances qui alloient naître.

Je fis donc halte et j'ordonnai qu'on dressât mon camp. Mon espérance étoit de découvrir, pendant la nuit, les feux que les Houzouânas allumeroient dans leurs montagnes. Ces signaux devoient m'indiquer les lieux qu'ils habitoient, et, en m'orientant et dirigeant ma marche, m'empêcher d'errer à l'aventure. Pour cela il falloit n'être pas découvert par eux, et par conséquent supprimer les feux allumés de mon côté.

Mais cette mesure devenoit impraticable. A mon arrivée, j'avois vu des hardes considérables de zèbres. J'en avois vu de plus nombreuses encore de cette espèce de gnoux dont j'ai parlé plus haut; et cette quantité d'animaux sauvages devoit en attirer de carnassiers. Or, comment se hasarder à passer une nuit sans feux, dans une contrée inconnue et très-probablement infestée de bêtes féroces?

Ainsi, renonçant à ma première idée, je commençai à battre les environs et à

faire une patrouille avec quelques-uns de mes gens, afin de nous rassurer contre tout voisinage d'ennemis. Puis, à la chûte du jour, je donnai ordre qu'on allumât de très-grands feux, et qu'on les multipliât beaucoup ; en les disposant cependant de manière qu'ils pussent nous aider à distinguer au loin ce qui se passeroit de dangereux pour nous.

En même tems, pour tenir en respect les Houzouânas, dans le cas où par hasard quelques-uns d'eux nous auroient apperçus, je fis faire une décharge générale de la mousquetterie ; et j'eus soin que, de tems en tems, on tirât quelques coups de fusil pendant la nuit.

Pendant la nuit, j'apperçus au loin, vers le sud, un très-grand feu, qui, par le volume dont il paroissoit, malgré son éloignement, me sembloit être un embrâsement d'herbes sèches sur des montagnes. Mais plus près devant nous, à l'ouest, j'en vis trois autres, que je soupçonnai être des signaux. Ceux-ci m'annonçoient que j'étois dans le voisinage de quelque

peuplade, soit d'Houzouânas, soit d'une autre nation; et en conséquence, je résolus de m'approcher des montagnes, dès que le jour paroîtroit.

Quand il fallut partir, je me vis arrêté de nouveau par l'irrésolution de mes gens, qui, revenus à leurs anciennes terreurs, craignoient de pénétrer plus avant. Lorsque nous avions quitté la horde sandaliste, le danger ne s'étoit montré qu'en perspective dans le lointain, et on l'avoit bravé. Mais à-présent, qu'on le voyoit de près et qu'il étoit grossi par l'imagination, il glaçoit les courages.

Ces patrouilles, ces feux, ces précautions de sûreté que j'avois cru devoir prendre pour la nuit, n'avoient fait qu'augmenter l'épouvante. On craignoit déja que je ne voulusse aller bien au-de-là du pays des Houzouânas. On accusoit Klaas d'avoir trompé la troupe, en donnant à croire que mon dessein, quand j'aurois visité cette nation, étoit de retourner au camp de l'Orange; lorsque mes démarches et tous mes préparatifs sembloient annoncer des projets

tout contraires ; et ce raisonnement n'étoit pas sans vraisemblance, puisque je n'avois rien dit de la proximité de ce retour.

Tel étoit l'embarras, toujours renaissant, de ma situation. Le grand nombre de personnes que je traînois à ma suite, leur paresse, leur pusillanimité, leur insubordination, me suscitoient continuellement des obstacles qui arrêtoient ma marche et contrarioient mes projets. Déja plusieurs fois j'avois formé la résolution de me débarrasser d'eux et de continuer ma route avec le seul Klaas et les quatre hommes dont il m'avoit répondu. Je me voyois, de nouveau, réduit à prendre ce parti.

Cependant, avant d'en venir à cette extrémité, je voulus leur notifier moi-même l'assurance de mon retour prochain, et acquitter ainsi la promesse que leur en avoit fait Klaas. Je déclarai donc qu'après avoir visité les Houzouânas et parcouru leurs montagnes, je regagnerois, par le sud-ouest, que je leur montrai, ou la mer, ou l'embouchure de la Rivière des Poissons ; et qu'ensuite, remontant le fleuve jusqu'à ce que nous trouvassions un gué

pour le traverser, nous nous rendrions au camp de l'Orange.

Un pareil projet étoit bien propre à effrayer par le long détour et le circuit considérable qu'il annonçoit. Mais il calma des gens simples qui ne s'en doutoient pas, et qui, accoutumés à voir le soleil se lever et se coucher tous les jours, sans jamais réfléchir sur sa marche et sans songer au lendemain, n'entendoient rien à cette route par l'ouest, et n'y appercevoient qu'un moyen de retour.

Mon discours ne put rechauffer des courages abattus; mais il ramena dans les cœurs, l'illusion de l'espoir; c'étoit à moi d'en profiter pour parvenir à mes fins. Quand je donnai le signal du départ, tout s'ébranla dans mon camp, comme par le passé; mais nul ne montra cette ardeur à obéir, qui assure la moitié du succès; on me suivit, voilà tout, et je pressentis alors que j'aurois beaucoup de peine à prolonger l'erreur que je venois de faire naître.

Je ne prévoyois pas de trouver de bonne eau, avant d'avoir gagné le pied des montagnes; mais mes gens, dans leur frayeur,

s'écartoient si souvent, pour gagner du tems et retarder le moment de l'arrivée, qu'ils en trouvèrent. Il me fallut m'arrêter et camper là, quoique nous n'eussions fait que quatre lieues.

Pendant la nuit, nous revîmes les mêmes feux que la veille. Enfin, au point du jour, je pris le parti d'aller moi-même à la découverte, chargé de quelques présens.

Pour cette fois, je n'emmenai point Klaas avec moi ; il devenoit trop nécessaire à mon camp, et je l'y laissai, afin qu'il pût, en cas d'allarme, contenir et rassurer la troupe ; mais je me fis accompagner de quatre hommes qui, d'eux-mêmes, s'offrirent à me suivre, et qui, comme moi, furent armés de toutes pièces.

D'abord je me dirigeai, autant que les défilés et les ravins me le permirent, vers l'endroit où nous avions remarqué des feux. Arrivé avec précaution au pied des montagnes, il fallut les remonter vers le nord, parce que je m'apperçus alors que les détours nous avoient fait descendre trop bas.

L'espace que je fus obligé de parcourir par tous ces circuits forcés, ne m'offrit que

des roches entassées les unes sur les autres et surmontées par des pitons plus élevés. L'aspect en étoit vraiment hideux, et sans quelques plantes chétives et rabougries, qui, d'espace en espace, montroient leur triste végétation, on n'y eût vu que le tableau désolant d'une nature inanimée et morte. L'horreur de ce lieu sauvage croissoit encore par le silence qui y régnoit; seulement d'intervalle en intervalle on entendoit les cris aigus des damans, ainsi que la voix discordante des oiseaux de proie, et l'oreille en étoit déchirée.

Je craignois effectivement que l'erreur qui nous avoit égarés ne nous exposât à quelque aventure fâcheuse; et ce fut cette erreur même qui, par le plus heureux des hasards, nous fit découvrir ce que je cherchois avec tant d'incertitude et d'empressement.

En parcourant des gorges, nous apperçumes des traces de pas d'hommes, toutes fraiches. Elles conduisoient à des roches que nous escaladâmes, et sur lesquelles nous trouvâmes des cendres chaudes et quelques restes de charbons encore brûlans. Il étoit

évident que c'étoit-là que, pendant la nuit, avoient été allumés les feux ; et les vestiges qui en subsistoient nous annonçoient que la contrée étoit habitée et que ce que nous cherchions n'étoit pas loin.

Malgré tout ce que jusqu'alors nous avions mis de précautions dans notre route, une pareille découverte nous fit néanmoins redoubler encore d'attentions. Enfin, après quelque tems de marche, nous arrivâmes à un ruisseau qui débouquoit d'une gorge étroite. Sur ses bords paissoient quelques vaches ; et à quatre cents pas plus loin, vers le débouquement, étoit bâti un certain nombre de huttes : c'étoit un campement d'Houzouânas.

Dans le moment, il n'y avoit en-dehors que des femmes, qui, à notre vue, poussèrent un cri d'allarme. Mais au signal les hommes sortirent des huttes, armés d'arcs et de flèches ; et toute la troupe, s'enfonçant dans la gorge, alla se cantonner sur un tertre, d'où, avec assurance, elle observa notre conduite, pour se décider sur celle qu'elle avoit à tenir.

Eloigné comme je l'étois, il n'y avoit nul

espoir de me faire entendre ; et d'ailleurs, que dire à des gens dont je ne savois pas la langue. Je pris donc le parti d'en employer une qu'ils pouvoient comprendre ; et je leur fis, ainsi que ma petite troupe, tous les signes d'amitié que les circonstances du moment nous suggérèrent. Mais ce langage étoit entièrement nouveau pour eux. Ils ne l'entendirent point, et je me vis réduit à mettre en usage le seul qui fût à leur portée, celui des présens.

Alors je m'avançai vers leurs huttes, que je trouvai toutes vides, à l'exception d'une seule dans laquelle étoit resté un petit chien. A l'entrée d'une autre, il y avoit un tas de roseaux et quelques os aiguisés, destinés, sans doute, à faire des flèches. Ainsi, qu'on attire un animal domestique par l'appas de quelque friandise, je déposai, auprès du tas, du tabac et des verroteries ; après quoi, je revins à mon premier poste.

Pendant cette opération, ils s'étoient éloignés encore davantage. Mais quand je fus retiré, ils se rapprochèrent, et vinrent ramasser le présent que j'avois laissé.

L'attention avec laquelle ils l'examinèrent,

rent, la joie qu'il parut leur causer, me firent croire que, d'après ces préliminaires d'amitié, je pourrois m'aboucher avec eux. Je m'avançai de nouveau, suivi de ma troupe; mais ils se retirèrent une seconde fois.

A la vérité, ils s'éloignèrent beaucoup moins que la première. Je remarquai même qu'ils sembloient discuter entre eux, et je me flattai que peut-être ils ne tarderoient pas à entrer en conférence. Je crus donc qu'il falloit en finir. Je pris un nouveau présent de tabac et de verroteries, et le leur faisant appercevoir, je m'avançai seul vers eux.

Ce moyen de négociation réussit. Un homme se détacha de la bande, et s'approcha de moi, à la distance de cent pas, pour me demander qui j'étois et ce que je voulois? J'avois remarqué avec surprise que cet homme étoit noir, tandis que tout le reste de la horde, hommes et femmes, l'étoit beaucoup moins que les Hottentots mêmes. Mais ce qui m'étonna bien davantage, ce fut de l'entendre me questionner en hottentot. Je répondis, dans la même

langue, que j'étois un voyageur qui avoit voulu connoître la contrée qu'il habitoit, et que je désirois, s'il étoit possible, d'y trouver des amis.

Alors il vint à moi. Mes quatre camarades s'approchèrent également, et ils ne furent pas moins étonnés que moi de voir un homme de leur nation. Ils entamèrent conversation avec lui, l'assurèrent de la vérité de ce que je lui avois dit, et gagnèrent tellement sa confiance qu'à l'instant il engagea, par un signe, ses camarades à s'approcher.

Les femmes, plus méfiantes ou plus circonspectes, restèrent groupées auprès des huttes, en attendant le résultat de la conférence et en nous lorgnant avec curiosité. Mais les hommes accoururent tous. Je distribuai entre eux le tabac et les verroteries que je leur avois montrés; et ces loups qu'on s'étoit plu à me peindre si féroces, ne furent plus pour moi que des moutons.

Néanmoins, au moment où je venois de les apprivoiser, il fallut me séparer d'eux. Ma marche avoit consumé beaucoup de

tems. La journée étoit fort avancée ; et je craignois, en restant davantage, d'allarmer mes gens par mon absence, ou de m'exposer à m'égarer la nuit dans un pays que je ne connoissois point.

J'annonçai donc aux Houzouânas que le lendemain je reviendrois camper sur les bords de leur ruisseau. Je les assurai de nouveau qu'ils trouveroient en moi un ami, toujours prêt à les obliger et à les défendre. Je leur garantis qu'ils n'éprouveroient, de la part de mes gens, ni insulte ni dommage; mais je leur déclarai, en même tems, que, si j'avois à me plaindre d'eux en la moindre chose, j'userois aussi de toutes mes ressources, que je les assurai être de beaucoup supérieures à leurs forces.

Ce fut le Hottentot qui me servit d'interprète pour annoncer ces diverses dispositions. Ce fut lui qui me rendit la réponse très-satisfaisante qu'on y fit ; et je remarquerai qu'outre la langue hottentote, il parloit encore assez bien le hollandois. Enfin, il m'offrit officieusement de me servir de guide jusqu'à mon camp, d'y passer la nuit, et de revenir le lendemain à la horde

avec moi. Il étoit ravi de retrouver des compatriotes avec lesquels il pourroit parler sa langue maternelle. Moi, je l'étois de voir en lui une confiance qui fondoit la mienne. Ainsi j'acceptai son offre avec reconnoissance, et nous partîmes.

On se doute bien qu'en route mon premier soin fut de l'interroger sur l'aventure qui l'avoit transplanté chez les Houzouânas. Il me conta que né dans les environs du Camis, il avoit vécu, pendant assez long-tems, sujet de la Compagnie ; mais qu'ayant éprouvé des mauvais traitemens et des injustices, et déserté avec un Nègre esclave, attaché au même maître que lui, après bien des courses, il étoit venu chercher asile et protection chez les Houzouânas. Le Nègre étoit mort d'une flèche empoisonnée, dans une escarmouche que la horde avoit eue à soutenir avec une horde étrangère. Pour lui, resté seul, il continuoit de vivre avec ses anciens protecteurs, dont, par son courage, il étoit, en quelque sorte, devenu le chef.

J'excusois sa désertion. Elle me paroissoit légitime ; mais je ne pouvois compren-

dre comment il avoit fixé de préférence son séjour chez des brigands, dont la profession étoit le vol et le meurtre; et je lui fis, à ce sujet, quelques reproches. Voici ce que je compris de ses discours.

Les Houzouânas ne sont point meurtriers par profession, comme vous le croyez, me répondit-il. Si quelquefois ils versent du sang, ce n'est point la soif du carnage, mais une juste représaille qui leur met les armes à la main. Attaqués et poursuivis par les autres nations, ils se sont vus réduits à fuir dans des lieux inaccessibles, dans des montagnes stériles où eux seuls peuvent vivre.

S'ils trouvent à tuer des gazelles ou des damans, si les nymphes des fourmis sont abondantes, si leur bonne fortune leur amène beaucoup de sauterelles, alors ils restent dans l'enceinte de leurs rochers. Mais si la subsistance vient à leur manquer, malheur aux nations voisines. Du haut de leurs montagnes, ils promènent au loin les yeux sur les contrées d'alentour. Y apperçoivent-ils des troupeaux, ils vont les enlever, ou les égorger, selon les circonstances; mais,

s'ils volent, jamais du moins ils ne tuent que pour défendre leur vie, ou par représailles et pour venger d'anciennes injures.

Quelquefois cependant il arrive qu'après des courses très-fatigantes, ils reviennent sans butin, soit parce que la proie a disparu, soit parce qu'ils ont été repoussés. Alors les femmes, exaspérées par la faim et par les cris de leurs enfans que le besoin fait pleurer, entrent en fureur. Reproches, injures, menaces, rien n'est épargné. On veut se séparer; on veut quitter des maris sans courage, et en chercher d'autres qui aient l'industrie de nourrir leurs enfans et leurs femmes. Enfin, après avoir épuisé tout ce que la rage et le désespoir peuvent suggérer, elles détachent leur petit tablier de pudeur, et à tour de bras en frappent leurs maris au visage.

De tous les affronts qu'il est possible de leur faire, celui-ci est le plus outrageant; et jamais ils n'y résistent. Devenus furieux à leur tour, ils coëffent leur bonnet de guerre (c'est une sorte de casque fait avec la nuque de l'hienne, dont le long poil

forme sur leur tête une crinière flottante); ils partent comme des forcénés, et ne reviennent que quand ils ont enlevé quelques troupeaux.

A leur retour, les femmes viennent au-devant d'eux ; elles leur font des caresses et exaltent leur courage. Enfin, on ne songe plus qu'à se divertir et à faire bombance ; et l'on oublie les maux passés, jusqu'à ce que de nouveaux besoins ramènent les mêmes scènes.

Tels étoient, en substance, les détails par lesquels mon guide cherchoit à justifier la conduite de ses camarades, conduite nécessitée par le besoin, et que la qualité de Sauvage rend suffisamment légitime. Avec des loix, une police, des mœurs, et les préjugés qu'elles nous donnent, c'est une chose monstrueuse que des hordes de brigands, même parmi des Sauvages, livrés sans cesse aux rapines, à la guerre, aux dangers qu'elle entraîne, pour échapper à la faim et trouver les moyens de l'assouvir. Mais lequel est le plus véritablement sauvage de celui qui déja cultive, élève des troupeaux, s'attache de préférence à

une terre, connoît les échanges, un commencement de commerce, ou de celui qui compte simplement sur sa force, et attend le moment du besoin pour se procurer ce qui lui manque? Des loix, une police et des mœurs, sans doute valent beaucoup mieux; mais les maux que souvent elles entraînent, diminuent infiniment à mes yeux le malheur d'habiter un désert et de n'en connoître pas.

Mon Hottentot, en arrivant au camp, causa, par sa présence, une sorte de stupeur. S'il fût tombé tout-à-coup des nues, il n'auroit point, je pense, produit plus d'étonnement. Bientôt on l'entourra, et chacun voulut savoir par quelles singulières aventures il se trouvoit si loin de son pays natal. On ne lui laissa pas même de relâche pendant la nuit. Les curieux ne le quittèrent point; et, après l'avoir régalé, ils employèrent tout leur tems jusqu'au moment du départ, à le questionner et à l'entendre.

Le lendemain, j'allai, comme je l'avois annoncé, dresser ma tente sur le bord du ruisseau. Pendant la route, je retrouvai en-

core cette substance saline dont j'ai parlé ci-dessus; mais dans la montagne elle n'existoit plus, et je n'en vis aucun vestige.

Si le retour du Hottentot rassura les Houzouânas, tout ce qu'il leur dit de moi, leur inspira la plus grande confiance. A peine fus-je établi qu'ils vinrent tous avec amitié me visiter. On eût dit qu'un sentiment de fraternité nous unissoit déja depuis long-tems; mais il n'en fut point ainsi de ma troupe. Ce nom d'Houzouâna avoit frappé les esprits d'une telle terreur, les pré‚ventions contre ce peuple étoient si profondément enracinées, qu'on ne le voyoit qu'avec horreur et avec effroi; et jusqu'au moment où nous le quittâmes, il fut toujours vu des mêmes yeux.

Telle avoit été, à mon premier voyage, l'épouvante qu'on avoit conçue des Caffres; telle fut celle qu'au second, inspirèrent les Houzouânas; et je n'espérois pas réussir à la guérir, plus que l'autre. Le Sauvage, entouré d'ennemis et de dangers, doit être soupçonneux et défiant. Si, dans le nombre des ennemis qu'il peut craindre, il en est quelques-uns de vraiment redoutables, alors

ce n'est plus de la défiance, c'est de la terreur qu'il éprouve. Leur nom seul le fera trembler ; et il croira sur eux les contes les plus invraisemblables, les fables les plus ridicules, et d'avance le voilà vaincu. Il suffit d'une première expédition brillante pour établir l'empire d'une horde sur toutes les autres. Telle est la fortune des Houzouânas. Leur nom passe avec effroi par toutes les bouches. Leur renommée arrive, de contrée en contrée, jusqu'au Cap même, où l'on débite sur leur compte les récits les plus absurdes. Leur vie nomade les accrédite encore ; l'impossibilité de connoître leurs véritables forces les double aux yeux des autres Sauvages et on les croit nombreux parce qu'on les voit toujours agissans et qu'ils vous saisissent à l'improviste.

Leur horde, peu considérable en elle-même, l'étoit encore moins dans le moment, par l'absence d'une partie de ceux qui la composoient. Ils étoient allés à ce qu'ils appellent la provision ; et il ne restoit au kraal que vingt-sept hommes, sept femmes et quelques enfans. Ceux-ci atten-



Hulk Sculp.

HOUZOUÀNA.



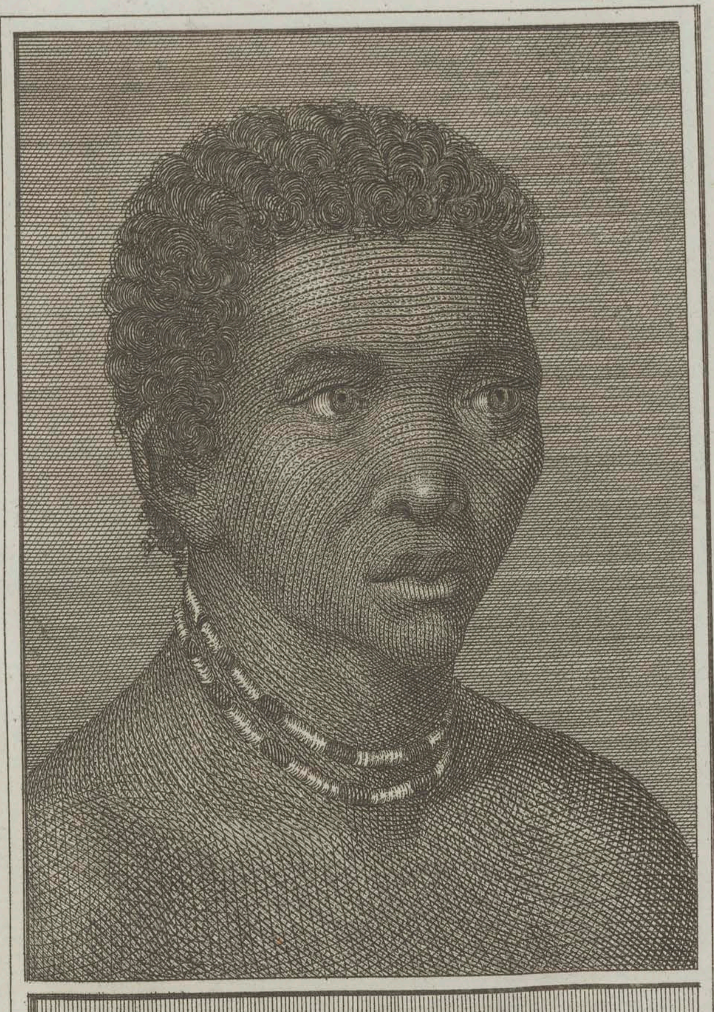
doient le retour de leurs camarades pour quitter leur établissement, et se rendre, tous ensemble, par le sud-ouest, vers l'embouchure de l'Orange. Des hommes qui, par leur genre de vie, craignent sans cesse d'être attaqués, ou qui sont continuellement réduits à des excursions lointaines, ne peuvent guère habiter long-tems un même lieu. Ce n'étoit que passagèrement que ceux-ci étoient venus camper sur le ruisseau ; et c'étoit pour moi un hasard heureux de les avoir rencontrés-là.

L'Houzouâna est d'une très-petite taille, et parmi eux c'est être fort grand que d'avoir cinq pieds ; mais ces petits corps, parfaitement proportionnés, réunissent, à une force et à une agilité surprenantes, certain air d'assurance, d'audace et de fierté, qui en impose et qui me plaisoit infiniment. De toutes les races de Sauvages que j'ai connues, nulle ne m'a paru douée d'une ame aussi active et d'une constitution aussi infatigable.

Leur tête, quoiqu'elle ait les caractères principaux de la tête du Hottentot, est cependant plus arrondie par le menton que la

sienne. Ils sont aussi beaucoup moins noirs, et ont cette couleur plombée du Malais, qu'au Cap on désigne sous le nom de *bouguinée*. Enfin, leurs cheveux, plus crépus, sont si courts que d'abord je les ai cru tondus. Pour le nez, il est encore plus écrasé que celui du Hottentot : ou plutôt ils n'ont point de nez, et le leur consiste en deux narines épatées, qui ont, tout au plus, cinq ou six lignes de saillie. Aussi, moi, qui seul dans la troupe en avois un à l'européene, je paroissois à leurs yeux un être disgracié de la nature. Leurs yeux ne pouvoient se faire à cette différence, qu'ils regardoient chez moi comme une difformité monstrueuse; et, pendant les premiers jours, je les voyois tous avoir les yeux fixés sur mon visage, avec un air d'étonnement, vraiment risible.

De cette nullité de nez, il résulte que, vu de profil, l'Houzouâna est laid et ressemble au singe. Vu de face, on lui trouve, au premier coup-d'œil, quelque chose d'extraordinaire; son front paroissant occuper plus de la moitié de son visage. Néanmoins, il a tant de physionomie, et des yeux si



HOUZOUÂNA.

Mariage Sculp.





FEMME HOUZOUÂNA.

Mariage Sculp.

grands et si vifs, que, malgré son air de singularité, il est assez agréable à voir.

La chaleur du climat dans lequel il vit, le dispensant de tout vêtement, il est, pendant toute l'année, entièrement nu, à l'exception d'un très-petit jackal, attaché sur ses reins par deux courroies, dont l'extrémité lui tombe sur les jarrets. Endurci par cette habitude constante de nudité, il devient tellement insensible aux variations de l'atmosphère, que quand, des sables brûlans de la plaine, il se transporte au milieu des neiges et des frimats de ses montagnes, il ne semble point s'appercevoir du froid.

Sa hutte ne ressemble point à celle du Hottentot. Elle est coupée verticalement par le milieu; de sorte qu'une hutte hottentote en feroit deux d'Houzouânas. Dans les émigrations, on laisse le kraal subsister, afin que si quelque autre horde de la nation venoit à passer par-là, elle pût s'en servir. En route, les émigrans n'ont, pour reposer, qu'une natte suspendue et inclinée sur deux bâtons. Souvent même ils dorment sur la dure. Il leur suffit alors d'une saillie de

roche pour abri; tout est bon à des gens dont le tempérament résiste aux plus extrêmes fatigues. Cependant, s'ils s'arrêtent quelque part pour y séjourner, et qu'ils y trouvent des matériaux pour la construction de leurs huttes, alors ils se font un kraal. Mais à leur départ, ils l'abandonnent, comme les autres; et il en est ainsi de tous ceux qu'ils élèvent.

Cette habitude de travailler pour leurs camarades annonce un caractère social et des inclinations bienfaisantes. En effet, ils sont non-seulement bons maris et bons pères; mais compagnons excellens. Habitent-ils le même kraal, personne n'y a rien en propre; tout appartient à tous. Rencontrent-ils d'autres peuplades de leur nation; ils s'accueillent, se protègent, s'obligent entre eux; enfin, ils se traitent comme des frères, quoique jamais peut-être ils ne se fussent vus.

Naturellement agile et dispos, l'Houzouâna se fait un jeu de gravir les montagnes et les pitons les plus hauts; et cette disposition a été pour moi une chose avantageuse. Le ruisseau sur lequel j'étois campé

avoit un goût cuivreux et une odeur nauséabonde, qui en rendoient l'eau insupportable à boire. Mes bestiaux, accoutumés aux mauvaises eaux du pays, se contentoient de celle-ci; mais je craignois que mes gens en fussent incommodés, et ne voulois point qu'ils en fissent usage. Mes Houzouânas n'avoient point de lait à me fournir, puisqu'ils ne possédoient que quelques mauvaises vaches volées. Je leur demandois si, dans le voisinage du kraal, ils ne connoissoient point quelque bonne source à laquelle je pouvois envoyer ma troupe faire provision; et à l'instant, sans me faire d'autre réponse, ils partirent, grimpèrent sur leurs montagnes, et, en moins de deux heures, me rapportèrent tous mes outres et mes vases pleins d'une eau excellente.

Pendant tout le tems de mon séjour sur le ruisseau, ils me rendirent le même service, et y mirent le même zèle et la même prestesse. Un de ces voyages eût coûté à mes Hottentots une journée entière.

Lorsqu'ils sont en course, la disette d'eau ne les inquiète point, même au milieu des

déserts. Par un art particulier, ils savent découvrir celle qui est cachée dans les entrailles de la terre; et leur instinct sur cet objet, est supérieur encore à celui des autres Africains. Les animaux, en pareil cas, sentent l'eau; mais ils ne la devinent que par l'odorat; il faut qu'un courant d'air leur en porte les émanations; et par conséquent il faut qu'ils soient au vent. Pendant mon séjour dans le désert à mon premier voyage, mes Sauvages m'avoient montré, plus d'une fois, la même faculté; et moi-même, instruit par eux, je l'avois acquise aussi, comme je l'ai rapporté dans ma relation.

L'Houzouâna, plus habile, n'a besoin que de sa vue. Il se couche le ventre contre terre, regarde au loin, et si l'espace qu'il a parcouru de l'œil recèle quelque source souterraine, il se relève et indique du doigt le lieu où elle est. Il lui suffit, pour la découvrir, de cette exhalaison éthérée et subtile que laisse évaporer au-dehors tout courant d'eau, quand il n'est pas enfoui à une trop grande profondeur.

Quant aux lagunes et autres dépôts extérieurs,

térieurs, formés par les pluies, ils ont une évaporation sensible, qui les lui décèle, même lorsqu'ils sont masqués par quelque butte ou colline. Si ce sont des eaux courantes, telles que des ruisseaux ou des rivières, leurs vapeurs, plus abondantes encore, les lui dénotent si sensiblement qu'il peut en indiquer le courant et tracer même jusqu'à leurs sinuosités.

J'ai tenté d'étudier l'art des Houzouânas pendant le tems que nous avons vecu ensemble. Je m'y suis exercé d'après leur exemple et leurs leçons, et j'étois parvenu, comme eux, à des indications sûres. Cependant mon talent n'avoit pas, à beaucoup près, la même latitude que le leur; et soit foiblesse naturelle de mon organe, soit manque d'habitude, je ne discernois plus l'eau, par-de-là une distance de trois cents pas; tandis qu'eux l'appercevoient et distinguoient très-sensiblement à des distances plus considérables.

L'Houzouâna n'a pour armes qu'un arc et des flèches. Ces flèches sont très-courtes, et se portent sur l'épaule dans un carquois d'environ dix-huit pouces de lon-

gueur sur quatre de diamètre, et qui, fait d'écorce d'aloès, est recouvert de la peau d'une sorte de gros lésard, que ces nomades trouvent dans toutes leurs rivières, et notamment sur les bords de l'Orange et de la Rivière des Poissons.

Obligé de nourrir une troupe nombreuse et jaloux de faire participer la horde à l'abondance de mon gibier, j'allois journellement à la chasse; et toujours il y avoit un grand nombre d'Houzouânas qui m'accompagnoient. Si je chassois dans la montagne, je gravissois les rochers avec eux. Dans la plaine, je me servois d'un de mes chevaux. Mais, soit qu'il leur fallût me suivre, soit qu'il fallût rabattre vers moi les zèbres et les gazelles, ils se montroient infatigables; et toujours, à quelque pas forcé que je misse ma monture, je les voyois à mes côtés.

Mes gens, prévenus contre cette nation, trembloient de me voir au milieu d'elle. Chaque coup de fusil qu'ils entendoient les faisoit frissonner. Ils s'imaginoient sans cesse qu'elle alloit m'assassiner pour venir les poignarder à leur tour; et ils ne me

voyoient jamais revenir au camp, sans témoigner leur joie et sans me regarder comme un homme échappé à la mort.

Pour moi, qui journellement occupé à rendre des services, voyois, de leur côté, ces Sauvages empressés à me montrer du zèle, je riois de ces vaines terreurs. Dans ma façon de voir, je ne devois rien craindre de gens qui gagnoient tant à ma présence, et qui par conséquent perdroient beaucoup par ma mort.

Pendant toute la longue route qu'ils ont faite avec moi, jamais ils ne se sont démentis. Sous bien des rapports ils me paroissoient se rapprocher des Arabes, qui, également nomades, également braves et voleurs, sont d'une fidélité inaltérable dans leurs engagemens, et défendroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang le voyageur qui achète leurs services et se met sous leur protection.

Si mon projet de traverser l'Afrique toute entière, du nord au sud, étoit pratiquable, je le répète, ce ne pouvoit être qu'avec les Houzouânas. Je suis convaincu que cinquante hommes de cette nation sobre,

infatigable et brave, m'eussent suffi pour l'effectuer ; et je regretterai toujours de les avoir connus trop tard et dans des circonstances où des malheurs sans nombre m'avoient réduit à y renoncer, au moins pour le moment.

Cependant, quelque confiance que m'eut inspirée leur loyauté, je ne m'oubliois pas au point de négliger les précautions que peut dicter la prudence. Jamais je ne me hasardois avec eux hors de mon camp, que bien armé. J'avoue même que dans les commencemens, je faisois veiller du monde, que j'avois toujours un chien dans ma tente pendant la nuit, et que mes armes étoient toujours toutes chargées. Mais j'avoue aussi, en même tems, qu'en me précautionnant ainsi, j'avois moins en vue les Houzouânas de la horde que ceux de leur nation, qui, ne me connoissant point et n'ayant pas encore contracté d'alliance avec moi, pouvoient découvrir mes feux et se croire permis de venir m'attaquer et me surprendre pendant la nuit, à la manière des brigands, connus généralement sous le nom de Boschjesman.

Mainte fois déja mes aventures m'ont donné lieu de parler de ces Boschjesman. J'ai dit qu'au Cap on désignoit sous ce nom général tout homme, de quelque nation ou couleur qu'il pût être, qui, désertant, se retiroit dans les forêts ou les montagnes, s'associoit à d'autres fugitifs, y vivoit avec eux, sans autres loix que celles que comporte un assemblage de voleurs ; et subsistoit de brigandage, sans même épargner les associations pareilles de ses semblables.

Les Houzouânas n'étant connus que par leurs incursions et leurs pillages, on les confond dans la Colonie, aussi sous la dénomination commune de Boschjesman. Quelquefois cependant, à raison de leur couleur sémi-blanche, on les appelle *chineese Hottentots* (Hottentots chinois) ; et ce double nom peut induire en erreur un voyageur mal instruit, et mettre du louche dans ses relations.

Leur vrai nom, le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, est celui d'Houzouâna ; et ils n'ont rien de commun avec les Boschjesman, qui ne sont qu'un amas de fugitifs et de marrons. Jamais ils ne s'al-

lient qu'entre eux. Presque toujours en guerre avec les nations voisines, jamais ils ne se confondent avec elles; et s'ils consentent à admettre dans leurs peuplades quelque étranger, ce n'est qu'après un long noviciat, qui constate sa fidélité, et sur-tout son courage. Le Hottentot de la horde avoit subi ces épreuves; et la manière dont il en étoit sorti lui avoit valu une grande considération.

Quoique les Houzouânas soient nomades dans leur contrée, et qu'ils passent une partie de l'année à émigrer et à faire des courses lointaines, néanmoins ils ont un vaste canton qu'ils habitent, dont ils sont, en effet, presque les seuls habitans, et dont je ne crois pas qu'aucune nation quelconque soit capable de les expulser. C'est cette partie de l'Afrique qui, de l'est à l'ouest, s'étend depuis la Caffrerie jusqu'au pays des Grands Namaquois. Quant à sa profondeur du sud au nord, je l'ignore; mais je la crois très-considérable, tant parce qu'il faut une immense étendue de terrain à une nation nomade, que parce que cette nation est, je crois, fort nombreuse.

Au Cap, on leur suppose une population très-foible ; et la raison sur laquelle on se fonde, c'est que, quand ils passent sur les côtes de l'ouest, soit pour y vivre, soit pour y piller, on ne leur voit pas de gros détachemens. Mais c'est-là, chez eux, une ruse de guerre. Dans la crainte d'être attaqués, si on connoissoit leur nombre, ils cachent leur marche le plus qu'il est possible ; ils suivent les ravins et les sommets des montagnes ; et souvent même ils ne voyagent que de nuit : ce qui fait qu'on les craint toujours, et qu'on les suppose encore voisins, quand déja ils sont à cent ou deux cents lieues d'éloignement.

Je serois assez porté à regarder l'Houzouâna comme la souche primitive des nations qui peuplent aujourd'hui l'Afrique méridionale ; et c'est de lui peut-être que descendent toutes les races de Hottentots de l'est et de l'ouest. Je crois en voir la preuve dans le rapport de leur physionomie et dans le clappement de langue, qu'ils ont beaucoup plus prononcé.

Mais ce ne sont-là que de foibles inductions ; et pour établir le fait dont il s'agit,

il faudroit des démonstrations décisives. La nation elle-même ne sait rien sur son origine. En vain je l'ai interrogée à ce sujet plusieurs fois ; toujours elle m'a répondu qu'elle habitoit où avoient habité ses aïeux, et je n'ai pu en tirer d'autres lumières. Ce n'est qu'à l'époque de mon retour au Cap que j'ai acquis sur elle quelques instructions. Elles m'ont été données par des vieillards, anciens Colons de l'est ; et je vais les rapporter comme des traditions anciennes, dont je ne garantis pourtant point l'authenticité.

Lorsque les premiers Européens vinrent s'établir au Cap, les Houzouânas, m'a-t-on dit, habitoient la Camdebo, les montagnes de neige et le canton qui sépare ces montagnes de la Caffrérie. Devenus voisins de la colonie, quand elle se fut étendue vers eux, ils vécurent d'abord paisiblement avec elle ; et même, comme ils avoient plus d'intelligence et d'activité que les Hottentots, on les employoit de préférence dans les défrichemens et autres travaux d'établissement. Mais bientôt la bonne intelligence et l'union furent rompues par cette

foule de bandits qu'on envoya de Hollande pour peupler le pays.

Ces gens vicieux et fainéans, voulurent jouir des fruits de la terre, sans se donner la peine de la cultiver. Elevés d'ailleurs avec les préjugés des Blancs, ils crurent que des hommes qui avoient une autre couleur qu'eux, étoient nés pour être leurs esclaves. En conséquence, ils en exigèrent des corvées ; ils les condamnèrent aux travaux les plus pénibles, et ne les payèrent plus que par de mauvais traitemens. Les Houzouânas, excédés de ces tyrannies arbitraires, refusèrent le service, et se retirèrent dans les gorges de leurs montagnes. On les y poursuivit, les armes à la main ; on les massacra sans pitié, et l'on s'empara de leurs troupeaux et de leur pays. Ceux qui échappèrent à tant d'atrocités prirent la fuite et se transplantèrent dans la terre qu'ils occupent aujourd'hui ; mais en partant, ils jurèrent, tant en leur nom qu'en celui de leur postérité, d'exterminer les monstres dont ils avoient tant de raisons de se venger ; et voilà, si la tradition est vraie, comment une nation pacifique et

laborieuse est devenue guerrière, vindicative et féroce.

Cette haine, si légitime dans son principe, s'est perpétuée de race en race, quoique les Houzouânas d'aujourd'hui en ignorent la cause primitive. Elevés dans une aversion invincible pour les Colons, ils savent qu'ils sont appelés à les piller et à les détruire; mais ce n'est-là, chez eux, qu'un sentiment vague, dont le motif leur est inconnu, et qui heureusement, en les rendant cruels envers les Colons, ne les empêche point d'être bons, humains et serviables entre eux.

Tout ce que je viens de dire sur le moral et sur le physique de l'Houzouâna, prouve, ce me semble, qu'il forme aujourd'ui une nation isolée; mais une chose qui m'a singulièrement surpris, c'est cette énorme croupe naturelle que portent les femmes, et qui, pareille à ces cus postiches qu'avoient adoptés, il y a quelques années, les Françoises, les distingue de tous les autres peuples sauvages ou policés, qui sont connus.

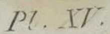
J'avois déja eu plusieurs fois occasion

de remarquer que chez les Hottentotes en général, à mesure qu'elles avancent en âge, la partie inférieure du dos se renfle et prend un accroissement qui sort des proportions qu'elle avoit dans leur jeunesse. L'Houzouâna ayant dans la figure quelque caractère du Hottentot, et par conséquent s'annonçant comme de même race, on pourroit croire que le gros derrière du sexe n'est que la croupe hottentote, plus renflée et portée à l'extrême. Mais j'observerai que chez les premières c'est une excroissance tardive et, en quelque sorte, une infirmité de vieillesse ; tandis que chez les autres c'est une difformité de naissance, un caractère originel.

D'abord, en me questionnant moi-même sur la cause de ce phénomène, je l'attribuai à une cambrure extraordinaire de l'épine dorsale, ou à une proéminence des lombaires et du sacrum qui, se projettant en avant, rendoient cette partie très-saillante et jettoient les hanches hors de leur à plomb. Mais des observations très-décisives me convainquirent bientôt du contraire. Les os qui forment la charpente du

bas des reins étoient dans leur situation naturelle ; aucune des vertèbres n'étoit dejetée, et ce croupion allongé n'est qu'une masse graisseuse et charnue, qui, à chaque mouvement du corps, contracte une oscillation et une ondulation fort singulières.

J'ai vu une fille de trois ans, entièrement nue, comme le sont, à cet âge, toutes celles des Sauvages, jouer et sauter devant moi pendant plusieurs heures. Je la plaignois d'être chargée de ce gros paquet qui me paroissoit devoir gêner ses mouvemens; et je ne m'appercevois point qu'elle en fût moins libre. Quelquefois, pour s'amuser d'un jeune frère, avec qui elle jouoit, elle marchoit à pas comptés; puis, appuyant fortement le pied contre la terre, elle communiquoit à son corps un ébranlement qui faisoit remuer son postique comme une gelée tremblante. Le bambin cherchoit à l'imiter; mais n'en pouvant venir à bout, parce qu'il n'avoit point ce gros cu, qui n'est propre qu'au sexe, il se dépitoit d'impatience, tandis que sa sœur rioit à gorge déployée.



Hulk Sculp.

FEMME HOUZOUÂNA.



Les mères portent sur les reins, comme nos mineurs, une peau qui leur couvre la partie postérieure, mais qui, étant mince et flexible, se prête au trémoussement des chairs et s'agite comme elles. Lorsqu'elles sont en marche et qu'elles ont des enfans, encore trop petits pour les suivre, elles les placent sur leur croupe. J'en ai vu une courir ainsi; et l'enfant, âgé de trois ans et posé debout sur ses pieds, se tenoit derrière elle, comme un jockey derrière un cabriolet. C'est la même dont je place ici la gravure.

Avec cette difformité monstrueuse, qui croiroit que les Houzouânasses ont la main et le pied très-mignons; que leur bras est d'une forme ravissante, et que ces parties de leur corps sont vraiment parfaites! Obligées de suivre leurs maris dans leurs immenses courses, elles portent des sandales, ainsi qu'eux; et comme eux, se coiffent la tête d'un bonnet de peau de jackal. Elles sont de même entièrement nues; et ne portent, par-devant, qu'un très-petit tablier de pudeur; et sur le côté, qu'un étui en bois, en ivoire ou en écaille de tortue,

pour mettre la graisse qui leur sert à se boughouer; une queue de quelque quadrupède, emmanchée au bout d'un bâton, avec laquelle elles s'essuient le visage et le corps, lorsqu'elles suent; enfin, ce cuir des reins dont j'ai parlé à l'instant. Du reste, nulles verroteries, et nul ornement quelconque; à moins qu'on ne veuille regarder comme ornemens, des jarretières et des bracelets de cuir nu.

Cependant, comme la coquetterie et le désir de plaire semblent une qualité inhérente aux femmes, les Houzouânasses n'eurent pas plutôt vu les verroteries et bijoux dont étoient parées celles de ma troupe, qu'elles voulurent en avoir aussi. Je leur en distribuai à toutes; et dès ce moment elles ne manquèrent pas de les porter avec beaucoup de satisfaction.

J'ai dit plus haut qu'elles se boughouent et se graissent; et cet usage est commun aux hommes comme aux femmes. Comme les athlètes et les lutteurs de l'antiquité, ils le croient nécessaire pour entretenir la souplesse de leurs membres. Ils emploient à cette opération la graisse des animaux qu'ils

tuent; et quand ils en manquent, et qu'ils font griller, pour leur nourriture, des nymphes de fourmis, ils recueillent l'huile qui en suinte, et la gardent au besoin. L'onction faite avec cette huile leur donne une odeur très-exaltée, et qui pourtant n'est pas désagréable.

Le troisième jour de mon campement près de la horde, je vis arriver cinq hommes et deux femmes, qui revenoient de course et qui rapportoient deux moutons vivans. Le produit de leur maraude consistoit en trois de ces animaux; mais le troisième s'étoit échappé en route, et ils l'avoient perdu.

Ils conduisoient devant eux les deux bêtes, quand tout-à-coup, en approchant du kraal, ils apperçurent mon camp. La vue de tant d'étrangers qu'ils ne connoissoient point, les effraya. Ils abandonnèrent leur proie, et retournèrent sur leurs pas avec beaucoup de précipitation; mais voyant leurs camarades dans un état de sécurité qui annonçoit une bonne intelligence avec ma troupe, ils se rapprochèrent, et, en moins d'une heure, se montrèrent aussi familiers qu'eux.

J'avois dessein de faire, de mon côté, une course au nord-nord-ouest, pour découvrir, soit des oiseaux rares, soit quelques hordes nouvelles. Je fis part de mon projet aux Houzouânas, qui s'offrirent de grand cœur à m'accompagner; mais ils m'avouèrent que, n'ayant jamais pénétré fort avant de ce côté-là, ils ne pouvoient me donner aucun renseignement.

Comme j'ignorois le tems qu'exigeroit mon excursion et les difficultés qu'elle me présenteroit, je crus devoir m'associer aussi une partie de mes gens. Le voyage fut très-fatigant, et ne nous procura pas la moindre découverte.

Au retour, les Houzouânas m'en proposèrent un autre, du côté opposé. Pour celui-ci, j'aurois à traverser les montagnes pendant trois jours entiers; après quoi je trouverois des nations avec lesquelles ils étoient en paix, et qu'ils me dirent être de race kabobiquoise. Mais il falloit me résoudre à faire cette traversée en laissant au camp mes bœufs et mes chevaux, parce qu'elle étoit impraticable pour eux. Une pareille proposition, toute agréable qu'elle

me

me paroissoit sous certains points de vue, me rebutoit fort sous d'autres. Heureusement ils me mirent à portée de leur en faire une autre qui me décida.

J'ai déja remarqué que ce fut par un hasard heureux que je les rencontrai. Ils étoient en route alors pour se rendre sur les côtes de l'ouest, et ne s'étoient arrêtés au bord du ruisseau qu'afin d'attendre quelques-unes de leurs bandes qui, s'étant détachées d'eux, étoient allées chercher aventure dans le plat pays. Cette route de l'ouest ne différoit pas beaucoup de celle que je me proposois de tenir. Mais en marchant de conserve avec eux, ou en les engageant à marcher avec moi, j'acquérois à la fois et des guides sûrs, et des défenseurs éprouvés. Sans eux, il étoit possible que je rencontrasse quelque détachement d'Houzouânas qu'il me faudroit combattre. Avec eux, dussé-je rencontrer la nation toute entière; je n'avois plus rien à craindre.

Je n'hésitai donc pas, et leur proposai quatre vaches à lait, s'ils vouloient me guider et m'escorter jusqu'à la Rivière des Poissons. Des gens qui souvent exposoient

leur vie pour un mouton, pouvoient-ils balancer, quand il s'agissoit de quatre vaches ? Seulement ils me demandèrent quatre ou cinq jours pour rassembler tous leurs amis ; et j'y consentis volontiers.

Dès le soir, tous se répandirent dans la montagne, et ils grimpèrent sur les cîmes les plus hautes, afin d'y allumer des feux qui servissent de signaux aux bandes dispersées de leurs camarades, ou pour voir ceux que celles-ci allumeroient dans la plaine. Ils ne doutoient nullement que s'ils réussissoient à faire appercevoir les leurs, toutes les différentes troupes ne revinssent au plutôt.

Les feux de nuit sont une langue particulière, connue et pratiquée par la plupart des nations sauvages. Mais aucune n'a porté cet art si loin que les Houzouânas, parce qu'aucune n'a autant besoin de l'étendre et de le perfectionner. Faut-il annoncer une défaite ou une victoire, une arrivée ou un départ, une maraude heureuse ou un besoin de secours, en un mot une nouvelle quelconque ; ils savent en un instant notifier tout cela, soit par le nom-

bre de leurs feux, soit par la manière dont ils les disposent.

Ils ont même l'industrie de varier leurs signes de tems en tems, de peur que les nations ennemies, n'apprenant à les connoître, elles ne les emploient, à leur tour, par surprise et par trahison.

J'ignore en quoi consiste cette langue si habilement inventée. Je n'en ai point demandé l'alphabet, parce qu'à-coup-sûr on me l'auroit refusé. Tout ce que je puis dire, ce que trois feux, allumés à vingt pas l'un de l'autre, de manière à former un triangle équilatéral, annoncent un ralliement. Au moins, pendant les cinq jours qui furent employés à-attendre et à rappeller les détachemens épars, on ne fit point d'autre signal.

Apparemment que les maraudeurs étoient trop éloignés pour l'appercevoir; car aucun d'eux ne revint. Leur absence ne nous empêcha point de partir le sixième jour. On laissa néanmoins les huttes dressées; et, afin d'annoncer le départ, quatre hommes restèrent au kraal, avec ordre d'allumer d'autres feux, et de revenir nous rejoin-

dre, pendant la nuit, dès qu'ils seroient allumés.

Tout cet arrangement déplaisoit fort à mes trembleurs. Ils craignoient que les guides ne nous fissent tomber dans quelque embuscade où ils seroient tous massacrés. Ils craignoient que les quatre hommes de garde n'avertissent, par leurs signaux, quelques-unes de leurs bandes, et ne vinssent avec elles les égorger pendant le sommeil. Enfin, il n'étoit point de danger que leur imagination effrayée ne redoutât; et leur poltronerie étoit si grande qu'ils n'osoient jamais s'éloigner seul du camp, même pendant le jour; aussi ne pouvois-je obtenir que mes chasseurs allassent à la chasse sans moi.

Nous dirigeâmes notre marche, à travers les montagnes, droit au sud-ouest, et ne fîmes halte qu'à dix heures du soir, dans un lieu où les cavités des roches nous fournirent d'assez bonne eau. Vers minuit, nos quatre hommes de la horde arrivèrent; et si leur présence me fit plaisir par l'exactitude scrupuleuse et le zèle actif qu'elle annonçoit dans cette nation, elle ne fut pas moins agréable à mes trembleurs, qu'elle

tranquillisa un peu sur leurs soupçons.

Cependant ceux-ci, quoique voyant devant eux leurs ennemis prétendus, étoient si frappés, qu'ils appréhendoient encore quelque trahison nocturne. Aussi n'eus-je pas besoin de leur recommander la vigilance. Pas un seul d'entre eux ne dormit; et ils passèrent la nuit à promener les yeux autour d'eux, palpitant au moindre bruit, et observant avec effroi les moindres mouvemens des Houzouânas, qui, pendant ce tems, reposoient tranquillement.

Quand le jour parut et qu'il me permit de voir les objets autour de moi, je m'apperçus, avec chagrin, que la terre étoit absolument aride; qu'elle n'avoit pas une seule touffe d'herbe; et que par conséquent mes bêtes avoient toutes passé la nuit sans manger.

Je fis part de mon inquiétude aux Houzouânas, et leur demandai combien de jours il nous falloit pour nous rendre droit à la mer, et si nous trouverions des pâturages et de l'eau en abondance sur notre route. Leur réponse me consterna. Ils me dirent que si la sécheresse avoit été générale,

N 3

ainsi qu'on l'assuroit, nous ne devions nous attendre, en avançant de ce côté-là, qu'à trouver par-tout, sur notre passage, un terrain aussi nu et probablement sans eau douce.

D'après une pareille annonce, il ne m'étoit pas possible d'aller plus loin. Outre que c'eût été m'exposer à perdre tous mes animaux et à laisser dans le désert la plupart de mes effets, je ne pouvois oublier que chaque jour j'avois à nourrir, indépendamment de ma troupe, environ quarante bouches nouvelles, et qu'une pareille fourniture exigeoit beaucoup de gros gibier. Or, sur une terre sans pâturage et sans eau, quel espoir de trouver du gibier, quand l'époque de son passage est finie? Ce n'étoit plus comme dans le fertile pays des Caffres, où cette caravane, si intéressante de Hottentots que je promenois à ma suite, et qui, abondamment pourvue de toutes choses, ajoutoit au bonheur de ma situation les distractions les plus douces et les amusemens les plus variés. Ici la misère et la fatigue étoient mes compagnes assidues, et, tout dépourvu que je fusse des inquié-

tudes et des terreurs qui s'étoient emparées de tout mon monde, il s'en falloit de beaucoup que je visse du même œil qu'autrefois ces nouveaux Sauvages, associés à mes courses et s'offrant de partager mes fatigues. Ma seule ressource dans les circonstances où je me trouvois, étoit de passer par un canton moins sec; et c'est sur quoi j'interrogeai mes Houzouânas. Ils m'assurèrent qu'en suivant la chaîne des montagnes, nous ne manquerions ni d'eau ni de fourages.

Il n'y avoit plus à hésiter. Je donnai ordre pour qu'on fît un quart de conversion; et nous nous dirigeâmes en cotoyant les montagnes qui nous bornoient à l'est. Mais le chemin que nous avions à traverser étoit si rocailleux et si entrecoupé de ravins, qu'un trajet de six lieues employa notre journée entière, et que, malgré les ardeurs insupportables d'un soleil brûlant, il fallut le faire tout d'une traite, parce qu'il ne nous offrit ni eau ni abri.

La route ne me présenta d'autre événement qu'un nid d'autruche couveuse. La femelle avoit devant elle quatre œufs, dé-

posés à plate terre ; et dans son nid, elle en couvoit neuf, dont les petits étoient fort avancés.

Ces deux placemens d'œufs, voisins l'un de l'autre, mais distincts, sont un fait que j'ai déja cité dans mon premier voyage ; et l'explication que j'en ai donnée à trouvé des contradicteurs. Ils n'ont pu croire à cette intention de mettre des œufs en avant du nid, pour servir de nourriture aux petits lorsqu'ils doivent éclore. Tant de prévoyance dans un oiseau, qu'on s'est plu, jusqu'à-présent, à regarder comme l'emblême de la stupidité, leur a paru une sorte de prodige invraisemblable. On m'a objecté qu'aucun naturaliste encore n'en avoit parlé avant moi : c'est à quoi se sont réduites toutes les objections ; et je n'ai pas besoin de faire sentir combien celle-ci est futile ; car de ce que les naturalistes ont parlé si différemment de tant d'autres objets, que conclueroit-on, si j'osois, de mon côté, avancer qu'ils n'ont mis au jour que de rèves et des erreurs.

Que de découvertes en histoire naturelle, mal-accueillies d'abord, à raison

de leur nouveauté, sont regardées aujourd'hui comme des vérités incontestables! Lorsqu'un observateur s'avisa de dire que les coraux n'étoient point une production marine du règne végétal, mais une vraie ruche construite par des insectes; quand Delisle, revenant de la Chine, avança que l'ambre gris étoit le produit d'une baleine, et qu'il en présenta les preuves, n'y eut-il pas aussi des naturalistes de cabinet qui s'élevèrent contre leur assertion?

Ne croyons pas indistinctement, et sur parole; la raison nous le dit. Examinons auparavant et la crédibilité que mérite celui qui avance des faits nouveaux, et les preuves qu'il en donne; mais ne les rejettons pas, uniquement parce qu'ils sont nouveaux. Plus nous étudierons la nature, et plus nous en découvrirons, qu'il ne nous sera guère possible d'expliquer. Eh! combien en est-il qui se passent journellement sous nos yeux, et qu'on n'a pas même encore songé à observer. Que ces écrivains naturalistes, dont tout l'attirail scientifique consiste en lectures et en raisonnemens, me disent, par exemple, pourquoi l'hiron-

delle, quand on abat son nid, le recommence dix ou douze fois de suite au même endroit; tandis que les oiseaux indigènes abandonnent le leur, dès qu'on y a touché, et vont ailleurs en construire un autre.

Quant au fait de ces œufs mis en réserve par l'autruche pour la première nourriture de ses petits, je citerai, à l'appui de mon assertion, un témoignage dont l'autorité est d'un grand poids; c'est celui d'un navigateur célèbre, qui, avant que je songeasse à visiter l'Afrique, avoit déja fait le tour du monde, (de Bougainville). Etant venu voir mon cabinet, depuis la publication de mon premier voyage, il me parla de ce que j'avois écrit sur l'autruche. Il me dit que mon observation étoit vraie; que par-tout il en avoit eu constamment la preuve; et que s'il s'étoit abstenu de la publier avant moi, c'est qu'il avoit craint qu'on n'y crût pas. Et voilà une de ces nouveautés qui demandent à être publiées par des hommes capables de leur donner du crédit; car les réputations de préjugé ajoutent un grand poids aux réputations méritées.

Ce que j'ai occasion d'écrire ici sur l'autruche me fait croire qu'on me pardonnera d'y ajouter quelques observations.

Un naturaliste, à qui la science doit beaucoup, a écrit qu'au Sénégal cet oiseau ne couve ses œufs que pendant la nuit, et que dans le jour il les abandonne à la chaleur du soleil. J'ignore si au Sénégal la chaleur est plus grande qu'à une même latitude de l'autre côté de l'équateur, et si les autruches de ce climat ont une intelligence que celles-ci n'ont pas. Mais depuis le Cap jusqu'au vingt-deuxième degré, j'ai vu des nids; et j'ose assurer que nulle part je n'en ai trouvé un seul qui ne fût couvé par un mâle ou une femelle, à moins que, par la mort des couveurs ou par quelque autre accident particulier, les œufs n'eussent été abandonnés.

Pour ce qui regarde le nombre de ces œufs, l'époque de la ponte, la durée de l'incubation, on n'a encore rien de certain; et les voyageurs qui ont parcouru l'Afrique, n'offrent sur cet objet que des témoignages contradictoires, dont l'incer-

titude ne peut qu'embarrasser les naturalistes.

Ce qui a induit ceux-ci en erreur, c'est que souvent, et dans le même canton, on voit à la fois et une femelle qui commence sa ponte, et des petits qui ont déja deux ou trois mois, et des autruchons grands comme leur mère. Tout ceci présente dans l'espèce une apparence de désordre qui a deux causes. Je parlerai ailleurs de la première, parce qu'elle est commune à tous les oiseaux de l'Afrique. En ce moment, je ne citerai que la seconde, et elle suffira.

Les oiseaux d'une même espèce entrent ordinairement en chaleur au même tems ; et par conséquent tous devroient avoir des petits à-peu-près vers la même époque. Mais les œufs peuvent être mangés. On peut, en dérangeant la ponte, obliger la mère d'en faire une seconde, et même une troisième ; et il est évident qu'alors il y aura des petits qui ne seront pas encore éclos, tandis que d'autres seront déja fort grands.

C'est ce qui arrive à l'autruche. Ordinairement sa couvée est de dix œufs. Mais ces

œufs sont recherchés des Sauvages, qui les regardent comme une friandise, et qui, quand ils en découvrent, ne manquent pas de les enlever. De-là doivent résulter des pontes retardées, et des autruchons de différens âges. Si le chercheur de nids en a trouvé un où l'incubation ne soit point encore commencée, et qu'il croie être seul à le connoître, c'est un trésor dont il se réservera le produit pour long-tems.

Alors, au lieu d'en enlever tous les œufs à la fois, il n'en prendra qu'un ou deux; convaincu que la femelle, qui ne commence à couver que quand elle a complетté son nombre, en pondra de nouveaux. Le surlendemain, il viendra renouveller son escamotage. Enfin, s'il met, dans sa maraude, de l'adresse et de la précaution, il peut faire pondre jusqu'à cinquante œufs. Quelquefois même, si le nid est occupé par deux ou trois couveuses, réunies en société, ainsi que je l'ai vu et que je l'ai déja dit, il en aura davantage.

De pareils faits peuvent induire un naturaliste en erreur, quand il ne les connoît pas; et parce qu'un Sauvage lui aura dit

avoir retiré, d'un nid d'autruche, soixante ou quatre-vingt œufs, et même davantage, il doit bien se garder de croire que dans les pontes de cette espèce, le nombre des œufs varie beaucoup d'un individu à l'autre. Mais je reviens à mon camp.

A peine eûmes-nous fait halte, au pied des montagnes, que mes Houzouânas s'empressèrent d'y gravir, pour chercher à découvrir les feux de leurs absens, et pour en allumer qui les avertissent. Leurs signaux furent inutiles encore cette fois-ci comme les autres. Mais ces hommes actifs avoient porté sur la montagne toutes mes outres; et en descendant, ils les rapportèrent remplies d'eau fraîche.

A mon départ de l'Orange, je m'étois muni d'un grand nombre de ces outres, que j'avois fait faire avec des peaux de mouton, à l'imitation de celles qu'avoient imaginées mes gens pour leur huile de cachalot. C'étoient les femmes qui s'en chargeoient; et elles les portoient sur le dos, attachées à des bretelles, ou suspendues à un bâton qu'elles tenoient à deux par un bout. Mais depuis que les Houzouânas fi-

rent partie de ma caravane, ils eurent la galanterie de soulager les femmes de ce fardeau; et tant qu'ils voyagèrent avec moi, ce furent toujours eux qui le portèrent.

La chaîne des montagnes avoit sa direction au sud. J'employai deux jours entiers à la suivre; et par-tout j'y trouvai des pâturages pour mes bestiaux, et de l'eau des roches pour nous. Mais cette route contrarioit le désir que j'avois de me jetter plus avant dans l'ouest, afin de me rapprocher des bords de la mer.

Devant moi, à l'ouest, étoient d'autres montagnes, dont la chaîne, plus considérable encore que celle que nous suivions, se perdoit dans l'horison, et dont la direction par conséquent me rapprochoit de l'océan, où je voulois aboutir. Mes guides m'assurèrent que j'y trouverois les mêmes ressources pour l'eau et le fourage, et ils ajoutèrent qu'il y avoit plusieurs hordes, avec lesquelles ils étoient unis d'amitié; et pour me convaincre, par l'accueil affectueux qu'on leur feroit, qu'ils savoient

se procurer et se conserver des amis, ils m'invitèrent à prendre de ce côté-là.

Toutes ces considérations me déterminèrent. Cependant, avant d'ordonner le départ, je voulus connoître le chemin que nous avions à faire. Dans ce dessein, je montai sur l'un des pitons; et estimant la distance qui étoit entre les deux chaînes, je la jugeai d'environ vingt-quatre lieues. Mais ce qui m'inquiéta davantage, c'est que la plaine, dans toute cette étendue, ne présentoit que des sables arides, et que je n'y vis pas un seul arbre et peu de verdure.

Avec nos provisions et nos outres, nous pouvions, nous autres, fournir à cette pénible traversée; mais il falloit que nos bêtes la fissent sans boire. En Europe, des bestiaux, condamnés au jeûne pendant deux jours, sous un soleil dévorant, et avec une marche de vingt-quatre lieues à travers un désert horrible, périroient tous infailliblement. Les nôtres, habitués à de longues et fréquentes fatigues, étoient en état de supporter celle-ci. Néanmoins, pour les y préparer par quelque repos, je restai deux

deux jours au lieu de mon campement; et j'employai ce tems à des chasses, dans lesquelles nous tuâmes plusieurs gazelles-coudoux et un éléphant femelle, qui nous fournirent d'abondantes provisions.

Au jour fixé, nous partîmes de grand matin, et ne fîmes halte qu'à neuf heures du soir. Nos bœufs, comme je m'y étois attendu, n'avoient trouvé dans la route point d'eau et peu d'herbe; et après une journée aussi pénible, il leur fallut encore passer la nuit à jeun.

Quant à nous, les Houzouânas avoient eu la sage précaution de remplir toutes mes outres de l'eau des roches. Mais on peut s'imaginer ce qu'étoit une boisson, battue pendant tout un jour, chaude comme de la lessive, et qui, ayant contracté l'odeur et le goût des peaux dans lesquelles elle étoit renfermée, sembloit plus propre à faire vomir qu'à rafrachir et à désaltérer.

Heureusement j'avois conservé quelques cruchons de vin et de bierre qui, s'étant aigris par la chaleur et le balottement, étoient devenus un vinaigre assez bon au milieu d'un désert. J'en versois quelques cueille-

rées dans les mauvaises eaux que souvent nous avions à boire ; et cette acidité, en corrigeant leur saveur désagréable, les rendoit plus saines.

Pendant la nuit, nous apperçûmes des feux dans le sud-ouest. Ils annonçoient quelqu'une de ces hordes dont m'avoient parlé les Houzouânas ; et le lendemain, au moment du départ, je donnai ordre qu'on marchât vers eux.

Cette journée ne pouvoit manquer d'être très-fatigante pour des animaux qui, depuis vingt-quatre heures, n'avoient pas bu ; mais elle le fut pour moi plus qu'elle ne devoit l'être encore, parce que m'étant séparé de la caravane pour chasser, avec Klaas, quelques zèbres isabelles que nous avions apperçus dans la plaine, nous nous égarâmes pendant ce tems, et nous fîmes bien du chemin inutile jusqu'à ce que nous l'ussions retrouvée.

D'après la règle que je m'étois faite, toutes les fois que je me rendois à une horde, d'envoyer quelques personnes en avant, afin de la prévenir de mon arrivée et de me concilier son amitié, je devois

suivre, pour celle-ci, le même usage. Il étoit de même dans les convenances que je choisisse pour députés quelques-uns de ces Houzouânas, qui s'étoient vantés d'être les alliés et les amis des hordes de ce canton.

Je jugeois, puisqu'ils se disoient en paix, que cet état ne leur étoit pas habituel, et que par conséquent il devoit tout au moins régner beaucoup de réserve entre eux et leurs voisins. Ce fut pour cette raison-là même que je ne voulus point d'eux. Tant d'intimité m'étoit suspecte; non que je crusse les Houzouânas capables d'une noirceur et d'une trahison; mais je craignois que la horde ne se prévînt contre moi, en me voyant dans une pareille compagnie, et annoncé à elle par des gens qui certes étoient plus craints qu'aimés.

Envoyer quelques-uns des miens n'étoit point pratiquable. Seuls, ils n'eussent pu remplir leur mission, faute d'interprètes. Accompagnés d'Houzouânas, l'inconvénient d'une prévention défavorable subsistoit toujours. Dans cette incertitude, il ne me restoit qu'un parti à prendre; celui de

renoncer à me faire précéder, et c'est ce que je fis aussi. Nous arrivâmes, vers les neuf heures du soir, à la vue de la horde; et aussitôt, sans autre préliminaire, j'établis mon camp à deux cents pas d'elle.

Une arrivée aussi brusque ne pouvoit manquer d'y jeter l'alarme, et peut-être de la disperser à l'instant. Mais quelque pût être leur effroi, un grand malheur les mettoit hors d'état de fuir : c'étoit une maladie pestilentielle, qui déja avoit fait périr beaucoup d'entre eux. Ceux qui existoient encore, s'en trouvoient tous attaqués, ainsi que leurs troupeaux. Couverts d'ulcères de la tête aux pieds, ils étoient gissans dans leurs huttes, où ils exhaloient une odeur cadavéreuse et insupportable.

Cette peste, disoient-ils, avoit pris naissance dans les contrées de l'ouest. Elle s'y étoit répandue avec des ravages affreux; et c'est-là qu'eux-mêmes l'avoient gagnée. Il y avoit peu de jours que ceux de la horde qui se croyoient en santé, s'étoient retirés vers le sud, pour échapper à l'épidémie. Mais ils en portoient le germe avec eux; et probablement, ajoutoient les malades,

elle se sera développée dans leur route.

Cette fuite, au reste, pour le dire en passant, donne l'explication de ces assertions absurdes qu'on trouve dans certains voyageurs mal instruits. A les entendre, les nations sauvages, dans leurs émigrations et leurs marches, abandonnent ceux des vieillards et des infirmes qui ne sont pas en état de les suivre. C'est-là une calomnie; et cette calomnie est fondée sur une erreur que le fait qu'on vient de lire peut servir à rectifier.

Le spectacle horrible que nous avions sous les yeux jeta l'épouvante dans ma caravane, et sur-tout parmi mes Grands Namaquois, qui, plus susceptibles de terreur, parce qu'ils étoient les plus lâches et les plus pusillanimes de la troupe, avoient d'ailleurs quelque expérience sur cette peste qu'ils avoient vue répandue sur leur nation, et dont, par conséquent, ils connoissoient les effets.

Ils me déclarèrent que si je ne changeois point de route, ils se sépareroient de moi, le lendemain; que la crainte d'être attaqués par les Boschjesman n'étoit rien pour

eux en comparaison d'une mort affreuse, qu'ils regardoient comme inévitable, et qu'après tout il leur seroit possible d'échapper aux Boschjesman, en ne marchant que la nuit.

Pour cette fois, leurs terreurs me parurent fondées. Moi-même je les partageois ; et assurément je n'avois pas plus d'envie qu'eux de m'exposer à une maladie qui, en trois jours, pouvoit nous enlever tous.

J'annonçai donc que le lendemain, au lever du soleil, nous décamperions, et en attendant, je pris quelques sûretés de précaution, qui me parûrent nécessaires ; telles que celle de nous placer au-dessus du vent, de nous entourer de feux pendant la nuit, et sur-tout de faire garder nos bêtes, pour empêcher qu'elles ne s'approchassent de celles de la horde et ne contractassent la maladie. Le lendemain effectivement, après avoir envoyé du tabac aux malades, avec ordre de le déposer à quelque distance des huttes et avec défense expresse de rien accepter d'eux, je donnai le signal du départ; et nous nous éloignâmes

avec la résolution de traverser droit dans l'est, afin d'échapper à la contagion qui régnoit sur le côté où nous nous trouvions.

Nous regrettions beaucoup d'avoir quitté, deux jours auparavant, la chaîne des montagnes de l'est, qu'il s'agissoit maintenant de rejoindre, non sans faire un très-grand chemin et essuyer de nouvelles fatigues en pure perte. Mais heureusement que notre bonne fortune nous envoya une pluie assez abondante, qui rafraichit et soulagea nos bœufs.

Néanmoins, comme, indépendamment de leur charge, ils avoient mes gens à porter, et qu'ils firent treize lieues, sans s'être arrêtés plus d'une heure ou deux, ils arrivèrent très-fatigués. Je fus même obligé d'en abandonner, en route, deux, qui heureusement, rafraichis par la pluie et le repos, revinrent au camp dans la nuit.

De toute ma troupe, il n'y avoit que les Houzouânas qui montrassent encore quelque courage et quelque force. Tous les autres, peu accoutumés à de grandes fatigues et peu propres à les supporter, étoient excédés. Ils ne se traînoient plus qu'avec pei-

ne, et se faisoient porter alternativement par les bœufs. Les Grands Namaquois, les yeux caves et l'air abattu, n'avoient plus la force de parler ; mais, quoiqu'ils ne parlassent point, leur silence même m'annonçoit, à chaque instant, qu'ils regrettoient bien de s'être engagés à me suivre. Enfin, qui eût vu ma caravane, l'auroit prise pour un hôpital ambulant.

Les animaux eux-mêmes, exténués par de long jeûnes et par des marches excessives, se ressentoient de l'abattement général. Mes chevaux boitoient; et dans l'impossibilité de m'en servir, j'avois été obligé de faire la route à pied. J'ai déja dit que la fatigue des bœufs étoit telle qu'il m'avoit fallu en abandonner deux. Mes chiens avoient la plante des pieds douloureuse et ensanglantée. Non seulement ils étoient devenus indifférens pour la quête du gibier; mais ils le voyoient lever devant eux, sans faire un pas pour le poursuivre. Je ne pouvois plus, comme auparavant, les mettre dans mes charriots, puisque je n'avois pas de voitures. C'étoit une chose pitoyable que de voir leur marche éreintée. De

tems en tems ils s'arrêtoient pour se lécher les pieds ; et ce soulagement momentané, en attendrissant la peau, les leur rendoit plus douloureux encore.

Notre nuit n'eut d'autre événement que la découverte de plusieurs feux, que nous apperçûmes en avant sur les montagnes, et qui, par les idées d'espoir qu'ils nous annonçoient, me donnèrent quelque joie. Mes Houzouânas sur-tout en témoignèrent leur satisfaction, parce qu'ils les crurent d'abord des signaux de leurs camarades. Mais après bien des observations, n'y ayant point reconnu leur alphabet et leur langue, ils s'accordèrent à les regarder comme des feux nocturnes, allumés par quelque horde voisine qu'ils ne connoissoient pas.

Le repos et le sommeil d'une nuit n'avoient pu suffire pour rétablir les forces de gens aussi harassés que les miens. Le matin, ils se plaignirent tous de courbature ; et je crus, un moment, qu'il me faudroit rester au lieu où j'étois campé. Mais leur ayant représenté qu'il ne nous falloit plus guère qu'une journée pour gagner les montagnes et la horde dont nous

avions apperçu les feux, et que je leur promettoit que nous y ferions une halte de plusieurs jours, afin de leur donner le tems de se reposer, ils reprirent courage et retrouvèrent des jambes.

Vers les cinq heures après midi, nous arvâmes dans le voisinage de la horde ; les bœufs et les chiens, sentant l'eau, se détachèrent de nous à l'instant ; et prenant le galop, sans qu'on pût ni les rappeler ni les retenir, ils se portèrent à toutes jambes vers le kraal. Leur odorat ne les avoit point trompés. Ils trouvèrent effectivement des puits ; mais ces puits étoient fermés, et ils se virent réduits à flairer et à tourner tout au tour, sans pouvoir s'y désaltérer.

On se représente sans peine quelle dut être la surprise de la horde à l'apparition subite de tous ces animaux. Mais ce fut bien une autre alarme quand nous parûmes tous, et qu'elle vit près d'elle une troupe de ces Houzouânas si redoutés, ayant au milieu d'eux un Blanc, moins formidable peut-être, mais plus effrayant encore pour des yeux qui n'avoient jamais vu des hommes blancs. Consternés et stu-

péfiés à la vue de ce spectacle, ils n'avoient ni la force de fuir, ni l'assurance d'avancer vers nous.

Pour les tirer de cet état pénible, j'allai à eux; et sans paroître m'appercevoir de leur embarras, je leur fis demander s'ils avoient quelques personnes infectées de cette maladie qui venoit de nous chasser des montagnes de l'ouest. Ma question les glaça d'effroi. Ils connoissoient par expérience, ainsi que mes Namaquois, cette épidémie déastreuse. Cependant ils n'en étoient point attaqués pour le moment; et en conséquence, d'après leur réponse, je fis dresser mon camp près d'eux.

Depuis quatre jours, mes animaux avoient fait plus de quarante lieues, sans avoir ni bu ni mangé qu'une seule fois à la horde malade. Je trouvois des pâturages dans celle-ci, et je me proposois, suivant mes promesses, d'y rester quelques jours pour leur donner le tems de se refaire. Mais pour cela je désirois de gagner son amitié et de me lier avec elle. Or, c'est ce qui d'abord me parut d'un succès difficile.

Ni dans l'après-dîner, ni même dans la soirée, pas une seule personne du kraal ne vint à mon camp; et le sentiment que cette conduite annonçoit me surprit d'autant plus qu'aucune nation sauvage ne me l'avoit encore témoigné. Etoit-ce moi, ou les Houzouânas qu'ils appréhendoient? Craignoient-ils qu'arrivant d'un canton de pestiférés, nous ne leur apportassions les germes de la maladie? je l'ignore; mais à-coup-sûr cet éloignement supposoit de la méfiance; et cette méfiance étoit même telle que, pendant la nuit, ils débibérèrent s'ils ne se retireroient point dans les montagnes.

Klaas, qui sans cesse cherchoit l'occasion de me servir et de m'être utile, étoit allé aux observations dès le point du jour, et il vint me faire part d'une remarque importante. La horde étoit très-considérable; et cependant il n'y avoit vu qu'un très-petit nombre de bestiaux, incapable de fournir à la subsistance de tant de personnes : d'où il concluoit qu'on avoit caché et fait disparoître une grande partie du troupeau. Cette

conjecture me paroissoit fondée ; mais les soupçons de ces Sauvages m'affligeoient plus qu'ils ne m'étonnoient.

Pour les faire cesser, j'assemblai les Houzouânas. Je leur prescrivis la conduite que je voulois qu'ils tinssent avec la horde, et leur déclarai que s'ils donnoient lieu à la moindre plainte, non-seulement je cesserois d'être leur ami, mais que je m'unirois à la horde pour les exterminer tous jusqu'au dernier. Ils protestèrent qu'ils ne manqueroient en rien à la fidélité qu'ils m'avoient promise ; et je dois répéter ici, qu'effectivement, tant que j'ai vécu avec eux, ils n'y ont jamais manqué.

Tranquille sur leur compte, je voulus aller rassurer la horde, et me rendis, sans suite, au kraal. La confiance qu'annonçoit ma démarche y dissipa toutes les craintes, et ma conduite acheva d'établir l'union. Bientôt les troupeaux reparurent. On vint, le soir, m'apporter du lait. On m'amena même quelques moutons, que je payai libéralement avec du tabac. J'achetai aussi cinq bœufs et quatre vaches, qui à l'instant furent livrés aux Houzouânas, pour m'acquitter

du marché que j'avois conclu avec eux. Enfin, le lendemain, toute la horde vint, avec l'affection de la fraternité, me visiter dans mon camp.

Afin de cimenter ces sentimens de bienveillance, je proposai une grande chasse, à laquelle tout le monde, sans exception, fut associé. Nous tuâmes beaucoup de gazelles; et l'on se doute bien que dans la distribution du gibier je traitai libéralement tous les habitans de la horde.

Le séjour que je fis chez eux et les bons pâturages que j'y trouvai, eurent bientôt rétabli mes bestiaux. Rien ne s'opposoit plus à mon départ; et j'étois d'autant plus rassuré sur la route, que par-tout, au pied des montagnes, l'*herbe des Boschjesman* étoit en pleine verdure.

Néanmoins, avant de quitter la horde, je voulus l'obliger encore; et lui proposai de faire un traité de paix et d'alliance avec les Houzouânas; traité auquel ne devoient assister ni têtes couronnées, ni ambassadeurs; mais qu'un gage purement patriarchal pouvoit maintenir plus long-tems, et rendre peut-être plus sûr que les grands mots

d'humanité, de justice et d'honneur, si souvent employés pour une perfidie. Les Houzouânas offroient d'y accéder. Les autres étoient trop intéressés à ce qu'il se conclût, pour ne pas y consentir. Ils donnèrent un bœuf et quatre moutons; et les deux nations se promirent d'être amies; ou plutôt, l'une des deux promit de vivre en paix avec l'autre.

En partant de la horde, nous fîmes, pour notre première marche, neuf lieues, tout d'une traite, en suivant les sinuosités de la chaîne des montagnes; et déja il étoit nuit close, quand nous arrivâmes près d'une source, dont les eaux étoient assez abondantes pour former un ruisseau, ombragé de mimosas. Tout-à-coup un grand bruit se fit entendre. C'étoit une troupe d'animaux sauvages qui, cantonnée sur le bord du ruisseau, se sauvoit précipitamment à notre approche.

Curieux de connoître à quels voisins ou à quels ennemis nous allions avoir à faire, je me procurai de la lumière; et je vis, par les fumées, que les fugitifs étoient des éléphans. Mais avec les feux et quelques fu-

sillades, répétées de tems en tems, nous parvinmes à les écarter; et notre nuit fut assez tranquille.

Le jour, en nous éclairant, me montra que la chaîne changeoit de direction et alloit se perdre à l'ouest. Quoique mon premier projet eût été de gagner ces contrées, je ne le pouvois plus à-prèsent sans m'exposer, moi et toute ma troupe, aux risques de cette peste affreuse qui les désoloit. Je consultai donc mes Houzouânas sur la route qui me restoit à prendre pour gagner la Rivière des Poissons. Car, en dernier résultat, c'étoit-là que je voulois aboutir, et c'étoit-là, qu'ils s'étoient chargés de me conduire.

Ma demande ne pouvoit manquer de leur plaire, puisqu'en les mettant à portée de me faire arriver au fleuve par le chemin le plus court, elle les acquittoit plus promptement envers moi, et leur rendoit la liberté d'aller retrouver leurs camarades et de continuer leur marche.

Ils me répondirent que de l'autre côté des montagnes que nous avions à dos, couloit le fleuve; que si je voulois me fier

à

à eux et me résoudre à traverser la chaîne, ils répondoient de me conduire en deux jours sur ses bords; qu'ils connoissoient des défilés par lesquels ils se chargeoient de faire passer mes équipages; et que, dès la première journée peut-être, ils me mettroient à portée d'apprécier s'ils savoient tenir leur parole.

Pour moi, qui jusqu'à ce moment les avois toujours trouvés fidelles, je ne doutois nullement de leur bonne foi, et j'étois résolu à m'abandonner à leur conduite avec la plus parfaite confiance. Mais il n'en étoit pas ainsi de ma troupe. Elle prit l'alarme et se crut perdue; et ce furent encore les Grands Namaquois qui les premiers sémèrent la terreur : nation timide, incapable d'aucun secours dans un danger, et toujours prête à s'effrayer de celui qui n'existoit pas encore. Ces feux particuliers que tous les soirs les Houzouânas allumoient sur les hauteurs, avoient sans cesse été pour eux un objet de crainte. A les entendre, c'étoient des signaux faits pour appeler d'autres brigands et pour leur donner connoissance du moment où ils devoient

nous attaquer. Ce moment approchoit, disoient-ils ; et c'étoit après nous avoir engagés et perdus dans des défilés impraticables, qu'on alloit nous massacrer tous, l'un après l'autre.

Quoique ces terreurs me parussent extravagantes, cependant je n'avois, pour les combattre, que des préventions favorables. D'ailleurs, avant d'entreprendre une marche très-hasardeuse, et dont les dangers, ainsi que les difficultés, nous étoient inconnus, il étoit de la prudence de savoir si je pouvois encore compter sur quelques-uns de mes gens, et si les terreurs que manifestoient les Namaquois étoient générales.

Je crus donc sage d'interroger Klaas ; Klaas, le plus fidelle et le plus sensé de tous mes gens, et à ce titre, devenu mon conseil et mon ami. Je lui demandai si, vivant parmi les Houzouânas et se trouvant sans cesse à portée de les observer, il n'avoit rien vu qui pût m'inspirer quelque défiance sur leur proposition, et si je ne devois point craindre que, par leurs signaux, ils ne se fussent entendus avec leurs camarades pour nous attirer dans les

montagnes et nous égorger, sans peine, quand ils nous y auroient dispersés.

Klaas, bien loin d'être intimidé, cherchoit plutôt à me rassurer moi-même. Il m'observoit, avec raison, que les Houzouânas, par la conduite qu'ils avoient tenue jusqu'alors, montroient assez n'avoir conçu aucun projet perfide; qu'ils marchoient toujours avec nous, plutôt dispersés que réunis; qu'ils étoient les premiers à soigner mes bestiaux, à porter des secours même à mes gens, soit en partageant leurs services dans mon camp, soit en bravant les plus grandes fatigues pour aller chercher de l'eau, dans des outres, sur les rochers les plus escarpés; qu'enfin ces feux, qui alarmoient si fort ma troupe, n'étoient absolument que ce que nous les avions vu faire la première fois, et nullement des signaux imaginés contre nous; et qu'il étoit, dans tous les cas, plus prudent de continuer à vivre comme par le passé, que de leur inspirer tout-à-coup, par une conduite différente, l'idée qu'on pût les redouter et chercher à les fuir.

Ce discours d'un homme aussi sensé que fidelle et intrépide, acheva de me déterminer. Peu m'importoit que les Namaquois et leurs semblables tremblassent ou non, me suivissent ou restassent ; j'étois décidé à prendre la route que m'indiquoient les Houzouânas et à m'abandonner aveuglement à leur conduite. D'ailleurs, en partant, j'étois bien sûr que les trembleurs suivroient, comme les autres ; et c'est ce qui arriva.

Il n'y avoit qu'une nation aussi active et aussi infatigable que les Houzouânas, qui fût capable d'avoir tenté de traverser de pareilles montagnes, et qui le fût sur-tout d'y réussir. Pour moi, dès les premiers pas que nous y fîmes, j'y trouvai tant de difficultés et d'obstacles, que si je n'avois point eu de pareils guides, j'aurois, je l'avoue, regardé l'entreprise comme folle, et ordonné de rebrousser chemin.

Mais ils s'étoient attendus à ce premier effet ; et en conséquence, ils ne songeoient qu'à nous animer et à nous encourager de leur mieux. Je les voyois courir en avant, grimper sur les rochers pour découvrir les passages les moins difficiles, et revenir

pour nous les indiquer. Ils ne craignoient pas de doubler leurs fatigues, pourvu qu'ils réussissent à nous épargner quelque difficulté; et ils mettoient dans tout cela tant de zèle, d'attention et d'intelligence, que l'admiration qu'ils me causoient me faisoit oublier le dur et pénible travail de notre marche.

Il en étoit de même pour nos animaux. Mes gens n'étant plus en état de les mener, il avoit fallu en charger nos guides; et ceux-ci mettoient à cette partie de ma caravane la même ardeur. Tandis que les uns nous dirigeoient à travers les ravins, les gorges et les fondrières, les autres conduisoient, par le haut des montagnes, nos bœufs chargés. Du bas des rochers que nous gravissions, nous les entendions, au-dessus de nos têtes, animer les animaux par leurs cris; ce bruit confus, le premier sans doute qui ait troublé ces solitudes, battoit tous les rochers d'alentour. Il effrayoit les animaux sauvages; je voyois fuir au loin et se retirer dans leurs trous les damans, les hiennes et jusqu'aux tigres. Le vautour fuyoit dans les airs, abandonnant son asyle ac-

coutumé et répondant au beuglement de mes animaux par des croassemens épouvantables.

Le voisinage des bêtes féroces devenoit très-inquiétant dans la situation où nous nous trouvions. Séparés forcément les uns des autres par l'apreté des lieux, et hors d'état par conséquent de nous sécourir mutuellement, nous avions tout à craindre si elles nous attaquoient. Falloit-il passer par quelque ravin étroit et profond, c'étoit une autre sorte de péril; serrés entre des rochers entassés les uns sur les autres, et qui quelquefois s'élevoient verticalement à plus de deux cents pieds au-dessus de nos têtes, nous courions le risque d'être écrasés par la chûte de quelque éclat, détaché par ceux qui marchoient au-dessus de nous, au milieu de tous ces dangers et de ceux que leur imagination y ajoutoit encore, mes trembleurs n'étoient pas à leur aise. La consternation étoit peinte sur leurs visages. Ils marchoient dans un profond silence, mais avec des mouvemens d'inquiétude, qui annonçoient l'état de leur ame.

Enfin cependant, à force de monter et de gravir, nous atteignîmes la crête de la chaîne; et ce fut pour nous un moment de satisfaction bien agréable que celui où les premiers de la troupe qui y parvinrent, portant au loin devant eux les yeux sur la plaine, et l'appercevant, s'écrierent tous, comme s'ils eussent échappé à un naufrage.

Tout le monde accourût; et alors l'allégresse devint universelle. Les Houzouânas paroissoient jouir de la joie commune. Ils se plaisoient à me montrer dans la plaine les sinuosités du fleuve et les arbres qui bordoient ses rives; de leur côté, mes gens montroient un peu de honte de les avoir soupçonnés, et bientôt la confiance alloit surpasser toute leur inquiétude.

Il nous restoit à descendre la montagne; et nous devions nous attendre aux mêmes fatigues que nous avions éprouvées en montant. Mais outre que la joie d'approcher du terme ne pouvoit manquer de les adoucir, elles s'annonçoient réellement comme moindres, parce que la plaine du fleuve étant plus élevée que le côté opposé, l'espace à parcourir étoit plus court.

D'ailleurs, à une certaine distance du sommet, nous trouvâmes, en descendant, une station qui nous arrêta : c'étoit un vallon frais et charmant, arrosé par un ruisseau, et dont la rencontre nous fut d'autant plus agréable qu'au milieu de ces montagnes hideuses nous n'avions vu jusques-là que des objets d'horreur.

A cet aspect, mes gens oublièrent et les fatigues qu'ils venoient d'essuyer et celles qui les attendoient encore. Ils ne songèrent plus même au voisinage de ces tigres dont ils avoient été si effrayés. Tous me demandèrent de m'arrêter et de leur laisser passer la nuit dans le vallon ; j'y consentis d'autant plus volontiers que le lieu offroit de très-bonne eau pour la troupe et d'excellens pâturages pour nos bestiaux.

Pendant qu'on dressoit le camp, je m'amusai à remonter le ruisseau, pour jouir de l'agrément de ses bords. Après quelques détours, j'arrivai à une roche creusée en grotte, dans laquelle il prenoit sa source. Son eau fraiche et limpide en remplissoit la capacité et y formoit bassin. Excédé de fa-

tigue et de chaleur, je ne pus résister au plaisir d'y prendre un bain.

Ce soulagement me rafraichit et me soulagea; et je sortis après avoir gravé mon nom sur cette roche vierge, qui, avant moi peut-être, n'avoit encore été visitée par aucun être humain.

Dans la nuit, les Houzouânas accourûrent à ma tente avec de grandes démonstrations d'allégresse, pour m'annoncer qu'ils venoient d'appercevoir enfin les signaux de leurs camarades. Effectivement ils me montrèrent, à l'horison, vers le nord-ouest, des feux qu'ils disoient être ceux d'une de leurs hordes, et à laquelle ils venoient de répondre par les leurs, que le surlendemain dans la nuit ils se rejoindroient à elle.

Si ma troupe eût été moins nombreuse, je me serois fait un plaisir de rester huit jours sur ce joli ruisseau et près de cette grotte si fraiche qui m'avoit tant plu. Mais la plupart de mes gens étoient pressés de retourner chez eux. Ce fleuve qu'ils avoient en perspective aiguillonnoit leur impatience; et le matin, ils montrèrent, pour partir, la même ardeur qu'ils avoient mon-

trée, la veille, pour rester près du ruisseau. Je consentis donc au départ; et vers le midi, nous nous trouvâmes sur les bords de la rivière tant désirée, sans que, dans cette traversée si pénible des montagnes, il nous fût arrivé le moindre accident.

Ce fut-là que les Grands Namaquois commencèrent à respirer et à se remettre de leurs frayeurs. Le premier jour de notre traversée, ils avoient gardé un morne silence; tristes et pensifs, comme si on les eût conduits à la mort. Le second, quand ils eurent apperçu la plaine, ils se déridèrent un peu, et je les vis montrer assez d'assurance pour se parler à l'oreille. Mais lorsqu'arrivés au fleuve, ils respirèrent leur air natal et revirent les contrées qu'ils connoissoient, alors leur gaieté et leur sécurité s'épanouirent tout à fait; ils recouvrèrent pour la première fois la parole et le maintien. On eût dit que sur leur palier ils ne craignoient plus ces terribles Houzouânas, dont la société les avoit tant fait trembler.

Le lendemain matin, ceux-ci me prévinrent qu'ils alloient se retirer et rejoindre

leurs camarades. Je n'avois plus rien à exiger d'eux ; leur promesse étoit remplie. Cependant, je ne voulois pas laisser partir ces guides intrépides et fidelles, sans leur donner quelque témoignage de ma reconnoissance et de ma satisfaction ; mais j'étois indécis sur ce qui leur seroit le plus agréable.

Ma provision de tabac étoit tellement épuisée que, depuis quelque, tems j'étois obligé de mettre, dans mes distributions, la plus sévère économie ; et d'ailleurs, c'est-là une privation à laquelle ces hommes sobres, par leur vie errante et leur éloignement des colonies, sont tellement accoutumés qu'elle ne leur coûte point. Pour des verroteries, ils s'en soucioient peu. L'objet qu'ils eussent recherché de préférence, étoit un couteau ; mais il ne m'en restoit guère qu'une demi-douzaine ; et par conséquent chacun ne pouvoit avoir le sien. Je me proposai donc de leur en distribuer quatre ; et afin que personne ne fût mécontent, j'annonçai que j'allois faire tirer au noir, et que les quatre tireurs dont

la flèche approcheroit le plus près du but, auroient chacun un couteau.

Cet exercice devenoit pour ma caravane une sorte de fête. Moi-même, indépendamment de l'amusement que je me promettois d'y trouver, j'allois apprendre jusqu'à quel point étoit redoutable l'adresse des Houzouânas à manier leurs armes; et je laissois dans leur mémoire un événement qui pendant long-tems devoit leur donner lieu de parler de moi, et de me faire connoître à leur nation, si, comme je l'espérois, je devois retourner chez elle.

Ma proposition fut reçue avec acclamation. Il n'y eut que l'Hottentot qu'elle parut mécontenter, parce que se sentant tireur moins habile, il désespéroit d'obtenir un des prix. Si j'avois éprouvé de bons offices de la part des Houzouânas, c'étoit plus à leur caractère que j'en étois redevable qu'à lui, qui, de race étrangère et depuis peu établi dans la horde, devoit y avoir, pour ce qui me regardoit, peu de prépondérance. Néanmoins, comme il m'avoit été utile en qualité d'interprète, et que

c'étoit lui principalement qui m'avoit donné des instructions et des connoissances sur la nation, je crus lui devoir quelque dédommagement; et en conséquence je lui promis un couteau.

Nos fusils, par la facilité que donnent leur mire et leur direction, sont une arme si sûre qu'en vérité c'est presque une honte de n'y être point adroit. Il n'en est point ainsi de l'arc; et à moins que le Sauvage ne tire perpendiculairement sur sa tête, le fusilier a sur lui un avantage immense; surtout à mesure que l'objet auquel on vise, s'incline et se rapproche de la ligne horisontale.

Dans ce dernier cas, s'il ne tire pas à une très-grande proximité, sa flèche n'a plus de portée directe. Il faut donc, pour qu'elle atteigne le but, qu'il lui fasse décrire une parabole; et la donnée de cette courbe est une combinaison qui exige quelque calcul.

Un autre élément nécessaire est celui de la juste force qu'il doit donner au trait, s'il ne veut pas, ou dépasser le but, ou rester en de-çà.

Enfin, une troisième connoissance indispensable, s'est la hauteur de la courbe, c'est-à-dire, la combinaison de la force et de la distance.

Pour mieux me faire entendre, je suppose le but à cent cinquante pieds de distance. Dans ce cas, il faut que le petit rayon de la parabole, quelqu'en soit l'étendue, ait le tiers de la longueur du grand diamètre; ou, en d'autres termes, que le point le plus élevé où se porte la flèche soit égal à cinquante pieds. Il faut encore que ce point le plus élevé coupe presque en deux parties égales le diamètre de la distance : autrement, si la flèche l'outrepasse, elle porte au-de-là du but; si elle passe en-dessous, le coup devient trop court.

Le genre de vie que j'ai mené long-tems m'a donné quelque expérience sur la théorie, ainsi que sur la pratique de cet art. Ceux de mes amis qui ont vécu plus particulièrement avec moi, savent qu'avec une sarbacane j'ai souvent démonté des hirondelles au vol; et mainte fois ils m'ont vu couper ma balle en deux parties sur le tranchant d'un couteau qui me servoit de

but; je manie encore assez adroitement un arc; dans mon enfance j'ai fait, à Surinam, parmi les jeunes Caraïbes, l'apprentissage de cette arme, et je m'y suis perfectionné dans mes voyages d'Afrique, toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion; et il m'est arrivé plusieurs fois de disputer d'adresse avec les plus habiles tireurs hottentots.

Le Sauvage ne connoît aucunement la théorie dont je viens d'exposer ici quelques principes; mais il acquiert, par la pratique et l'usage, une habileté qui vraiement est étonnante. Eh! que ne doit-on pas attendre de gens qui, pour leur subsistance et la défense de leur vie, n'ayant que leur arc, s'exercent à le manier dès l'âge le plus tendre.

J'ai vu les Hottentots de l'est, en général, très-adroits à manier l'arc. Mais aucun n'a poussé l'adresse aussi loin que les Houzouânas. Chez eux l'exercice de la flèche est devenu un art; et cet art fait même une partie de leur tactique, ainsi que j'ai eu lieu de m'en convaincre par cette fête de l'arc que je proposai pour mes couteaux.

Le but fut un cercle tracé, noirci avec du charbon sur l'aubier d'un gros mimosa que j'avois fait dépouiller de son écorce. Je laissai aux tireurs la liberté de fixer eux-mêmes la distance à laquelle ils vouloient se placer; et ils la déterminèrent par un léger sillon, tracé sur la terre, et qu'il n'étoit point permis d'outre-passer.

Après ces préliminaires, tous coururent au lieu fixé; mais ils s'y rendirent confusément, et en poussant des cris de joie, comme si chacun eut marché à une victoire assurée.

Alors chacun choisit, dans son carquois, la flèche qu'il croyoit la plus propre à lui procurer cette victoire; et les précautions qu'ils apportèrent à ce choix, le soin avec lequel ils examinèrent leurs flèches, l'une après l'autre, l'attention qu'ils mirent à les mesurer sur l'arc, à les péser, à les balancer dans la main, furent réellement une chose très-remarquable.

La flèche étant choisie, ils la placèrent sur leur arc; puis on les vit successivement s'accroupir, la tête entre les genoux, ainsi que des grenouilles; sauter et s'élancer de

côté

côté et d'autre, comme pour éviter les flèches de leurs ennemis; faire des feintes, mirer le but; s'approcher, s'éloigner du sillon, et prendre cent attitudes différentes, qui d'abord me parurent des singeries, mais qui réellement n'étoient qu'une étude pour mesurer la position et la distance de l'objet.

A chaque instant je m'attendois, d'après leurs mouvemens, qu'ils alloient tirer. Mais tout-à-coup ils reculoient et recommençoient leurs sauts et leurs feintes, et souvent, au moment où je m'y attendois le moins, ils la décochoient; enfin, quand tous eurent tiré, je donnai le couteau à celui qui avoit le plus approché du centre du but.

Ce fut la même chose pour les trois autres. A chaque fois qu'il fallut en gagner un, les tireurs restans employèrent le même manège. Mais comme, à mesure que les prix diminuoient de nombre, chacun redoubloit d'ardeur et d'activité, ils déployèrent à mes yeux, pendant plus de trois quarts-d'heure que dura l'exercice,

toutes les ruses, toutes les feintes et tous les mouvemens de leur tactique guerrière.

Cette parade dura même après l'adjudication des quatre prix. Ceux qui n'en avoient pas eu continuèrent de tirer ; et ce ne fut pas sans rire que je vis plusieurs d'entre eux, après avoir mis leur flèche dans le cercle noir, se fâcher contre leur maladresse d'avoir tiré si mal, quand il y avoit quelque chose à gagner, et si bien, quand le coup devenoit inutile.

De mon côté, pour leur montrer ce que je savois faire, j'allai avec ma grosse carabine me placer au sillon, et de-là je tirai plusieurs coups à balle, qui tous donnèrent dans le but.

Non content de leur montrer ma supériorité, je voulus les convaincre de celle de mes armes. Je pris pour but une roche, contre laquelle je tirai à quatre cents pas de distance. Chaque coup en faisoit sauter un éclat ; et à chaque coup, je voyois mes Sauvages stupéfiés chercher à deviner sur mon visage par quelle inconcevable magie j'opérois, si promptement et si loin, un pareil effet.

Pour porter cet étonnement à son comble, je les plaçai tous à la file sur une même ligne; je m'éloignai d'eux à une distance du double, puis mettant dans ma carabine une balle percée d'outre en outre, et forçant un peu la charge de l'arme, je leur fis siffler la balle en tirant au-dessus de leurs têtes.

Ce sifflement, qu'ils entendirent avant d'avoir entendu l'explosion de la carabine, les confondit d'admiration. Ils ne doutèrent pas que je n'eusse la faculté de porter coup aussi loin que je le voulois, et que celui-ci n'eût été produire son effet au loin, à une distance incommensurable.

Ces expériences, jointes aux coups d'adresse qu'ils m'avoient mainte fois vu faire, comme d'abattre de petits oiseaux au vol et même des scarabées, leur donnoit un haute opinion de ma supériorité.

Après avoir ainsi subjugué leur imagination par l'impression puissante du pouvoir qu'ils me supposoient, je leur fis sentir combien il avoit été sage à eux de m'accueillir avec amitié, et combien seroient

imprudentes celles de leurs hordes qui, par quelque offense, oseroient provoquer mon courroux. Je les chargeai de les avertir des risques qu'en pareil cas elles courroient; mais j'annonçai, en même tems, que partout où j'en rencontrerois quelqu'une, je chercherois à m'y faire des amis, comme je l'avois cherché parmi eux. Enfin, je rappellai les services que je m'étois empressé de leur rendre, et les remerciai affectueusement de ceux que, de leur côté, ils m'avoient rendus.

Cela produisit l'effet que j'en attendois. Tous me renouvellèrent les protestations de leur attachement et de leur amitié, tant en leur nom qu'en celui de leurs camarades. Les femmes elles-mêmes, me montrant les ornemens et joyaux que je leur avois donnés, me firent comprendre qu'elles se feroient un devoir de les porter, pour faire connoître à tous les Houzouânas ce qu'étoit l'homme blanc, l'ami de la nation.

Cette sorte de reconnoissance me flatta beaucoup; et j'y fus d'autant plus sensible

que celles qui me la témoignoient n'avoient été pour rien dans ces prix de couteaux que je venois de distribuer.

Pour les en dédommager, j'ajoutai, avec largesse, aux ornemens dont je les avois déja gratifiées, d'autres cadeaux du même genre, qui parurent leur faire le plus grand plaisir. La société des femmes de ma caravane leur avoit inspiré quelque goût pour la parure. Elles s'en glorifioient aux yeux de leurs maris, qui déja les trouvoient plus aimables; et je suis convaincu que parmi les autres Houzouânasses elles auront été des objets d'admiration et d'envie. Délicieux passe-tems, momens enchantés, dans quel monde et sous quelles loix faut-il en déplorer la perte!

J'eusse désiré retirer le Hottentot de la vie errante à laquelle il s'étoit dévoué. J'employai même à ce sujet quelques instances, et lui proposai de le ramener avec moi dans les colonies; mais il se refusa constamment à mes sollicitations. Il avoit une femme et deux enfans en bas âge dont il ne vouloit point se séparer; et ce motif me parut respectable. Là, les sentimens

de la nature n'appartiennent point aux livres, et il n'y a point de livre à faire pour montrer ce qui est bon, ce qui est mauvais. Enfin, la horde se sépara de moi en me serrant la main, et ce moment fut presque partagé par mes trembleurs. J'appercevois cependant sur plus d'un front le plaisir de se voir délivrés du poids énorme de la crainte, et que, malgré tant de services, d'amitié, de confiance, le préjugé n'avoit pu tout à fait se déraciner de tous les cœurs. Hélas! à quoi tient la renommée!

Pour moi, qui, loin de craindre les Houzouânas, m'étois fait une douce habitude de vivre avec eux et de les aimer, j'avoue de nouveau que je ne les ai point quittés sans regrets, et que je n'ai vu en eux qu'une race d'hommes active, laborieuse et intelligente; une race d'hommes toujours prête à obliger, sans jamais trouver d'obstacles, et supérieure aux autres par son caractère et son courage.

Mais ce qui me la faisoit chérir de prédilection et m'avoit prévenu pour elle, c'étoit son air ouvert et riant. Tel est l'é-

tat habituel de sa physionomie, que jamais on n'y voit la triste et douteuse empreinte de l'inquiétude ou de la méfiance. L'Houzouâna, il est vrai, a des passions violentes. Lorsqu'il en est agité, elles se peignent dans ses traits d'une manière énergique et frappante; mais ces orages sont passagers; et bientôt revenu à lui-même, on n'y apperçoit plus que son ame franche, confiante et loyale.

Chez presque toutes les autres nations africaines, j'avois trouvé un idiotisme imbécille qui les faisoit extasier devant les divers objets, à mon usage, que je portois avec moi. Les Houzouânas les regardoient avec ce mouvement de curiosité qu'un peuple sans arts doit avoir pour tous les monumens et pour toutes les productions de l'industrie; mais cette curiosité n'étoit chez eux ni l'admiration stupide, ni la convoitise enfantine des autres peuples.

Il n'y a eu que mes armes qui les aient vraiment étonnés. Pendant tout le tems qu'ils ont vécu près de moi, elles firent l'objet de leur attention et de leurs entretiens. Mais il faut remarquer que j'avois

cherché à leur en inspirer, par les effets, la plus grande terreur. Jamais je ne les leur laissai toucher, et je me gardai bien surtout de leur en montrer la manœuvre et l'usage. Avec le désir de s'en procurer, peut-être en auroient-ils bientôt ; et alors de quel danger ne seroient pas pour les colonies et même pour le Cap, ces terribles Miquelets, qui, inattaquables dans leurs montagnes et infatigables dans leurs courses, sont encore, par leurs invasions inopinées et nocturnes, des ennemis irrésistibles ! Plusieurs fois je me suis applaudi que la nation fut une des plus pauvres de l'Afrique, et que, dénuée de tout, elle n'eut rien à offrir aux échanges du commerce. Sans cela, ceux des colons qui se font coureurs des déserts, auroient peut-être pénétré jusqu'à elle. Peut-être lui eussent-ils vendu de la poudre et des armes. Au moins ils lui en auroient donné le désir. Eh ! qui sait ce que ce désir auroit produit !

Ces hommes redoutables sont pourtant ceux, d'entre tous les Africains, qui m'ont inspiré le plus d'amour et d'estime. Ce sont

ceux avec qui j'eusse entrepris sans crainte de traverser l'Afrique toute entière, si ma bonne fortune me les avoit fait connoître plutôt; et si jamais les circonstances me permettent, de reprendre le projet qu'il m'a été si douloureux d'interrompre, ils seront les seuls que j'y associerai, et les seuls vers qui je dirigerai soudain ma route.

Le plaisir que je sens encore à parler d'eux doit faire juger de la peine que j'eus à les quitter. Pendant le reste du jour, j'éprouvai du vide et de l'ennui. Il sembloit qu'il me manquoit quelque chose; et mon déplaisir augmentoit encore, par le plaisir que leur départ excitoit entre plusieurs de mes Hottentots. Ils triomphoient, comme s'ils eussent gagné leur procès contre moi. Par l'éloignement des Houzouânas, ils croyoient me redevenir plus nécessaires.

La nuit tempéra un peu cette allégresse insolente. Vers la chûte du jour, nous apperçûmes des feux, à deux ou trois lieues de nous, sur notre droite; et alors le ton d'assurance baissa tout à coup, et les transes recommencèrent. Probablement c'é-

toient des signaux de reconnoissance, que faisoient à leurs camarades ces Houzouânas qui venoient de me quitter. Mais la seule apparence d'Houzouânas suffisoit pour ramener la terreur dans ma troupe. Elle ne douta point que ce ne fut une horde nouvelle, par laquelle nous allions être bientôt attaqués. En conséquence, tout le monde passa la nuit à veiller, à s'inquiéter, à se tourmenter de conjectures sinistres. Moi, de mon côté, pour les punir de leur jactance, je les laissai dans leur erreur. J'affectai même d'être de leur avis sur les feux; et tandis qu'ils se livroient aux alarmes, j'allai dans ma tente reposer et dormir tranquillement.

Cette nuit d'inquiétudes ne fit qu'accroître l'impatience qu'ils avoient de retourner chez eux. Si je les en eusse cru, je me serois, dès le lendemain, mis en marche, par le chemin le plus court, vers mon camp de l'Orange. Mais il me souvenoit encore des journées agréables que j'avois passées ci-devant dans les parties supérieures de la Rivière, et je n'avois garde d'abandonner sitôt les bords d'un fleuve qui

m'avoit fourni tant d'oiseaux pour ma collection, et qui, par ses pâturages et ses eaux, pouvoit seul rétablir mes bœufs des fatigues extrêmes qu'ils venoient d'essuyer. Je résolus donc de le parcourir pendant un certain tems; et dès le premier jour, j'employai six heures à le suivre, dans la direction de son cours et de toutes ses sinuosités.

Cette première journée me procura plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux, et spécialement une variété de touracos, différente de celle que j'avois vue dans le pays d'Auteniquoi. Il en fut de même des journées suivantes. Toutes devinrent pour moi des moyens de plaisirs, d'acquisitions et de découvertes.

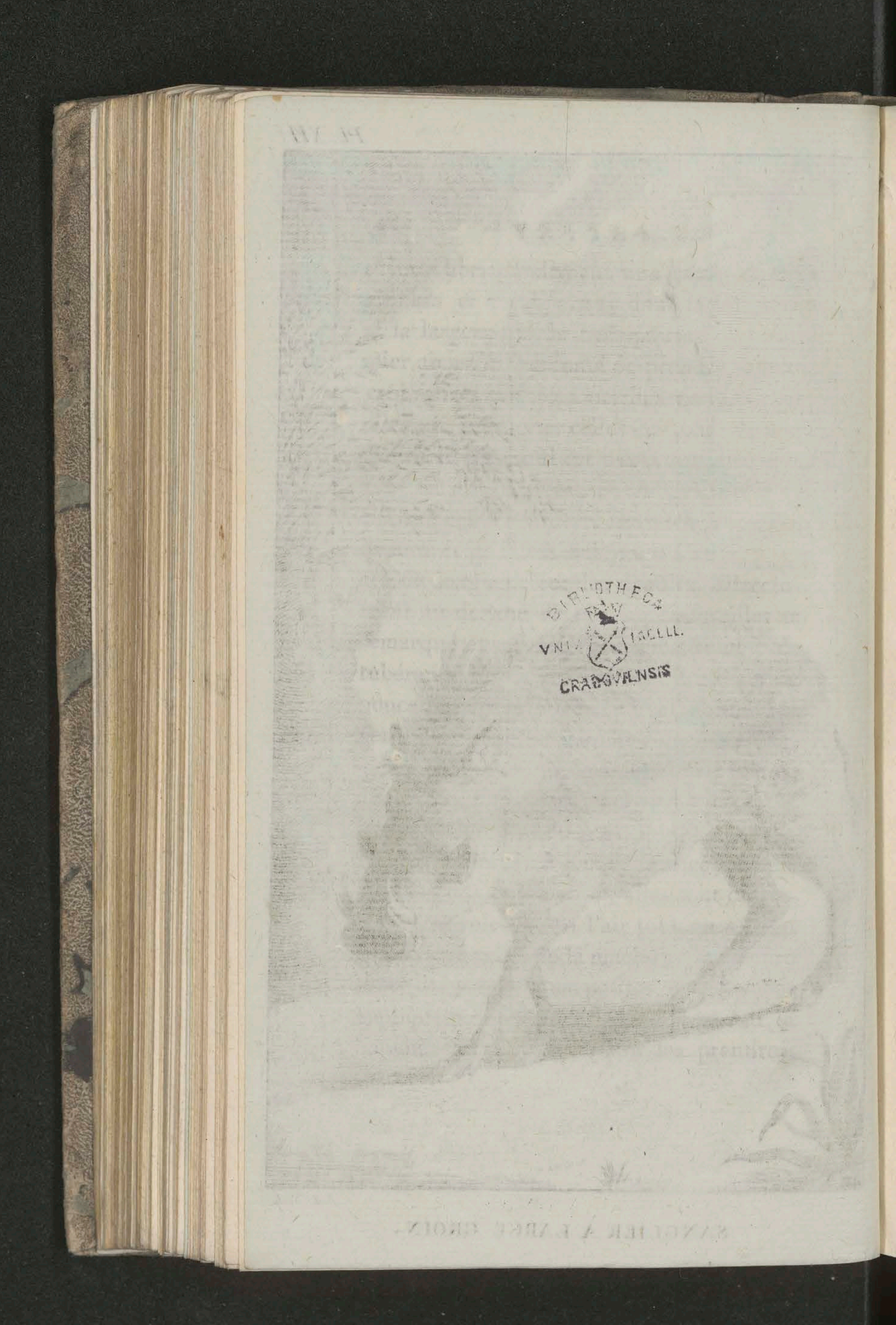
Dans l'une de mes chasses je tuai un monstrueux sanglier, absolument différent de toutes les espèces de cochons connues. Celui-ci, au lieu d'avoir le museau pointu et en forme de trompe, l'a, au contraire, très-large et terminé carrément; il a de petits yeux, peu séparés l'un de l'autre, et placés à fleur de tête presque sur le haut du front. De chaque côté, sur la joue,

s'éleve horisontalement une peau cartilagineuse et fort épaisse, dont la longueur et la largeur est de trois pouces. Au premier abord on est tenté de prendre ces excroissances pour les oreilles de l'animal, d'autant plus que celles-ci, appliquées contre le cou, qui est très-court, se trouvent encore cachées, en partie, par une énorme crinière, dont les soies, rousses, brunes et grisâtres ont jusqu'à seize pouces de longueur sur les épaules. Directement au-dessous de ces fausses oreilles se remarque encore de chaque côté une protubérance osseuse, saillante de plus d'un pouce, qui servent à l'animal pour frapper de droite et de gauche ; il a en outre, quatre défenses, de la nature de l'ivoire, dont deux à chaque mâchoire ; les supérieures, longues de sept à huit pouces, sont fort épaisses à leur naissance, et terminées en pointe obtuse ; elles sont cannelées et se relevent en l'air tout en sortant des lèvres ; celles de la machoire inférieure sont beaucoup plus petites et tellement appliquées contre les grandes, quand la bouche est fermée, qu'on les prendroit



Hulk Sculp.

SANGLIER À LARGE GROIN.



alors pour n'être ensemble qu'un seul et même boutoir. La tête de ce sanglier présente un objet vraiment hideux à voir ; au premier coup-d'œil on lui trouve des rapports et des ressemblances frappantes avec celle de l'hippopotâme, qui n'est guère moins hideuse. Les méthodistes, habitués à ne voir la nature que d'après les règles qu'ils ont établies, se garderont bien de reconnoître un sanglier dans cet animal ; car, outre son large groin, il lui manque encore des dents incisives aux deux mâchoires. Malgré son museau évasé, il furte la terre pour en tirer les racines, dont il fait sa nourriture. Il est très-leste, quoique fort épais et très-gros ; il coure si bien et si vîte, que les Hottentots le nomment le coureur. Je reviendrai un jour sur cet intéressant quadrupède. Je place ici, en attendant, le portrait d'un jeune de cette espèce, que j'ai dans mon cabinet (1).

(1) Buffon a donné, d'après le professeur Allamand, dans son Supplément à l'Histoire des quadrupèdes, tome V, planche 11, édition *in*-12, une figure de ce sanglier du Cap ; mais dans ce portrait

N'ayant vu ni la source ni l'embouchure de la Rivière des Poissons, je ne puis en assurer le gissement; et je m'en rapporte, au moins pour ce qui regarde l'embouchure, aux navigateurs et aux géographes. Seulement je remarquerai que dans un pays aussi coupé que l'Afrique, c'est une chose très-difficile que de reconnoître une rivère dont le cours a quelque longueur. Tantôt s'enfonçant à travers de montagnes escarpées, ou se perdant sous des rochers; tantôt tombant en cascades, qui souvent deviennent divergentes, et ne se réunissent que pour couler en sens contraire et remonter vers sa source; il est bien difficile de la suivre à travers tant d'obstacles. Pour y réussir, je ne sais qu'un moyen; ce seroit de la prendre à sa source et de la cotoyer constamment, sans jamais la perdre de vue. Mais quel homme oseroit tenter de pareilles entreprises? et même celle-ci eût-elle toujours été pratiquable?

---

peu exact on ne reconnoît pas du tout la tête de cet animal, dont tous les caractères ont été négligés par le dessinateur.

Au troisième campement que je fis sur le fleuve, mes Grands Namaquois reconnurent une chaîne de montagnes fort élevées, dont ils me vantèrent beaucoup les pâturages, et où, par cette raison, il y avoit presque toujours, me disoient-ils, quelque horde de leur nation. Ces éloges avoient un but, et il n'étoit point difficile de le deviner; mais comme ce but s'accordoit avec le mien, je m'y prêtai sans peine. Ainsi, après avoir levé le camp, je dirigeai ma marche en suivant les montagnes. Nous arrivâmes en deux petites journées dans un riant vallon, ombragé d'une quantité prodigieuse de mimosas en pleine fleur. Nous y trouvâmes de nombreux troupeaux dont la présence nous indiqua le voisinage d'une horde.

Les Namaquois ayant pris les devants avec Klaas pour m'annoncer, bientôt nous la vîmes paroître toute entière. A cette vue, mes gens témoignèrent une joie folle. On eût dit qu'après avoir échappés à des assassins, ils retrouvoient des protecteurs qui assuroient leur vie. Ils se félicitoient les uns les autres; ils serroient la main des

nouveaux venus, leur pressoient la poitrine, et les accabloient de démonstrations d'amitié. Très-certainement, quand ceux-ci eussent été leurs amis ou leurs parens, ils n'auroient pas montré plus de transports et d'allégresse. La beauté des pâturages qui par-tout couvroient le pied des montagnes me décida à passer quelques jours près de la horde.

Quand ma tente fut dressée, le chef de la horde vint me voir, et il me donna des nouvelles satisfaisantes de mon camp de l'Orange, où, pendant mon absence, rien n'étoit arrivé de fâcheux. Il les tenoit d'une autre horde qui étoit allée y échanger des bestiaux pour du tabac. Lui-même auroit bien désiré pouvoir y envoyer quelques-uns des siens pour le même objet, parce que cette denrée manquoit absolument dans le kraal. Mais un événement inquiétant le tenoit dans des alarmes continuelles et l'empêchoit d'affoiblir sa troupe peu nombreuse, en détachant un certain nombre d'hommes.

Depuis quelque tems, un lion et une lionne étoient venus s'établir près de la horde, dans un fourré fort épais, qu'il

me montra. En vain, elle avoit cherché à les en déloger; les bêtes féroces étoient restées malgré elle en possession de leur fort. Chaque nuit elles venoient attaquer non-seulement les troupeaux mais les hommes même; et la nuit dernière, encore, elles avoient enlevé un bœuf. Plein d'espoir et de confiance dans l'effet de mes armes à feu, le chef se félicitoit de mon arrivée. Il me prioit de les employer à le délivrer d'un fléau redoutable, et ne doutoit pas que je ne réussisse, si je l'entreprenois.

Des deux moyens que ces bonnes gens m'offroient de les obliger, il y en avoit un qui n'étoit point en mon pouvoir; celui du tabac. Depuis un mois, mon monde étoit à la demie ration. Il ne m'en restoit même pas pour fournir à la consommation qu'exigeoit le reste de la route, et je ne voulois pas que, par une libéralité mal entendue, les miens eussent à me reprocher de les avoir privés de ce qui leur appartenoit, pour en gratifier, à leurs dépens, des étrangers.

Il m'étoit plus facile de servir la horde dans ce qui regardoit les deux lions; mais ceci demandoit beaucoup de circonspection

et de prudence. Leur obstination à rester dans le fourré, malgré tout ce qu'on avoit tenté pour les en chasser, me faisoit soupçonner qu'ils avoient des petits ; et cette circonstance rendoit l'attaque extrêmement dangereuse.

Ces animaux, déja si formidables dans toute autre circonstance, sont dans celle-ci d'une férocité à laquelle rien ne résiste. Animés par le besoin de défendre et d'alimenter leur famille, ils ne rédoutent plus aucun danger, et résisteroient à une armée entière. Ce n'est plus chez eux du courage seulement, c'est de la fureur et de la rage.

Néanmoins, je m'engageai à les attaquer dès le lendemain, et promis, sinon de les détruire, au moins de les forcer à s'éloigner. Mais, vu l'épaisseur du fourré et la difficulté de l'attaque, j'exigeai qu'indépendamment de tous les hommes qui faisoient partie de ma caravane, et que je comptois employer, tous ceux de la horde se joignissent à moi. Pendant la nuit, nous nous entourâmes de très-grands feux, et nous fîmes, de tems en tems, des décharges de notre mousqueterie. Ces pré-

cautions étoient inutiles. Les deux carnivores avoient à dévorer les restes de leur bœuf de la veille, et ils ne parurent point, mais se firent entendre pendant une grande partie de la nuit.

A l'aube du jour, déja les hommes de la horde étoient sur pied, et tous armés de flèches et de sagaies, n'attendoient plus que mes ordres pour voler au combat. Les femmes elles-mêmes et les enfans vouloient être de la partie; moins, à la vérité, pour combattre que pour satisfaire leur curiosité et jouir de notre victoire. J'entendois les lions rugir encore dans leur fort; mais bientôt le jour les fit taire; le soleil parût, et le profond silence qui alors régna autour d'eux fut pour nous le signal du départ.

Le fourré pouvoit avoir environ deux cents pas de longueur sur soixante de large. Il occupoit un espace plus enfoncé que le terrain voisin; de sorte que, pour y pénétrer, il falloit descendre. Du reste, tout y étoit épines et buissons, à l'exception de quelques mimosas qui s'y élevoient vers le centre.

Ces arbres, si j'avois pu y aborder,

m'eussent présenté un point d'attaque favorable. Grimpé sur leur cîme, je m'y serois vu en sûreté, et j'aurois pu tirer à mon aise les deux animaux; mais il eût été très-imprudent à moi de traverser le fourré pour gagner les arbres, ne connoissant pas précisément le gîte où ils s'étoient réfugiés, et pouvant par conséquent être pris au passage.

Ne pouvant donc attaquer les deux formidables bêtes dans leur retranchement, il s'agissoit d'essayer de les faire sortir du fort; car, comme il étoit difficile, et même impossible, d'oser pénétrer jusqu'à eux, attendu que les broussailles étant fort élevées et très-touffues, mes tireurs n'auroient pas eu beau jeu pour ajuster et manier les longs fusils dont ils étoient armés. Je me décidai donc à les placer, ainsi que d'autres Sauvages, de distance en distance, sur les hauteurs tout autour du bois, de manière que les lions ne pussent gagner la plaine sans être apperçu, persuadé qu'aussitôt que nous les aurions en rase campagne, nous nous trouverions les plus forts et ne tarderions pas à être victorieux.

Aucun Sauvage n'osant pénétrer dans le bois, nous imaginâmes d'y faire entrer de force, tous les bœufs de la horde.

Quand nous fûmes tous postés et munis de nos armes prêtes à tirer, on poussa les bœufs en avant; et à force de coups, ainsi que par des cris, nous les forçâmes d'entrer dans le fourré. En même tems mes chiens donnèrent; et pour effrayer les lions, et les obliger à sortir, je fis faire plusieurs décharges de pistolets.

Bientôt les bœufs, sentant leurs ennemis à l'odorat, reculèrent d'effroi, et se rejettèrent vers nous; mais repoussés par nos clameurs, par l'aboiement des chiens et le bruit de nos armes, obligés de se reporter dans le fort, ils entrèrent en fureur, se heurtèrent les uns les autres, et se mirent à mugir d'une manière épouvantable.

De leur côté, les lions s'animèrent à l'aspect du danger. Leur rage s'exhaloit en rugissemens horribles. On les entendoit successivement à tous les endroits du fourré, sans qu'ils osassent se montrer nulle part à découvert ni percer vers nous. Le choc de deux armées n'est pas plus bruyant que

l'étoient leurs voix menaçantes, confondues avec les cris animés des hommes et des chiens, et le beuglement furieux des bœufs. Cet affreux concert dura une partie de la matinée, et déja je commençois à désespérer du succès de notre entreprise quand tout à coup j'entendis, du côté opposé au mien, des cris perçans, qui furent aussi-tôt suivis d'un coup de fusil qui me fit tressaillir. Mais à ce coup succédèrent, au même instant, des cris de joie, qui, répétés par le cercle et passant de bouche en bouche jusqu'à moi, m'annoncèrent une victoire. Je courus sur le lieu, et je trouvai la lionne expirante. Elle étoit enfin sortie du fort et s'étoit élancée avec fureur sur ma troupe. Mais Klaas, qui occupoit ce poste, l'avoit tirée et percée de part en part. Ses mammelles, quoique sans lait, étoient gonflées et traînantes : ce qui annonçoit qu'elle avoit des petits encore jeunes, et que je ne m'étois pas trompé dans ma conjecture.

L'idée me vint d'employer son corps à les attirer hors du fourré. Dans ce dessein je la fis traîner et placer à une certaine

distance; ne doutant pas qu'ils ne vinssent à la piste se rapprocher d'elle, et que le mâle peut-être ne les suivit, ou pour la venger, ou pour les défendre.

Dans ce dessein je rapprochai de mon nouveau poste quelques-uns des chasseurs qui étoient à ceux de la droite et de la gauche, et nous nous retirâmes à trente pas du cadavre; prêts à tirer sur les animaux, s'ils avançoient. Mais ma ruse fut inutile, et nous passâmes vainement plusieurs heures à attendre.

A la vérité, les lionceaux, inquiets de ne plus voir leur mère, couroient de tout côté dans le fort, en grondant. Le mâle lui-même, séparé d'elle, redoubloit de rugissemens et de rage. Nous le vîmes un instant paroître sur la lisière des broussailles, l'œil en feu, la crinière hérissée et se battant fortement les flancs avec sa queue. Mais il étoit malheureusement hors de la portée de ma carabine; un de mes tireurs, posté plus avantageusement, le manqua. A ce coup de maladresse il disparut; et, soit qu'il craignit d'attaquer une troupe aussi nombreuse que la notre, soit qu'il

ne voulut point abandonner ses petits, ou qu'il eût été légèrement blessé, il ne se montra plus. Quoique les animaux de cette espèce, quand ils ont des petits, soient, comme je l'ai dit, plus féroces et plus intrépides que dans tout autre tems de l'année, cependant les mâles, dans cette circonstance, ne le sont jamais autant que les femelles; et cette vérité est connue des Sauvages.

Après avoir attendu inutilement et désespérant du succès de mon stratagême, je pris le parti de revenir à mon premier plan d'attaque. En conséquence je renvoyai tout le monde à son poste, et nous essayâmes de nouveau de faire foncer les bœufs dans le fourré, afin d'en déloger la famille. Mais ils étoient trop effarouchés. Tous se refusèrent à la manœuvre, et je me vis obligé d'y renoncer; quoique mes chiens, animés par le sang de la lionne qu'ils avoient flairé, donnassent avec beaucoup d'ardeur et montrassent un grand acharnement.

Nous avions employé à notre chasse une partie de la journée. Le soleil baissoit, et elle alloit devenir plus périlleuse. Je crus

donc prudent de songer à la retraite et de remettre au lendemain notre dernière victoire.

Les Sauvages transportèrent au kraal la lionne, dont ils vouloient se régaler. Moi, qui désirois sa robe, j'ordonnai auparavant de la déshabiller. Elle avoit quatre pieds quatre pouces six lignes de hauteur, à l'avant-train ; et dix pieds huit pouces de long, depuis l'extrémité du museau jusqu'à celle de la queue.

Lorsque l'animal fut écorché, Klaas endossa naturellement sa peau pour la porter jusqu'au kraal, où l'accompagnoit, avec exclamation, toute la horde : lui-même sembloit marcher en héros. J'observai ce nouvel Alcide, et tout éloigné que je fusse des lions de Némée, le rapprochement étoit si frappant, que je me surpris marchant d'une façon plus grave au milieu de cette fête véritablement renouvellée des Grecs. Si mon Klaas n'obtint pas tous les honneurs du fils d'Alcmène, c'est qu'apparemment un dieu plus puissant avoit dirigé ses coups. J'étois pour quelque chose

dans le plan d'attaque, et je fus, en effet, comblé d'éloges et de remercimens.

Le chef me pria d'accepter, au nom de la horde et pour gage de sa reconnoissance, quatre moutons et deux bœufs. Je pris les moutons, que je fis égorger à l'instant pour ajouter au festin qu'alloit fournir la lionne; mais j'abandonnai les deux bœufs à Klaas, qui effectivement les avoit bien gagnés. D'abord il les refusa et il s'obstinoit même à me les laisser. Mais quand je lui eus remontré qu'ils étoient donnés à la mort de la lionne, et que cette mort étoit son ouvrage, il n'hésita plus à s'en emparer.

Ce festin fut d'autant plus agréable qu'il étoit composé, en grande partie, de l'animal qui avoit causé tant de dégats. Je ne partageois point assurément le goût des convives pour cette chair. Cependant j'essayai d'en goûter, et la trouvai inférieure à celle du tigre.

Après le régal vinrent les divertissemens. On dansa, on chanta toute la nuit; et ces fêtes bruyantes, qui ne me permirent pas de me livrer un instant au sommeil, me rappelèrent aussi les jeux néméens.

Pendant la nuit, je n'entendis le rugissement ni des lionceaux, ni de leur père. J'en attribuois la cause au bacchanal affreux que faisoient mes Sauvages; et réellement, quand tous les lions de la contrée se fussent réunis dans la remise pour y gronder ensemble, je ne sais si leurs voix n'eussent pas été couvertes par le fracas et le tintamarre de la fête. Mais ce silence avoit une autre raison. Le mâle, effrayé des dangers qu'il venoit de courir, avoit profité des ténèbres pour se retirer avec sa famille ; et le matin, quand nous revinmes lui donner la chasse, nous trouvâmes creux-buisson.

Dès les premiers pas que firent mes chiens dans le fourré, je m'apperçus, à la manière dont ils quêtoient, que nous arrivions trop tard. Néanmoins, afin de m'en assurer, je fis tirer quelques coups de pistolet; dans l'espoir que les carnivores, s'ils y étoient encore, effarouchés du bruit, s'y feroient bientôt entendre, ou par leurs rugissemens, ou par l'agitation de leur course.

Cette précaution n'ayant rien produit, nous pénétrâmes avec circonspection dans

le fort, et n'y trouvâmes plus que les vestiges du dégât qu'avoit fait cette famille affamée. De tous côtés on voyoit des os épars ou en tas ; et le spectacle de ce charnier, en rappelant à la horde les pertes qu'elle avoit faites, mit chacun dans le cas de raconter et de déplorer les siennes.

Moi, pendant ce tems, je m'occupois de chercher les traces des lionceaux et de leur père, pour juger de la grosseur de l'un, ainsi que du nombre et de la grandeur des autres. Quoiqu'il y ait des exemples de lionnes qui d'une seule portée ont eu trois petits, celle-ci nous parut n'en avoir donné que deux; mais ils s'annonçoient pour être de la taille de mon grand chien Jager qui m'atteignoit à la ceinture, et par conséquent ils étoient déja redoutables et pouvoient faire beaucoup de mal.

Quant au père, à juger par l'empreinte de sa patte, qui étoit d'un tiers plus grande que celle de la patte de sa femelle, il devoit être de la plus grande taille.

Je ne sais quel est le critique qui s'étant égayé à donner sur moi quelques détails dans le *Journal de Paris*, 25 mai 1788,

après m'avoir mis *en présence avec un lion*, dit pompeusement que *nous nous mesurâmes de notre regard superbe, et que ma courageuse intrépidité le détermina enfin à la fuite.*

L'attitude est belle assurément ; mais en me prêtant un regard si puissant, il faudroit encore m'avoir donné la force et la massue d'Alcide ; et quoi qu'en pense mon critique, il est certain qu'à moins d'être un extravagant ou en délire, la première réflexion que fait un homme, quelque courageux qu'il soit, quand il se trouve devant un ennemi formidable, c'est de comparer ses forces avec celles de cet ennemi ; et s'il les sent fort inégales, nécessairement le sentiment du péril qu'il court doit lui faire impression. Voilà du moins ce que j'ai constamment éprouvé, et certes je me vante de n'être pas plus poltron qu'un autre. Oui, toutes les fois que je me suis trouvé *en présence* d'éléphans, de rhinocéros, de tigres, de lions, etc., j'avoue que, malgré la confiance que m'inspiroient mes armes, loin de m'être jamais, au premier instant, trouvé entièrement dé-

pouillé de crainte, je me suis, au contraire, toujours senti une palpitation violente et quelque trouble voisin de la peur. Mais cet instant est court, et ne m'empêcha jamais d'attaquer, bien certain de la supériorité que me donnoient et ma prudence et mes armes. Alors, écartant toute idée de danger, je marchois droit à l'ennemi quelque terrible qu'il fut, et ne cherchois plus qu'à le tuer, à le blesser ou tout au moins à le faire fuir, si c'étoit une bête féroce.

Attendre en embuscade un lion, le tirer lorsqu'il passe, c'est déja une chose qui n'est point sans danger; mais attaquer de front une lionne entourrée de son mâle et de ses petits, l'attaquer dans son fort impénétrable, c'est-là une audace qui dégénère en extravagance, quand d'avance on ne s'est pas procuré les secours en tout genre qui peuvent en assurer le succès. Encore ne sera-t-elle point pardonnable, si elle n'est pas commandée par une nécessité puissante.

Les Sauvages savent, par expérience, combien sont périlleuses ces sortes d'en-

treprises; aussi ne les voit-on jamais aller s'établir dans un canton où ils soupçonnent des nouveaux-nés. Malheur à la horde qui en est voisine. Chaque nuit presque elle verra ses troupeaux attaqués. C'est un tribut qu'il lui faudra payer; elle tentera rarement même de s'en garantir, et attendra plutôt patiemment que la jeune famille, cessant d'être à la charge de ceux qui lui ont donné naissance, les quitte pour aller s'établir ailleurs.

Sans la confiance extrême qu'avoit dans mes armes à feu la horde voisine du fourré, jamais elle n'eût osé me proposer une pareille attaque. Moi-même, quoique soutenu par tous mes chasseurs et par mon nombreux cortège, je n'aurois point hésité de m'y refuser, si, en me demandant cette grâce comme un grand service, elle n'eût consenti à en partager toute entière les périls avec nous.

Voilà le motif qui me détermina; et au reste je n'eus qu'à m'applaudir de mon expédition, puisque de quatre bêtes que nous avions à détruire, la plus redoutable fut tuée, que les trois autres prirent la fuite, et que,

pour comble de bonheur, il n'y eut personne de blessé ; et, ce qui me parut fort extraordinaire, pas même un seul des bœufs qui furent poussés dans le fort. Il est présumable que si nous avions tué le lion en premier, nous serions parvenus à détruire la famille entière ; mais si l'un des lionceaux l'eut été avant la mère, il n'est pas douteux qu'il en eût couté la vie à quelqu'un d'entre nous ; car la mort d'un des petits auroit infailliblement mis la mère en fureur ; et, bravant tous les dangers, elle se seroit jetée sur la troupe. J'avois aussi expressément recommandé de ne pas tirer sur les petits avant d'avoir tué les vieux.

Satisfait d'avoir délivré la horde d'un fléau, et n'ayant plus de motif de rester plus long-tems auprès d'elle, je fixai mon départ pour le surlendemain. Cette déclaration jeta l'alarme parmi mes gens. Ils venoient de retrouver chez les Namaquoises ces mœurs faciles et complaisantes que précédemment ils avoient rencontrées quelquefois dans d'autres peuplades ; et ce motif leur faisoit désirer de séjourner dans celle-ci. En quittant les Houzouânas, ils

avoient

avoient demandé de retourner au camp de l'Orange par le plus court chemin, et maintenant ils demandoient à rester sans aucun prétexte. Mais de pareilles requêtes étoient peu propres à me toucher. Je n'étois pas homme à changer mon plan, pour satisfaire aux plaisirs de gens dont j'avois tant à me plaindre; et en conséquence, je déclarai que je ne changerois pas de résolution.

Pour me rendre sur l'Orange, j'avois à choisir entre deux routes différentes. L'une consistoit à traverser à l'ouest, de gagner la mer, et de la suivre jusqu'à l'embouchure de l'Orange; de là, en côtoyant ses bords, de remonter jusqu'à ce que je retrouvasse mon camp de la giraffe. Par l'autre, je n'avois qu'à suivre la direction des montagnes; et comme elles couroient sud, et qu'elles me traçoient mon chemin, il devenoit à la fois plus sûr, plus facile et plus court.

J'inclinois d'autant plus fortement pour la première, qu'en parcourant ce fleuve, il me donnoit lieu d'en connoître le cours; chose que je désirois beaucoup. Mais dans

la disette où j'étois de tabac et d'autres provisions semblables, comment déterminer à un si long détour des gens qui, murmurant déja d'une diminution dans leurs rations, eussent bientôt été réduits à une privation totale? Comment y résoudre ces Grands Namaquois, qui, prêts à rentrer dans leur horde, y auroient tout à coup tourné le dos et s'en seroient éloignés de nouveau? Comment sur-tout entreprendre, avec une grande suite et de nombreux troupeaux, de traverser des plaines dont le passage, à la vérité, n'étoit ni plus âpre ni plus difficile que celui que nous avions fait; mais pour lequel, au lieu de ces infatigables Houzouânas, je ne me voyois que des hommes qui, pour la plupart, ne m'étoient d'aucune ressource, et qui avoient presque tous perdu ma confiance?

En suivant l'autre route, je savois du chef de la horde qu'après deux jours de marche, je rencontrerois une autre peuplade de sa nation; que celle-ci pouvoit me conduire à une troisième; et qu'ainsi de horde en horde, il m'étoit facile d'arriver, avec des guides sûrs, jusqu'à l'O-

range. Lui-même m'offrant de me faire accompagner jusqu'à la première par quelques-uns des siens, j'acceptai son offre, et je partis d'autant plus satisfait qu'arrivé au camp j'avois la faculté, si les circonstances me le permettoient, de reprendre et d'exécuter mon projet de côtoyer la rivière de l'Orange.

La plupart de mes gens s'étoient si exténués par les plaisirs de tout genre auxquels ils venoient de se livrer pendant leur séjour dans la horde, qu'un grand nombre ne pouvant suffire à la marche, restèrent en arrière, à différentes distances. Enfin, le nombre des traîneurs devint si considérable qu'après six lieues de route il me fallut arrêter et faire halte, dans un coude des montagnes où la chaîne, changeant de direction, tournoit au sud-est. La horde que nous quittions y avoit séjourné précédemment; aussi les pâturages étoient-ils épuisés, et n'y trouvâmes-nous que les premières pousses des nouvelles herbes.

Ce fut là qu'après avoir cessé pendant long-tems de voir des giraffes, j'en revis enfin pour la première fois. Mes guides

m'assurèrent que plus on avançoit à l'ouest et plus elles étoient rares; et en effet, en comparant le petit nombre de celles qui se montroient ici, avec la quantité que j'en avois rencontrée ci-devant dans les parties orientales, j'étois porté à croire qu'ils ne me trompoient pas.

A mon retour au Cap, Pinard m'assura qu'après notre séparation, ayant remonté l'Orange pendant plusieurs jours, il y avoit toujours vu des giraffes, mais jamais sur la rive gauche. Moi-même, je n'ai jamais entendu dire qu'on en ait trouvées sur celle-ci : d'où je conclus que dans cette partie méridionale de l'Afrique, le canton où vivent les giraffes est une bande d'environ quatre degrés, c'est-à-dire, l'intervalle qui sépare les deux fleuves des Poissons et de l'Orange.

Ce n'est pas pourtant qu'elles aient été reléguées là exclusivement par la nature et qu'il n'en puisse exister ailleurs. On en a vues à Galam, sur le Sénégal et à trois cents lieues de son embouchure. Au moins c'est ce que j'ai entendu dire à des gens dignes de foi. Nous lisons dans les voya-

geurs anciens que l'Inde elle-même en a eues; et si les voyageurs modernes n'en parlent pas, c'est que la race y aura été détruite, ou que, devenue moins nombreuse, elle se sera retirée au loin dans les déserts. Bruce parle aussi d'une giraffe qu'il a vue en Abyssinie; mais cependant il est très-douteux que ce voyageur ait vu en effet une giraffe, puisqu'il assure qu'elles ont les cornes de l'antiloppe.

Remis en marche le lendemain, nous apperçûmes, vers midi, un troupeau de bêtes à cornes qui nous annonçoit la horde que nous cherchions. Mais à notre aspect, les gardiens prirent l'épouvante, et ils se mirent à fuir vers le kraal, en chassant devant eux leurs bêtes le plus vîte qu'il leur étoit possible.

Cette fuite ne m'étonnoit point, et je devois m'y attendre. Indépendamment de notre nombre, le spectacle que nous présentions étoit fait pour effaroucher. Quoique nous fussions dans le mois de mars et que les chaleurs commençassent à être moins fortes, elles l'étoient cependant assez encore pour nous incommoder; et chacun de

nous continuoit de porter ces parasols dont j'ai parlé ailleurs, et qui assurément, par le coup-d'œil étrange qu'ils offroient, ne pouvoient manquer de devenir un épouvantail.

Je détachai mes guides après les fuyards, afin de les rassurer et de les arrêter avant qu'ils allassent porter l'allarme dans la horde. Effectivement ils m'attendirent, me témoignèrent de l'amitié, et allèrent prévenir leurs camarades sur mon arrivée. Plusieurs gens de ma troupe les accompagnèrent; et moi, pendant ce tems, je les suivis; mais je m'arrêtai à quelque distance du kraal, et j'y campai; me ressouvenant encore des nuits bruyantes de la précédente horde, et voulant qu'il me fût permis au moins de dormir dans celle-ci.

Hommes, femmes et enfans, tous vinrent me visiter. Le Sauvage ne connoît guère vis-à-vis des étrangers que deux sentimens: ou une méfiance outrée, ou une confiance sans bornes. Tout un ou tout autre, il n'admet point, dans ses rapports, de nuances intermédiaires. Ces détours astucieux que nous nommons prudence et cir-

conspection, lui sont étrangers. Aussi, comme il se montre à vous tel qu'il est, vous ne pouvez vous méprendre à ses procédés; et vous êtes averti de vous tenir sur vos gardes, ou invité à vous confier à lui avec sécurité.

J'indiquai, pour le lendemain, une chasse aux giraffes. Toute la horde y concourut, et fut employée à rabattre vers nous ces animaux. Nous eûmes le bonheur de tuer une femelle, qui, mesurée, avoit treize pieds six pouces de hauteur; ce qui, au rapport des Sauvages, est pour elles la plus grande taille. Notre femelle, à l'inspection de ses dents, fut jugée très-vieille; aussi sa couleur approchoit-elle beaucoup de celle des mâles. J'aurois bien désiré rencontrer une femelle avec son petit; j'aurois peut-être réussi à prendre le jeune animal vivant; j'espérois aussi que celle que nous venions d'abattre auroit un fétus, mais elle n'étoit pas pleine.

A mesure que je me rapprochois de mon camp, je me rappelois le besoin que j'avois de me procurer des bœufs. La horde en possédoit beaucoup; mais je ne pus en acqué-

rir que sept; parce que je manquois d'objets d'échange. Elle eût désiré du tabac et du dagha, (feuille de chanvre); et sur ces deux denrées, j'étois hors d'état de la satisfaire. Il me restoit encore assez considérablement de verroteries; mais elle n'en faisoit aucun cas.

Heureusement les femmes virent, parmi mes effets, certains grains rouges et blancs, de la grosseur d'une aveline, dont la bigarrure leur plut tellement que pour s'en procurer elles auroient donné tout ce qu'elles possédoient. Les hommes s'en montrèrent également amoureux. Je leur cédai aussi quelques douzaines de gros cloux, avec du fil de laiton pour faire des bracelets; et ces trois objets me suffirent pour mes échanges.

De pareilles remarques paroîtront peu importantes à la plupart de mes lecteurs; mais elles le sont beaucoup pour les voyageurs qui, comme moi, entreprendroient de visiter l'Afrique; et sous ce point de vue, je ne dois point les omettre.

En quittant la horde, je congédiai les guides qui m'y avoient amené; et j'y en

pris d'autres pour me conduire jusqu'à la plus voisine. Nous dirigeâmes notre marche vers l'est, en suivant la direction des montagnes; mais dans la route, il survint un accident qui faillit à devenir désastreux, et même à me coûter la vie.

Un de nos bœufs avoit pour charge des boëtes de quincaillerie. L'une d'elles, mal attachée apparemment, faisoit par son balottement un bruit qui inquiéta l'animal. Impatienté de ce cliquetis continuel, il fit un effort pour s'en débarrasser; et en effet elle tomba de la secousse. Mais les autres, dégagées et entraînées par sa chûte, tombèrent aussi, et firent par la leur un tel vacarme que le bœuf et tous ceux qui l'entouroient, se débandèrent et fuirent avec effroi.

L'épouvante se communiquant au reste du troupeau, tous, chèvres, moutons, chevaux, s'écartèrent chacun de leur côté. En un instant, le désordre fut dans la caravane; et les conducteurs eux-mêmes, entraînés par leurs bêtes qu'ils ne pouvoient arrêter, couroient et se dispersoient avec elles.

Le plus éloigné des fuyards étoit le bœuf porteur ; mais il venoit de s'arrêter, parce qu'il se sentoit encore gêné dans sa course par des courroies ; et ne pouvant réussir à s'en dépêtrer, il se débattoit et mugissoit avec fureur. Je piquai vers lui, dans le dessein de le repousser du côté de la caravane. Il ne répondit à mes efforts que par un coup de corne qu'il porta dans le flanc de mon cheval, et qui me déchira la jambe. Mais le pis de l'aventure, c'est que le cheval, se jettant sur le côté par un saut de mouton, me lança en avant à dix pas de lui, et prit la fuite.

Heureusement mon arme, dans ma chûte, ne m'échappa point des mains ; et ce bonheur me sauva la vie. Le bœuf, la tête baissée, se portoit sur moi pour me percer de ses cornes. J'armai mon fusil, et par un des plus heureux coups que j'eusse tirés jusqu'alors, j'étendis l'animal à quelques pas de moi.

Il appartenoit à l'un des Kaminouquois de ma suite. En ce moment, son maître accouroit à perte d'haleine pour le saisir et le ramener ; et il n'arriva que pour lui

voir rendre les derniers soupirs. Ce spectacle jetta le bon homme dans la désolation. Il se mit à pleurer comme un enfant, et à faire l'éloge de son bœuf, qui étoit le meilleur et le plus chéri qu'il eût jamais possédé, disoit-il, et dont il regretteroit la perte toute sa vie.

Cependant, quand je lui eus promis de lui en donner un autre, ou de lui payer le sien d'après son estimation, ses larmes tarirent tout-à-coup, et ses lamentations cessèrent. Cet homme inconsolable se consola même si promptement qu'ayant appelé quelques-uns de ses camarades, il se mit avec eux à écorcher son meilleur ami et à le couper en quartiers, pour commencer à s'en régaler dès le jour même.

Pendant ce tems, je faisois ramasser mes effets épars de tous côtés sur le terrain. Cette opération employa beaucoup de tems, et elle fut même si longue que dans notre journée nous ne pûmes faire que cinq lieues. La journée du lendemain ne nous avança guère davantage; mais ce fut par un accident d'un autre genre, par l'effet d'un de ces vents affreux de sud-est, qui sont l'un

des phénomènes les plus étonnans et l'un des plus redoutables fléaux de l'Afrique.

Il s'annonça dès le matin; et bientôt, augmentant d'intensité de moment en moment, il nous apporta des nuages de sable et de gravier qui nous aveugloient et nous empêchoient d'avancer. Sa violence, accrue encore par la résistance que lui opposoient les hautes montagnes que nous avions à l'est et à travers lesquelles il étoit obligé de s'engouffrer, devint telle enfin qu'il fallut faire halte.

On déchargea les bœufs; on mit tous nos ballots en tas, et on les couvrit de grosses pierres pour empêcher qu'ils ne fussent emportés.

Quant à nous, il nous fut impossible de dresser une tente : ainsi, sans asile et sans abri, notre seule ressource fut de rester assis ou couchés par terre, ne respirant que du sable et aveuglés par lui.

Le soir, nous nous entourâmes, à notre ordinaire, de grands feux; mais le vent n'ayant point diminué, le bois fut si vîte consumé que nous fûmes contraints de nous en passer pendant les trois quarts de la nuit.

Cependant, nous avions tout à craindre des bêtes féroces, et nous en avions apperçu dans notre marche beaucoup de traces. Vainement même eussions-nous tenté de les écarter par le bruit de nos fusillades; le mugissement du vent étoit si considérable qu'il les eût étouffées et rendues inutiles.

Cette nuit se passa dans ces agitations et ces transes. Nous attendions avec impatience le retour du soleil; mais loin que sa présence rétablit le calme dans l'atmosphère, la violence des vents ne fit que s'accroître encore et redoubler de fureur, à mesure qu'il s'élevoit sur l'horison, et quoiqu'il n'y eut dans l'air aucun nuage, cependant il étoit obscurci par des tourbillons de sable qui, pressés les uns par les autres et passant au-dessus de nos têtes, obscurcissoient l'atmosphère.

Ce que nous éprouvions n'étoit ni un orage, ni une tempête, ni un ouragan; c'étoit un vrai et épouvantable typhon. Paterson, qui en a éprouvé un pareil au-delà de l'Orange, dit qu'autour de lui des arbres furent déracinés. Il n'y avoit point d'arbres

auprès de nous; mais j'y voyois le vent former, en tourbillonnant, des cavités profondes, enlever au loin les terres et les sables, et les laisser retomber en pluie sur nous; tout ce que nous apprêtâmes pour notre nourriture étoit tellement couvert de sable, qu'il nous étoit impossible d'en manger.

A cette gêne insupportable se joignoient les inquiétudes que me donnèrent nos troupeaux, qui, ramassés tous en peloton, restoient immobiles sans vouloir manger; et le pis de l'aventure, étoit que nous n'avions pas une goutte d'eau dans les environs de notre camp. Tel étoit l'effet fâcheux des circonstances où nous nous trouvions. Forcé de m'arrêter tout-à-coup dans ma marche, je n'avois point été maître de choisir une position plus favorable.

Vers midi, voyant que le vent ne cessoit point, nous prîmes le parti de nous remettre en marche, vers un groupe de montagnes que nous avions au sud-est. La horde où je me proposois de me rendre, étoit encore éloignée de trois lieues à peu

près, et pour la gagner, dans ce moment, il eût fallu marcher absolument contre le vent, ce qui auroit été impraticable.

J'ordonnai donc le départ. On découvrit mes ballots qui étoient ensévelis sous le sable; on chargea les bœufs, et nous partîmes. Mais quoique nous eussions le vent un peu de côté, il nous gêna beaucoup dans notre route; en vain mes Sauvages cherchoient-ils à conduire les bœufs en droite ligne vers les montagnes; l'impétuosité du vent étoit si terrible, que ces pauvres bêtes, malgré tous leurs efforts, dérivoient insensiblement, ainsi que nous-mêmes; de sorte que souvent nous avions le dos tourné à la direction que nous nous proposions de suivre.

Ce que je dis ici ne surprendra point les gens qui auront voyagé dans les parties méridionales de l'Afrique. Ils savent combien y sont terribles les effets de cet effroyable vent de sud-est; et ils n'ignorent pas que si certains cantons et sur-tout certaines montagnes n'ont aucune sorte de végétation quelconque, et par conséquent sont

inhabitables, c'est qu'ils y sont particulièment exposés.

Enfin cependant, celui-ci s'appaisa vers le soir. Le calme renaquit, et nous eûmes une nuit tranquille ; ce moment de relâche fut pour nous un vrai bonheur, et il sauva la vie à nos troupeaux. Le lendemain, avant le jour, nous nous remîmes en marche vers une horde namaquoise, où nous fûmes à peine arrivés que le vent recommença de plus belle.

En approchant du kraal, je ne fus pas peu surpris de me voir accueilli comme un homme de connoissance. J'appris que plusieurs de mes gens de l'Orange étoient venus, il y avoit deux mois, y négocier des bœufs pour moi ; et tout récemment le chef avoit envoyé au camp quelques-uns des siens pour s'y procurer du tabac et des quincailleries qu'ils me montrèrent et que je reconnus pour être des miennes.

De retour depuis quinze jours au plus, ils me donnèrent des nouvelles de Swanepoel et de ses camarades. Tous, après m'avoir attendu avec impatience, commençoient

çoient à s'inquiéter sur mon compte. Du reste, le canton, depuis mon départ, étoit totalement changé. Les pluies y avoient couvert la terre de verdure, et par-tout les bords du fleuve étoient embellis par de superbes pâturages. Aussi Swanepoel avoit-il fait revenir les bœufs qui me restoient encore dans la horde de Bernfry; et il les faisoit parquer tant avec ceux qu'il avoit acquis par ses différens marchés qu'avec ceux que je m'étois procurés à mon passage dans diverses hordes, et qui, d'après les engagemens des vendeurs, y avoient été conduits fidellement.

Ce nom de Bernfry, qui depuis quatre mois retentissoit pour la première fois à mon oreille, sembloit m'annoncer quelque nouvelle sinistre. Mon pressentiment ne me trompoit point. On m'apprit encore que ce méchant homme, irrité de ce que, pendant mon absence, je ne lui avois pas confié la surintendance de mon camp, s'en étoit vengé par une manœuvre abominable.

Quand Swanepoel étoit allé, avec quelques hommes, dans les hordes voisines, pour y négocier des échanges, lui, sous

prétexte de leur servir de guide, il s'étoit offert à les accompagner; et le résultat de ces voyages avoit été que prévenant d'avance les vendeurs, tout ce qui s'étoit acheté pour moi avoit été payé plus du double de sa valeur.

Comme il me croyoit toujours dans la résolution de ne revenir sur l'Orange que pour recommencer un nouveau voyage, et qu'il pensoit me mettre dans l'impossibilité de l'entreprendre si je manquois de marchandise de traite, il avoit cherché à épuiser et à consommer les miennes; et certes, si le malheur des circonstances ne m'avoit pas déja déterminé à retourner au Cap, ce projet perfide étoit bien capable de m'y forcer.

Pour m'acquitter envers le Kaminouquois dont j'avois tué le bœuf, quelques jours auparavant, j'en achetai un, que je lui livrai; et quant au sien, la précipitation avec laquelle on l'avoit dépecé ayant empêché de prendre toutes les précautions nécessaires pour sa conservation, je le fis distribuer à la horde.

Le vent continua de souffler pendant trois

jours entiers ; et comme j'étois décidé à ne me remettre en route que quand il seroit entièrement appaisé, je séjournai dans ce lieu. Cependant, ce délai ne fut pas pour moi un tems entièrement perdu, malgré que le vent nous incommodât beaucoup par la position des montagnes contre lesquelles nous nous trouvions adossés, et de dessus lesquelles il se précipitoit avec fureur sur notre camp. J'entrepris quelques chasses qui furent heureuses, et qui spécialement me procurèrent, pour ma collection, deux espèces d'animaux charmans que je ne connoissois point encore.

L'un, du genre des écureuils, mais moins gros et plus allongé que l'écureuil du Canada qu'a décrit Buffon, est une espèce nouvelle. Sa couleur est isabelle sur le dos et les côtés ; il a le ventre blanc avec la queue blanche et isabelle ; et il porte de chaque côté, sur le flanc, une bande blanche qui en suit toute la longueur. Du reste, son pelage approche davantage, par sa nature, des pointes du porc-épic que du poil de l'écureuil. Celui de la queue, long et touffu, a, par sa longueur même, une

sorte de flexibilité ; mais sur le corps, il est dur et rude ; et même, lorsqu'on le frappe avec une baguette, il produit, en s'entrechoquant, un bruit sonore qui approche de celui que prennent les piquans du porc-épic. L'animal a, comme l'écureuil, tous ses mouvemens légers et plein de grâce ; et, comme lui, il étale, quand il court, sa jolie queue. Les Grands Namaquois le nomment *aguimp*. Du même coup, je tuai le mâle et la femelle. Celle-ci ne différoit de l'autre que par un peu moins de grandeur et par une couleur plus grisâtre. Je donnerai dans la description des quadrupèdes d'Afrique, la figure de ce joli petit animal.

Le second quadrupède, qui m'étoit alors entièrement inconnu, est une espèce de vivera ; du moins, je le jugeai tel. Mes Hottentots colons le reconnurent tous pour être un *muys-hond*, nom que les habitans du Cap donnent généralement à tous les petits quadrupèdes carnassiers. Ils m'assurèrent en outre, qu'il étoit très-commun dans plusieurs endroits de la colonie ; je ne me rappelai cependant pas de l'y avoir jamais ni

vu ni rencontré ; son corps étoit de la force de celui d'un chat de six mois ; il avoit le museau très-alongé ; la mâchoire supérieure débordant l'inférieure de près de huit lignes, lui formoit une espèce de groin mobile, absolument semblable à celui du coati de la Guyanne. Les pieds de devant sont armés de quatre grands ongles arqués et très-pointus, tandis que ceux de derrière en ont cinq, qui, au contraire, sont courts et émoussés. Tout le pelage de la partie supérieure du corps, sur un fond d'un brun clair mêlé de beaucoup de poils blancs, porte des bandes transversales d'un brun foncé. Le dessous du corps et le dedans des jambes sont d'un blanc roussâtre ; la queue, très-charnue et plus longue que les deux tiers de la longueur du corps, est noire à son extrémité ; du reste elle est brune, mêlangée de poils blancs.

Cet animal se sert de ses griffes de devant pour se creuser, en terre, des trous très-profonds, où il demeure caché pendant le jour, n'en sortant qu'au soleil couchant pour aller chercher sa nourriture.

Je pris, dans le même canton, une

chauve-souris bien particulière ; elle entra un soir dans ma tente et éteignit ma lumière en se jetant dessus. Cette espèce mérite, à bon droit, le nom d'oreillarde ; car elle a quatre oreilles, du moins quatre conques, dont deux l'une dans l'autre, pour chaque oreille ; les deux extérieures, très-étendues, et servant comme d'enveloppe aux intérieures, ont deux pouces huit lignes de hauteur, et ont, à peu de chose près, la même largeur lorsqu'on les étend ; sur le nez s'élève encore une membrane, haute d'un pouce quatre lignes, et qu'on prendroit pour être aussi une conque d'oreille, car elle en a absolument la forme. Cette membrane du nez, ainsi que les oreilles et les aîles de l'animal, sont entièrement d'un roux ferrugineux, plus lavé en-dessous qu'en-dessus ; le corps de cette chauve souris n'a que trois pouces de longueur, et il est couvert d'un poil très-fin, dont la couleur est grisâtre. L'envergure de la pointe d'une aîle à l'autre, est de huit pouces. Le lecteur me pardonnera ces petits mesurages : je ne les aime pas plus que lui ; mais ils m'ont paru nécessaires

ici, afin de lui donner une idée précise de la longueur extraordinaire des oreilles de cet animal, qui, de tous ceux que nous connoissons, est très-certainement celui qui les a les plus étendues, puisqu'elles ne sont que de quatre lignes moins longues que le corps entier.

Quand le vent fut tout à fait appaisé, les animaux sauvages, et sur-tout les zèbres isabelles, reparûrent dans la plaine. Depuis long-tems j'étois très-empressé d'avoir un de ceux-ci; et malgré tous mes efforts, je n'avois pu encore y réussir. J'employai de nouveau une journée toute entière à les chasser. Je les poursuivis même jusqu'à plus de sept lieues de la horde; mais il me fut impossible de les joindre; et après bien des fatigues inutiles, je me vis obligé d'y renoncer.

Ce quadrupède farouche et inabordable est, avec quelques oiseaux du haut vol, le seul de tous les animaux d'Afrique que j'ai vu, sans pouvoir me le procurer. Ne l'ayant point eu en ma puissance, je n'ai rien à en dire que ce que j'en ai écrit ailleurs; et je lui conserve son nom de zèbre isabelle, en

attendant que des voyageurs plus heureux lui en aient donné un autre.

Je ne quittai point la horde sans y prendre des guides. Ceux-ci, par une traite de sept ou huit lieues, me conduisirent vers un torrent désséché, sur les bords duquel ils me laissèrent, et qu'ils m'assurèrent être cette Rivière du Lion que j'avois traversée, plus à l'est, dans le commencement de mon départ. S'il est difficile, en Afrique, de s'assurer du cours d'une rivière qui coule, il l'est bien plus encore pour celle qui est entièrement à sec. Je m'en suis rapporté aux Sauvages sur le nom de celle-ci; et c'est d'après leur témoignage que je l'ai indiquée sur ma carte. Au reste, je doute très-fort que ce soit la même rivière; mais il pourroit bien se faire que c'en soit encore une autre, à laquelle on ait donné le nom de Lion; comme il y a en effet dans cette partie de l'Afrique plusieurs rivières ou torrens qui ont cette dénomination. Il suffit d'ailleurs qu'un Colon rencontre un lion, un éléphant, un buffle ou tout autre animal sur le bord d'une rivière, pour lui en donner aussi-tôt le nom. Et voilà comme

il se trouve, au Cap de Bonne-Espérance, plusieurs Rivières des Eléphans, des Buffles, des Lions, ainsi que plusieurs *Zout Rivieren*, (Rivières Salées), etc. Ce qui est bien capable de produire quelques erreurs géographiques, sur-tout dans un pays aussi montagneux et où il est impossible de suivre le bord des rivières.

Des bords de celle-ci, nous nous dirigeâmes, par le plus court chemin, vers l'Orange : nous n'y arrivâmes qu'au milieu de la nuit; mais la joie de retrouver enfin la rivière sur laquelle étoit mon camp, répandit dans ma caravane une ivresse qui tenoit de la folie, et qui, prolongée jusqu'au jour, nous empêcha tous de nous livrer au sommeil. On ne parloit plus que du moment d'arriver. Si j'en avois cru l'impatience générale, je serois parti à l'instant même. Déja l'on croyoit toucher au camp; et cependant nous avions encore bien du chemin à faire pour y parvenir, quoiqu'il ne fallût plus que suivre et remonter la rivière.

Il n'étoit point possible à ma caravane de côtoyer de près ses bords, à cause du

grand nombre d'arbres et de buissons qui les embarrassoient. Elle marcha à une certaine distance ; tandis que moi et mes chasseurs, dans l'espoir de tuer quelques hippopotames, nous ne quittâmes point le fleuve ; les uns le côtoyant sur la rive droite, les autres sur la gauche.

Avec cette ordonnance de marche, nous fîmes deux campemens. Enfin, le troisième jour, les Grands Namaquois, se trouvant près de leur horde, ils me demandèrent la permission de me quitter ; et moi, assuré de leur faire plaisir, je voulus les y accompagner, et les remettre, pour ainsi dire, entre les mains de leurs camarades.

Ce n'est pas tout. Curieux de connoître l'effet que produiroit dans le kraal la surprise de notre retour, je défendis que personne ne prît les devants pour m'annoncer ; et l'on étoit effectivement si éloigné de nous attendre, notre arrivée fut si subite et si inattendue qu'en nous voyant tout le monde resta immobile d'étonnement.

Au moment de stupeur succédèrent les cris, l'agitation, les hurlemens, et tous ces mouvemens désordonnés qui, chez les

Sauvages, démontrent les transports de leur joie. Bientôt tout le kraal se ressentit du désordre de cette exaltation. Chacun s'applaudissoit de retrouver des camarades, des amis, des parens qu'on avoit cru perdus et qu'on désespéroit de revoir jamais. On les pressoit, on les accabloit de caresses; et ceux-ci, avouant bonnement que je les avois conduits au bout du monde, augmentoient encore l'enthousiasme, en racontant les merveilles dont ils avoient été témoins.

L'intérêt qu'excitoit leur récit attiroit autour d'eux la foule. Interrompus à chaque instant par vingt personnes qui leur faisoient chacun une question différente, ils reprenoient leurs discours, ajoutoient, exagéroient, confondoient les aventures et les circonstances, et mettoient dans leurs récits un désordre qui, par cela même qu'ils étoient incompréhensibles, excitoient un ravissement et un extase universels.

L'effervescence de ces sentimens dura tout le jour et ne fut interrompue que par les divertissemens bruyans de la nuit. Je ne me flattois guère de goûter les douceurs du

sommeil au milieu de gens dont le tumulte et les cris sont toujours en raison du plaisir qu'ils ressentent, et chez qui une fête a l'apparence d'alarme et de combat. Ainsi, loin de songer à me retirer dans ma tente, je restai parmi eux et ne m'occupai que de jouir du spectacle qu'ils me présentoient.

Mais c'étoient sur-tout les narrateurs qui m'intéressoient de préférence. Assez instruit de leur langue pour entendre ce qu'ils disoient, je m'amusois infiniment de leurs récits. Quoiqu'ils ne racontassent que des événemens qui m'étoient connus, néanmoins leur génie brut les circonstancioit par des réflexions et des détails si extraordinaires; il les ornoit d'images poëtiques si sublimes et si extravagantes; enfin, il leur donnoit un air si bisarre et si nouveau qu'en les entendant je croyois écouter des fables. Jamais, jusqu'à ce moment, je n'avois goûté un pareil plaisir; et j'avoue franchement que de toutes les nuits que m'ont données mes deux voyages, celle-ci a été sans contredit l'une des plus agréables.

Au lever du soleil, tandis que tout le monde se retiroit pour dormir, moi je

pris mon fusil, et j'allai chercher fortune sous les arbres du voisinage. Je n'y trouvai rien qui pût servir à augmenter ma collection; mais le hasard m'y fit faire un coup très-extraordinaire, et dont il n'y a peut-être aucun chasseur qui puisse se glorifier.

Je m'étois assis au pied d'un arbre; mon fusil entre mes jambes droit devant moi, la crosse appuyée contre terre, et une main sur la détente. De l'autre main je tenois une feuille sur le tranchant de laquelle je soufflois à la manière des oiseleurs, pour attirer les petits oiseaux; une espèce de rouge-gorge vint effrontement se poser sur mon chapeau, de là sautant sur la bouche de mon fusil, un pied sur chaque canon, elle resta immobile et très-attentive au bruit de la feuille que j'agitois; ramage nouveau pour elle!

Dans des contrées désertes, un animal qui n'a point encore vu d'hommes, peut, par inexpérience, ne pas s'effaroucher, quand il en verra un; sur-tout si cet homme est en repos et sans mouvement.

Quelque fût le motif de la familiarité de

celui-ci, sa hadiesse m'étonna tellement que, machinalement et sans réflexion, ayant appuyé la main sur la détente, je fis partir le coup. Je crus que l'oiseau seroit haché en mille pièces. Quelle fut ma surprise de le voir enlevé à trente pieds au-dessus de ma tête, dans une direction presque droite, et retomber à quelques pas de moi ?

Je courus le ramasser. Les bouts des pennes étoient seulement un peu brûlés; il me parut haletant et très-effrayé; mais peu à peu il revint à lui, et après m'être convaincu qu'il n'avoit reçu aucune blessure, je lui rendis la liberté, dont il profita sans qu'il parut souffrir en rien. Il est probable que la colonne d'air qui remplissoit le canon, étant chassée par l'explosion, aura d'abord frappé l'oiseau, qui, par un mouvement d'aîle, se sera en même tems écarté de la direction du plomb meurtrier, qui aura passé en masse sans l'atteindre pendant que le feu seulement, occupant une bien plus grand espace, lui aura grillé le bout des pennes des aîles et de la queue.

Les bœufs qu'au moment de mon départ

j'avois loués dans la horde, me devenant inutiles, tant parce que mes effets étoient considérablement diminués que parce que je me trouvois à une journée de mon camp, je les remis à leurs maîtres ; en invitant ceux-ci à venir, dans quelques jours, et lorsque leurs divertissemens seroient entièrement finis, me demander et recevoir le prix de leurs services.

Assurément ces services étoient bien peu de chose ; on en a vu la preuve ci-dessus ; et loin de m'applaudir d'avoir à mes ordres de pareils compagnons de voyage, mille fois j'avois désiré d'être délivré d'eux. Mais des momens arrivent où tout s'oublie. Ces hommes qui, par leur poltronerie et leur nonchalance m'avoient tant impatienté, à-présent qu'ils ne m'étoient plus nécessaires, me paroissoient n'être plus les mêmes. Je les voyois avec d'autres yeux, et les excusois à mes propres dépens.

Pourquoi, après tout, auroient-ils épousé ma passion pour une science qui leur étoit si étrangère. Tranquilles par tempérament et par habitude, sans désirs aucuns, ils ne devoient point avoir mes folies. Combien

de fois en rejetant leur sagesse, dupe des belles promesses des hommes, de leurs perfides mensonges; combien de fois j'ai rappelé, mais en vain! les momens perdus à les servir : bien résolu de ne plus échanger mon sommeil et ses douceurs obscures, contre leurs louanges fades et insipides, et la sorte de fumée qu'ils vous soufflent au visage.

Après avoir fait quelques largesses aux femmes et aux enfans de la horde, je revins avec ma troupe à la rivière, et nous continuâmes de la remonter. Quoique cette nouvelle route fût dans des lieux que chacun de nous avoit parcourus cent fois, personne néanmoins ne les reconnoissoit; tant le changement de saison et le retour de la sève avoient fait succéder d'éclat et de richesse à la stérilité dans laquelle nous les avions laissés à notre départ.

Peut-être même eussions-nous, sans nous en appercevoir, dépassé le camp; d'autant plus, qu'étant placé par delà les arbres qui bordoient l'autre rive, il nous étoit caché. Enfin, nous nous trouvâmes en face; et ce fut au tombeau de ce Kaminouquois dévoré

par

par un lion, que nous nous reconnûmes.

A la vue du terme de tant de courses, l'allégresse ne se contint plus. Mes gens poussèrent de grands cris pour appeler et avertir leurs camarades; et en même tems je fis faire une décharge de toute notre mousqueterie. Ce double signal fut entendu. On y répondit par des hurlemens semblables; et dans un instant je vis toute la troupe du camp accourir sur la rive, se jeter à l'eau, et passer de mon côté pour me témoigner sa joie et revoir ses amis. L'entrevue des deux bandes ne pouvoit manquer d'être bruyante. Ce fut le même hourvari que la veille.

Swanepoel seul étoit resté sur le rivage. Trop vieux et trop pesant pour nager, il tendoit les bras vers nous, et crioit qu'on vînt le prendre avec le radeau. Dans la joie et la surprise générale, personne n'avoit songé à lui. Enfin, on alla le chercher; et le vieillard, en se jettant dans mes bras, les larmes aux yeux, me raconta tout ce que mon absence lui avoit causé d'inquiétudes.

Ces quatre mois étoient devenus pour lui

un siècle ; et quoique je lui eusse dit de m'attendre cinq ou six, il avoit hésité s'il ne retourneroit pas au Namero ; d'autant plus que les Sauvages qui étoient venus lui amener les bœufs achetés par moi dans ma route, lui avoient dit qu'avec les manières amicales que je savois employer vis-à-vis différens peuples, je pouvois aller si loin que peut-être il n'entendroit plus jamais parler de moi.

On nous trouva changés et maigris ; et, après les fatigues énormes que nous avions essuyées, je ne devois point être étonné de la remarque. Brûlé, pendant le jour, par un soleil dévorant, obligé de marcher continuellement à travers des rochers ou des sables, couché, la nuit, sur une simple natte, n'ayant ordinairement pour boisson que de l'eau saumâtre, certes cette vie, quoiqu'on en dise, n'avoit point été celle d'un *satrape* : et néanmoins je ne me plaignois point de l'avoir menée. Jamais même, malgré ma maigreur, je ne m'étois porté aussi bien.

Je traversai la rivière sur le radeau, et me retrouvai enfin dans mon véritable camp.

Ce moment fut délicieux pour moi. Il me sembloit rentrer, après un long exil, en possession de mon bien. Les chiens que j'y avois laissés me reconnurent. Ils sautèrent à moi avec impétuosité et me firent mille caresses.

Dans de pareils instans, les plus petites bagatelles sont des jouissances. Pendant mon absence, Swanepoel avoit laissé la poule couver ses œufs. Elle avoit seize petits déja très-forts. Les chiens que je ramenois, n'étant point habitués à cette volaille, sautèrent dessus, et du premier bond en étranglèrent trois; la mère et le coq, chose étrange, se mirent à défendre le reste, ce qui nous donna le tems d'arriver. Dans nos basse-cours, nous ne voyons jamais les coqs défendre leurs poules en pareil cas, et encore moins se mêlent-ils des poussins; cela viendroit-il de ce que le mien n'ayant qu'une femelle, il devoit y être naturellement plus attaché, et que, par la même raison, n'ayant jamais vu un autre coq caresser sa compagne, il devoit la chérir davantage et aimer beaucoup plus ses petits. Quoiqu'il en soit, nous voyons

généralement tous les oiseaux sauvages et et qui n'ont qu'une femelle, la défendre opiniâtrement, et prendre le plus grand intérêt à leurs petits; tandis que dans l'état de domesticité, où nous laissons plusieurs femelles en commun aussi à plusieurs coqs, ceux-ci ne montrent pas le même attachement aux femelles et encore moins aux petits qu'elles ont produit. Le coq, dans l'état sauvage, auroit-il plusieurs femelles? c'est ce que nous ignorons; Sonnerat, à qui l'histoire naturelle doit beaucoup, a rapporté des Indes, un coq et une poule sauvages, qu'il croit être l'espèce primitive de ceux que nous possédons dans l'état de domesticité. Mais il ne nous apprend rien sur les mœurs de cet oiseau. Je n'ai point trouvé en Afrique l'espèce ni même le genre de nos coqs, du moins dans l'état de nature. J'ai vu dans plusieurs cabinets de l'Europe, des coqs et poules sauvages, absolument différens de celui qu'a rapporté Sonnerat, et qui sont des espèces particulières. J'en donnerai les portraits dans mon ornithologie.

Un de mes premiers soins fut d'aller vi-

siter la peau de ma giraffe. Elle m'avoit coûté trop de peines pour que je ne fusse pas jaloux de la conserver. Exposée depuis six mois sur un échafaud, j'avois à craindre qu'elle ne fût endommagée. Je n'en approchai qu'en tremblant ; mais à mon inquiétude succéda bientôt la joie, quand je la vis entièrement desséchée et dans un état d'intégrité et de conservation parfaites.

Peut-être eût-il été dans l'ordre de visiter le troupeau avant la giraffe ; puisque c'étoit là vraiment l'objet intéressant pour moi. Cependant, je ne m'en occupai qu'en seconde instance. Il paissoit dans les environs, et les pâturages étoient superbes. Quelques chèvres avoient mis bas ; mais tous mes anciens bœufs étoient morts successivement, à l'exception de cinq, qui, sans être malades, languissoient néanmoins encore. Malgré tous les soins que Swanepoel s'étoit donnés pour m'en acheter d'autres, il n'avoit pu s'en procurer que dix-sept, avec trois taureaux ; et heureusement ceux-ci étoient en bon état.

Ces différentes inspections m'avoient fait appercevoir, parmi les gens attachés à mon

service, une trentaine de visages nouveaux. Je vis de même, à peu de distance du camp, un certain nombre de huttes étrangères ; et je demandai l'explication de tout cela. On me répondit qu'une partie des nouveaux venus étoient des Sauvages des hordes voisines, envoyés pour demander du tabac.

Quant aux huttes, elles avoient été construites par d'autres Sauvages, qui, pour être défendus avec sûreté contre les Boschjesman, étoient venus s'établir sous la protection de Swanepoel, et avoient élevé un petit kraal à côté du camp.

Ainsi, dans l'enfance des nations, se sont formées les villes. Quelques individus foibles cherchent un asile auprès du fort. Peu à peu la société augmente ; le commerce y attire des étrangers ; et l'association s'accroissant insensiblement en nombre, en puissance et en richesse, elle devient un peuple et se donne un gouvernement. C'est le piège où souvent finit leur bonheur.

Bernfry avoit appris dans sa horde que je venois d'arriver. Oubliant les plaintes que j'avois à lui faire, il venoit me visi-



LE SINGE NOIR.



ter. Fort mal reçu cette fois de Swanepoel et de moi, il écouta tout sans mot dire, et me tourna le dos. Il me parut que cet essai malheureux alloit me délivrer à jamais de ses friponneries.

Dans les différentes courses que Swanepoel et Klaas Baster avoient faites pour me procurer quelques bœufs, ils avoient tué un gros singe, d'une espèce particulière, dont ils avoient parfaitement conservé la dépouille, à ma manière. Cet animal, haut de deux pieds et demi, est couvert d'un poil brun-noir, aussi roide que celui du cochon; ses deux yeux, placés très-haut et à fleur de tête, lui donnoient un caractère de figure tout à fait différent de celui des autres singes; Swanepoel me dit qu'il avoit tué celui-ci dans une troupe très-considérable d'autres animaux de la même espèce; mais qu'il lui avoit paru qu'il y en avoit dans le nombre de beaucoup plus gros.

Depuis le moment de mon arrivée, mes gens avoient été occupés à décharger les bœufs de la caravane et à passer, sur le radeau, mes équipages et mes ballots. Il restoit encore l'opération la plus importante;

celle de conduire au camp les bœufs eux-mêmes. On s'étoit flatté de leur faire traverser la rivière à la nage. Mais, comme jamais ils n'en avoient vu une aussi large, ils s'étoient effrayés de la traversée et s'y refusoient tous. En vain on avoit mis à l'eau quelques-uns de ceux du troupeau, pour les déterminer par l'exemple; en vain on avoit employé tous les moyens possibles, et jusqu'aux coups; ils résistoient toujours. Enfin, comme la nuit approchoit, on résolut de tenter une dernière ressource.

Un peu plus haut, en remontant, étoit un endroit où la rivière, ayant une île, se partageoit en deux bras. Il étoit à présumer que quand les animaux verroient une largeur moins considérable, ils seroient moins effrayés et se mettroient sans peine à la nage. Au moins nous nous en flattions; et dans cette espérance je les fis conduire au lieu désigné, avec un nombre d'hommes suffisant pour les garder pendant la nuit, et avec ordre de tenter la traversée, au lever du soleil.

D'après ces dispositions, je crus tout prévu, et j'allai me coucher sans inquié-

tude dans mon charriot. J'y dormois encore fort tranquillement, le lendemain matin, quand Klaas vint brusquement m'éveiller et me crier de me lever sans délai.

Ma première pensée fut qu'il étoit bien aise de m'annoncer le passage du troupeau; et je lui demandai si l'on avoit eu beaucoup de peine. « Il ne s'agit point de cela, me » dit-il; tout est perdu. Pendant la nuit, » les gardiens se sont endormis, et ils ont » laissé éteindre leurs feux. Les Boschjes- » man, qui étoient à l'affut, ont profité de » ce sommeil pour enlever le troupeau en » entier.

» Par hasard, l'un des dormeurs s'est » éveillé. Il s'est apperçu du vol et a crié » aux armes. Tous ont couru après les ma- » raudeurs; mais ceux-ci étoient en si grand » nombre, et leur arrière-garde, qui pro- » tégeoit la marche des autres, a décoché » tant de flèches qu'après quelques fusilla- » des, nos gens sont revenus sur leurs pas, » ramenant seulement trois bœufs très-mal- » traités, qui étoient demeurés en arrière. » Il ne nous reste plus qu'une ressource;

» c'est de courir en force après les voleurs. » Mais il faut partir sans délai, et ne pas » perdre un instant ».

Cet accident devenoit très-fâcheux pour moi dans les circonstances, non seulement par la perte considérable qu'il m'occasionnoit, mais encore parce qu'en me privant des animaux que je destinois à renouveller mes attelages, il m'ôtoit les moyens de retourner au Cap.

A peine la nouvelle en avoit-elle été divulguée dans le camp que mes gens, toujours prévenus contre les Houzouânas, firent tomber les soupçons sur eux. A les entendre, c'étoit ces brigands seuls qu'il falloit en accuser ; c'étoient eux qui, après de feintes démonstrations de service, nous avoient suivis à la piste, et qui, saisissant le moment de mon absence, en avoient profité pour enlever ce que je n'étois point à portée de défendre.

Je ne croyois point à ces inculpations ; et l'événement prouva qu'elles n'étoient nullement fondées. Mais je n'avois garde de perdre mon tems à les réfuter. Peu m'importoit de connoître les auteurs du crime ;

l'intéressant pour moi étoit de leur arracher leur vol, et je ne pouvois y parvenir qu'en suivant le conseil de Klaas.

Mes ordres furent donnés en conséquence. Incertain du tems que dureroit l'expédition, mais assuré qu'elle ne réussiroit qu'en y mettant beaucoup de célérité, je fis équipper un bœuf, sur lequel on mit ma canonnière, mon manteau, quelques munitions de guerre, les kros des hommes que je destinois à me suivre, et deux moutons qu'on écorcha.

Mon détachement consistoit dans le fidelle Klaas, quatre de mes plus braves chasseurs, dans le nombre desquels étoit Klaas Baster, et huit Hottentots, armés d'arcs et de flèches. J'avois armé Klaas de toutes pièces, ainsi que moi; et ainsi que moi, il montoit un cheval. Enfin, j'emmenois une partie de ma meute, et surtout mon grand chien jager.

Bientôt nous eûmes traversé la rivière, et nous arrivâmes près des gardiens. Ma présence parut les confondre. Mais quand même j'aurois eu le tems de les repriman-

der de leur négligence, la honte et la douleur qu'ils en ressentoient m'en eût ôté le courage. D'ailleurs, il y avoit parmi eux des Kaminouquois, qui, m'ayant loué leurs bœufs pour le voyage, les perdoient par le vol, comme je perdois les miens.

Ceux-ci, pour veiller par eux-mêmes à leurs intérêts, me demandèrent la permission de se mettre à notre suite. J'y consentis; et je renvoyai au camp les autres, avec ordre d'y conduire, comme ils pourroient, les trois bœufs recouvrés.

Nous ne pouvions nous tromper sur notre route. Elle étoit tracée sur le sable par l'empreinte qu'y avoient laissée nos animaux, et nous la suivîmes pendant six heures entières, en côtoyant et remontant l'Orange. Enfin, elle parut s'éloigner de la rivière, et s'enfoncer dans les terres, en formant un coude.

La nuit qui s'approchoit me détermina à ne pas aller plus avant et à m'arrêter sur le lieu. Je fis allumer des feux et prendre quelques précautions nécessaires pour éviter les surprises; et pendant ce tems je m'a-

vançai avec Klaas, dans le dessein de reconnoître la trace et de m'assurer de sa direction.

Après une demi-heure de marche, nous nous apperçumes que le troupeau avoit été partagé en deux parties; l'une qu'on avoit détournée droit à l'est, l'autre, beaucoup plus forte, qui continuoit de percer au nord.

Celle-ci, étant la plus considérable, nous convinmes de la suivre, et, pour la rejoindre plus promptement, de nous remettre en marche avant le jour. Ce plan arrêté, nous revinmes au lieu de halte; et, après une nuit fort tranquille, nous repartîmes, en effet, deux heures avant le lever du soleil.

Quoique l'obscurité nous dérobât la trace, je me flattois de ne point m'en écarter, en me dirigeant au nord; et d'ailleurs, s'il nous arrivoit de la perdre, il nous étoit facile de la retrouver bientôt.

Nous ne fûmes point dans ce cas. Quand le jour parut, nous nous y retrouvâmes très-exactement; mais, après quatre grandes lieues, je m'apperçus qu'elle déclinoit visiblement sur la droite, comme pour se

réunir à la division du troupeau qui s'étoit écartée par l'est. Le Baster, qui, pendant mon absence avoit parcouru ce canton, me dit qu'il s'y reconnoissoit, et qu'à peu de distance étoit une horde de Kaminouquois chez laquelle il étoit allé faire des échanges.

A la position qu'il parut nous indiquer de cette horde, je vis qu'elle étoit située entre les deux traces. Mes compagnons, plus méfians, crurent qu'elles y aboutissoient toutes les deux ; et que par conséquent les voleurs étoient les Kaminouquois.

Il m'en coûtoit de soupçonner une nation qui, dans tous les rapports que j'avois eus avec elle, dans tous les échanges qu'elle étoit venue faire à mon camp, s'étoit toujours montrée loyale et fidelle.

D'un autre côté, me rendre à son kraal, comme le proposoient mes gens, c'étoit m'éloigner de la trace, et peut-être perdre un tems très-précieux. Cependant, toute ma troupe ayant opiné unanimement à cette déviation, je cédai à l'avis général, et nous nous rendîmes en droiture à la horde.

Je ne m'étois point trompé dans la bonne

opinion que j'avois conçue d'elle. Au moment où je l'abordai, je vis, à la sérénité qui régnoit sur les visages et à l'amitié avec laquelle on m'accueillit, que mes gens s'étoient trompés dans leurs soupçons. Bientôt eux-mêmes en furent convaincus, et ils convinrent de leur tort.

On savoit pourtant, dans la horde, des nouvelles du troupeau volé. Un des Sauvages l'avoit vu passer, la veille, escorté par un grand nombre d'hommes, qui sembloient se diriger vers la rivière, et qu'on croyoit avoir leur habitation de l'autre côté. Deux personnes de bonne volonté s'offrirent même à me remettre sur la piste et à me conduire par-delà l'Orange. J'acceptai leur service. Hélas ! j'ignorois à quel sort cruel les alloit exposer ce dévouement généreux.

D'un autre côté, ce fut un bien pour moi d'être venu dans cette horde. Le bœuf qui portoit mes bagages étoit si excédé de fatigue qu'il eût été hors d'état d'aller plus loin. J'en louai deux autres, pour le remplacer. Je fis aussi augmenter nos provi-

sions de deux moutons nouveaux; et soudain nous repartîmes.

Il fallut faire quatre lieues, dans la direction est-quart-nord, avant de retrouver la trace. Elle reparut alors; mais ce fut pour nous conduire sur les bords de l'Orange, et s'y terminer. C'étoit donc là que les brigands avoient traversé la rivière avec leur proie. Le fait paroissoit indubitable; et néanmoins mes deux guides Kaminouquois la passèrent à la nage, afin de s'en assurer encore mieux.

Moi, qui, d'après leur témoignage, ne doutois point que les Boschjesman que je cherchois n'habitassent de l'autre côté du fleuve, je crus prudent de le mettre entre eux et moi, et de passer la nuit où je me trouvois. Nous avions fait treize lieues dans notre journée, sans nous être arrêtés ailleurs qu'au kraal; et nous avions tous besoin de repos. Nos deux guides revinrent, après avoir retrouvé la trace et l'avoir suivie pendant deux heures; mais, en revenant, ils virent flotter sur la rivière un bœuf noyé, qu'ils firent dériver et qu'ils

poussèrent

poussèrent vers nous. C'étoit un des miens. Il avoit ma marque, et Klaas le reconnut.

Pendant la nuit, je m'étois occupé des moyens de passer le fleuve. Nulle part encore je ne l'avois vu aussi large et aussi rapide; et c'étoit une profonde combinaison de malice à ces voleurs d'avoir choisi, pour le traverser, l'endroit où il étoit le plus difficile et le plus dangereux.

Ce qui m'étonnoit sur-tout, c'est qu'ils eussent réussi à le faire passer au troupeau; tandis que mes gens, par tous les moyens possibles, n'avoient pu seulement parvenir à mettre ces bêtes à l'eau dans un lieu qui étoit moins large des deux tiers. Cette idée augmentoit ma fureur contre les brigands; et de bonne foi, j'avoue que j'avois besoin d'être exalté par un pareil motif. Sans cela, les difficultés du passage m'eussent arrêté; et elles auroient suffi pour me faire retourner en arrière et renoncer à mes projets de poursuite.

Néanmoins, quoique je ne fusse pas de sang froid, je ne m'aveuglois point sur le danger; et ce fut même pour le diminuer en partie, que je remontai plus haut l'O-

range, et que je ne le traversai qu'où son lit étoit bien moins considérable. Je n'avois point à craindre de m'éloigner de la route par ce détour. Outre que le bœuf noyé m'annonçoit que les Boschjesman étoient dans les parties supérieurs, mes guides qui, la veille, avoient reconnu leur piste ne pouvoient manquer de me la faire retrouver.

Nous la revîmes effectivement, et la suivîmes de nouveau pendant cinq lieues. Mais à ce terme, mes Kaminouquois s'arrêtèrent tout à coup comme pétrifiés. L'empreinte des pas, au lieu de continuer à se prolonger vers la horde qu'ils soupçonnoient, s'en détournoit en faisant un coude, et alloit aboutir une seconde fois à la rivière.

Ce nouveau contre-tems nous déconcerta tous. L'étonnement fut général ; et nous restâmes quelque tems, à nous regarder, sans mot dire. Alors, les guides, forcés de reconnoître l'innocence de la horde, rejettèrent l'inculpation du vol sur une autre, qui habitoit à cinq lieues du fleuve, au-delà du rivage que nous venions de quitter; et réellement tous les pas conduisoient à l'Orange, et aucun n'en sortoit.

Tant de contradictions sembloient faites pour me décourager. Elle n'eurent d'autre effet que de m'irriter et de m'animer davantage. Nous passâmes la rivière une troisième fois; et après nous être arrêtés pour prendre quelque nourriture, nous reprîmes la piste, qui d'abord, pendant une lieue, nous conduisit nord-ouest; puis, se rapprochant de l'Orange par un grand circuit, nous y ramena, à peu de distance de l'endroit où nous l'avions passée, la veille.

C'étoit donc pour la quatrième fois, qu'après bien des tours et des détours, après trois journées de courses et de fatigues extrêmes, nous allions être obligés de traverser le fleuve. C'étoit pour me tromper et m'abuser sur leur fuite, que les brigands, par une ruse scélérate et très-bien combinée, l'avoient eux-mêmes passée et repassée trois fois. C'étoit enfin, avec ces marches et ces contre-marches forcées qu'il me fallût courir fort loin après une horde qui n'étoit guère qu'à dix-huit ou vingt lieues de mon camp, et qui habitoit sur la même rive.

Certes, si j'avois eu connoissance de ces faits, je me serois épargné bien des sueurs et des peines ; mais comment le deviner ! et qui n'eût pas été trompé ? Mes guides eux-mêmes, confondus par tant d'astuce, craignoient que je ne voulusse pas y croire et que je ne les soupçonnasse de favoriser les voleurs, et de les aider, en me faisant perdre un tems précieux, à mettre leur butin en sûreté. Pour me prouver leur bonne foi, ils voulurent passer l'Orange avant moi; et ce ne fut qu'après s'être convaincus par eux-mêmes que la trace recommençoit de l'autre côté, qu'ils vinrent m'exhorter à les suivre.

Ce dernier passage faillit à me coûter la vie. Je le faisois, à l'ordinaire, sur mon cheval, tandis que deux nageurs conduisoient l'animal par la bride. Vers le milieu de la rivière, une des branches de son mords se rompit. Tiraillé par l'autre, il donne un coup de tête qui fait lâcher prise au second nageur, et il est entraîné par le courant. Sans aucun moyen de m'en rendre maître, je me penche sur son cou, et cherche à le diriger de la main, en le flattant ; mais il

lui eût fallu des forces pour nager, et la route l'avoit tellement fatigué qu'il n'en avoit plus. Il dériva pendant plus d'un quart-d'heure, sans faire d'autres efforts que ceux qui étoient nécessaires pour se soutenir.

Heureusement pour moi, le courant qui devoit nous noyer, le porta sur la rive; mais tellement épuisé qu'il ne put se relever. En vain mes gens, accourus à mon secours, tentèrent de le remettre sur ses pieds; tous leurs efforts furent inutiles; il ne se releva que le lendemain matin, après avoir demeuré en place le reste du jour et toute la nuit.

Afin de lui donner plus de tems pour se remettre, je ne partis qu'assez tard dans la matinée. Nous reprîmes la piste de nos bêtes, qui nous conduisit à quatre lieues, dans l'est; où nous rejoignîmes un sentier qui conduisoit à la horde; sentier auquel aboutissoit les traces de nos bœufs, qui tous avoient été réunis dans cet endroit; nous ne doutâmes plus alors que nos voleurs ne fussent les habitans de cette horde.

Mes deux conducteurs Kaminouquois me

demandèrent la permission de ne pas nous suivre plus loin; ils craignoient qu'en avançant avec nous, on ne pût les reconnoître, et que, soupçonnés par la horde de m'avoir conduit contre elle, ils n'occasionnassent une guerre entre les deux nations. Leur crainte étoit fondée, et leur prévoyance très-raisonnable. N'y voyant rien que de juste, j'y consentis; et ce fut pour leur malheur. Il fut convenu qu'ils resteroient où nous étions, et qu'ils y attendroient notre retour. Néanmoins, comme il n'eût pas été prudent d'avancer en plein jour et de nous mettre trop à découvert, je résolus d'attendre jusqu'à la nuit. Quelque fût l'obscurité, le sentier étoit trop battu, pour que nous pussions nous égarer.

Nous partîmes à deux heures du matin, dans le plus grand silence; et bientôt nous apperçûmes la lumière de plusieurs feux que mes gens estimèrent à trois quarts de lieue de distance. En avançant davantage, nous entendîmes des chants, des cris de joie, des rires immodérés. Les voleurs se divertissoient et faisoient bombance à mes dépens.

Néanmoins, leur charivari produisit un bien. Mes chiens, en approchant d'eux, se mirent à hurler si fort qu'il fallut les museler ; mais sans l'effroyable tumulte qui couvroit leur voix, nous eussions été trahis. Me voilà donc, pour la première fois, en état de guerre avec une horde sauvage et déterminé à la combattre avec art, si elle m'oppose des forces supérieures.

Le moment pour l'attaque n'étant pas favorable, je la différai jusqu'au point du jour ; et, afin de la faire d'une manière plus avantageuse, j'allai me retrancher, avec ma troupe, derrière une touffe d'épaisses broussailles, qui, en nous offrant un rempart assuré contre l'offensive de nos ennemis, rendoit la nôtre bien autrement redoutable.

Le buisson étoit assez large pour contenir et abriter tous mes fusiliers ; et chacun de nous, écartant ou éloignant quelques branches, s'y fit une sorte de meurtrière à travers laquelle il pouvoit passer le bout de son fusil, et tirer.

Dans cette position, nous attendîmes patiemment et en silence le moment de l'at-

taque. Les coquins eux-mêmes semblèrent la favoriser par leur conduite. Peu à peu leur joie bruyante diminua. Enfin, succombant à la fatigue, ils se retirèrent dans leurs huttes pour dormir, et le bruit cessa entièrement.

Le jour parut au gré de mon impatience; je pouvois à peine la contenir. Mais je m'apperçus alors que nous avions mal estimé la distance. Notre poste étoit trop éloigné du kraal, et nos coups n'eussent pu y porter. Il fallut donc l'abandonner et nous approcher davantage. Nous y laissâmes à l'abri nos deux bœufs et mes deux chevaux, avec un homme pour les garder, et prêts à m'en servir au moindre désavantage.

Sûr que tout le monde étoit enseveli dans un sommeil profond, nous nous avançâmes à découvert, prîmes poste en face de la horde, à portée du fusil. Le kraal étoit considérable, et paroissoit avoir trente à quarante huttes : construites à mi-côté, elles occupoient le penchant d'une colline, derrière laquelle s'élevoient, en amphithéâtre, plusieurs hautes montagnes.

Chacun de nos fusils étoit chargé, et j'avois cru cette précaution nécessaire. Cependant, mon intention n'étoit point de commencer les hostilités par l'effusion du sang. Je ne voulois que donner l'alarme aux brigands, et les forcer à fuir, par l'effroi d'une attaque soudaine et inopinée. En conséquence, je commandai de ne tirer qu'en l'air, et défendis absolument de viser un seul homme, à moins que nous n'y fussions forcés et que je n'en donnasse l'ordre exprès.

L'assaut commença par moi. Je tirai ma grosse carabine, dont le coup, répété par l'écho des montagnes voisines, produisit un fracas terrible. Nous nous attendions qu'au bruit de ce tonnerre toute la horde fuiroit épouvantée; et mes gens s'apprêtoient à augmenter la terreur générale, par une décharge de leur mousqueterie. Mais à notre grand étonnement, personne ne parut. Vainement la première fusillade se fit entendre; vainement j'en ordonnai successivement plusieurs autres; tout sembloit calme; et je ne savois qu'en augurer.

Cette sécurité n'étoit qu'apparente. Tan-

dis qu'au dehors tout annonçoit le sommeil et la paix, au-dedans tout étoit livré à la confusion et à l'effroi. Mais par un stratagème infernal, auquel, sans doute, mes voleurs étoient exercés depuis long-tems, aucun d'eux ne vouloit se montrer avant que tous ne fussent en état de défense. Probablement, en cas pareil, ils avoient un signal pour s'entr'avertir.

Quand ils furent armés, tout à coup, et au même instant, ils sortirent tous de leurs huttes, s'avancèrent contre nous, en poussant des hurlemens affreux, et nous décochèrent une nuée de flèches qui, étant hors de portée, ne nous atteignirent pas, et auxquelles je ripostai par une décharge, toujours tirée au dessus des huttes.

Les Sauvages, voyant qu'aucun d'eux n'étoit blessé, imaginèrent que mes armes ne pouvoient atteindre jusqu'à eux. Ils se réunirent tous, et s'avancèrent contre nous avec fureur. Je les attendis de pied ferme. Ma troupe, pendant ce tems, leur crioit de me rendre mes bœufs. J'ignore si dans le bruit général ils pouvoient nous entendre. Mais arrivés à la portée de la flèche,

ils nous en envoyèrent une nuée nouvelle qui, pour cette fois, tomba autour de nous.

Alors, je crus qu'il n'étoit plus tems de les ménager et de me contenter d'un vain bruit. Je donnai l'ordre de tirer au corps; et nos coups se succédant alternativement, bientôt nous vîmes toute cette bande d'hommes, s'éparpillant comme des fourmis, s'enfuir chacun de son côté, avec des hurlemens qui n'étoient plus, comme les premiers, l'énergie de l'audace et le signal du combat, mais le cri du désespoir.

Cependant, ils ne tardèrent pas à se rallier. Je les vis même gagner le haut de la colline, rassembler mon troupeau qui s'y trouvoit épars, et disparoître avec lui. Déja leurs femmes et leurs enfans s'y étoient rendus pendant le combat, et il ne restoit plus trace d'ennemis.

Ce qui pouvoit m'arriver de plus fâcheux dans ces circonstances, c'étoit cette retraite qui m'enlevoit une seconde fois mes bestiaux. Que me servoient toutes les peines et les fatigues qu'il m'en avoit coûté depuis plusieurs jours, s'ils m'étoient soustraits de nouveau, sans ressource. Il n'y

avoit pas un moment à perdre. Pour peu que la troupe eût le tems de gagner les défilés des montagnes, la reprise devenoit impossible, et je le perdois pour toujours.

Je fis donc approcher mes deux chevaux, que j'avois laissés derrière le buisson; et dépêchant trois chasseurs pour couper par un côté le troupeau et ses conducteurs, je galoppai avec Klaas, pour le couper par l'autre.

Bientôt j'apperçus les Sauvages descendre par le revers de la colline et chercher à gagner une plaine dans laquelle étoit un bois. En nous voyant, ils redoublèrent de vîtesse et disparurent une seconde fois. Mais ceux qui emmenoient le troupeau, ne pouvant le faire marcher aussi vîte à cause de la descente, et se voyant près d'être enveloppés, l'abandonnèrent et rejoignirent, à toutes jambes, leurs camarades.

Ce qui accéléra encore la rapidité de leur fuite, fut l'arrivée de mes trois chasseurs, qui les joignirent d'assez près pour tirer sur un d'eux et le coucher par terre. Moi, pendant ce tems, j'arrivois avec Klaas par l'autre extrémité du cercle; et alors nous nous

vîmes maîtres et possesseurs des bestiaux.

Il se pouvoit néanmoins que les fuyards, revenus de leur première surprise, se reconnussent, et que, rougissant d'avoir cédé à quelques hommes, dont le nombre ne formoit pas la vingtième partie du leur, ils revinssent en force nous attaquer. D'ailleurs, au défaut de courage, ils avoient aussi la ruse et les stratagèmes; ils pouvoient nous harceler dans notre retraite et nous faire perdre en détail le fruit de notre victoire. Ainsi, sans différer un instant, je plaçai deux hommes en védette sur la colline, pour observer leurs mouvemens, s'ils sortoient du bois; et j'allai rejoindre au kraal le reste de ma troupe, en faisant conduire devant moi le troupeau.

Presque toutes les bêtes étoient estropiées, soit par les fatigues excessives de la marche forcée qu'on leur avoit fait faire, soit par les coups de sagaie qu'on leur avoit donnés pour les obliger d'avancer. Cependant, quelque fût leur état, c'étoit encore un bonheur pour nous de les avoir retrouvées. Les Kaminouquois reconnurent les leurs. Aucune des miennes n'y man-

quoit non plus, excepté le bœuf que nous avions vu noyé dans la rivière, et mon bœuf de guerre. Ce magnifique animal avoit été égorgé pour le festin de la fête, et nous trouvâmes sa tête, jetée à terre près du kraal.

Le troupeau de la horde étoit là dans son parc. Il n'eût tenu qu'à moi de me venger par la loi du talion, en l'enlevant tout entier; et mes gens, dans leur colère, m'y excitoient. Selon eux, cette capture étoit légitime, et les Colons du Cap, en pareil cas, n'y manquoient jamais. Mais ces principes n'étoient pas les miens. En dédommagement de ma perte, je me contentai de prendre une jeune vache qui venoit de mettre bas, et deux moutons gras. Moins comme équivalent du vol que pour leur laisser un témoignage parlant de ma continence et de mon équité scrupuleuse.

Cette punition infligée, je rappelai mes vedettes et me préparai au départ. Obligé de reprendre le long et étroit sentier par lequel nous étions venus, j'avois beaucoup de précautions à prendre pour me garantir d'embuscades et de représailles; et ces me-

sures étoient d'autant plus nécessaires que les bœufs, à raison du chemin et de leurs blessures, ne pouvoient marcher que très-lentement et à la file les uns des autres. Je mis en tête du détachement Klaas avec deux fusiliers; moi, avec le reste de ma troupe, je formai l'arrière-garde; et dans cet ordre nous gagnâmes la plaine.

Je m'attendois à retrouver les deux guides Kaminouquois dans l'endroit où nous les avions laissés la veille; mais au moment où nous approchions, j'entendis tout à coup pousser, à la tête de la troupe, des hurlemens lamentables, qui me glacèrent d'effroi. J'y courus aussitôt, et vis un spectacle affreux, dont l'image hideuse me fait encore frissonner à cette heure. Ces deux malheureux Sauvages, qui si généreusement s'étoient offerts à me conduire, étoient gissans sur la terre, presque morts, et nageant dans leur sang.

Ma première idée fut qu'ils avoient été découverts par quelques-uns de ceux de la horde, et immolés à la vengeance des soupçons; mais en approchant de plus près, je fus bientôt désabusé. L'un des deux avoit

la mâchoire inférieure moulue, brisée, et emportée presque en entier. Les lambeaux qui restoient encore et sa langue, à découvert, pendoient tout sanglans sur son cou, et sur sa poitrine. Il étoit mourant, et ne donnoit plus d'autre signe de vie que le battement de l'artère. Mais l'enflure prodigieuse de sa tête, l'altération horrible de son visage, le déplacement de ses yeux hors de leur orbite l'avoient tellement défiguré qu'il ne conservoit aucun des traits humains, et qu'il révoltoit ma vue, en même tems qu'il déchiroit mon cœur.

Son camarade avoit plusieurs morsures ou déchirures sur le corps, et le bras cassé, ou plutôt broyé en deux endroits. Néanmoins son état n'étoit pas à beaucoup près aussi fâcheux; et il pouvoit même parler.

Nous l'interrogeâmes sur la cause de son malheur; il nous apprit qu'après que nous les eûmes quittés, ils avoient éteint leur feu pour n'être pas découvert par les Boschjesman; et que s'étant endormis après, à quelques pas l'un de l'autre, peu de tems après il avoit été reveillé par les cris de son camarade, au secours de qui il vola sur le

moment

moment même, et qu'il trouva se débattant contre les griffes d'un lion, auquel il porta un coup de sagaie dans le flanc. Mais l'animal se sentant blessé, se jetta sur lui et le reduisit, avant de fuir, dans l'état où nous le voyons.

Ce récit me consterna; et ce qui augmentoit encore mon amertume et mon désespoir, c'est qu'en ayant accepté les services de ces deux tristses victimes, j'étois la cause innocente de leur mort. Oh ! combien je gémis alors de n'avoir d'autre secours à porter à ces malheureux expirans, que de les achever impitoyablement sur la place, et de terminer ainsi leurs souffrances.

Cette barbarie néanmoins me répugnoit horriblement pour l'un d'eux. Je déchirai ma chemise, et j'en fis des bandages avec lesquels je rapprochai et soutins, le mieux qu'il me fut possible, les plaies du moribond. Je traitai de même le bras de son camarade. Mais comme il eût été dangereux pour nous de rester trop long-tems dans un lieu si voisin de la horde, je crus prudent de m'en éloigner au plutôt. Je fis placer les deux blessés, chacun sur un de

mes chevaux, et je marchai à pied, en continuant de conduire l'arrière-garde; et heureusement, mon camp étant, comme je l'ai dit, sur le côté de la rivière où nous nous trouvions, nous n'avions plus à la traverser.

Je me dirigeai droit sur notre camp. Après cinq lieues de marche, ayant trouvé une plaine découverte, où je ne craignois point que ma troupe fut attaquée par surprise, je m'y arrêtai, et pris le parti d'y passer la nuit, par pitié pour nos deux malades. Le mouvement de la route avoit empiré leur état. Déja l'un d'eux éprouvoit ce râle funeste, qui est le signe d'une mort prochaine et qui ne me laissoit aucun espoir pour sa vie. Je le fis mettre à terre, et je crus qu'il falloit lui laisser une agonie tranquille.

Quant à son camarade, les secousses du cheval, en renouvellant ses douleurs, lui faisoient pousser, en route, des cris aigus qui perçoient l'ame; et cent fois il m'avoit conjuré de lui tirer un coup de fusil et de le délivrer de sa pénible existence. Je levai l'appareil de son bras, et je vis, par le

gonflement et l'inflammation qu'y avoient causés les ligatures, qu'il devoit, en effet, avoir extrémement souffert. Mes Sauvages allèrent chercher des herbes, qu'ils broyèrent et qu'ils appliquèrent en cataplasme. Moi, faute de mieux, j'avois imaginé d'ordonner quelques éclisses, pour assujettir son bras; mais ils employèrent un moyen bien plus ingénieux, et dont la simplicité m'étonna.

Ils choisirent un jeune arbre, à peu près de la grosseur du membre fracturé, en détachèrent l'écorce par une fente longitudinale; puis, entrouvrant cette sorte d'étui, ils y placèrent le bras, et assujettirent l'enveloppe avec une liane.

J'admirai la promptitude et la nouveauté de l'invention; car j'ignorois que depuis quelques années elle étoit connue en Europe, et que les gens de l'art y employoient, pour le même usage et avec un succès égal, l'écorce du chêne; ainsi la nature, si simple et si bienfaisante, est toujours la dernière à laquelle on recourt; tandis qu'il faut des siècles de lumières et d'études immenses pour apprendre à l'oublier un moment.

Aux approches de la nuit, je fis allumer de grands feux, qui, disposés en cercle, à plus de deux cents pas de distance du centre, formoient autour de nous une circonférence de plus de douze cents pas d'étendue. Cette brillante clarté, en offrant à notre vue un champ très-vaste, nous garantissoit des surprises ; et d'ailleurs, dans le cas où nos ennemis viendroient nous attaquer, elle les tenoit à un tel éloignement que nous serions hors de la portée de leurs flèches, ou au moins hors de cette portée qui permet de viser et qui devient dangereuse. Ma canonnière étoit dans le milieu de cette large enceinte ; et indépendamment des autres feux, elle en avoit un particulier.

Vers les dix heures du soir, celui de nos blessés dont j'avois désespéré, expira, et sa mort, par les tristes réflexions qu'elle fit faire à mes Sauvages, répandit parmi eux une sombre et morne tristesse. Je me retirai dans ma tente, pour me livrer à la mienne ; mais bientôt mon chien, couché à côté moi, montra des inquiétudes extraordinaires, qui m'alarmèrent. Je prêtai

l'oreille, et j'entendis le rugissement d'un lion. Sans doute c'étoit celui de la veille qui nous avoit suivis à la piste. On l'écarta par quelques décharges, et nous ne l'entendîmes plus!

Quelques momens après, les alarmes recommencèrent, par le mouvement désordonné des bestiaux. Ils se précipitoient les uns contre les autres avec une rumeur épouvantable, s'agitoient violemment et beugloient d'une manière affreuse. D'abord nous crûmes que c'étoit le lion qui se rapprochoit, et l'on fit quelques décharges pour l'écarter de nouveau; mais leur effroi, qui continuoit toujours, nous annonçoit une autre sorte d'ennemis. J'entendois en même tems, sur la partie extérieure de ma canonnière, un certain bruit, comme de quelque chose qui venoit y tomber et la frapper.

Quoique mon chien en montrât beaucoup d'inquiétude, je faisois peu de compte de ses avertissemens, parce que souvent il m'arrivoit d'entendre les mêmes secousses, occasionnées par de gros scarabées qui se jettoient étourdiment sur ma tente. Je res-

tai tranquillement couché sur ma natte. Mais ayant senti tout à coup le manteau qui me servoit de couverture frappé par je ne sais quoi, j'y portai la main, et fus fort étonné de ramasser une flèche.

Il étoit évident que nous étions attaqués, et que les Boschjesman, après avoir profité de la nuit pour nous suivre, tiroient sur nous. Je criai aux armes; et dans un instant toute ma troupe fut en état de défense. Mais comme le feu particulier, qui brûloit près de ma tente, portoit autour de nous trop de clarté, et qu'il nous exposoit trop visiblement aux coups, je le fis éteindre. Par cette suppression de lumière, nous nous trouvâmes dans une sorte d'obscurité; et, à la faveur des feux qui éclairoient notre enceinte, nous pouvions, d'un coup-d'œil, voir les ennemis qui s'approchoient de nous. Aucun d'eux ne se montra. Néanmoins ils continuoient à envoyer, de tems en tems, des flèches sur ma tente.

Mes gens vouloient l'abattre; mais loin de le permettre, je m'applaudissois, au contraire, que sa blancheur la rendît visible et qu'elle servît de but aux tireurs.

Pour n'avoir rien à craindre d'eux, nous n'avions qu'à nous en écarter et nous tenir à une certaine distance. D'ailleurs, plus ils tiroient, et plus il étoit à présumer que leurs carquois s'épuiseroient promptement, et que par conséquent ils seroient bientôt réduits à faire retraite.

Ma seule crainte étoit que nous sachant en très-petit nombre, et se trouvant très-nombreux par rapport à nous, ils ne dirigeassent leur attaque d'après ce double apperçu. Certainement, s'ils se fussent accordés à nous envelopper, en formant autour de nous un cordon, et à fondre, dans cet ordre, tous à la fois sur notre petite troupe, nous étions massacrés sans ressource. Mais leur tactique n'alloit pas jusques-là. Loin d'imaginer un pareil plan, leurs flèches arrivoient toutes du même côté : ce qui annonçoit qu'ils s'y étoient tous réunis et qu'ils ne s'en éloignoient pas.

Cette imprudence de leur part me donnoit sur eux un grand avantage, en indiquant un point fixe vers lequel mes fusiliers pouvoient tirer. Ceux de mes Hottentots qui avoient des flèches me deman-

doient à les employer aussi. Mais je ne le voulus point. Outre que ces décharges incertaines fussent devenues inutiles pour le moment, elles nous eussent dégarnis et auroient fourni contre nous des armes aux assaillans.

Le plus sûr, dans les circonstances, étoit d'attendre patiemment; en leur laissant consommer les leurs. La plupart tomboient à plus de vingt pas de nous; et quant au petit nombre de celles qui arrivoient jusqu'à notre portée, c'étoient des coups perdus et sans force, dont nous n'avions rien à redouter, étant enveloppés, moi dans mon manteau, et mes gens dans leur kros.

Ce que j'avois prévu arriva. Insensiblement nos assaillans épuisèrent leurs munitions, et nous ne vîmes plus que quelques flèches lancées de loin en loin. Bientôt même l'approche du jour fit cesser entièrement leur attaque, et ils ne songèrent plus qu'à la retraite.

Il est certain que, dans cet état de désarmement et sans défense, ils couroient de grands risques; et que si, quand le jour parut, je m'étois mis à leur poursuite,

j'eusse pu en massacrer un grand nombre. Mes gens m'y exhortoient avec beaucoup d'ardeur. Mais que m'eussent fait quelques meurtres ? Mon troupeau n'étoit-il pas revenu en ma puissance, et peut-être n'y avoit-il déja eu que trop de sang répandu? Si le retour de l'aurore me fit plaisir ce jour-là, c'est qu'en me débarrassant d'une attaque inquiétante, elle me permit de reprendre ma route.

Mes Hottentots à carquois s'occupèrent à ramasser les flèches. Il y en avoit une quantité considérable, et toutes étoient empoisonnées. Trois seulement avoient pénétré dans ma tente ; dix-sept, en traversant la toile, y étoient restées suspendues, et tout le reste se trouvoit épars à l'entour. Cependant un bœuf en avoit reçu deux ; et comme, à raison du poison, ses blessures, quoique légères, étoient mortelles, je le fis tuer et dépecer à l'instant, pour notre provision.

Avant de partir, j'eus désiré aussi qu'on inhumât, ou au moins qu'on couvrît de sable et de cailloux le corps de notre infortuné Kaminouquois. Je le proposai aux

gens de sa nation ; mais ils me demandèrent de l'emporter avec eux. Ils craignoient que les voleurs, en revenant chercher leurs flèches, ne le découvrissent, et qu'ils ne fissent sur ce cadavre quelque sortilège funeste. Telle est la coutume des Boschjesman, disoient-ils ; et souvent ces barbares réussissent ainsi à faire périr une famille, et quelquefois même une nation entière.

Ces observations annonçoient une ignorance et une superstition grossières. Mais n'ayant pas l'espoir de les en désabuser, j'accédai à cequ'on me demandoit. On empaqueta le mort dans son kros. En cet état, il fut mis en travers sur un bœuf, et nous partîmes.

Je suivis toujours à peu près la même direction, en nous écartant cependant des arbres du côté de la rivière, afin de n'y être pas surpris ou enveloppés. Après quatre heures de marche, je crus devoir faire halte, pour prendre quelque nourriture. Il y en avoit vingt-quatre que nous étions à jeun, sans avoir pu ni dormir ni manger un morceau.

Pendant notre repas, nous vîmes passer près de nous trois Sauvages de la nation

des Gheyssiquois; la seule d'entre les nations Hottentotes que l'on m'avoit assurée pratiquer la sémi-castration. Leur horde étoit à six lieues sur notre gauche, au sud-est, et ils alloient visiter quelques hordes de Grands Namaquois. Mais quand ils surent notre aventure avec celle des voleurs, ils jugèrent que ces brigands devant tenir encore la campagne pendant plusieurs jours pour chercher à m'inquiéter dans ma marche, il ne seroit pas prudent à eux de continuer leur route; et en conséquence ils prirent la résolution de retourner sur leurs pas.

Moi, qui venois d'être attaqué dans la nuit précédente, et qui, ayant encore deux nuits à passer avant d'arriver à mon camp, avois à craindre de l'être de nouveau pendant ces deux autres, je crus que de mon côté je ferois sagement aussi de changer la direction de ma route et de suivre les Gheyssiquois dans leur horde. Par cette marche oblique, je pouvois tromper et dépister les Boschjesman; et dans le cas où, malgré l'obscurité de la nuit, ils s'appercevroient de mon stratagème et se re-

mettroient sur mes traces, je devois présumer, avec vraisemblance, qu'ils cesseroient alors de me suivre, et que me sentant soutenu par une horde nombreuse, ils n'oseroient en approcher. Cette conjecture parut plausible à mes gens. Ils me pressèrent d'en exécuter le projet, et je m'y déterminai.

Cependant, ce mort que nous conduisions avec nous me donnoit quelque inquiétude. Je craignois qu'il ne fût pour la horde l'objet d'une nouvelle superstition, et qu'il ne nous fît mal accueillir, et peut-être même repousser par elle.

Pour prévenir cet inconvénient, je proposai aux Kaminouquois d'enterrer le corps; et ils y consentirent. Outre le kros dont il étoit enveloppé, on en mit un autre sur son visage. On le couvrit de pierres. Enfin, ils remplirent envers lui, autant que les circonstances le permettoient, les devoirs prescrits par l'usage de leur nation.

Nous n'arrivâmes à la horde qu'au coucher du soleil; et j'y fus reçu avec la même amitié que je l'avois été jusques-là dans toutes les autres. Mais on n'y sut pas plu-

tôt notre aventure, que tous les esprits s'alarmèrent. On ne doutoit pas que les Boschjesman ne vinssent, pendant la nuit, tenter une nouvelle attaque. Ainsi, non seulement on éloigna le troupeau de la horde, mais on me pria de tenir le mien à l'écart et de le faire garder à quelque distance du kraal.

Ces précautions étoient fondées sur la mauvaise opinion qu'on avoit des Boschjesman; et après tout, ce qu'on m'apprit d'eux rendoit la méfiance excusable. A en croire les inculpations, leur horde n'étoit qu'un repaire d'assassins, un refuge de voleurs, déserteurs de vingt nations différentes, et d'autant plus dangereux que, redoutables par leur nombre, ils attaquoient ouvertement et sans distinction toute peuplade où ils se flattoient de faire quelque butin.

Ces associations de Boschjesman ne ressembloient nullement à celles que j'avois vues à l'est de l'Afrique. Celles-ci, composées de fugitifs et de brigands qui se méfient les uns des autres, sont très-peu nombreuses, et ne forment que de petites troupes isolées, dont, par conséquent, on n'a

à craindre qu'un coup de main ou quelque surprise nocturne. Ceux-là, au contraire, présentoient un corps de nation très-redoutable; et, à dire le vrai, j'étois étonné qu'une société d'hommes sans frein, sans discipline et sans amis, pût néanmoins subsister. Mais ce qui me surprenoit bien davantage, c'est qu'ils subsistassent impunément, et qu'ils eussent un domicile tranquille, au milieu de vingt hordes différentes, qui sans cesse souffroient de leur brigandage et n'avoient pas le courage de les détruire.

Quant au vol qui me regardoit, on me raconta, sur la manière dont il m'avoit été fait, quelques particularités que je ne connoissois pas. C'étoit Bernfry et Moodel qui en avoient donné le conseil et le plan. Ces deux scélérats, unis de société et dignes d'être amis, étoient en relation avec les Boschjesman. A l'affut des expéditions et entreprises que ceux-ci pouvoient faire, ils leur en donnoient avis; indiquoient les moyens de réussir; dirigeoient l'opération, et partageoient ensuite les profits.

Moodel sur-tout, lié avec la horde plus particulièrement encore que Bernfry, étoit

à la fois et son espion et son protecteur. C'étoit chez elle qu'il faisoit garder ses bestiaux. Tous ceux que j'y avois vus avoient sa marque et lui appartenoient ; et les Gheyssiquois regrettoient fort qu'en punition du vol qu'il m'avoit fait faire, je ne les lui eusse pas tous enlevés.

J'avois pris des précautions pour défendre les miens, en cas de nouvelle attaque pendant la nuit. Mais, soit que les Boschjesman eussent perdu notre trace dans les ténèbres, soit qu'ils craignissent l'appui que pouvoit me donner la horde, ils ne parurent point.

Pour leur échapper et pour arriver à mon camp, j'avois encore, suivant mon estimation, quinze ou seize lieues à faire ; et dans l'impossibilité d'achever en un seul jour une si longue traite, je me proposois au moins de forcer la marche et d'aller, au plus loin possible, passer la nuit. Mais l'état où étoient mes bœufs m'empêchoit d'exécuter ce projet. Forcés par les voleurs à des marches non interrompues et à des fatigues extrêmes, sans qu'on leur eût même laissé le tems de manger une seule fois, ils se

trouvoient si exténués que je désespérois de les conduire plus avant. Je les voyois étendus et couchés à terre, comme s'ils ne devoient jamais se relever. Ils étoient entourrés d'herbages excellens; et, malgré la faim, leur épuisement leur ôtoit jusqu'à l'envie d'y toucher.

C'étoit un bonheur pour moi, en pareilles circonstances, d'être arrivé dans un lieu où je n'avois plus à redouter les Boschjesman. Cette sécurité, jointe à la bonté des pâturages, me fit prendre le parti d'y séjourner. En donnant aux bestiaux le loisir de se remettre, mon séjour accordoit en même tems à notre malade un repos dont il avoit besoin.

Son bras étoit tellement enflé qu'il avoit fallu le lui mettre dans une écorce plus large. Toute la partie du coude étoit en suppuration, et il en sortoit des esquilles que ses esculapes arrachoient sans miséricorde, et qui dans l'opération lui faisoient pousser des cris lamentables. On continuoit d'appliquer sur ses plaies des cataplasmes, composés de graisse de mouton et de feuilles mâchées. Il espéroit beaucoup de ce

remède;

remède ; et moi-même, dans mon ignorance, j'y avois quelque confiance aussi ; parce qu'à l'enflure près, ses plaies étoient bien vermeilles, et qu'il se sentoit soulagé toutes les fois qu'on les lui rafraichissoit par l'application d'un nouveau topique.

A ne juger du Gheyssiquois que par les traits de sa physionomie et le clappement de son langage, il est de nation Hottentote ; il a des caractères qui le rapprochent du Gonaquois. Je croirois même, d'après la comparaison de ces analogies, qu'il est le produit du Namaquois et du Caffre ; comme le Gonaquois est le produit du Caffre et du Hottentot.

Ce qui me confirme dans cette conjecture, c'est que le canton qu'habite la nation gheyssiquoise touche à la Caffrerie, et la borde. Les gens de la horde eux-mêmes me montroient, à l'est, une longue chaîne de montagnes, qui alloit se perdre au loin vers le nord, et qui, habitée par leurs principales peuplades, les séparoit des Caffres, ou au moins des Briquois et des Brémas, qu'ils regardent comme des peuplades Caffres.

La langue gheyssiquoise me parut être, à peu de chose près, la même que celle des Grands Namaquois; et cependant, de toutes les nations africaines, ce sont celles qui m'ont semblé avoir entre elles le moins de ressemblance.

Quant aux caractères qui ne sont point originels et qui ne viennent pas de la nature, tels que la forme des habillemens, des armes, des instrumens de musique, la passion pour la chasse et la danse, etc., le Gheyssiquois, sur ces objets, ne diffère en rien des autres nations qui l'entourent. Seulement il a adopté, pour ses parures, une couleur particulière, qui n'est point la leur. Toutes les siennes sont blanches, et composées des os de la jambe ou du pied du mouton, auxquels il sait donner, par des procédés qui lui sont propres, une blancheur éblouissante. Fabriquant ainsi lui-même ses colliers et les autres objets de son luxe, il n'a pas besoin d'en acheter la matière première, et ne dépend des colonies, pour son commerce, que par quelques articles de nécessité qui lui sont communs avec tous les autres Sauvages.

Aussi sa nation est-elle moins connue et moins fréquentée que toutes les autres.

Les femmes y sont bien faites, d'une humeur gaie, toujours prêtes à rire ou à danser. Mais avec leur caractère folâtre, elles ont à la fois cette retenue de mœurs que les nations policées nomment sagesse et décence, et qui, sous un ciel brûlant et avec un tempérament vif sembleroit être une vertu pénible.

J'ignore quelle est la cause physique ou morale à qui elles doivent leur continence. J'observerai seulement combien il est étrange que sous un même climat et chez des peuples qui ne diffèrent presque point entre eux, on trouve à la fois, ici des femmes si retenues, là des femmes qui le sont si peu.

Nulle part je n'ai vu une nation aussi généreuse. Je n'avois absolument rien à lui donner en échange; et pendant les deux jours que j'ai passés chez elle, soir et matin, on m'apportoit gratuitement, de toutes les huttes, des jattes de lait. Le chef me força même d'accepter un agneau; et quoique mes gens eussent encore le bœuf

tué la veille, il leur donna plusieurs moutons pour les régaler.

C'est chez les Gheyssiquois exclusivement qu'est pratiquée, comme je l'ai remarqué ci-dessus, la sémi-castration ; et elle l'est, sans exception, dans toutes leurs hordes ; ainsi que me l'ont assuré ceux chez qui je l'ai vérifiée par moi-même ; et la chose ne me fut pas difficile. Dès qu'on sut quel étoit le sujet de ma curiosité, tout le monde s'y prêta complaisamment. Il n'eût tenu qu'à moi de passer en revue la horde entière.

Plusieurs voyageurs ont écrit sur cette opération si bisarre ; mais ils ne s'accordent, ni sur son origine, ni sur les motifs qui l'ont fait imaginer, ni même sur les nations chez lesquelles elle est en usage. Kolbe, qui jamais n'est de l'avis des autres et qui souvent même ne s'entend pas bien avec lui-même, Kolbe nous la représente comme une *cérémonie religieuse*, comme une *loi générale et sacrée pour tous les Hottentots indistinctement*.

Selon lui, c'est un *prêtre* qui en est chargé. *On ne se souvient pas qu'elle ait*

jamais été violée; et malheur à qui voudroit s'y soustraire; il y perdroit la vie. Les préjugés sur cette obligation sont même tels, dit-il, qu'une femme ne souffriroit point les approches d'un homme, s'il n'y avoit été soumis. Les filles qui se marient en exigent rigoureusement la preuve, et comme la retenue qui leur est naturelle ne leur permet pas de s'en assurer par elles mêmes, c'est aux matrones de la famille que ce soin est remis.

Il n'y a pas un mot dans tout ce que Kolbes vient de dire, qui ne soit une fable. A l'en croire pourtant, il a plusieurs fois été témoin de l'opération, qui, selon lui, consiste principalement dans l'extraction du testicule gauche; et il en décrit même minutieusement tous les détails. Mais c'est encore là chez lui un nouveau mensonge; et au Cap, où tout le monde sait que jamais il ne sortit de la ville, ce mensonge est un fait de notoriété publique.

Quant aux motifs qui ont pu déterminer les Sauvages au retranchement dont il s'agit, j'ai déja dit que les voyageurs ne sont

pas d'accord. Les uns l'attribuent au désir de se rendre plus agiles à la course; les autres à l'envie d'empêcher une trop grande propagation de l'espèce. Kolbe paroît incliner pour cette dernière opinion ; et cependant, loin de la confirmer par des raisons, lui-même la combat, en avançant que, malgré l'opération les jumeaux n'en sont pas moins communs.

Toutes ces contradictions forment, dans la tête de l'auteur, un embarras dont il ne sait comment se tirer; et il en conclut « qu'il « n'est pas étonnant si ceux qui ont publié « jusqu'à lui des relations du Cap, diffè« rent entre eux, puisque les Hottentots « eux-mêmes ne s'accordent pas, lorsqu'ils « veulent rendre raison d'une coutume si « bisarre ».

Quoique j'aie été à portée d'interroger sur son origine les nations qui la pratiquent, je ne me flatte pas de la connoître mieux que les autres voyageurs. Ceux des Gheyssiquois que j'ai questionnés m'en ont donné une raison si absurde que j'hésite presque de la rapporter. Selon eux, ce fut

un signe distinctif que leurs ancêtres, étant en guerre avec les nations voisines, imaginèrent pour se reconnoître.

Je sais qu'en pareil cas, des peuples presque nus et se ressemblant par les traits et la couleur, ont besoin de signes caractéristiques et de moyens de reconnoissance. C'est dans ce dessein que la plupart de ceux qui fournissent à la traite des esclaves, les Loangos, Pombos, Cormantins, Abos, Papas, etc., se cicatrisent le visage, les bras, la poitrine, et la partie antérieure du corps, depuis le haut de la tête jusqu'aux pieds. L'ordre et la forme de ces stigmates sont tels qu'au premier coup-d'œil on peut distnguer de loin chaque nation. J'ai même vu, à Surinam, les esclaves amenés en traite être vendus plus ou moins cher selon ces cicatrices qui désignent les races.

Après tout, on conçoit que des marques extérieures, aussi apparentes et aussi visibles, peuvent avoir été imaginées par des nations grossières. Mais qu'une d'elles ait adopté, pour se reconnoître, un signe très-difficile à distinguer, et caché d'ailleurs par la pudeur; voilà ce qui me paroît in-

vraisemblable et qu'on aura de la peine à croire.

Au reste, il y a deux manières de faire l'opération ; et comme l'une est moins douloureuse que l'autre, on les emploie selon l'âge de l'individu et la force de son tempérament. Je n'entrerai sur cela dans aucune explication. Les procédés sont à peu près les mêmes qu'ils le seroient chez nous, et le résultat en est suffisamment expliqué. Je remarquerai seulement que c'est presque toujours le père qui se charge de l'opération, et qu'ordinairement il la fait, à la naissance de son enfant. Quelquefois cependant il la retarde jusqu'à sa troisième année, et même plus tard ; et alors il emploie, comme je viens de le dire, d'autres procédés.

Il n'eût tenu qu'à moi d'être témoin de la cérémonie. Une femme de la horde étoit près d'accoucher ; mais il m'eût fallu attendre plusieurs jours peut-être ; et ce retard eût contrarié l'impatience que j'avois de rejoindre mon camp.

D'un autre côté, j'aurois voulu ne pas me remettre en route, dans la crainte d'être

attaqué de nouveau par les Boschjesman. J'eusse fort désiré instruire Swanepoel de ma situation et lui demander un renfort qui me mît en état de les repousser ; mais comment lui faire parvenir mes ordres ? En vain, le premier jour de mon arrivée, j'avois proposé cette commission aux gens de la horde ; aucun d'eux n'avoit voulu s'en charger. Les miens eux-mêmes en parloient avec tant de répugnance et d'effroi, qu'après les avoir tâtés je crus prudent de ne point la leur proposer.

Klaas étoit assez intrépide et assez dévoué à mes intérêts pour l'accepter seul ; et il s'offrit même à partir. Mais dans les circonstances, ce brave homme me devenoit plus que jamais nécessaire. Il étoit l'ame de ma troupe ; il en soutenoit le courage par son exemple ; et dans le cas d'une nouvelle attaque j'avois trop besoin d'un pareil second, pour m'en priver volontairement. Je renonçai donc au renfort, et me vis forcé de continuer ma route comme je l'avois commencée, c'est-à-dire, réduit à mes propres forces.

Cependant, je me hasardai à demander

au chef quelques hommes qui me servissent d'escorte jusqu'à mon camp ; et afin de les déterminer, j'annonçai qu'à mon arrivée je récompenserois leurs services, et que je m'empresserois également de reconnoître les siens. J'attendois un refus ; et je fus fort étonné de voir plusieurs personnes s'offrir d'elles-mêmes à m'accompagner.

Bien plus, le chef me fit suivre par une de ses filles, à qui il me pria de remettre les présens que je lui destinois, et de ne les confier absolument à personne d'autre ; ce que je lui promis.

Nous partîmes deux heures avant le jour, afin d'avoir une plus forte journée et d'avancer davantage. On ne doutoit pas dans la horde que les Boschjesman ne fussent aux environs pour nous épier et nous attaquer, à la faveur des ténèbres ; et cette conjecture étoit d'autant plus vraisemblable qu'ayant à traverser une très-longue plaine, nous marchions à découvert. Mais si, d'un côté, c'étoit-là un inconvénient, de l'autre nous avions l'avantage de promener librement nos yeux autour de nous, et de pouvoir dé-

couvrir nos ennemis, en même tems qu'ils nous découvriroient.

Au silence que gardoient mes gens, à la précipitation avec laquelle ils marchoient, je jugeai qu'ils n'étoient pas trop rassurés. Mais quand le jour parut, tout changea ; et alors leur jactance s'exhala en bravades extrêmement plaisantes. Ils raisonnoient entre eux sur les moyens de repousser ces Boschjesman qu'ils ne craignoient plus ; sur les manœuvres et les ruses à employer pour les exterminer tous, s'ils avoient l'audace de se présenter encore.

Chacun enchérissoit de gasconnades sur son compagnon. C'étoit à qui affecteroit d'affronter avec le plus d'intrépidité un danger dont ils se voyoient quittes. Fiers comme des miliciens qui ont fait une campagne, ils rappeloient les détails de cette nuit dans laquelle nous avions été attaqués, et demandoient à l'envi qu'elle se présentât de nouveau.

Cette effervescence de courage se maintint cependant tout le jour. Dès que devant nous s'offroit un ravin, un monticule, un escarpement, aussitôt plusieurs se déta-

choient d'eux-mêmes, pour le reconnoître et s'assurer s'il ne recéloit point quelque embuscade; et ils ne nous laissoient point avancer qu'ils n'en eussent donné le signal. Vrais enfans, dont la timidité même me rendoit la société plus douce, et que j'aurois conduit aux deux poles, en cent déserts, où je leur aurois garantis l'existence à laquelle ils sont attachés par-dessus tout: heureux de ne point connoître nos désirs, qui nous rendent cette existence bien souvent amère et difficile à supporter.

Pendant la halte que nous fîmes pour dîner, un des Sauvages de la horde, qui étoit allé à la découverte, vint m'annoncer qu'à quelques lieues sur notre droite, il avoit reconnu un des coudes que forme l'Orange dans son cours, et apperçu les arbres qui bordent ses rives. Cette nouvelle répandit la joie dans la troupe. On reprit la route gaîment, sans changer notre première direction; et vers les quatre heures du soir, nous arrivâmes au fleuve, après avoir fait dix lieues dans notre journée.

En ma qualité de maître, je commençai par choisir un lieu avantageux pour le cam-

pement de ma petite caravane. Au milieu des arbres du rivage, nous eussions couru trop de risques, si dans la nuit les Boschjesman fussent venus nous attaquer. A cinq ou six cents pas en-deçà étoit un bouquet d'arbrisseaux, assez considérable, et composé particulièrement d'ébéniers.

Ce buisson, épais et touffu, me parut propre à nous servir d'abri. Je fis abattre, aux environs, tous les plants qui pouvoient borner notre vue ; et cet abattis n'exigea pas beaucoup de peine, parce que tout y étoit euphorbes, grands ou petits. Puis, tandis que quelques-uns de mes gens alloient, de côté et d'autre, couper du bois pour alimenter les feux de la nuit, d'autres, sous ma direction, nettoyèrent l'intérieur du fourré et y pratiquèrent une place, capable de nous contenir tous. Les bords extérieurs furent fortifiés avec des branches entrelacées, qu'on garnit de nattes et de peaux. Enfin, pour nous garantir des flèches qui eussent pu tomber verticalement sur nos têtes, je fis étendre, en forme de dais, ma canonnière sur des piquets, et j'en formai ainsi un toît sous lequel nous

étions tous à l'abri. Avec ces précautions, nous n'avions, au milieu de notre fort, aucune attaque à craindre pour la nuit, et je pouvois y braver tous les Boschjesman de l'Afrique.

Les bœufs furent attachés circulairement dans l'intérieur de l'enceinte, et si près de nous que nous les touchions presque avec la main. Défendus ainsi, il étoit impossible de songer à les enlever. Mais aussi leur voisinage eut un inconvénient. Le bruit qu'ils faisoient par leurs mouvemens divers, l'inquiétude qu'ils montroient de tems en tems et qui sembloit nous annoncer ou des Boschjesman ou des bêtes féroces, nous tinrent tellement en éveil qu'il ne fut possible à aucun de nous de fermer les yeux.

Notre nuit, quoique fort inquiète, se passa tranquillement. Nous n'entendîmes que des hiennes et des jackals, dont les cris, dans la circonstance présente, étoient rassurans, en ce qu'ils nous annonçoient qu'il n'y avoit pas de Boschjesman dans la plaine.

Malgré ce motif de sécurité, je ne voulus néanmoins me remettre en route que quand le soleil eut paru. D'ailleurs, nous

n'avions plus que cinq lieues à faire, et la journée par conséquent étoit plus que suffisante pour une pareille marche. Il est vrai que, résolu à côtoyer le bois de la rivière pour abréger le chemin, nous ne pouvions avancer que lentement, parce qu'ayant des embuscades à craindre, j'avois beaucoup de précautions à prendre.

Vers le milieu de la route à peu près, nous entendîmes quelques coups de fusil tirés sur la rivière. J'envoyai à la découverte. C'étoient quatre de mes gens qui chassoient aux hippopotames, et qui, avertis de mon approche, vinrent me témoigner leur joie et me donner des nouvelles du camp. Ma longue absence y avoit jeté l'alarme. Inquiet de ne plus entendre parler de moi, Swanepoel me croyoit égorgé, avec toute ma troupe, par les Boschjesman, et il désesperoit de me revoir jamais. Je détachai un homme à cheval, pour lui annoncer mon retour; et deux heures après, nous arrivâmes.

Mon premier soin, en mettant pied à terre, fut de m'occuper de notre malade. je fis dresser ma canonnière, pour l'y pla-

cer; et après l'avoir recommandé aux soins de ceux de ses camarades qui me paroissoient les plus intelligens, accablé de lassitude et de sommeil j'allai me coucher dans mon charriot. Quant à mon monde, ils passèrent la nuit en fête, et à raconter, dans le plus grand détail, notre expédition.

Bernfry, averti de mon arrivée par ses émissaires, eut l'audace, le lendemain, de se présenter de nouveau dans mon camp. Son intention étoit de m'en imposer sur sa conduite, et de travailler à détourner les soupçons que je pouvois avoir conçus contre lui. Il affecta beaucoup de zèle pour mes intérêts et un grand attachement pour ma personne. Il me parla de la horde des voleurs, et m'apprit que nous y avions tué quatre ou cinq personnes, et blessé très-grièvement beaucoup d'autres. Mais elle avoit juré de se venger, disoit-il; et je devois redoubler de vigilance et de précautions, si je voulois échapper aux surprises dont tôt ou tard je ne manquerois point d'être la victime. Au reste, mon plus grand ennemi dans cette affaire, selon lui, étoit Moodel. C'étoit Moodel qui protégeoit spécialement la horde,

horde, et c'étoit de lui sur-tout que j'avois à me défier.

Ainsi, pour me mieux trahir, le fripon trahissoit et dénonçoit à ma vengeance son camarade et son seul ami. Mais son insigne fourberie ne m'en imposoit point. Je coupai court à toute explication et insinuation ultérieure de sa part, en feignant de recevoir sa confidence comme un avis important. J'affectai même de ne lui laisser rien entrevoir des soupçons que j'avois sur lui. Par cette apparence de confiance, je me ménageois la faculté de surveiller sécrettement sa conduite. Et après tout, quelque adresse qu'il eût employée pour m'inspirer des terreurs, je ne craignois ni Moodel, ni lui, ni même les Boschjesman.

D'ailleurs, occupé de mon départ, je ne songeois plus qu'à quitter incessamment les bords de l'Orange. Déja les ordres étoient donnés de travailler aux préparatifs, et je n'attendois plus que l'instant où ils seroient finis. Il falloit des réparations à mes voitures qui, tourmentées par la chaleur, n'avoient plus une pièce qui ne fût disloquée. Il falloit dresser mes nouveaux bœufs qui,

n'ayant jamais tiré, s'effarouchoient à la vue d'un charriot, et qui, lorsqu'on étoit parvenu à les y atteler et qu'ils entendoient le bruit de cette machine qu'ils traînoient après eux, devenoient furieux et brisoient ou renversoient tout.

Il en couta, pour essayer de les dompter, des peines et des risques qui durèrent long-tems, et dont les essais infructueux me causoient, chaque jour, des accès d'impatience. Mes gens, plus tranquilles, ne se rebutoient pas aussi aisément, et ils m'assuroient qu'ils en viendroient à bout, si je voulois les laisser faire et m'en rapporter à eux. Mais les leçons qu'ils donnoient étoient telles que je n'eusse pu, sans une peine extrême, en être le témoin. A les entendre, ces pauvres animaux étoient trop vieux pour se façonner paisiblement au joug; et l'on ne devoit espérer de les assouplir qu'à force de coups.

A la vérité, il en restoit encore cinq anciens, avec lesquels on atteloit les autres, afin de les dresser par l'exemple. Mais avant de mettre ceux-ci au travail, on commençoit par les châtier long-tems avec le scha-

bouck. Souvent même on répétoit durement la correction pendant le manège ; et j'avoue que ce spectacle devenoit pour moi un supplice qu'il ne m'étoit pas possible d'endurer. Aussi, toutes les fois que la leçon alloit commencer, avois-je soin de prendre mes armes, et de m'éloigner, de manière à ne la voir ni ne l'entendre.

Il étoit à présumer au moins que ces courses me dédommageroient par quelques acquisitions nouvelles et que je trouverois, dans les oiseaux qui habitoient le bois des rivages, de quoi augmenter mes collections. Je me trompai dans mon espoir. Le tems du passage venoit de finir ; et tous, grands et petits guépiers, variétés d'hirondelles, et autres espèces, avoient disparu.

Une autre remarque encore, que je crois essentielle, c'est que du moment où avoit cessé cet ouragan de sud-est, dont j'ai parlé ci-dessus, le vent avoit tourné au nord, et qu'il y étoit resté constamment, avec quelques variations vers les deux rhums voisins, nord-quart-ouest, ou nord-quart-est. De tems en tems nous avions eu quelques grains; mais si foibles qu'à peine le sable en étoit

mouillé. Cependant, le ciel restoit constamment couvert; et le vent charrioit beaucoup de nuages, qui, passant avec rapidité sur nos têtes, alloient s'accumuler aux Camis et y préparer la saison des pluies pour le Cap.

Déja cette saison étoit commencée dans les montagnes septentrionales où l'Orange prend sa source. Au moins ce fleuve, depuis une quinzaine de jours que je l'avois traversé, s'étoit accru de plus de vingt pieds. Il couloit à pleins bords, charrioit quantité d'arbres entiers qu'il avoit déracinés, et formoit même de grands lacs en plusieurs endroits de la plaine. Enfin, mon camp, qui d'abord avoit été placé à six cents pas du bord, par-delà le bois, n'en étoit plus à cinquante; tous les arbres se trouvoient noyés presque en entier, et nous n'en appercevions plus que quelques branches et les cîmes. Ce spectacle, l'un des plus majestueux que j'aie contemplé en Afrique, eut long-tems attaché mes regards, s'il ne fut venu déranger un peu mes projets. Entr'autres inconvéniens dangereux pour ma caravane, il m'ôtoit l'avantage de la chasse

aux hippopotames; ces amphibies n'aiment point les eaux troubles et fangeuses : ils s'étoient retirés vers les bords de la mer.

Plusieurs de mes nouveaux Sauvages, ayant leur horde de l'autre côté du fleuve, ils regrettoient beaucoup d'être restés si long-tems avec moi. Les Gheyssiquois, au contraire, exempts de cette inquiétude et bien nourris dans mon camp, s'applaudissoient d'y être et ne paroissoient point songer à leur départ. Mais j'avois promis à leur chef de les renvoyer au bout de huit jours, et je tins parole.

Je leur donnai à tous plus que je n'avois promis. La fille du chef fut chargée, comme il me l'avoit demandé lui-même, du présent que je lui destinois; et quant à elle, sa récompense fut un joli mouchoir rouge et quelques verroteries blanches, dont elle faisoit grand cas. Elle avoit été traité avec distinction dans mon camp. Aucune des commodités, pas même celles des onctions, ne lui avoit été interdite; j'assistois quelquefois à sa toilette qui étoit à la vérité toujours la même, mais je prenois chaque fois un nouveau plaisir à voir

tous les soins qu'elle mettoit à orner et développer ses appas, dont la vue me rendoit de jour en jour plus circonspect et plus sage.

A peine cette troupe étoit-elle partie qu'il en survint une autre, composée de trente-six personnes, tant hommes que femmes. Ceux-ci étoient de ces Hottentots qui habitent sur la lisière des colonies, et qui achetant, de la seconde ou troisième main, certaines denrées chez les Colons, vont ensuite chez les autres Sauvages de l'intérieur des terres, les troquer pour des bestiaux, qu'ils reviennent vendre aux premiers. Il y a aussi des Blancs qui se livrent à ce genre de spéculation et de commerce; mais ils n'y mettent pas, à beaucoup près, la même bonne foi que les Sauvages dont je parle.

La troupe arrivoit des contrées de l'est, où elle avoit acheté une soixantaine de bêtes à cornes. Là, ayant entendu parler de moi, elle avoit cherché à me joindre, et venoit me demander la permission de s'unir à ma caravane pour regagner ses habitations. Je consentis à sa demande, en la prévenant néanmoins que je n'étois en-

core déterminé, ni sur le jour de mon départ, ni sur la route que je tiendrois.

Pour ce qui regardoit les moyens de subsistance, je promis de partager avec elle les produits de ma chasse, tant que le gibier ne me manqueroit pas; mais j'annonçai que du moment où la nécessité m'obligeroit de recourir à mon troupeau pour nourrir mes gens, je ne me chargerois plus de sa nourriture et lui laisserois le soin de se pourvoir comme elle pourroit.

Enfin, je déclarai que je ne fournirois point de tabac; cette denrée, si importante pour des Sauvages, commençoit à me manquer. Quant à mon eau-de-vie, quoique j'en eusse encore une petite provision à mon départ, elle s'étoit trouvée considérablement diminuée à mon retour. Je n'avois pu m'empêcher d'en témoigner tout mon mécontentement à Swanepoel lui-même, que je soupçonnois de s'être laissé tenter.

Les trafiqueurs me remercièrent beaucoup du service que je leur rendois et de ce que je voulois faire pour eux. Quant aux conditions que je me voyois forcé de leur im-

poser, elles étoient trop raisonnables pour qu'ils ne les acceptassent point. Mais loin de me demander du tabac, ils en avoient encore, outre ce qui étoit nécessaire pour leur provision, plusieurs rouleaux, de quinze à vingt livres chacun, qu'ils offrirent de me céder. J'acceptai leur offre, et promis de les payer, soit en argent, soit en nature, dès que nous serions rentrés dans les possessions hollandoises.

Rien ne m'annonçoit encore quand je pourrois partir. Mes gens, malgré tous les soins qu'ils se donnoient, ne parvenoient point à dresser les bœufs. Ce retard, en pure perte, m'impatientant, j'essayai au-moins d'en tirer parti en passant en revue mes collections et les mettre en état d'être transportées.

Il falloit sur-tout quelques préparations à ma peau de giraffe, qui, en se desséchant, devenue dure comme du fer, ne pouvoit être pliée, et n'étoit par conséquent pas propre au transport. Je la fis tremper dans la rivière pendant quelques heures; puis, imbiber d'une décoction de tabac, de camphre et de savon. L'assouplissement que je par-

vins à lui procurer ainsi, me permit de l'emballer à mon gré.

Les arrangemens de ma collection une fois terminés, j'employai mes loisirs à dessiner des plantes et des fleurs. Il y en avoit, dans mes alentours, des quantités immenses ; et chaque jour la saison en faisoit éclore et fleurir de nouvelles. Mais je les dessinai plutôt en amateur qu'en naturaliste, et ne m'attachai qu'à celles qui me paroissoient les plus belles et sur-tout les plus extraordinaires.

Aujourd'hui, que je parle de ces objets sous d'autres rapports, je regrette bien sincérement que Spaarman, qui étoit si peu pressé par le tems, lorsqu'il entreprit son voyage, ou que Paterson, qui semble n'avoir fait le sien qu'en courant, et comme un homme pressé de le finir, n'aient pas formé le projet de s'avancer dans le pays des Kabobiquois et jusqu'aux montagnes des Houzouânas. Quels trésors n'eussent pas trouvé là ces botanistes savans ! et que de richesses n'en eussent-ils pas rapportées !

Moi, qui, pour convaincre de tout ce que la science eût gagné par eux, n'ai que

quelques douzaines de dessins, j'invite les voyageurs à entreprendre ce que mon peu de connoissance dans cette partie, m'a empêché de faire; et j'ose d'avance leur promettre des succès brillans. Mais, en même tems, je leur annonce aussi qu'ils doivent consacrer à leurs recherches plusieurs années, et que sans ce sacrifice ils ne peuvent se flatter que d'une foible réussite.

Il n'en est point de l'Afrique comme des contrées de l'Europe qu'on appelle tempérées. Ici la nature ne donne à la terre une végétation que pendant une partie de l'année; pendant l'autre partie, elle est morte et sans vie. Là, au contraire, point d'interruption. Le sol, échauffé par des chaleurs continuelles, est toujours fertile; et chaque mois y donne ses plantes, ses fleurs et ses fruits.

Ce n'est point non plus, comme en Europe, un développement graduel, une régularité successive. Ce n'est, ni la saison, ni la proximité plus ou moins grande de l'équateur qui donnent une végétation plus ou moins abondante. Le soleil lui-même, regardé ailleurs comme la cause première de

la fécondité, n'est ici que la cause secondaire. Sa chaleur, il est vrai, aide à la naissance, au développement et à la maturité des végétaux; mais ce sont spécialement les eaux pluviales qui les font naître et les développent; ce sont elles qui fixent et déterminent, en quelque sorte, le lieu et le tems de cette naissance, et qui les font apparoître dans tel endroit plutôt qu'ailleurs. Or, comme les pluies elles-mêmes doivent la leur à la localité des montagnes qui attirent les nuages, il s'en suit qu'elles peuvent être distribuées très-inégalement; et qu'ici un canton sera noyé, tandis qu'un autre, arrosé au degré convenable, offrira une végétation vigoureuse, ou, aride et desséché, ne présentera que l'image de la désolation et de la mort.

De cette éventualité des pluies résulte nécessairement un hasard qui donnera aux mêmes végétaux, selon les terrains, une sorte de succession qu'ils ne devroient point avoir. Ainsi, en tel endroit, vient d'éclore telle espèce de fleur, qui, plus loin, a paru six semaines auparavant, et qui, à dix lieues delà peut-être, ne se montrera

que deux mois plus tard. En Afrique, la nature est toujours vivante ; jamais son action n'est engourdie par le froid. Mais il faut être à l'affut pour l'observer, et le botaniste qui ne fera que parcourir la contrée, sans y séjourner long-tems, doit s'attendre à n'avoir que le lot du jour, et par conséquent à ne rapporter que les collections fortuites du hasard.

Journellement on a au Cap la preuve de ce que je viens de dire. Depuis long-tems les colonies sont visitées par des amateurs fleuristes ou des botanistes instruits ; et il n'est aucun d'eux qui n'y ait trouvé de quoi enrichir ou son herbier ou son jardin. Mais comme personne peut-être n'est arrivé au même lieu dans les mêmes circonstances et à la même époque qu'un autre, chacun, parmi les objets qu'il a rapportés, en a eu que ses devanciers n'ont ni connus ni pu connoître. Les deux naturalistes dont j'ai parlé ci-dessus, quoique venus après tant d'autres, n'ont-ils pas eux-mêmes enrichi la science par des découvertes nouvelles?

Quoique la plupart de ces voyages successifs aient été faits en très-peu de tems, ils

ont cependant contribué à multiplier nos connoissances et à augmenter le trésor de l'histoire naturelle. Que seroit-ce donc si un homme instruit, se transportant dans un canton éloigné et fertile, y attendoit patiemment la révolution d'une année, et voyoit successivement éclore sous ses yeux tout ce que la nature peut y produire?

Ce que je viens de dire sur les végétaux peut s'appliquer avec la même vérité aux oiseaux; et l'influence des pluies qui, selon les contrées, hâte ou retarde le développement des premiers, doit mettre aussi de grandes différences dans la ponte, dans l'incubation et dans la mue des seconds.

Pour devenir doublement utile aux personnes qui tenteroient une entreprise pareille à la mienne, j'ajouterai ici une remarque, que je crois importante, et qui peut leur épargner bien des méprises; c'est que la variation qui existe dans une même espèce de plantes, selon la différence d'âge, de tems et de lieu, subsiste aussi chez les oiseaux.

Cette dissemblance accidentelle et passagère est même telle quelquefois qu'on croi-

roit voir des individus totalement différens; et j'ai vu des savans à méthodes et à livres s'y tromper comme les autres. J'ai vu un de ces naturalistes de cabinet me présenter comme quatre espèces différentes, et même comme formant plusieurs espèces, quatre individus, que je connoissois très-bien, et qui n'étoient que le même oiseau dans ses différens âges.

D'abord tout mâle, dans son jeune âge, a le même plumage que sa mère, et ce n'est que par la suite qu'il prend celui de son sexe. Je n'oserois pourtant assurer que cette règle est générale; mais je n'y connois point encore d'exception, et d'ailleurs je l'ai vérifiée, par des observations particulières, sur plus de mille espèces différentes.

Beaucoup de femelles aussi, lorsqu'elles vieillissent et sont arrivées à l'âge où elles ne pondent plus, subissent un changement semblable; alors elles prennent la livrée plus brillante de leur mâle, et la conservent le reste de leur vie. Ce fait semble bien plus sensible et plus extraordinaire chez les espèces où le mâle et la

femelle diffèrent beaucoup entre eux par les couleurs du plumage, comme, par exemple, le faisan doré de la Chine, devenu si commun dans nos ménageries, et chez qui ce changement a lieu. J'ai remarqué dans plusieurs autres oiseaux, dont je parlerai ailleurs, cette même transmutation. Parmi beaucoup d'autres espèces, le mâle seulement prend regulièrement, une fois par an, absolument le plumage de sa femelle; en sorte qu'à certaine époque de l'année tout paroît femelle parmi ces oiseaux. Je possède chez moi plus de cinquante de ces espèces changeantes dont j'ai tous les passages d'une livrée à une autre; mais celle chez qui il paroît le plus extraordinaire est une veuve d'Afrique, connue sous le nom de la veuve à épaulettes rouges (1). La femelle de ce bel oiseau a les couleurs simples de l'allouette, et elle a une queue courte et horisontalle comme celle de presque tous les autres

(1) Voyez les planches enluminées de Buffon, No. 635.

oiseaux ; le mâle, au contraire, est totalement noir, excepté au poignet de l'aîle, où il porte une large plaque rouge ; et sa queue longue et très-fournie, est verticale comme celle du coq commun. Mais ce brillant plumage et cette belle queue verticale ne subsistent que pendant la saison des amours, qui est de six mois. Ce tems passé, il se déshabille, prend le costume modeste de sa compagne, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, change aussi sa queue verticale contre une horisontale : il ressemble tellement alors à sa femelle qu'il n'est pas possible de les distinguer l'un de l'autre.

Celle-ci, à son tour, quand elle parvient à un certain âge, et qu'elle a perdu la faculté de se reproduire, se revêt pour toujours de l'uniforme que le mâle avoit arboré passagèrement dans les jours de ses plaisirs. Sa queue s'allonge, comme celle qu'il avoit alors, et devient verticale, d'horisontale qu'elle avoit été.

Cette espèce vit en société dans une sorte de république, et se construit des nids très-rapprochés les uns des autres. Ordinairement

nairement la société est composée à peu près de quatre-vingt femelles ; mais, soit que, par une loi particulière de la nature, il éclose beaucoup plus de femelles que de mâles, soit quelque autre raison que j'ignore, il n'y a jamais, pour ce nombre de femelles, que douze ou quinze mâles qui leur servent en commun.

C'est dans le grand livre de la nature que j'ai lu tout ce que j'écris ici. De pareilles observations n'ont peut-être pas un grand mérite ; et moi-même je n'y attache pas beaucoup d'importance. Mais au moins elles sont exactes ; et les critiques qui ont voulu me donner des conseils et des leçons n'en ont trouvé et n'en trouveront de pareilles ni chez leurs méthodistes, ni chez ces écrivains dont les excursions se sont faites entre les quatre murs d'un cabinet.

On travailloit toujours à exercer les bœufs ; et l'on n'étoit guère plus avancé qu'au premier moment. Un jour qu'on les manœuvroit, un d'eux, s'emportant, voulut s'échapper. Le Hottentot qui se trouvoit le plus près de lui, tenta de l'arrê-

ter, en le saisissant par le bout de sa corde. Mais ayant malheureusement passé la main dans un nœud coulant qui lui serra le poignet, il fut emporté par l'animal, traîné au loin, et déchiré ou meurtri en vingt endroits, avant qu'on pût arriver à son secours.

Bernfry arrivoit encore en ce moment. Il venoit me voir, et témoin de l'accident, il se trouva près de moi, lorsqu'on me le raconta. Mais profitant de la circonstance, il me représenta combien il étoit imprudent à moi de m'exposer en route avec des bêtes indisciplinées; et il offrit de me céder un attelage de six bœufs bien dressés, si je voulois lui donner en échange un de mes fusils de munition avec douze livres de poudre et la quantité de plomb suffisante pour couler deux cents balles.

Le marché n'étoit pas désavantageux pour moi; et s'il m'eût demandé le triple de cette valeur en d'autres objets, je n'aurois point hésité de conclure. Mais fournir des armes à un pareil homme, c'étoit fournir un moyen de mal faire. Je m'y refusai. Lui, de son côté, rejeta obstiné-

ment toute autre condition ; et les choses en restèrent là, malgré les instances de mes Hottentots, qui, fatigués des peines que leur causoit l'éducation de ces bœufs indomptables, me pressoient d'accepter.

Ces hommes qui d'abord s'étoient fait un jeu de réduire et de discipliner les bœufs, maintenant en désespéroient. Je sentois très-bien l'embarras de ma situation ; et néanmoins j'étois résolu à tout souffrir, plutôt que de consentir au marché. Ainsi, renonçant à tout espoir d'arrangement et d'échange, je fixai mon départ au 21 mai, et le jour étant arrivé, l'on attela.

La caravane étoit nombreuse. Outre les trente-six brocanteurs de troupeaux, qui m'avoient demandé à m'accompagner, j'avois encore dix Namaquois, d'une horde voisine de la Fontaine du Secrétaire, lesquels se proposoient de marcher de conserve avec nous, jusqu'à un gué de la rivière, qu'ils connoissoient, et ou ils comptoient la passer. Enfin, tant des étrangers que de mes gens, la troupe étoit composée de quatre-vingt-douze personnes, sa-

voir, soixante-treize hommes et dix-neuf femmes; et le troupeau l'étoit de cent soixante-douze bêtes à cornes, sans compter les bêtes blanches.

Depuis quelques jours, la rivière avoit baissé, et les Kaminouquois en avoient profité pour retourner chez eux avec leur camarade blessé.

Toute ma caravane s'apprêtoit à marcher. On n'attendoit que mon signal; et déja moi-même je posois le pied sur le timon, pour monter dans mon charriot. Dans cette position, le bœuf qui étoit de mon côté me détache une ruade, et il me frappe très-violemment à la jambe que j'avois en l'air.

Je fais un cri; tout le monde accourt. On ne doute pas que je n'aie la jambe brisée du coup. Moi-même, à la douleur qui me l'engourdit et qui m'en ôte le sentiment, j'ai tout lieu de le craindre; et ce n'est qu'après plus d'un quart-d'heure, quand l'engourdissement est passé, que je m'apperçois que j'en serai quitte pour une forte contusion.

Klaas s'irrite contre moi; et mettant à

profit la leçon cruelle que je venois de recevoir, il s'adresse brusquement à Bernfry, lui propose douze livres de poudre et douze livres de plomb pour deux de ses bœufs timoniers ; et sans me permettre une réflexion, il part avec lui pour les aller prendre. Klaas avoit raison. Les deux bœufs arrivèrent ; le prix convenu fut payé, et nous partîmes.

Mon projet étoit de côtoyer pendant quelque tems la rivière, en suivant son cours et m'éloignant le moins possible des bois qui la bordent. Cette route m'assuroit à la fois et de l'eau et des pâturages abondans. Mon charriot marcha même assez bien, à l'aide des deux timoniers que m'avoit vendus Bernfry ; mais il n'en fut pas ainsi des deux autres voitures. Leurs attelages étoient si récalcitrans et si indociles que vingt fois elles manquèrent d'être culbutées contre des arbres ou renversées dans des précipices, et que nous employâmes trois jours à parvenir au gué, c'est-à-dire, à faire une marche qui eût dû être l'ouvrage d'une forte journée.

Les conducteurs, excédés de fatigue et perdant patience, me déclarèrent qu'il ne nous seroit pas possible d'aller plus loin, si je ne donnois à chaque voiture deux timoniers dressés, comme j'en avois à la mienne. C'étoit me dire d'acheter les quatre autres bêtes de l'attelage de Bernfry. Jamais résolution ne me coûta autant à prendre; mais, malgré toutes mes répugnances, nécessité fut d'y souscrire. J'envoyai donc le fusil qui avoit été exigé, et j'attendis, sur les bords du fleuve, l'arrivée des bœufs.

Dans cet intervalle, je m'acquittai très-libéralement envers les Namaquois. Récompensés bien au-delà de ce qu'ils avoient demandé pour m'accompagner, et infiniment satisfaits de moi, ils me quittèrent et passèrent le gué pour se rendre chez eux.

Nous nous en éloignâmes de notre côté, quand les bœufs furent venus; et en deux campemens et après dix lieues de marche, en suivant le bois, nous fîmes halte sur la grève de l'Orange, où nous abordâmes

facilement avec nos voitures par un défilé commode et aisé, où il n'y avoit pas un arbre.

Nous nous apperçumes ici à regret qu'il ne nous seroit plus possible de côtoyer la rivière, ni même le bois qui la bordoit, à cause des mauvais chemins qu'il nous eût fallu traverser et qui devenoient impraticables pour des charriots.

Le 27, obligés de quitter le fleuve jusqu'à ce que nous trouvassions une route plus commode pour y revenir, nous marchâmes vers le sud pendant quatre heures avant de pouvoir tourner à l'ouest; direction dans laquelle nous fîmes six lieues par les plus horribles chemins. Obligé à chaque instant de monter et de descendre, je me voyois, à tout moment, prêt à abandonner le projet de rejoindre la rivière avec mes charriots et tout mon camp. Enfin, nous arrivâmes, avec bien de la peine, le 28 au soir, sur l'emplacement d'un vieux kraal, qui paroissoit avoir été abandonné depuis bien long-tems et où nous établîmes le camp.

Le site étoit agréable; je ne pus résis-

ter au plaisir d'y séjourner. A quelques pas de notre établissement étoit un bocage, à travers lequel couloit un doux ruisseau qui, en fournissant de l'eau pour nous et pour mes bestiaux, ajoutoit infiniment à l'agrément du lieu. A chaque instant, il y arrivoit des volées de ces gélinottes à collier dont j'ai parlé ailleurs. Je les tuai par douzaines ; et cette chasse fut même si abondante que, pendant les trois jours que je séjournai, elle fournit en partie à la subsistance de toute ma troupe. Les arbres d'alentour étoient couverts d'oiseaux de différentes espèces. Quelques-unes se trouvèrent même être nouvelles pour moi, et vinrent augmenter mes collections.

Pendant mon séjour, des Petits Namaquois, instruits de mon arrivée dans leur canton, vinrent me faire visite et m'offrir des moutons, en échange pour du tabac. Ce fut par eux que j'appris, pour la première fois, l'accident arrivé à Pinard, qui, après m'avoir tant impatienté en route, s'étoit enfin séparé de moi, sept ou huit mois auparavant.

Ce malheureux, ayant irrité une horde près de laquelle il étoit campé, avoit failli périr victime de son imprudence. On avoit enlevé ses bœufs, pillé son charriot, tué avec des flèches empoisonnées ses Hottentots ; et lui-même auroit été égorgé à son tour, s'il n'avoit pas eu l'adresse et le bonheur de se cacher, jusqu'au moment où il put regagner les colonies.

Malgré tous les motifs que j'avois d'être mécontent de lui, je ne pus m'empêcher de le plaindre. Je ne devinois guère, en ce moment, qu'un malheur d'un autre genre, mais plus effrayant encore, nous attendoit tous.

En campant sur le terrain de la horde, je cherchois à me consoler de mes fatigues. La fraicheur du bocage, les eaux qui venoient à plaisir le baigner, les fleurs variées qui l'ornoient , et dont l'odeur embaumoit mes sens, tout sembloit concourir à vouloir, pour quelque tems, me fixer dans ce séjour. Hélas ! l'enfer étoit à côté de cet élisée. Nous campions sur une esplanade d'environ quatre cents pieds de circonférence, et unie comme si elle eût

été nivellée à dessein, mais qui pendant long-tems avoit servi de parc aux bestiaux de la horde.

Les excrémens des animaux, en s'y accumulant, y avoient formé à la longue une couche épaisse de plusieurs pieds, qui, broyée et triturée par leur piétinement et délayée par leurs urines et par les pluies, étoit devenue un banc de tourbe, un terreau sulphureux et inflammable.

Personne de nous n'y fit attention; d'ailleurs, on ne s'en apperçut pas, parce que tout le terrain sur lequel nous étions campé étoit entièrement recouvert de quelques pouces d'un sable fin qu'y avoient porté les vents. Mais on n'eut pas plutôt allumé les feux de nuit, que ce fumier desséché s'aluma par dessous sa calotte, et que ce feu, minant sourdement à travers la masse et pénétrant de tous côtés, l'embrasa toute entière. A mesure qu'elle brûloit et se réduisoit en cendres, son affaisement produisoit des vides qui, donnant un passage à l'air, augmentoient et propageoient l'embrasement. Enfin, vers le milieu de la nuit, l'incendie éclata au-dehors. Les flammes

parurent; et alors ceux qui les premiers s'en apperçurent crièrent au feu, pour éveiller tout le monde et appeler au secours.

Je dormois dans mon charriot. Leurs cris m'éveillèrent en sursaut; mais on peut juger quelle fut ma frayeur, lorsque je vis vingt colonnes de feu s'élever au millieu du camp, mes Hottentots enlever leurs huttes, en criant comme des damnés, courir à travers les flammes pour réunir les bêtes effarouchées, qui ne faisoient pas un pas, sans s'enfoncer dans le terrain et sans en faire sortir des flammes nouvelles.

Dans un pareil moment, il est pardonnable d'avoir des idées fort extraordinaires, sur-tout lorsqu'on voit pour la première fois un pareil phénomène, dont on n'a jamais entendu parler, et qu'il se présente subitement et avec effroi, au milieu de la nuit. Ma première pensée fut qu'un volcan venoit de s'entr'ouvrir sous nos pieds, et que nous nous trouvions au centre de son cratère.

Cependant le feu n'avoit pas encore pé-

nétré jusqu'à moi. Mes trois charriots étoient même au-dessus du vent ; et, par un hasard bien heureux, ils paroissoient n'avoir rien à craindre pour le moment actuel. Aussi mes gens me crièrent-ils de rester en repos au lieu où j'étois, et de ne pas m'inquiéter. Quelques-uns d'eux, soit par eux-mêmes, soit par ouï-dire, connoissoient ces sortes d'embrasemens ; et c'est ce qui fit qu'ils ne perdirent point la tête et qu'ils purent porter par-tout des secours efficaces. En un instant, tous les hommes et femmes se mirent après mes charriots, qui furent traînés assez loin pour n'avoir plus rien à redouter de l'incendie.

Heureusement que personne ne périt dans cette expédition ; il n'y eut même que mes bœufs qui souffrirent de l'accident. Plusieurs eurent des brûlures considérables qui les estropièrent ; et l'un d'eux périt, sans qu'il fut possible de le secourir.

Ce fut pour moi un spectacle à la fois horrible et sublime que cet énorme animal, se débattant au milieu des flammes, dont ses affreux trépignemens augmentoient encore

la violence. L'air étoit au loin rempli de ses cris. Il expira bientôt. Le feu étoit si violent qu'il fut rôti jusqu'aux entrailles, et qu'après l'incendie mes gens le retirèrent et mangèrent ce qui en étoit resté, sans autre apprêt.

D'après l'accident facheux qui auroit pu m'arriver, je ne puis trop recommander à ceux qui pourroient voyager en Afrique, de ne jamais camper sur les vieux kraals abandonnés ; il n'est pas douteux que, si le vent eût soufflé malheureusement du côté où j'étois, l'incendie se fut bientôt communiqué à mes voitures, et il est plus que probable qu'étant couché dans le chariot qui contenoit toute ma provision de poudre, j'aurois infailliblement sauté en l'air et péri avant peut-être que personne ne se fût apperçu du feu.

La plus grande partie de notre nuit se passa à déménager le camp, pour nous poster sur la terre franche. Nos bœufs, effrayés de tout ce vacarme et encore plus du feu, s'éparpillèrent dans les bois, d'où nous eûmes toutes les peines à les déloger pour les rassembler autour de nous.

Remis en route, nous fîmes sept lieues, ouest-quart-sud; mais les chemins étant détestables, je me rapprochai de la rivière par le nord-ouest. Après quatre heures de marche dans cette direction, nous arrivâmes à l'entrée d'une gorge, au fond de laquelle j'apperçus une petite maison carrée, couverte de chaume, et dont les murs, en terre, étoient proprement faits et en très-bon état.

Il m'est impossible d'exprimer tout ce que cette chaumière me causa d'inquiétude; je craignois de trouver là, encore un second Bernfry, ou un autre Matys Moodel; mais m'étant approché, je vis, avec satisfaction, que la maison n'avoit pas de maître présent, en conséquence j'y établis mon camp et en pris possession.

Près de la maison étoit une source d'assez bonne eau; et par derrière, un petit jardin en friche, mais qui, au milieu de toutes les mauvaises herbes dont il commençoit à se remplir, montroit encore de la laitue, des pois, des citrouilles et quelques plantes potagères. Les pâturages, tout à l'entour, paroissoient excellens; et à

peu de distance couloit l'Orange. Enfin, le solitaire qui étoit venu là se bâtir un hermitage avoit choisi un local aussi fertile qu'agréable; mais je fus surpris de le voir désert et abandonné, et j'en demandai la raison à Klaas Baster, qui, connoissant les lieux, pouvoit être instruit sur la cause de cet abandon.

Il me répondit que la maison avoit été bâtie par Schoenmaeker; que ce brave homme, dans sa vie errante, s'étoit fait ainsi différens établissemens sur les bords de l'Orange, et qu'il avoit abandonné celle-ci pour s'éloigner du voisinage de Bernfry et de Moodel, dont il savoit bien n'être pas aimé.

Je parlerai plus bas d'une famille malheureuse que j'ai rencontrée dans le désert en me rapprochant au Cap, et à qui j'ai conseillé d'aller occuper cet asile délaissé. Si elle a suivi mon conseil; si, retirée dans ce coin de la terre, elle y a trouvé la fin de ses maux; à cette paix, qui n'est pas de ce monde, elle se rappelera mon nom. Le nom d'un homme de bien est doux à prononcer. Le nom des oppresseurs, des

assassins et des traîtres, imprime une longue horreur, qui change la terre la plus paisible en un séjour d'épouvante et de misère. Mais je sors des déserts d'Afrique, et j'y devrois toujours être resté.

Nous nous établîmes dans la chaumière et dans le vallon qui l'entouroit; après quoi j'allai examiner en quel état étoit la rivière. Elle continuoit de baisser. Déja ses eaux s'étoient beaucoup éclaircies, et les hippopotames commençoient à reparoître. Nous nous mîmes aussitôt à la chasse de ces amphibies; et dès le jour même nous en tuâmes un qui me fournit une ample provision pour la nourriture de ma troupe.

Dans le dessein où j'étois de recommencer un troisième voyage, j'eusse fort désiré connoître le cours de la rivière et la suivre jusqu'à son embouchure. Mais les difficultés que nous avions essuyées jusqu'ici, rendant ce projet impraticable, du moins avec mes charriots et toute ma caravane, je pris le parti de faire cette petite excursion à pied, avec quelques-uns de mes gens.

Ce voyage ne pouvoit manquer d'être très-fatigant; mais il ne me falloit pas

plus de quinze jours pour l'achever. Ainsi, sans vouloir aucun équipage, j'emmenai avec moi quatre de mes chasseurs, au nombre desquels étoit Klaas; je pris quelques-uns de mes chiens, et je me mis en marche.

Mon projet étant, comme je l'ai dit, de connoître l'Orange, je le côtoyai très-exactement, et ne m'en éloignai que quand nous trouvions, sur ses bords, des rochers qui, par leur hauteur ou leur escarpement, nous obligeoient à des détours. Après quelques jours de marche, nous découvrîmes une île où je fus curieux de pénétrer, dans l'espoir d'y trouver peut-être quelque objet nouveau qui put satisfaire ma curiosité.

Mes compagnons n'étoient point embarrassés pour le passage; tous les Sauvages sont d'excellens nageurs. Quant à moi, j'employai le moyen dont je m'étois déja servi précédemment pour traverser l'Eléphant; c'est-à-dire, que j'enfourchai un tronc d'arbre, et que mes nageurs, les uns en le tirant en avant, les autres en le poussant par derrière, me firent arriver. Cet expédient avoit failli me couter la vie, à

ma première épreuve. Mais dans celle-ci, j'avois une traversée trop peu large, et j'étois trop éloigné de la mer pour avoir rien à craindre.

Quoique l'île ne parût offrir aucun être vivant, néanmoins il y avoit en ce moment plusieurs hippopotames qui s'y trouvoient cachés ; et c'est ce qui me l'a fait appeler l'île des hippopotames. A l'instant de notre apparition, quelques-uns de ces animaux, effarouchés, regagnèrent la rivière.

L'un d'eux s'étant trouvé sur le passage de Klaas, celui-ci le tira et le tua du coup. C'étoit un jeune. Mais le bruit de l'arme en fit lever d'autres ; et en moins d'une minute j'en vis plus de douze, de tout âge et de toute grosseur, se jeter à l'eau et disparoître subitement. Je n'eusse jamais cru qu'un animal, si peu léger sur terre, eût dans l'eau une vîtesse si étonnante.

Il n'auroit pas été prudent à moi de passer la nuit dans l'île. Je connoissois trop bien les fleuves d'Afrique, et sur-tout l'Orange, qui par une crue subite pouvoit, en peu d'heures, nous surprendre et nous submerger. Ainsi, après avoir levé sur no-

tre hippopotame quelques morceaux, qui pussent nous fournir des grillades pour notre souper, nous traversâmes l'autre bras de la rivière, et allâmes passer la nuit sur la rive droite, et assez loin pour n'avoir rien à craindre d'un débordement, s'il arrivoit.

Mon intention étoit de revenir dans l'île, le lendemain matin. Mais au lever du soleil, nous apperçûmes un troupeau immense d'éléphans, qui nous fit changer de résolution. Il y avoit au moins cent de ces animaux; et plusieurs portoient des défenses dont la beauté tentoit beaucoup mes chasseurs.

Comme ils se trouvoient à portée du fusil, nous leur envoyâmes quelques balles qui les firent fuir. Nous nous mîmes aussitôt à leur poursuite; non que nous osassions nous flatter de les atteindre; mais il devoit y en avoir de blessés, et nous espérions que quelques-uns peut-être le seroient mortellement En effet, nous vîmes plusieurs traces de sang, qui nous servirent d'indices pour la poursuite, et que nous suivîmes pendant une grande partie du jour. Mais enfin le soleil commençant à baisser, je

craignis de me trouver pris par la nuit au milieu du désert, et je regagnai l'Orange.

Les Sauvages disent que ce fleuve est traître ; et rien effectivement n'est plus perfide que ses crues subites. Souvent il est à ses plus basses eaux ; et tout à coup, en moins de vingt-quatre heures, il monte au maximum de ses plus grandes inondations. Quelquefois aussi ses débordemens se soutiennent pendant six semaines ou deux mois. Or, voilà ce que j'avois à redouter, et ce qui, si l'accident nous fût arrivé, eût rendu difficile mon retour au camp de l'habitation de Schoenmaeker, où j'avois laissé mes voitures.

Je crus donc prudent de nous rapprocher au plutôt du rivage. A la vérité, éloignés comme nous l'étions, il nous fallut forcer de marche ; ce qui, après les fatigues extrêmes d'une journée de courses, passée sans nourriture, devenoit un rude travail. Mais enfin, nous arrivâmes avant la nuit, et le lendemain nous nous remîmes à la nage pour repasser dans l'île.

En mettant pied à terre, nous allâmes droit à l'hippopotame, dans le dessein d'en

enlever encore quelques provisions pour notre nourriture. Sur son cadavre étoit un magnifique vautour, occupé avec beaucoup d'empressement à le dévorer. Jamais je n'en avois vu un si grand, et l'on peut imaginer quelle fut ma joie. Mais cette joie aussi nuisit à la justesse du coup que je tirai pour l'abattre. En me pressant trop, j'ajustai mal, et ne fit que le blesser assez légèrement.

Quoique déja il se fut gorgé d'une grande quantité de chair, puisque quand je l'écorchai, j'en trouvai six livres et demie dans son estomac ; cependant son acharnement et sa faim étoient tels, qu'en cherchant à s'envoler, il arrachoit encore sa proie avec le bec, comme s'il eût voulu l'enlever toute entière avec lui.

D'un autre côté, le poids des viandes qu'il venoit de dévorer l'appésantissoit, et ne lui permettoit pas de prendre son vol si facilement. Nous eûmes le tems d'arriver sur lui avant qu'il se fût enlevé, et nous cherchâmes à l'assommer à coups de crosse. Il se défendit long-tems, avec toute l'intrépidité possible. Il mordoit ou frappoit du bec nos fusils ; sa force étoit si grande en-

core qu'à chaque coup il en érafloit les canons. Il succomba pourtant. Je m'en vis maître ; et cette possession, par le plaisir extrême qu'elle me causa, me dédommagea bien amplement de toutes les peines et fatigues que m'avoit causées ma petite excursion.

Ce vautour, qu'aujourd'hui je possède dans mon cabinet, et sans contredit le plus beau de tous ceux de son genre, forme une espèce entièrement nouvelle, qui, jusqu'à présent, a été absolument inconnue. Il a plus de trois pieds de haut, et huit à neuf pieds d'envergure. Quant à sa force, s'il est permis d'en juger par ses nerfs et ses muscles, elle doit avoir été considérable ; et je suis convaincu que parmi tous les oiseaux carnivores il n'en est peut-être aucun qui soit plus fort, pas même le fameux condor, vu par tant de voyageurs, et dont toutes les descriptions diffèrent pourtant tellement, que son existence me paroît encore un problême. Ce qu'il y a du moins de très-certain, c'est qu'il n'est dans aucun cabinet connu, et que pas un curieux existant n'assure l'avoir vu ; il paroît que chaque voya-

geur, ayant voulu parler du condor, tous l'ont vu; les uns au Pérou, d'autres dans la mer du sud, d'autres encore en Afrique, etc.; enfin, on l'a rencontré par-tout. Et Buffon, si ingénieux en rapprochemens, le reconnoît dans chaque espèce de grand grand oiseau, indiquée par les voyageurs, malgré le peu d'analogie qui se trouve dans leurs descriptions (1).

J'aurois pu aisément aussi parler d'un condor; car j'ai vu beaucoup de grands oiseaux de proie, et dans le nombre de ceux que j'ai rapportés il en est plus d'un qu'il m'eût été facile de faire passer, aux yeux des esprits crédules, pour un enleveur de moutons; et quoiqu'en disent tous ceux qui assurent avoir vu enlever des moutons, je soutiens qu'il n'y a pas un oiseau connu qui puisse emporter, dans ses serres, un animal de cette taille. En tout cas, voici la description de mon vautour africain, que je n'ai pas seulement vu, mais

(1) Voyez dans Buffon, l'article du condor, *Hist. nat. des oiseaux*, tom. I.

que j'ai rapporté, et que tout le monde a pu voir dans mon cabinet.

Ses plumes, dont le ton général est d'un brun clair, ont sur la poitrine, le ventre et les côtés, un caractère particulier : inégalement longues entre elles et pointues, elles sont contournées en lames de sabre et s'hérissent en se séparant les unes des autres. Ces plumes ainsi désunies laisseroient appercevoir la peau sur tout le sternum, si elle n'étoit entièrement couverte d'un magnifique duvet blanc, très-touffu, que l'on voit aisément à travers ce plumage hérissé.

Un célèbre naturaliste a écrit « qu'aucun oiseau n'a de cils ni de sourcils; ou « qu'aucun au moins ne porte du poil autour des yeux, comme les quadrupèdes ». Cette assertion, présentée comme une loi générale de la nature, est une erreur; non seulement celui dont nous parlons en a, mais nous connoissons encore quantité d'espèces qui en ont aussi; tels sont, en général, tous les calaos, le secrétaire et plusieurs autres oiseaux de proie. Outre ces cils, le vautour dont il est question, porte sur la gorge des poils roides et noirs; toute



Boutelou Sculp

L'ORICOU.


BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS

la tête et une partie du cou sont dénués de plumes; cette peau nue, d'une couleur rougeâtre, est nuancée, en certains endroits, par du bleu, du violet et du blanc. L'oreille, dans son contour extérieur, est circonscrite par une peau relevée, qui forme une espèce de conque arondie, qui nécessairement doit augmenter, dans cette espèce, la faculté de l'ouïe. Cette sorte de conque se prolonge de quelques pouces en descendant le long du cou. C'est ce caractère, particulier à cette espèce, qui me l'a fait désigner par le nom d'oricou, que je lui conserverai dans mon histoire des oiseaux, où j'en donnerai une description détaillée; en attendant je place ici une figure parfaite de ce rare vautour.

Empressé de préparer mon oricou, je quittai l'île avant le coucher du soleil, et vins passer la nuit sur la rive gauche de l'Orange. Le lendemain, je continuai ma route, en suivant toujours de cours du fleuve.

Dans la crainte de manquer de nourriture, nous avions emporté une certaine quantité de notre hippopotame; mais nos

précautions furent inutiles. A mesure que nous approchions de l'embouchure, nous trouvions sur la rivière une multitude infinie de gélinottes, de flamands, de pintades, d'oies, de canards et d'autres oiseaux de différentes espèces. Le nombre en étoit même tel que nous ne faisions aucune provision; peu inquiets le matin de ce dont nous souperions le soir.

Je trouvai aussi que parmi tous ces oiseaux, destinés à notre cuisine, il y en avoit quelques-uns dignes d'entrer dans mon cabinet. Je préparai ceux-ci sur les lieux; et même, pour ne point trop nous embarrasser en multipliant les paquets, je les fourrai dans le ventre de mon oricou, qui me servit ainsi de porte-manteau.

Les arbres étoient remplis d'une espèce particulière de singes, dont j'eusse bien désiré également m'en procurer un pour ma collection. Mais ces animaux étoient trop fins; et malgré toutes les ruses que nous employâmes, il ne nous fut jamais possible de les approcher d'assez près pour les tirer.

Nous rencontrâmes dans notre route trois Hottentots, qui furent fort surpris de nous

voir ; l'un d'eux parloit fort bien le hollandois, ayant demeuré très-long-tems dans la Colonie. Nous apprîmes par eux que nous avions encore au moins quatre jours à marcher avant d'arriver à l'embouchure de la rivière, et que nous courrions grand risque d'y être massacrés par les Boschjesman, qui étoient en force dans toute cette partie;que d'ailleurs, en avançant nous trouverions le pays le plus aride que nous eussions jamais vu. J'ai toujours soupçonné ces trois hommes de faire eux-mêmes partie des Boschjesman, dont ils avoient voulu nous faire peur. Ils avoient, sans doute, des raisons pour essayer de nous détourner d'aller plus en avant, où ils avoient probablement leur horde ; et nous ne pûmes jamais apprendre d'où ils étoient, ni ce qui les avoit conduit où nous les trouvâmes. Ce qu'il a de certain, c'est que le premier qui fut apperçu avoit l'air de se cacher, qu'il fut très-inquiet quand nous le vîmes et que ce n'est qu'après plusieurs minutes, que nous apprîmes qu'ils étoient trois. Ils avoient tous des flèches, et chacun por-

toit une sagaie, dont la pointe étoit faite d'un os de poisson très-affilé, et toutes leurs flèches étoient empoisonnées. Cette aventure donna quelques soupçons à notre petite troupe. Trop foible pour oser tout braver, nous tînmes conseil, et comme le tems que je m'étois proposé de mettre dans notre petite excursion, étoit passé, nous arrêtâmes d'un commun accord de regagner le camp par notre même route. Mais comme il eût été très-imprudent de nous fier à ces trois hommes, qui nous parurent très-suspects, je les obligeai à nous suivre jusqu'à ce que nous fussions près de notre camp. En conséquence nous nous emparâmes de toutes leurs armes, avec la promesse qu'il ne leur seroit fait aucun mal, et qu'elles leur seroient toutes rendues. Ils nous les remirent de bonne grâce, mais non sans montrer cependant beaucoup de frayeur, et en nous assurant que nous n'avions rien à redouter et qu'ils n'avoient aucune mauvaise intention. Tout en feignant de les en croire, il me parut prudent de nous comporter de la sorte, de crainte qu'ils ne

fussent des espions, envoyés pour donner connoissance de notre nombre et de nos forces.

Je regrettai beaucoup de ne pas voir l'embouchure de la Rivière d'Orange, dont Paterson, dans son voyage, a déterminé, d'après le colonel Gordon, la position géographique. Il la fixe à vingt-huit degrés trente-trois minutes de latitude. Quant à sa longitude, elle est, dit le voyageur, *à peu près* celle du Cap.

Pour moi, qui, ayant vécu avec Gordon, l'ai toujours vu mettre dans ses travaux et ses opérations l'exactitude la plus scrupuleuse, je n'ai point, je l'avoue, reconnu son style dans cet *à peu près ;* et j'ai été d'autant plus surpris de l'expression, que le prétendu *à peu près* forme, d'après toutes les bonnes cartes, une différence de trente lieues, au moins. Je crois donc que Paterson a manqué de mémoire sur cet objet, et que, ne se rappelant pas l'expression véritable du colonel, il y a suppléé par un mot vague, qui est une erreur.

Après avoir assuré à nos prisonniers que s'ils cherchoient à s'évader, nous les fu-

sillerions sans pitié, nous reprîmes le chemin du camp, en remontant la rivière, absolument sur les mêmes traces que celles que nous avions suivies en la descendant. Dans notre marche, le Hottentot colon, dont j'ai parlé, eut l'air de reprendre toute sa tranquillité; mais ses deux camarades montrèrent beaucoup de tristesse et d'embarras; à la couchée ils parurent se rassurer un peu, causèrent avec nous et se donnèrent pour des Petits Namaquois, dont ils parloient en effet le langage. Ceci ne m'empêcha pas de les surveiller; car ils pouvoient fort bien être des Petits Namaquois, et, malgré cela, être encore des Boschjesman ou des malfaiteurs. J'ai déja remarqué nombre de fois, qu'en général les Boschjesman sont des vagabonds de toutes les nations, qui se réunissant, s'associent pour voler et piller indistinctement tous les voyageurs. Avant de nous coucher, j'avois expressément donné l'ordre que quelqu'un veilleroit jusqu'au milieu de la nuit, et qu'après cela, un autre le remplaceroit jusqu'au jour; Klaas commença la première garde, et fut relevé par

un autre, qui probablement s'endormit ; car, vers le point du jour, l'un des miens se mit à crier aux armes et nous reveilla tous précipitamment ; il se débattoit avec un des deux Petits Namaquois, qui cherchoit à lui enlever son fusil. Mais nous ne nous montrâmes pas plutôt que, lachant prise, il se sauva à toutes jambes. Son camarade étoit déja parti. Quant au Hottentot, il fut arrêté ; je lui fis lier les mains derrière le dos, et les deux jambes, de manière qu'il ne put courir et nous échapper. Pendant que nous le garrottions ainsi il appeloit, de toutes ses forces, ses deux camarades, qui n'eurent garde de se remontrer. Il nous protesta de son innocence et nous assura n'être entré pour rien dans le complot de se sauver en nous volant une arme. Nous feignîmes de l'en croire, mais en attendant je me gardai bien de le lâcher sur sa bonne foi ; je lui promis pourtant qu'il ne lui seroit rien fait ; mais que si nous recevions la plus légère hostilité, il pouvoit être certain qu'il seroit le premier sacrifié. Cette petite aventure de la nuit nous prouvant que nous avions réel-

lement lieu de redouter d'être attaqués par les Boschjesman, nous prîmes le parti de quitter les arbres de la rivière et de marcher à travers la plaine, où, étant plus à découvert, nous ne courions pas autant le risque d'être surpris. Notre Hottentot garrotté nous gênoit beaucoup dans notre marche, et afin d'aller plus vîte, nous fûmes contraints de lui délier les jambes. La nuit nous surprit étant encore à quatre lieues de notre camp; et, malgré le désir que nous avions d'y arriver au plutôt, nous fûmes contraints de faire halte, tant nous étions excédés de fatigue d'avoir fait au moins douze lieues ce jour-là, à travers les sables et sans aucun abri contre les ardeurs d'un soleil brûlant. Ayant pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher notre prisonnier de s'enfuir, nous passâmes une nuit tranquille. Au point du jour, n'ayant plus rien à redouter des siens, puisque nous étions si près du camp, je le fis délier et lui rendis sa liberté, en lui recommandant toutefois de ne jamais se faire revoir dans les environs des lieux où je me trouverois. Nous reprîmes le chemin

min du camp, où nous arrivâmes de très-bonne heure encore.

J'y trouvai un chef kaminouquois, homme avancé en âge, qui s'y étoit rendu avec une vingtaine de ses gens, et qui m'y attendoit pour me saluer et pour m'offrir un fourmilier vivant, qu'il venoit d'attraper. Cet animal, très-difficile à se procurer et peu commun dans nos cabinets d'histoire naturelle, se terre et ne chasse que la nuit. Comme ceux de la Guyanne et des autres contrées connues, il ne vit que de fourmis. Il attaque même les termites dans leurs retraites souterraines; et la nature lui a donné, aux pieds de devant et de derrière, de longs et larges ongles un peu crochus, dont il se sert pour en ouvrir et briser les voûtes, et avec lesquels il creuse sa tanière.

Sa langue avoit seize pouces de long; et elles ressembloit, pour la forme, à celle des autres fourmiliers; mais il différoit d'eux par sa queue rase et par les poils rudes et courts, qui lui couvrent le corps. Cet animal, excessivement gras, passe, parmi les Hottentots et les Colons, pour être un manger délicieux, auquel rien ne peut

se comparer. Les Kaminouquois, qui l'avoient apporté, tenoient le même langage. Je voulus en goûter, quand on l'eut tué; mais je lui trouvai un fumet si musqué, un goût de fourmi si détestable, qu'il me fallut rejeter le morceau que j'avois à la bouche. Ce qui me rebutoit étoit précisément ce qui le rendoit exquis pour les Sauvages. Ces gens, mangeant avec plaisir des nymphes de fourmis, quand ils en rencontrent, il n'étoit pas étonnant qu'ils trouvassent délicieux un gibier qui en avoit le goût.

Dans les Colonies, on appelle ce fourmilier *erd-verke* (cochon de terre); et les Kaminouquois le nommoient *goup*.

Il m'eût été agréable de régaler en eau-de-vie le chef et ses compagnons, et de leur témoigner ainsi ma reconnoissance du présent qu'ils m'avoient fait. Mais j'ai déja dit qu'à mon retour au camp de l'Orange, après une excursion de quatre mois, mes tonneaux, confiés à la garde de Swanepoel, s'étoient trouvés presque vides. J'avois mis en réserve, dans quatre cruchons, le peu qui me restoit de cette liqueur; et j'avois

abandonné le reste à mes gens, en leur déclarant que je ne leur en fournirois plus jusqu'à notre arrivée dans les colonies, et les laissant maîtres de la ménager ou dépenser à leur gré.

Avec cette mince provision, qui m'étoit nécessaire et que je réservois pour les occasions extraordinaires, je n'avois garde de m'épuiser tout à coup, et d'en donner un verre à chacun des Kaminouquois. Je n'en régalai que le chef et quatre vieillards que je distinguai dans la troupe; me proposant de dédommager les autres par un cadeau en quincaillerie. Mais ce fut alors que je vis, comme je l'ai déja dit ailleurs, une action qui me pénétra d'admiration et d'attendrissement.

Le chef ne voulant point goûter seul un plaisir qu'il ne partageoit point avec tous ses compagnons, ses amis et ses frères, garda dans sa bouche la liqueur qu'il pouvoit avaler. Il alla tour à tour la distribuer dans la bouche des assistans, et n'en conserva pour lui que la sensation et le goût. A son exemple, les quatre vieillards en firent autant; et par cette répartition sin-

gulière, tout le monde en eût et participa au bienfait.

C'est à vous, hommes délicats, gens de bonne compagnie, que s'adresse cette leçon sublime. Sans doute, elle excitera vos dégoûts. Vos bouches si pures, vos lèvres tant pommadées, se refusent à cette communication fraternelle. Pour moi, attendri jusqu'aux larmes, je me jetai dans les bras de ce vieillard, et le serrai fortement contre mon cœur.

Le jour de mon arrivée au camp, j'avois apperçu, sur ma route, un arbre qui portoit un énorme nid de ces oiseaux à qui j'avois donné le nom de républicains; et je m'étois proposé de le faire abattre, pour ouvrir la ruche et en examiner la structure jusques dans ses moindres détails. J'envoyai quelques hommes avec un charriot, chargés de me l'apporter au camp. Quand il fut arrivé, je le dépeçai à coups de hache, et je vis que la pièce principale et fondamentale du nid étoit un massif, composé, sans aucun autre mêlange, de l'herbe des Boschjesman; mais si serré et si bien tissu qu'il est impénétrable à l'eau des

pluies. C'est par ce noyau que commence la bâtisse ; et c'est là que chaque oiseau construit et applique son nid particulier. Mais on ne bâtit de cellules qu'en-dessous et autour du massif. La surface supérieure reste vide, sans néanmoins être inutile. Comme elle a des rebords saillans et qu'elle est un peu inclinée, elle sert à l'écoulement des eaux et préserve chaque habitation de la pluie. Qu'on se représente un énorme massif irrégulier, dont le sommet forme une espèce de toit et dont toutes les autres surfaces sont entièrement couvertes d'alvéoles, pressés les uns contre les autres, et l'on aura une idée assez précise de ces constructions vraiment singulières.

Chaque cellule a trois ou quatre pouces de diamêtre : ce qui suffit pour l'oiseau. Mais toutes se touchant par une très-grande partie de leur surface, elles paroissent, à l'œil, ne former qu'un seul corps, et ne sont distinguées entre elles que par un petit orifice extérieur qui sert d'entrée au nid, et qui quelquefois même est commun à trois nids différens, dont l'un est placé dans le

fond, et les deux autres sur les côtés.

Paterson a parlé, dans son voyage, de cet objet d'histoire naturelle; mais trop occupé de ceux qui l'intéressoient plus particulièrement, il n'a pu donner à celui-ci toute l'attention qu'il portoit aux autres. Selon lui, le nombre des cellules augmentant en proportion du nombre des habitans, les anciennes deviennent *des dortoirs, des rues de communication, tirées au cordeau.*

Sans doute, à mesure que la république se multiplie, les logemens doivent se multiplier aussi. Mais il est aisé de concevoir que l'accroissement ne pouvant avoir lieu qu'à la surface, les constructions nouvelles masquent nécessairement les anciennes et forcent à les abandonner.

Quand même celles-ci, contre toute possibilité, pourroient subsister, on conçoit encore que dans l'enfoncement où elles se trouveroient placées, la chaleur énorme qu'elles éprouveroient par le défaut de renouvellement et de circulation d'air, les rendroit inhabitables. Mais, en devenant ainsi inutiles, elles restent ce qu'elles

étoient auparavant, c'est-à-dire, de vrais nids; et ne se changent, ni en *dortoirs*, ni en *rues*.

Le gros nid que je visitai, et qui étoit un des plus considérables que j'aie vus dans mon voyage, contenoit trois cents vingt cellules habitées : ce qui, en supposant dans chacune un ménage composé de mâle et femelle, annonceroit une société de six cents quarante individus.

Néanmoins ce calcul ne seroit point exact. J'ai parlé ci-dessus d'oiseaux chez lesquels un mâle est commun à plusieurs femelles, parce que les femelles sont beaucoup plus nombreuses que les mâles. La même particularité a lieu pour plusieurs autres espèces, tant aux environs du Cap que dans les colonies; mais elle existe particulièrement chez les républicains. Toutes les fois que j'ai tiré dans une volée de ces oiseaux, j'ai toujours tué trois fois plus de femelles que de mâles.

Au reste, ces oiseaux n'ont rien de bien remarquable dans leur plumage. C'est un gris-brun uniforme, égayé sur les flancs par quelques tâches noires, et sur la gorge

par une large plaque de la même couleur. Le mâle est un peu plus gros que la femelle; mais du reste lui ressemble totalement.

Souvent il arrive qu'une république est chassée par une autre ; celà se conçoit, et j'ai déja eu occasion de remarquer que j'avois vu l'une de leurs villes devenue la conquête d'une troupe de petits perroquets.

Les oiseaux qui commettent ces violences sont ceux qui, comme les barbus, les pics, les mésanges, les perroquets dont je viens de parler, ont, dans la force de leur bec, la supériorité d'une arme offensive à laquelle les foibles et infortunés propriétaires ne peuvent résister. Mais jamais on ne voit parmi ces intrus que des individus dont la nature est de nicher dans des trous ou dans des creux d'arbres ; tels que les espèces que j'ai citées à l'instant.

Le républicain n'étant pas connu dans les colonies, il n'a pas de nom hollandois. Les Namaquois l'appellent, dans leur langue, *anaguès*, précédé d'un clappement.

Il y avoit cinq semaines que je m'étois établi dans l'hermitage de Schoenmaeker. Je le quittai enfin, pour me rendre à une

horde de Petits Namaquois, située à cinq lieues de notre camp; on y préparoit une grande chasse aux gazelles spring-bock. Le chef nous invita à être de la partie; ne doutant pas qu'avec nos armes nous contribuerions beaucoup au succès de cette chasse. J'acceptai avec plaisir, autant pour leur rendre service que pour être encore témoin d'une battue du genre de celles dont j'ai déja eu occasion de parler ailleurs. Celle-ci pouvoit peut-être offrir des détails nouveaux et des manœuvres particulières; la partie fut remise au lendemain. Tous, hommes, femmes et enfans étoient occupés, et travailloient avec ardeur aux préparatifs.

Au débouché d'une gorge, formée par deux collines, on avoit planté deux rangées de piquets, qui venoient y aboutir, et qui, placées d'abord à une petite distance l'une de l'autre, comme les arbres d'une allée, s'écartoient insensiblement à mesure qu'elles s'allongeoient, et alloient se perdre au loin dans la plaine. Les piquets avoient trois pieds de haut; et de chaque côté régnoit une courroie, à laquelle étoient sus-

pendues, de distance en distance, des plumes d'autruche; cette courroie ou ce cordon, qui passoit d'un piquet à l'autre, étoit attaché à leur partie supérieure.

Mais comme il n'eût pas été possible de se procurer assez de courroies pour fournir à la longueur immense de cette double file, on y avoit suppléé, au lieu où elles manquoient, en garnissant les bâtons de faisceaux de plumes d'autruche, d'aîles d'oiseaux, de bouts de queues, de morceaux de peaux découpées, et même de kros entiers; en un mot de tout ce qu'on avoit cru capable de servir d'épouvantail au gibier.

Le piège commençoit à l'ouverture même de la gorge. Là, on avoit creusé, en échiquier, une vingtaine de fosses, de dix pieds de profondeur sur six à sept de large; et recouvertes à leur superficie, de manière à être totalement cachées, mais garnies si légèrement que le moindre poids devoit enfoncer la couverture. La chasse consistoit à faire pénétrer les gazelles entre les deux rangées de piquets; une fois dans l'intérieur, on les poussoit naturellement dans le défilé où étoient pratiquées les fosses.

Quant à celles qui passoient par-dessus, sans s'y précipiter, elles tomboient dans différentes embuscades, où les gens de la horde les attendoient, couchés sur le ventre, pour les tirer, à coups de flèches, au moment où elles débusquoient de la gorge.

On employa la journée entière à porter sur le lieu et à mettre en place l'attirail que je viens de décrire; et le lendemain, à trois heures du matin, nous nous mîmes en marche pour le rendez-vous. Comme il étoit éloigné, nous n'y arrivâmes qu'au point du jour. Je montois un de mes chevaux, ainsi que Klaas; et j'étois suivi de quelques-uns de mes chasseurs et de tous mes chiens en laisse. Pour les Sauvages de la horde, plusieurs d'entre eux se joignirent à ma troupe; et les autres allèrent s'embusquer le long des palissades, pour empêcher les gazelles de sauter par-dessus.

Au lever du soleil, nous apperçûmes, à une demi-lieue de nous, une harde très-considérable de spring-bocken, chassée par une troupe de Sauvages. Je fis avancer et filer mon monde sur l'un des flancs, pour les forcer insensiblement à se porter dans

les palissades. Bientôt nous en fûmes tout près. Alors nous commençâmes à les presser davantage. Enfin, quand je vis que celles qui formoient la tête entroient déja dans l'entonnoir, moi et Klaas nous fondîmes, à toute bride, sur la queue, en poussant de grands cris, et tirant nos fusils et nos pistolets; tandis que ma troupe nous secondoit par la décharge des leurs et les autres par leurs hurlemens.

Ce bruit fut un signal pour les Sauvages qui étoient cachés près des piquets. Tous se levèrent, en hurlant de leur côté; et le vacarme alors devint effroyable. Les animaux, épouvantés et poussés de toutes parts, se pressoient en colonne, et fuyoient avec un désordre qui étoit vraiment amusant.

Curieux de connoître ce qui se passoit à la tête et près des fosses, j'y courus. Je m'attendois à les trouver bientôt comblées et à voir les gazelles s'y précipiter en tas. Je me trompois. Ces animaux sont très-fins. Il n'y avoit eu que les premiers qui fussent tombés dans le piège. Les autres, dès qu'ils l'appercevoient, l'esquivoient, en sautant par-dessus.

Pendant plus d'une demie heure que dura le passage, ces sauts ne discontinuèrent pas d'un instant, et jamais je n'ai vu un spectacle pareil à celui de tous ces milliers de fuyards qui couroient comme le vent, et dont la moitié étoit en l'air.

Il y en eut un certain nombre de tués par nos balles, quelques-uns étranglés par nos chiens, d'autres étouffés par la presse; mais on n'en trouva que trente-sept dans les fosses : encore la plupart étoient-ils dans les premiers trous. Les Namaquois en avoient aussi blessé plusieurs avec leurs flèches empoisonnées; et quoique ceux-ci eussent fui avec les autres, ils se flattoient de les retrouver bientôt.

Cette chasse ne me paroissoit pas heureuse. Je la regardois même comme mauvaise; vu les préparatifs qu'elle avoit exigés, et l'immense quantité de gibier que nous avions vue. On m'assura, au contraire, qu'elle étoit merveilleuse, et que, de mémoire d'homme, on ne se rappeloit pas en avoir faite une pareille.

Ordinairement on regardoit comme un bonheur d'avoir une douzaine de gazelles;

souvent même on avoit le chagrin de n'en obtenir qu'une ; et ceci arrivoit, quand la harde étoit peu considérable, ou quand le nombre des traqueurs et des hurleurs d'embuscade étant trop petit, les bêtes, moins effrayées, fuyoient moins précipitamment. Alors il n'y avoit que la première qui tombât dans le piège. Les autres, averties par sa chûte, sautoient par-dessus les fosses. Effectivement je m'étois apperçu de la vérité de cette remarque ; et l'on en concluoit que si nous avions eu du succès il étoit dû uniquement à ma poudre et à mes chiens.

Il s'agissoit de voiturer notre gibier au kraal. Mais le jour étant trop avancé, nous convînmes de remettre ce transport au lendemain et de passer la nuit sur le champ de bataille. On envoya néanmoins chercher des bœufs. Ils arrivèrent au point du jour, et nous regagnâmes la horde en triomphe, accompagnés du produit de notre chasse.

Elle étoit assez abondante pour que chaque famille eût à s'en applaudir. On la divisa par portions égales pour chacune. Une au-

tre partie fut employée en festins, et la horde y ajouta même plusieurs moutons gras : car, chez les Sauvages, il n'y a jamais de regal sans graisse, et sur-tout sans graisse de mouton. Enfin, la fête se termina par des danses qui durèrent toute la nuit, et l'on ne se sépara qu'au lever du soleil.

Tandis que tout le monde se préparoit à dormir, je pris congé de mes hôtes et dirigeai ma marche à travers la longue *Vallée des spring-bocken*. Cette vallée n'avoit pas de nom ; mais je lui donnai celui-ci, à cause d'une harde immense de ces animaux que j'y trouvai, et plus nombreuse encore qu'aucune de celles que j'avois vues. Je ne craindrai pas d'exagérer, en disant qu'elle étoit composée de soixante à quatre-vingt mille. En un mot, notre journée fut employée toute entière à faire sept lieues ; et pendant nos sept lieues, par-tout, sur nos côtés et devant nous, nous ne vîmes que des spring-bocken. Elles sembloient remplir toute la vallée et nous obstruer le passage.

Nous n'avions fait que sept lieues ce jour-là ; le lendemain nous ne pûmes en faire

que trois dans la matinée ; mais ce fut par une autre raison. Un de mes charriots versa dans un passage difficile. Il eut son timon rompu et trois rayons de ses roues de derrière cassées ; et, pour comble de malheur, on ne put le relever qu'en le déchargeant entièrement.

Il m'étoit aisé de suppléer au timon. J'en avois un de rechange sous chaque voiture. Mais les réparations de la roue exigeant du tems, et le lieu n'étant pas commode pour ce travail, je le remis au lendemain. On entrelaça quelques branches dans les rais cassés, pour la soutenir. On allégea le charriot, en répartissant sur les deux autres ce qu'il avoit de trop lourd ; et dans cet état, nous pûmes faire encore quatre lieues et arriver au bord d'une rivière qui nous offrit un campement favorable pour notre séjour et notre réparation. C'étoit le 12 juillet : époque mémorable que je n'oublierai jamais, parce qu'elle fut pour moi celle d'une maladie qui faillit à me couter la vie ; mais époque chère à mon cœur, et que je me rappelerai toujours avec la satisfaction la plus douce, parce qu'elle me

procura

procura le plaisir de faire une bonne action et de rendre heureuse une famille.

J'étois arrivé avec du mal-aise, du frisson et une grande pesanteur de tête. Mais ces symptômes ne m'effrayoient nullement. Je les attribuois aux fatigues extrêmes que m'avoit causées mon excursion vers l'embouchure de l'Orange, et même à celles de ma dernière chasse. Dans cette idée, supposant qu'il ne me falloit que du repos, j'étois allé me coucher dans mon charriot, et j'attendois un sommeil que je ne devois pas trouver.

Pendant ce tems, Klaas faisoit dresser ma tente. Mais tandis qu'on y travailloit, il apperçut au loin une voiture qui paroissoit se diriger vers nous, et il courut m'annoncer cette bonne nouvelle. Il y avoit plus d'un an qu'il ne m'etoit arrivé de lettres du Cap. J'ignorois absolument tout ce qui s'y étoit passé depuis mon départ; et ces étrangers alloient m'en instruire peut-être.

Cette idée me fit oublier mon mal. Je sautai en bas de mon lit, et courus au-devant des voyageurs.

Leur charriot étoit traîné par dix bœufs,

et conduit par cinq Hottentots. A leur suite marchoient trois vaches maigres et quelques moutons. Pour eux, ils étoient quatre : un homme, une femme et deux enfans. Mais hommes, voiture, animaux, tout annonçoit la plus profonde misère, et les maîtres eux-mêmes en portoient le signe sur les habillemens dont ils étoient couverts.

A leur aspect, je me sentis involontairement attendri. Eux, au contraire, témoignèrent, en me voyant, la joie la plus vive. Leurs yeux, leurs regards, leurs mouvemens me l'annonçoient. Les deux époux sur-tout ne pouvoient suffire à m'exprimer leur contentement. A les entendre, c'étoit pour eux le bonheur le plus grand de m'avoir rencontré ; et ils regardoient ce jour comme le plus heureux de leur vie.

Ne les ayant jamais rencontrés dans aucun lieu du monde, je ne pouvois comprendre d'où venoit cette allégresse qui contrastoit si fort avec leurs haillons et leur indigence. J'étois empressé d'en apprendre la cause ; et néanmoins je ne pus les interroger et satisfaire ma curiosité que quand nous fûmes arrivés au camp et que

leur voiture fut rangée près des miennes. Alors, les introduisant dans ma tente, je leur offris des rafraichissemens, qu'ils acceptèrent, et nous entrâmes en conversation.

Le mari, né en Afrique, ainsi que sa femme, étoit un de ces hommes inconséquens et sans caractère, dont on rencontre chaque jour tant de modèles, et qui, jaloux du repos et des commodités de la vie, mais naturellement paresseux, n'aspirent qu'à s'enrichir promptement, pour jouir au plus vîte d'une vie tranquille et heureuse. Celui-ci, n'ayant point vu jour à faire, dans la colonie, une fortune aussi rapide qu'il le désiroit, et entendant parler de celle qu'avoient faite, chez les Namaquois, certains particuliers, avoit imaginé d'y passer aussi; se flattant de rencontrer là ce qu'il n'avoit pas trouvé chez lui, et ne se doutant pas que la fortune est par-tout où sont l'activité, l'industrie, l'intelligence, et qu'elle n'est que là; et ces qualités, à ce qu'il me parut, n'étoient pas les siennes. Long-tems il avoit entendu raconter des merveilles de la contrée des Namaquois, et on lui avoit conseillé d'al-

ler s'établir dans ce paradis prétendu, où toutes les richesses ainsi que les productions les plus précieuses du globe l'attendoient.

A la vérité, plusieurs personnes, en lui confirmant toutes les fables qu'on racontoit sur ce magnifique pays, qui possédoit tant de mines d'or, l'avoient effrayé, en même tems, sur les obstacles nombreux qu'il devoit s'attendre à y rencontrer. Ils lui avoient parlé de Boschjesman, de tigres, de lions, de bêtes féroces de toutes les espèces; et c'étoit là, disoient ceux-ci, ce qui empêchoit les Colons de tenter de s'y établir.

Pendant quelque tems, cet homme avoit paru ébranlé par toutes ces terreurs fabuleuses. Mais la soif de l'or l'avoit emporté enfin; et la presque certitude d'en trouver l'avoit entraîné jusques-là. Cinq misérables Hottentots marchoient à sa suite.

Il avoit entendu parler de moi dans la Colonie, et il venoit d'apprendre que j'avois parcouru le pays de l'Orange. En conséquence, il avoit pris des informations sur ma route, et dirigé sa marche de manière à me rencontrer. Le hasard le favorisoit par-delà ses espérances; et de là venoit

cette grande joie qu'il avoit témoignée en me voyant.

On se doute bien que sa conversation roula presque toute entière sur cette terre promise vers laquelle il dirigeoit ses pas ; sur cette contrée merveilleuse, où partout il devoit trouver et ramasser à pleines mains, le long des rochers et dans la rivière, de l'or, de l'argent, des rubis. Il ne me parloit qu'avec extase de ces trésors imaginaires. Persuadé, sans doute, que mes charriots en étoient chargés, il devoit attendre de ma complaisance que je lui en indiquasse les sources ; et vraiment en me voyant il avoit compté sur moi.

Je le laissai débiter à son aise toutes les sottises dont s'étoit bercé son imagination. Je me fis un scrupule de l'interrompre. Il m'en coutoit même de dessiller ses yeux et de détruire des espérances qui, toutes folles et toutes chimériques qu'elles étoient, le rendoient heureux. Dissiper son illusion et lui dire la vérité, c'étoit l'affliger ; et néanmoins il falloit la lui dire. Je me fis donc apporter tous les échantillons de minéraux, toutes les pierres et cristaux co-

lorés que moi et ma troupe nous avions ramassés ; et lui montrant ces prétendues richesses, dont il pouvoit lui-même examiner la nature et apprécier la valeur : voilà, lui dis-je, ce que vous allez trouver.

Cet étalage fut pour les deux époux un coup de foudre. Ils parcouroient des yeux les diverses substances que je leur montrois ; puis ils se regardoient avec un air d'abattement et de consternation qu'il est plus aisé de se représenter que de dépeindre. Cependant, malgré leur conviction, ils paroissoient encore, dans certains momens, perplexes et indécis sur ce qu'ils devoient croire. De ce que je ne leur montrois pas la monnoie toute battue, il ne s'en suivoit point qu'on ne put trouver de quoi la battre ; cette illusion rentroit à tout moment dans leur ame. Ils m'opposoient le témoignage unanime des Colons et ces traditions constantes de quatre-vingt ans. Mais bientôt le voile tomboit de nouveau ; et ce qu'ils voyoient les désabusoit enfin sur ce qu'on leur avoit dit.

Les laisser plus long-tems dans cet état de souffrance eût été en moi une cruauté

véritable. Déja sur leurs visages se peignoit le découragement et cet air concentré d'une tristesse profonde. J'avois ruiné leurs espérances. Pour leur malheur, ils étoient trop bien convaincus. Je crus qu'il étoit tems de ranimer leur courage, en substituant des projets raisonnables à des chimères insensées.

L'ignorance, dans ses récits, trompe également et sur le bien et sur le mal; parce que, ne pouvant apprécier ni l'un ni l'autre, elle les exagère tous deux. Lorsqu'on avoit annoncé à ces époux des trésors imaginaires, on les avoit épouvanté à la fois par des terreurs et par des dangers aussi peu fondés. Il falloit donc, avant tout, dissiper leurs craintes, et sans les abuser sur le pays où ils alloient se rendre, le leur montrer au moins tel qu'il étoit.

N'ayant à leur raconter que ce que je venois de voir par moi-même, mon témoignage étoit fait pour leur inspirer quelque confiance. Je fis un récit succint de ce qui m'étoit arrivé de plus remarquable dans les différens cantons de la contrée; déclarant scrupuleusement et le bien et le

mal, sans rien cacher de l'un ni de l'autre. Je les engageai à renoncer aux idées folles et chimériques dont on avoit nourri leur avidité; et leur dis que si, au lieu de perdre du tems à chercher, dans le pays, de l'or et des pierreries, qui ne s'y trouvoient pas, ils vouloient s'y fixer et former un établissement, il leur seroit facile d'élever leurs enfans et de vivre dans une aisance heureuse et tranquille.

On leur avoit inspiré beaucoup de préjugés contre les Sauvages. Je les désabusai sur cet article; et, me citant en exemple, je leur appris combien ils pourroient tirer de services de ces peuples, si, comme moi, ils vouloient se lier avec eux, les prévenir par quelques amitiés, et suivre une conduite qui m'avoit si bien réussi. Enfin, par un aveu qui s'accordoit mal avec leurs idées, je les avertis, quoiqu'à regret, de fuir le commerce de certains Blancs qu'ils trouveroient dans leur voisinage. C'étoient-là, selon moi, leurs vrais ennemis; les seuls qu'ils dussent craindre, et dont il leur falloit sans cesse se défier.

Pendant tout mon discours, la femme avoit eu attentivement les yeux fixés sur moi; et je voyois, par tous les mouvemens de son visage, l'impression profonde que je produisois chez elle. Cependant le grand respect et la haute estime qu'elle avoit pour son mari venoient de tems en tems détruire ces sensations. Elle cherchoit à lire dans ses regards ce qu'il pensoit, afin de se décider sur ce qu'elle devoit penser. Voyoit-elle chez lui l'expression de l'espérance ou de la joie, sa physionomie s'épanouissoit de même à l'instant; prenoit-il un air rêveur et inquiet, elle changeoit de visage et se montroit inquiète aussi. Tant d'amour pour tant de misère me rendoit à moi-même son dévouement respectable.

Mon discours parut le convaincre; il avoua que quand on veut de l'or, il est plus sûr de se donner la peine d'en faire par son travail que de le vouloir trouver tout fait. Mais une grande difficulté l'arrêtoit; c'étoit sa pauvreté.

Misérable, sans appui et sans ressource aucune, que devenir dans le désert sau-

vage et inculte où il alloit se transporter? Sans pacotille, quel espoir de lier amitié et d'entretenir commerce avec les hordes de son voisinage? Enfin, comment, sans instrumens, sans ustensiles, sans meubles et sans matériaux, sans provisions de bouche, en un mot, manquant de tout, commencer un genre de vie et entreprendre un établissement pour lequel il n'étoit nullement préparé? Les meubles les plus apparens de ce ménage ambulant consistoient en un fusil en assez mauvais état, et un petit coffre de deux pieds en carré, qui contenoit toutes les nippes de cette famille errante.

Un bon conseil, donné dans une circonstance favorable, a son utilité sans doute; mais il faut aux malheureux autre chose que des conseils. Je me le disois à moi-même; et en conséquence, pour commencer à donner aux pélerins une preuve de l'intérêt que je prenois à leur sort, je leur fis une description de ce petit hermitage de Schoenmaker, dans lequel je venois de passer si agréablement quelques semaines. Je parlai aussi du vallon et du

bocage charmant dans lequel il étoit situé. Je n'oubliai ni la jolie source qui couloit près de la maison, ni le petit jardin dans lequel se trouvoient encore plusieurs plantes potagères d'Europe, ni la proximité de cette rivière qui offriroit à la fois et les amusemens de la pêche et l'avantage de la chasse aux hippopotames. Enfin, quoique cette riante propriété ne m'appartînt point et que je n'y eusse aucun titre, cependant je pris sur moi de la leur offrir, et les invitai à en prendre possession, en leur assurant que jamais ils n'y seroient inquiétés.

En effet, mon intention étoit d'en prévenir Schoenmaker, et je ne craignois point qu'il me désavouât. D'ailleurs, je me proposois, à mon arrivée au Cap, d'employer, pour obtenir sa grâce, l'amitié que m'avoient vouée Serrurier et Gordon. Mes espérances n'ont point été trompées. J'ai déja dit que j'avois réussi, et rendu aux Colonies un homme honnête qui depuis est devenu un cultivateur très-heureux.

Les deux époux reçurent mon offre avec

cette effusion de reconnoissance qu'inspire à des ames sensibles un service important. Il leur étoit facile d'arriver au vallon et à la maison de Schoenmaker, en suivant seulement la trace des roues de mes chariots.

Tout cet entretien et ces éclaircissemens avoient employé une partie de ma soirée. Avant de nous séparer, je fis servir aux voyageurs du thé et du café; ils me quittèrent pour aller reposer; mais en me quittant, leur visage rayonnoit d'une allégresse qui, je l'avoue, m'émut profondément.

Pour moi, j'allai de nouveau me jeter sur le matelas de mon charriot. Mon mal de tête et mon mal-aise étoient beaucoup augmentés. Je ne pus dormir de toute la nuit. Mais, quoique la cause de mon insomnie dût m'inquiéter, je m'abusai encore, et l'attribuai à la grande agitation que m'avoit occasionnée cette singulière aventure.

Le lendemain matin, les deux époux vinrent me dire que, confirmés encore plus que la veille, dans la résolution où ils

étoient d'accepter ma proposition, ils alloient se disposer à partir. Moi, afin d'ajouter à leur bien-être tout ce que j'y croyois propre, je leur donnai quelques renseignemens sur les peuples du pays et sur le parti qu'ils pouvoient en tirer pour améliorer leur situation.

Résolu néanmoins de lui rendre son sort aussi agréable qu'il étoit en moi, je voulois lui former un petit approvisionnement des choses qui alloient devenir nécessaires ou au moins utiles dans son établissement nouveau. Il me restoit encore une certaine quantité de viandes salées, et particulièrement du dernier hippopotame. J'en fis remplir une outre qu'on porta sur son charriot. J'ajoutai une provision de quincailleries, du laiton pour des bracelets, des cloux, de la poudre, du plomb, en un mot, tout ce que je crus capable de fournir à ses jouissances, à sa sûreté, à ses moyens de traite et d'échange. Enfin, je lui donnai quatre moutons, une chèvre prête à mettre bas, deux poulets, mâle et femelle, et le plus jeune de mes chiens.

Ces bonnes gens ne savoient comment me témoigner leur reconnoissance.

« Je vous quitte, me dit le mari, et ne « vous reverrai peut-être jamais. Mais tant « qu'il me restera un souffle de vie, je me « souviendrai de vous et bénirai votre « nom. J'allois m'exposer à périr de déses- « poir et de faim ; et vous m'avez arrêté « sur le bord de l'abîme. J'étois sans res- « source, et vous avez fait mon bonheur. « Béni soit le jour où je vous ai rencon- « tré ! Tous les ans, je viendrai dans ce « même lieu, au bord de cette même ri- « vière, le célébrer avec ma famille, faire « des vœux pour vous, et me rappeler un « si grand bienfait ! »

J'avois donné, en Afrique, le nom de Rivière de la Rencontre à cette petite rivière sur laquelle j'étois campé quant le Colon dont je parle m'y trouva. Mais arrivé en Europe, je lui ai substitué le nom de Laborde, qui mit tant de soins à perfectionner la carte de mes voyages ; foible témoignage de reconnoissance que j'adressois à un ami dans le moment même

où des hordes de brigands policés l'égorgeoient sur des tas de victimes sacrifiées à ce qu'il y a de plus vil, par ce qu'il y a de plus lâche.

Tandis qu'on atteloit les bœufs de la famille, je faisois aussi atteler les miens. Mes douleurs augmentoient d'heure en heure. Déja elles m'avoient considérablement affoibli, et je commençois à m'inquiéter. Que devenir, si j'allois être attaqué d'une maladie grave ? Il ne me restoit qu'une ressource ; celle d'arriver, s'il étoit possible, dans les Colonies, avant qu'elle se déclarât.

Je fis donc partir à l'instant même ; et trop foible pour monter à cheval, je me couchai dans mon charriot. Mais il ne me fut pas possible de supporter la voiture. Mon mal de tête étoit si violent, et les cahots me faisoient tant souffrir, qu'il me fallut descendre, et, malgré ma foiblesse, monter un de mes chevaux. Ce fut ainsi que j'arrivai au Kaussi, près du torrent qui, prenant sa source dans ces montagnes, porte le même nom qu'elles.

Il me tardoit de mettre pied à terre,

pour avoir la faculté de me coucher. La fatigue de la route et la chaleur du jour avoient encore empiré mon état. Je me sentois une fièvre brûlante, et un violent mal de gorge, que d'abord je crus être une angine, mais qui, dans la nuit, par l'inflammation du pharynx et le gonflement des amygdales, se déclara esquinancie.

Je me crus perdu. Cette maladie, en Afrique, est presque toujours mortelle; mais outre qu'elle y est bien plus douloureuse qu'en Europe, elle traîne et dure aussi bien plus long-tems. Que faire dans ces terribles circonstances? moi qui, n'ayant aucune connoissance en médecine, me trouvois d'ailleurs privé des remèdes qu'emploient, en pareil cas, les Colons.

Mes Hottentots, qui de toutes les maladies n'en font qu'une, et qui par conséquentne connoissent pour toutes qu'un seul et unique moyen de guérison, voulurent l'employer aussi pour moi. Il consistoit à tremper des serviettes dans du lait bouillant, et à me les appliquer brûlantes autour du cou. Ce topique, qui est pour eux la panacée, le remède universel, me

fut

fut administré pendant trois jours. Pendant trois jours j'eus la complaisance de me laisser brûler. Mais enfin, tourmenté et torturé en pure perte, je renonçai à ce supplice, et m'abandonnai à la nature.

Ma situation étoit devenue déplorable. Je ne pouvois plus rien avaler que quelques gouttes de thé très-foible, encore étoit-ce avec beaucoup de peine. Ma langue et ma gorge s'enflèrent tellement que je ne parlois plus que par signes. Enfin, ma respiration devint si pénible en si gênée, je haletois si fort, qu'à chaque instant je m'attendois à étouffer.

La consternation étoit générale parmi tous mes gens. Klaas seul et Swanepoel entroient dans ma tente, et ils me gardoient alternativement. Mais lorsqu'un d'eux arrivoit près de moi, je voyois aussitôt toutes les têtes, groupées à l'entrée de la tente, s'allonger en avant le plus qu'elles pouvoient, pour chercher à lire dans les yeux et la contenance de mes gardiens, ce qu'il y avoit à craindre ou à espérer.

Certes, s'il est un moment dans ma vie où je me sois cru près de ma fin, c'est ce-

lui-là. C'étoit donc ainsi que se terminoient deux voyages si longs, si pénibles, si périlleux ! Hors d'état de parler et de donner des ordres pour mes collections, qu'alloit devenir ce fruit de tant de sueurs et de tant de fatigues ?

Encore, si la fièvre qui me dévoroit eût été accompagnée de délire ! si j'eusse perdu la connoissance de mon état et cette affreuse inquiétude qui en étoit inséparable ! Mais, pour mon malheur, j'avois conservé toute ma tête ; je voyois la mort arriver à pas lents ; j'en éprouvois toutes les horreurs.

Il y avoit près de huit jours que j'y étois condamné, quand Swanepoel vint m'annoncer l'arrivée de quelques Petits Namaquois d'une horde voisine. Ces bons Sauvages avoient appris ma maladie ; et par une suite de cette amitié que j'avois eu le bonheur d'inspirer à leur nation, ils venoient s'offrir à ma guérison et me proposer un remède, du succès duquel ils répondoient, disoient-ils, si je consentois à me fier à eux.

Dans de pareilles circonstances, un mourant peut-il entendre avec indifférence la

voix qui lui annonce la vie ? D'ailleurs, on m'eût offert du poison, mes souffrances duroient depuis si long-tems, elles étoient devenues si intolérables que, par lassitude, et pour les finir, je l'eusse pris à l'instant. Je fis signe que je consentois au remède, et mes guérisseurs le preparèrent.

C'étoit aussi un topique chaud. Mais celui-ci, au lieu d'être de lait, comme le premier, étoit fait avec une herbe particulière ; et indépendamment du cataplasme, il falloit encore me gargariser avec le suc de la plante. J'étois prévenu contre ces colliers brûlans dont je devois de nouveau m'envelopper le cou ; et quand je vis Klaas m'apporter encore celui-ci, je sentis, je l'avoue, quelque répugnance. Mais le gargarisme avoit une odeur si agréable, le goût en étoit si balsamique et si suave, la nature en moi parut subitement l'appéter avec tant de plaisir, qu'un des remèdes me fit adopter l'autre.

On renouvella plusieurs fois dans la nuit le cataplasme. Je répétai plus souvent encore le gargarisme. Enfin, quand le jour parut, ce ne fut pas sans une grande joie

que je me sentis soulagé. Déja je respirois plus aisément. Le gonflement et l'inflammation du pharynx étoient diminués. De moment en moment, le mieux augmentoit; enfin, je pus avaler, et alors mon esculape me fit dire de prendre du lait froid.

D'après mes préjugés d'Europe, c'étoit une ordonnance bien étrange que celle de ce lait dans un état de fièvre continue. Mais que pouvoient des préventions contre une confiance fondée sur des succès? Je m'abandonnai aveuglement aux soins de mon médecin, et je n'eus qu'à m'en applaudir.

Dès le troisième jour du traitement, je me trouvai guéri. Plus d'esquinancie, plus de fièvre, plus d'engorgement ni d'enflure. Il ne me restoit plus de ma maladie qu'une foiblesse excessive qui ne m'empêchant pas de sentir que j'étois hors de danger, me laissoit sentir, en même tems, tout ce que j'avois d'obligations à celui qui m'en avoit tiré. Je demandai à le voir, et on me l'amena.

C'étoit pour la première fois que je

l'appercevois et qu'il entroit dans ma tente. Différent des médecins d'Europe qui ont besoin d'examiner la langue et de tâter le pouls, celui-ci s'étoit contenté de s'informer de mon état et de me traiter par intermédiaire ; et ce moyen lui avoit suffi.

Je vis un petit homme qui à l'extérieur ne différoit en rien de ses autres camarades. Il ne savoit, sur ce qui concernoit mon traitement, que ce qu'ils savoient tous. Aussi paroissoit-il plus sensible au plaisir de m'avoir guéri qu'à la gloire d'avoir fait une cure et obtenu la confiance d'un Blanc.

Pendant tout le tems de ma maladie, mes gens s'étoient piqués, à l'envi, des plus grandes attentions pour moi. Tant qu'avoient duré les alarmes, tous s'étoient abstenu de danses et de chants. Je n'avois point même entendu d'éclats de rire. Les mêmes soins eurent lieu pendant ma convalescence, sans que j'eusse besoin de donner à ce sujet aucun ordre ; et ces fruits de l'amitié qu'on me portoit furent pour moi des jouissances délicieuses.

Epuisé de provisions, je n'en avois, par-

mi celles qui me restoient encore, aucune que je pusse employer dans la circonstance comme aliment qui me convenoit. Je sus gré alors à Swanepoel d'avoir fait couver ma poule et de m'avoir donné des poulets. Ils me servirent, soit en rôti, soit pour bouillon; et quand ils manquèrent, mes chasseurs se chargèrent de fournir ma cuisine de perdrix et d'autres oiseaux semblables.

Dès que j'avois pu me lever, je m'étois fait une loi de sortir de ma tente et de chercher à ranimer mes forces par quelque promenade, ou par un léger exercice. J'avois voulu voir le médecin qui m'avoit guéri. Ma première sortie fut pour connoître la plante qu'il avoit employée.

Rien de plus commun dans le pays. Elle s'y trouve par-tout; et il me la montra tout autour de mon camp. C'est une espèce de sauge, haute d'environ deux pieds, qui a la même odeur à-peu-près que notre sauge ordinaire, mais dont la feuille est plus lisse et moins chagrinée. Quant à sa fleur, nous étions dans la saison où elle commence à se sécher, et je

n'ai guère pu m'assurer de sa couleur. Cependant je la crois bleue.

Swanepoel, lors qu'il vit cette plante, crut la reconnoître sans peine. Il m'assura qu'elle étoit également très-commune au Cap et dans les Colonies, et qu'on l'y connoissoit sous le nom hollandois *saaly* (sauge). Mais les botanistes ont compris, sous cette dénomination générale de sauge, tant de plantes différentes que j'ignore à quelle famille doit se rapporter le saaly du Cap.

Les colons ne l'employant jamais dans les maux de gorge, qui sont un des fléaux de leur climat, il est probable qu'ils n'en connoissent point les vertus; ou plutôt il est probable que Swanepoel, séduit par la ressemblance de quelques caractères extérieurs des deux plantes, s'est trompé, et que le saaly namaquois n'est pas le même que le saaly des Colonies.

D'un autre côté, je serois porté à croire que ce dernier diffère, pour l'odeur et le goût, de la sauge commune d'Europe; et voici la raison qui me le fait présumer. Parmi les nations européennes qui font le

commerce de la Chine, il y en a une qui, achetant dans ce royaume beaucoup de thé, y donne en échange des feuilles de sauge. Par un effet de cette estime que dans tous les pays on porte à tout ce qui vient de loin, le Chinois recherche avec plus d'empressement encore cette feuille étrangère qu'en Europe certains peuples recherchent la sienne; et c'est-là un commerce dans lequel il y a deux cents pour cent, à gagner.

Mais ce que les François ne savent pas, et ce qu'il leur est impardonnable d'avoir ignoré si long-tems, c'est que jusqu'ici ce sont leurs provinces méridionales où s'achète cette sauge, vendue si cher à l'extrémité de l'Asie. On connoît très-bien au Cap le profit immense qu'offre ce genre de spéculation. On y a du saaly en grande abondance. D'où je conclus que si ce saaly avoit les propriétés de la sauge de France, la nation dont je parle l'exporteroit de préférence en Chine, puisqu'elle y gagneroit bien plus considérablement encore.

Quoiqu'il en soit de cette spéculation, la plante qui m'avoit guéri de mon esqui-

nanci, est également salutaire pour la guérison des plaies. C'est ce que m'assura mon esculape. Mais il ajouta que pour faire aboutir la plaie et la mettre en état de se cicatriser, il lui falloit joindre au cataplasme une certaine quantité d'une graisse quelconque. Cette onctuosité, disoit-il, étoit absolument nécessaire, pour que le remède produisît quelque effet; sans elle il devenoit inutile.

N'est-ce pas une chose étrange et bien inconcevable que dans cette multitude innombrable de plantes qui couvre la surface du globe, il y en ait si peu de connues, et que dans le jardin de botanique, par exemple, le plus complet et le mieux fourni, on en compte à peine trois cents cinquante qui offrent à l'homme un médicament ou une nourriture, tant pour lui que pour les animaux qu'il a rendus domestiques et qu'il élève? Mais ce qui doit étonner bien plus encore, c'est que dans ce petit nombre de plantes utiles, s'il en est dont la découverte ait été pour nous vraiment importante, cette décou-

verte a presque toujours été due à des Sauvages, ou même à des animaux.

Ma maladie et ma convalescence avoient duré vingt jours ; pendant ce tems, mes gens ne s'étant point écartés de ma tente, et n'ayant pu par conséquent aller au loin chasser la grosse bête, ils avoient été réduits à vivre de mes moutons. De ma bergerie, il ne restoit plus une seule bête ; toutes se trouvoient mangées, et je me voyois obligé de me faire un nouveau troupeau.

Heureusement, à deux ou trois lieues de mon camp, il y avoit, près du même torrent du Kaussi, une horde chez laquelle j'étois venu, l'année précédente, et qui pouvoit me fournir les nouveaux moutons dont j'avois besoin. Parfaitement rétabli, il m'étoit aisé de m'y rendre en peu d'heures ; et c'est ce que je fis, après avoir récompensé, ainsi qu'il étoit en moi, le Namaquois auquel je devois la vie.

Le chef vint à ma rencontre. Il avoit sur la poitrine un hausse-col, et sous son kros une canne à pomme de cuivre, dont on n'appercevoit que l'extrêmité. A ce signe

d'esclavage et d'autorité, qui annonçoit un capitaine hottentot institué par le gouvernement, je reconnus visiblement que j'allois entrer dans les colonies; mais à l'air humble et soumis de cet homme, je reconnus plus aisément encore un être accoutumé à obéir et à ramper. Le ton de supplication, qu'il prit en me parlant, m'annonça d'abord qu'il venoit se plaindre, ou de ses sujets, ou de ses voisins. Je ne me trompai qu'en un point. Il se plaignit des uns et des autres.

Ceux des Colons qu'il inculpoit étoient Van der Westhuisen, ce père de Klaas Baster, chez lequel j'avois logé à mon passage, et Engelbrecht, son beau-frère. Les gardiens du troupeau de la horde avoient laissé, par négligence, échapper quelques-unes de leurs bêtes à cornes. Elles s'étoient avancées sur le domaine de Van der Westhuisen; et celui-ci, avec sa fille, dont j'ai parlé ailleurs, les avoit tuées à coups de fusil.

A ce procédé violent et inique, je reconnoissois très-bien l'esprit des Colons. Mais il faut avouer pourtant que la première faute en étoit aux gardiens. Naseep, c'étoit le nom de l'imbécile chef, avoit voulu en faire ses

reproches à ceux-ci. Dans leur colère, ils lui avoient arraché son bâton de commandement, et, l'en frappant à outrance, le lui avoient cassé sur le dos. Tel étoit le respect que les hordes soumises à l'autorité du gouvernement hollandois, portoient au capitaine qu'il plaçoit à leur tête. Le pauvre Naseep tira de dessous son kros la canne qu'il avoit reçue pour un autre usage ; et en effet, je vis qu'il ne lui en restoit plus que la moitié.

Un moment après, les gens de la horde arrivèrent pour se plaindre de lui. A son tour, il se plaignit d'eux tous ; et alors commença un tumulte effroyable. A travers tout ce chamaillis de récriminations, il m'étoit impossible de rien entendre. Tout ce que je pouvois en conclure, c'est que tous avoient des torts. Mais qu'y faire ? Je n'étois plus en pays libre. Où l'autorité commande, ses loix, bonnes ou mauvaises, doivent être respectées. De tous côtés on m'adressoit des plaintes ; et dans ma situation, je ne pouvois plus que les écouter et les faire parvenir à l'administration. En vain, on me témoignoit du respect ; n'ayant que des

conseils à donner, quel fruit devois-je attendre de ma médiation ?

S'il est vrai que le bonheur contribue à rendre les mœurs plus sociables et plus douces, il est également vrai aussi que l'oppression doit aigrir le caractère et changer les hommes en bêtes féroces. Ces haines, ces discordes qui régnoient entre les malheureux Sauvages me paroissoient excusables. Persécutés par les Colons, leurs voisins, qui, ayant des armes à feu, en abusoient contre eux ; malheureux, dépouillés, pouvoient-ils n'être pas irrités par tant d'injustices et d'outrages ? Dans leur fureur, ils s'en prenoient à leur chef, qui en étoit fort innocent ; ils se querelloient entre eux, et devenoient les uns pour les autres de vrais forcénés.

Ce n'étoit point seulement de bestiaux tués ou volés que se plaignoit la horde. On l'avoit dépouillée par la force d'une partie de son territoire. Le vaste domaine qu'occupoit Van der Westhuisen avec sa famille, celui sur lequel s'étoit établi son beau-frère Engelbrecht, n'étoient que des propriétés usurpées. Non seulement ces

deux Colons l'en avoient chassée; mais ils travailloient encore journellement à s'emparer de ce qui lui restoit, et principalement de la Fontaine des Lys, sur les bords de laquelle elle avoit bâti son kraal.

C'étoit dans ce dessein qu'ils la harceloient et la tourmentoient sans cesse; se flattant qu'à force de tracasseries et de dégoût, ils la forceroient de s'éloigner et d'aller s'établir ailleurs. Ainsi, après mille vexations, après avoir perdu une partie de leurs troupeaux, ces pauvres Sauvages se voyoient encore au moment d'être chassés de la terre qui les avoit vu naître, et réduits à chercher au loin un asyle où ils pussent rester inconnus à ces Blancs qu'ils avoient tant de raisons de maudire.

Le cœur me saignoit au récit de tant d'horreurs; mais, encore une fois, quel remède pouvois-je y apporter? La horde me supplia de voir les deux familles usurpatrices et de leur parler. Je le promis; quoique d'avance je fusse assuré d'échouer dans ma négociation.

Mes lecteurs me demanderont ici pourquoi Naseep ne s'étoit point adressé direc-

tement au gouvernement, pour obtenir justice et réparation. Je lui en fis la question; mais à son tour il me fit une réponse, à laquelle je m'attendois, et qui me prouva que si l'administration a publié des loix favorables aux Sauvages, elle n'a point pris encore les moyens nécessaires pour leur exécution.

En supposant qu'une horde, qui veut se plaindre, ne fût point arrêtée par l'éloignement des lieux et les difficultés d'une très-longue route, quel espoir auroit-elle, en arrivant au Cap, de faire parvenir ses réclamations auprès d'un gouvernement, entouré de Blancs qui presque tous, ne vivant que d'abus et intéressés à le tromper, arrêtent la vérité au passage, ou ne la lui transmettent qu'altérée et défigurée entièrement.

D'ailleurs, par un autre genre d'oppression plus odieux encore, il est presque impossible aux malheureux supplians de pénétrer jusqu'à la ville. Les Colons, ayant tous le même intérêt, ils se soutiennent tous les uns les autres. Quelque injustice qu'ait commis l'un d'eux, il est assuré d'ê-

tre appuyé généralement. La députation de la horde qui est en marche pour se plaindre de lui, se trouve arrêtée à chaque pas. On la poursuit, on lui tend des embuches. A chaque habitation, c'est un danger nouveau. Enfin, si elle ne retourne sur ses pas, elle court risque d'être exterminée toute entière.

Voilà ce qu'avoit éprouvé Naseep et ses gens, quand, sur la première usurpation de Van der Westhuisen, ils étoient venus demander justice. Pouvois-je espérer, d'après cette fatale expérience, qu'ils oseroient venir la réclamer une seconde fois, ou que les deux familles, enhardies par le succès de leur iniquité, s'en désisteroient sur mes remontrances ?

Dans ces circonstances fâcheuses, il ne me restoit qu'à consoler la horde; c'est-à-dire, à l'exhorter à la patience, et à lui débiter tous ces lieux communs de resignation et de ménagemens, auxquels celui qui les répète n'a pas plus de foi que ceux qui les écoutent.

Je me fais un devoir d'insérer ici les principaux détails de cette affaire,

et

et mon but doit être respecté. Mon second voyage parviendra en Hollande, ainsi que le premier y est parvenu. Comme le premier, peut-être, il sera lu par plusieurs des administrateurs de la Compagnie ; et peut-être entreprendront-ils de remédier à des abus qu'ils ne connoissent pas, et qu'assurément ils n'ont pas l'intention de maintenir.

Lorsqu'à mon retour en Europe, et à mon arrivée à Amsterdam, je m'avisai de dire, à l'un d'eux, que le Cap manquoit de petit numéraire, et que le commerce intérieur des colonies souffroit de cette disette ; aussitôt, et sans délai, l'administration, ainsi que je l'ai déja dit ailleurs, fit frapper pour deux ou trois cents mille livres de différentes petites monnoies, en argent, dont l'envoi fut ordonné, avant même que je susse leur fabrication. Je ne doute point que, dès qu'elle sera instruite du genre d'injustices que je viens de dévoiler, elle ne s'empresse de les réparer et de les prévenir par des loix sages, et qu'elle n'applaudisse au zèle pur d'un voyageur qui, ayant dit le bien sans

flatterie, publie le mal sans malignité.

Malgré les pertes qu'avoit faites la horde, elle possédoit encore de nombreux troupeaux. Naseep me pria même d'accepter deux bœufs, quatre moutons et une vache grasse. Je refusai les bœufs ; mais je reçus la vache et les moutons, et les destinai au festin du soir. Mon dessein étoit qu'il y eût une fête ; et je me flattois que la joie adouciroit beaucoup les haines.

Je ne me trompai point. A peine eut-on égorgé les animaux que les danses commencèrent. Elles durèrent toute la nuit et firent oublier les querelles du jour. Le lendemain matin, je vis tout le monde rapatrié. On s'étoit même réconcilié avec Naseep. Il est vrai que ce chef avoit fait quelques avances. Parmi les cadeaux que je venois de lui faire, étoit un rouleau de tabac. Il l'avoit, à l'instant même, distribué, par portions égales, entre tous ses gens ; et cette libéralité inattendue lui avoit regagné tous les cœurs.

Avant de partir, j'achetai les moutons qui m'étoient nécessaires ; puis, jaloux

d'acquitter la promesse que j'avois faite de parler aux deux familles usurpatrices, je me rendis chez Engelbrecht.

Cet homme parut me revoir avec plaisir, et il me fit même beaucoup d'accueil. Mais avant de répondre à sa politesse, je crus devoir le prévenir sur le motif de ma visite et lui annoncer tout l'intérêt que je prenois à la cause des Sauvages. Il se disculpa, en me faisant observer que ce n'étoit pas lui qu'ils accusoient d'avoir tué leurs bœufs. A l'entendre, il n'y avoit de coupable que les Van der Westhuisen. Et quant au domaine qu'il possédoit, si c'étoit une usurpation, il ne falloit pas la lui reprocher, puisqu'il ne le tenoit que de son beau-frère qui le lui avoit cedé.

D'après de pareilles explications, je vis qu'il n'y avoit ni réparation ni accommodement à espérer. En conséquence, je ne crus pas devoir rester plus long-tems, et je continuai ma route. Mais aux premiers pas que fit l'attelage de mon charriot, Engelbrecht, s'appercevant que j'avois deux mauvais timoniers, il m'offrit de m'en donner deux autres, à choisir parmi tous ses

bœufs si je voulois lui céder, en échange, un de mes chevaux.

A la vérité, mes timoniers ne valoient rien ; et cent fois ils avoient failli à briser et culbuter ma voiture. Cependant, le marché qu'on me proposoit étoit désavantageux pour moi ; quoique je n'eusse plus besoin de deux chevaux, puisque j'étois sur le point de rentrer au Cap ; mais chacun d'eux valoit plus que les deux meilleurs bœufs d'Engelbrecht ; on ne pouvoit leur reprocher qu'une grande maigreur, suite des fatigues excessives de la route. Du reste, ils se portoient très-bien, et ils avoient surtout le pied sain et le sabot en bon état.

Cette expression de sabot en bon état surprendra la plupart de mes lecteurs. Elle a besoin d'une explication.

Pour l'entendre, il faut savoir que, ni au Cap, ni dans les colonies, on ne ferre jamais les chevaux. Telle est la dureté de leur corne que quelque route qu'ils fassent, ils ont toujours le pied franc. Aussi, quoique le pays ait des maréchaux, ces gens n'y servent qu'à panser l'animal en maladie, ou à monter les voitures.

Cette propriété d'un sabot indestructible et inaltérable tient-elle à la nourriture du cheval ? je ne le crois pas. On le nourrit, comme les chevaux de certaines contrées de l'Europe, d'orge, de paille, ou de fourrages en verd. Il ne diffère d'eux qu'en ce qu'il ne mange pas d'avoine : sorte de grain qui, ne réussissant pas en Afrique, n'y est pas cultivée.

Tient-elle au climat ? ou lui seroit-elle commune avec les chevaux arabes dont il tire son origine ? je n'oserois l'assurer. Mais ce que j'assure, c'est que les miens, après environ quinze mois de voyage, après des chasses forcées, après des routes toujours faites sur des roches et des cailloux, ou dans des chemins détestables, rapportoient néanmoins leur sabot aussi sain et aussi entier que le jour où ils avoient quitté le Cap.

Le besoin que j'avois de timoniers me fit néanmoins conclure le marché ; et je pris, avec ceux-ci, la route de l'habitation de Van der Westhuisen, quoique je ne me flattasse pas plus de réussir auprès de ce vieillard, gouverné par sa femmes, que je ne l'avois fait auprès de son beau-frère.

Sa maison n'étoit éloignée que de deux lieues et demie. Mais à peine eus-je fait trois ou quatre cents pas que, dans une descente, un de mes nouveaux bœufs, emporté par le poids du charriot, s'abattit.

Cet accident n'avoit point de quoi m'étonner. Mainte fois il étoit arrivé; et l'on doit s'y attendre lorsqu'on voyagera sur des terrains sans route. Dans ces cas-là, les conducteurs arrêtoient la roue de devant, pour empêcher l'animal d'être écrasé. Cette fois-ci, ils n'en eurent pas le tems. Elle lui passa sur le corps, et lui cassa la cuisse.

Le mal étant sans remède, je donnai ordre qu'on dételât le timonier blessé, en l'abandonnant sur place, et qu'on le remplaçât par un des miens. Mais l'autre, ne voyant plus auprès de lui son camarade, refusa de tirer avec le nouveau venu. On eut beau employer, pour vaincre sa résistance, tous les moyens possibles, ils n'eurent aucun succès. Après bien du tems et des peines perdus, ils fallut le dételer à son tour, et marcher, comme auparavant, avec mes deux anciennes bêtes.

Ainsi, de mon troc, il me restoit un

bœuf, devenu inutile; et j'avois un cheval de moins.

Les trocqueurs de bestiaux hottentots, qui m'accompagnoient, furent les seuls à s'applaudir de l'aventure. Le timonier abandonné devenoit pour eux une très-bonne aubaine. Aussi restèrent-ils en arrière pour s'en accommoder. Peut-être intérieurement eussent-ils été fort aises que, de tems en tems, jeusse ainsi défrayé leur cuisine.

Je n'avois plus que pour une heure de chemin, quand j'apperçus, dans un vallon, une hutte hottente, totalement isolée, et près de laquelle paissoit un troupeau. Je m'avançai vers la case, et fut fort surpris d'y trouver une grande demoiselle, fort jolie. C'étoit cette fille de Van der Westhuisen, dont j'ai parlé ailleurs; celle-là même qui, pendant plusieurs jours, avoit tenu tête aux buveurs les plus intrépides, en sablant aussi tranquillement qu'eux l'eau-de-vie de Pinard.

Chasseuse infatigable, elle pouvoit, à cheval, forcer une grande gazelle à la course. Paroissoit-il des Boschjesman; elle s'armoit d'un fusil, se mettoit à leur pour-

suite, et les fusilloit par-tout où elle les trouvoit. Si elle croyoit avoir à se plaindre de quelque horde, elle la traitoit comme les Boschjesman. Aussi étoit-elle redoutée à la ronde.

En ce moment, cette fille habitoit la hutte solitaire du vallon, et gardoit les moutons et les bœufs de son père, ayant pour tout meuble une natte et un fusil. Je la reconnus sans peine. Pour moi, qui me montrois à elle alors avec une barbe de quatorze mois, elle eut plus de difficulté de me reconnoître au premier abord.

Je la quittai après avoir passé quelques momens dans sa hutte, et regagnai l'habitation du père, où je fus reçu avec toutes les démonstrations de l'amitié. Voyant sur mon visage pâle et défait que je sortois d'une maladie, ils m'offrirent obligeamment de passer quelque tems chez eux. J'acceptai avec d'autant plus de plaisir que depuis ma convalescence je m'étois mis au régime du lait pour toute nourriture, et que mes vaches étant tarries pour la plus part, m'en donnoient peu.

Ce fut pour la première fois que je re-

vis du pain; il y avoit un an, lors de mon séjour dans cette même famille, que je n'en avois goûté; je trempai avec délice celui qu'on me donna, dans un lait aussi frais qu'il étoit pur, et ce repas simple et frugal me parut exquis.

Klaas Baster avoit été fort bien reçu de sa famille et même de sa belle-mère. Cet accueil lui fit plaisir, en ce qu'il lui donnoit lieu d'espérer que la réconciliation que je lui avois ménagée dureroit encore après mon éloignement.

Tout contribuoit, dans ce retour, à effacer le souvenir de mes fatigues et les contrariétés auxquelles j'avois si souvent été exposé. La verdure et les fleurs couvroient ces champs autrefois inanimés et stériles; mes regards reposoient avec douceur sur cette terre ravivée et féconde. A jamais rassuré pour mes troupeaux, quelque route que je choisisse, je résolus de changer la mienne, et de prendre, pour me rendre au Cap, un autre chemin que celui que j'avois pris pour en venir.

Outre le plaisir de parcourir et de connoître un pays nouveau, j'avois encore

l'espoir de trouver dans mes chasses de quoi augmenter mes collections.

Je tournai donc au sud-ouest, et après quatorze lieues de marche, pour lesquelles j'employai trois jours, j'arrivai sur le *Groene-Rivier* (la Rivière Verte). Mais combien je me trompai encore dans ces rêves de mon imagination !

Le premier objet que je vis à mon arrivée fut des fumées d'éléphant, encore tièdes. Elles m'annonçoient qu'il y avoit près de là quelques-uns de ces animaux. Je pris avec moi Swanepoel ; et, sans perdre de tems, j'allai, tandis qu'on campoit, les chercher et suivre leur piste. A me voir partir ainsi, suivi d'un seul homme, on eût dit qu'il s'agissoit de tuer un lièvre ou un lapin. Précédemment je n'eusse point osé jouer de pareils jeux ; mais insensiblement on s'aguerrit, et les plus grands dangers deviennent alors des aventures ordinaires.

Nous n'eûmes pas fait trois cents pas que nous apperçumes cinq éléphans, arrêtés au milieu des arbres qui bordoient la rivière. Chacun de nous visa le sien ;

chacun de nous l'abattit, et les trois autres s'enfuirent. Au bruit du coup, mes chasseurs accoururent; et ils trouvèrent mon vieux Swanepoel qui, regardé jusques-là par eux comme un bon homme, propre seulement à garder mes poules, les nargua, en leur montrant l'éléphant qu'il venoit de tuer, et leur demanda s'ils feroient un plus beau coup de fusil?

Les animaux morts étoient deux mâles, de même taille et de même grosseur à peu près, hauts chacun d'environ dix pieds. C'est la grandeur ordinaire des éléphans d'Afrique; ceux qui ont onze à douze pieds sont assez rares. Cependant ceux-ci n'étant point de même âge, leurs défenses étoient fort inégales. Celles de l'un pesoient de soixante-dix à quatre-vingt livres, tandis que celles de l'autre n'en pesoient que trente-cinq à quarante.

Ce qui me prouvoit encore mieux la différence d'âge, c'est que ces défenses plus lourdes étoient pleines, à peu de chose près, et que les autres étoient creu-

ses intérieurement jusqu'aux deux tiers de leur longueur. Enfin, le plus vieux des animaux avoit ses mâchelières presqu'usées, et l'autre les avoit bien conservées et entières. L'ivoire des vieux éléphans étant plus compact et plus lourd, il a plus de valeur, et se vend aussi plus cher. D'ailleurs, par sa compacité même, il prend un plus beau poli; il a plus de blancheur et est moins sujet à jaunir.

La Rivière Verte étoit couverte d'oiseaux aquatiques, de toute espèce, et particulièrement de pélicans, de flamans et d'oies sauvages. Je trouvai aussi le bihorreau, le héron pourpre et huppé, le héron commun et la cicogne brune; tous, de la même espèce et ne différant en rien de ceux d'Europe.

Les éléphans morts me procurèrent beaucoup d'oiseaux de proie. Je m'étois construit, à portée des cadavres, une petite cabane en feuillages, dans laquelle je venois me cacher pour attendre ceux de ces volatiles qui viendroient y chercher pâture et les dévorer. Du matin au soir, ils

descendoient par centaines, et j'abattois ceux qui me paroissoient mériter la préférence.

Pendant le séjour que je fis sur la Rivière Verte, je changeai plusieurs fois de campement, et parcourus ainsi un espace de huit ou dix lieues sur ses bords. Je les quittai enfin, et gagnai ceux du *Swartedoorn* (l'Epine-noire), au lieu même où j'avois rencontré Pinard pour la première fois. J'y passai la nuit ; et le lendemain je me dirigeai vers les montagnes que nous avions au sud ; nous eûmes les chemins les plus affreux pour mes voitures. Nous arrivâmes, après six heures d'une marche pénible, aux pieds d'une chaîne de monts arides, dont les roches nues et rougeâtres, pittoresquement groupées les unes sur les autres, offroient le coup-d'œil le plus bisarre et le plus singulier ; mais aucunes n'étoient aussi propres à servir de retraite aux Boschjesman. En les voyant, je me disois à moi-même que je devois me tenir sur mes gardes ; et cependant, malgré ma défiance, je fus trompé.

On travailloit à établir le camp. Moi,

pendant ce tems, ayant apperçu quelques pics d'une espèce, rare que j'ai nommée pic-roc, je les suivis, et me trouvai insensiblement sur un des sommets, d'où je plongeois sur mon camp et le dominois.

Tout à coup, j'entends, en signe d'alarme, tirer trois coups de ma grosse carabine. Je promène mes yeux de toutes parts, et vois, d'un côté, mes gens courir en désordre; et de l'autre, des Boschjesman, qui, ayant enlevé mes bœufs, leur faisoient enfiler une gorge dans laquelle ils alloient bientôt disparoître.

Je descends très-précipitamment de la montagne, et trouve, en arrivant au pied, Klaas qui accouroit à toute bride m'avertir du malheur. Il me donne son cheval. Je le monte, je le pousse au galop vers la gorge; mais à peine a-t-il fait cinquante pas qu'il s'abat dans un trou de porc-épi, et me jette sur le côté. Ma chûte est si rude qu'en me relevant je ne puis faire usage de mon bras, et crois avoir l'épaule gauche démise. Klaas vient à moi. Je lui dis de monter le cheval, et je m'en retourne au camp, hors d'état de ne rien

faire dans cette aventure, et laissant à mes gens le soin de s'en tirer comme ils pourroient. Elle ne se termina qu'à la nuit, et j'appris, avec douleur, que deux des Boschjésman avoient été tués; tous mes bœufs volés furent ramenés, à l'exception de trois, dont nous ne nous apperçumes que le lendemain lors du départ.

Pour éviter que les voleurs ne fissent une tentative semblable, je partis au point du jour; et, par une marche de six ou sept heures dans la même direction que la veille, j'arrivai à un endroit où je fus rencontré et reconnu par quelques Hottentots de la horde de Klaas Baster. Ils nous apprirent que cette horde avoit quitté les montagnes du Namero, et qu'elle s'étoit établie à cinq lieues du poste où je me trouvois.

Le Baster étant encore avec moi, je ne pouvois, d'après la reconnoissance que je lui devois pour les services importans qu'il m'avoit rendus, me dispenser d'aller le remettre entre les bras de sa femme, de ses enfans et de ses amis. Je me rendis donc dans la horde. Son retour y causa une joie

inexprimable ; et elle fut d'autant plus grande qu'on nous croyoit morts et qu'on avoit désespéré de nous revoir jamais. C'étoit même dans cette persuasion qu'on avoit cru pouvoir se déplacer et aller s'établir ailleurs.

Les gens de la horde m'apprirent une nouvelle qui me fit plus de plaisir encore que la première ; c'est que le bon Schoenmaker étoit également descendu des montagnes, et qu'il avoit établi son camp dans les environs. Empressé de revoir ce brave homme que j'estimois tant et à qui j'avois tant d'obligations, je me rendis près de lui et le serrai dans mes bras avec l'affection la plus tendre.

Plein de reconnoissance pour les services qu'il s'étoit piqué de me rendre, je n'avois pas besoin d'un nouveau motif pour m'intéresser à lui. Mais j'avoue que je ne pus le voir entouré de ses femmes et de ses enfans comme un bon père et un bon mari, sans me sentir encore plus porté à le servir autant qu'il seroit en moi.

Je lui parlai du plan que j'avois formé de solliciter sa grâce auprès du gouvernement,

ment, et de lui obtenir la permission de rentrer dans la Colonie. Il me remercia, avec attendrissement, de la bonne volonté que je lui témoignois. Mais, quoiqu'il se confiât beaucoup sur l'amitié dont l'honoroit le colonel Gordon; quoiqu'il montrât plus de confiance encore dans le zèle qui m'animoit, il ne comptoit nullement sur cette grâce, dont jusqu'à présent, disoit-il, on n'avoit point encore vu d'exemple.

Je le rassurai de mon mieux, en lui protestant de toute la chaleur que je mettrois dans mes sollicitations. Celle qu'il m'avoit inspirée pour le moment, étoit même telle que, ne doutant plus du succès, je lui annonçai que bientôt il recevroit de mes nouvelles, et le prévins de se tenir prêt à partir au premier avis.

Il écoutoit, non sans verser des larmes, mes promesses consolantes. Mais la crainte qu'elles échouassent prédominoit en lui; et son imagination, tourmentée depuis si long-tems d'inquiétudes continuelles, lui présentoit mille monstres que j'avois de la peine à détruire et que lui-même n'osoit combattre.

Pour écarter ces idées noires et le rassurer davantage, je portai son esprit sur un autre objet. Je lui parlai de son petit hermitage près de l'Orange, et lui racontant mon aventure avec le voyageur que j'avois rencontré, je lui dis que j'avois pris sur moi de disposer du lieu, en faveur de cette malheureuse famille; ne doutant pas, d'après les témoignages d'amitié qu'il m'avoit donnés, qu'il ne confirmât un don fait sans son aveu. Il l'approuva en effet, sans hésiter.

« Lorsque j'arrivai, me dit-il, dans ces « déserts, j'étois, comme vos protégés, « sans asile et sans ressource. Le malheur « m'a rendu sensible au malheur. Je m'ap- « plaudis du bon usage que vous avez fait « de ma petite propriété sur les bords de « l'Orange. Puisse cet asile conserver « long-tems et le souvenir de son fonda- « teur et le souvenir de celui qui l'a con- « sacré par un bienfait! »

Klaas Baster m'avoit accompagné chez Schoenmaker. Me voyant prêt à reprendre ma route vers le Cap, il me demanda la permission de retourner auprès des siens, et

j'y consentis d'autant plus volontiers que désormais il me devenoit inutile. Avant de nous séparer, je lui donnai en présent une certaine quantité de poudre et de plomb, des verroteries pour sa femme et ses enfans, et deux de mes chiens qu'il avoit pris en affection pendant notre route.

N'ayant pas de chemin plus commode pour mes voitures que de leur faire prendre celui de la Rivière des Eléphans, j'envoyai en avant ma caravane et mes charriots, avec ordre de reprendre les mêmes voies que celles que nous avions tenues en venant, et de m'attendre, avec mes charriots, sur les bords de ce fleuve. Pour moi, qui me proposai de parcourir le pays et de rejoindre l'Eléphant par une route différente, je m'enfonçai dans les montagnes, et ne m'associai que six de mes Hottentots et quelques chiens.

Nous n'emportions avec nous que de la poudre et du plomb; résolus de coucher à la belle étoile et de vivre uniquement de notre chasse.

La première nuit, nous couchâmes sur la crête des montagnes sur l'emplacement

d'un des kraals de Klaas Baster. Nous y eûmes beaucoup à souffrir du froid. Accoutumés depuis long-tems aux chaleurs de la plaine, nous étions devenus très-sensibles à la température froide de ces hautes montagnes; et le pis de notre situation, c'est que nous manquions absolument de bois sec pour allumer du feu. Heureusement que le lieu, ayant eu long-tems des troupeaux, avoit beaucoup de bouzes desséchées qui nous donnèrent une matière combustible, dont la chaleur douce nous défendit de la rigueur du froid.

Un autre malheur encore fut que, par notre manque absolu de provisions, nous n'avions pour vivre que le produit de notre chasse. Or, le gibier manquoit dans ces montagnes. En trois jours, nous ne trouvâmes à y tuer qu'une gazelle kainsi: ce qui, pour sept personnes, faisoit une mince provision. Enfin, notre disette devint telle que, dans l'après-dîner du troisième jour, manquant totalement de nourriture, il fut résolu que chacun de nous iroit de son côté et chasseroit pour son propre compte.

Klaas, par attachement pour moi, voulut m'accompagner. Nous rapportâmes trois pics et six alouettes. Mes chasseurs eussent pu mieux faire que nous encore, en allant tirer des damans ; mais avides d'un gibier plus considérable, ils négligèrent cette ressource, pour chercher des gazelles. Tous revinrent à vide, et doublement affamés tant par le jeûne précédent que par l'exercice violent et forcé qu'ils venoient de faire.

Je regrettois beaucoup de ne pouvoir partager avec eux le produit de ma chasse. Mais à peine suffisant pour Klaas et pour moi, comment eût-il satisfait à cinq autres personnes?

C'est dans cette occasion que j'ai vu tout ce que peut produire d'effrayant ce besoin terrible qu'on appelle faim. J'ai entendu dire à un naturaliste célèbre, Romée de Lisle, dont nous pleurons la perte récente, que, pendant le siège de Pondichéri, en 1761, il s'étoit vu réduit à regarder comme un bonheur d'avoir pu acheter au poids de l'or un vieille culotte de peau, qu'il partagea, par humanité,

avec trois officiers de ses amis. Il restoit à mes cinq Hottentots la peau de notre gazelle. Au défaut de tout autre aliment, ils s'en emparèrent; et sans aucun préparatif, la faisant griller avec son poil, telle qu'elle étoit, ils la dévorèrent toute entière.

L'odeur de ce poil brûlé répandoit autour du brasier une infection qui me soulevoit le cœur. Mes affamés en paroissoient rebutés eux-mêmes. Néanmoins je les voyois tirer et arracher, à l'aide des dents et des mains, ce cuir dégoûtant. Dans d'autres circonstances, les convulsions dont leur répugnance accompagnoit ces efforts m'eussent peut-être paru risibles. Dans celle-ci, elles me déchirèrent l'ame, et me donnèrent une idée des extrémités affreuses auxquelles peut réduire la faim.

La position où nous nous trouvions me fit regretter d'avoir quitté ma caravane; car, pour peu que nous fussions encore obligés de tirer sur des petits oiseaux pour vivre, nous ne devions pas tarder à manquer de munitions, ce qui nous auroit mis

dans le plus cruel embarras ; mais heureusement qu'ayant gagné dans l'est, nous apperçûmes, dans la plaine de l'autre côté des montagnes, plusieurs habitations de Colons. Cette vue rejouit mes mangeurs de peau. Nous descendîmes et gagnâmes la plus voisine, où nous n'arrivâmes qu'à la chûte du jour. Aussitôt que nous fûmes apperçus on nous prit pour des Boschjesman ou pour des voleurs, qui venoient attaquer et piller la maison ; on lâcha sur nous les chiens, et peu s'en fallut même qu'on ne nous reçut à coups de fusil.

Ma meute heureusement arrêta et contint celle de la maison. Le maître lui-même, étant accouru au bruit et m'ayant reconnu pour un Européen, fit rentrer ses gens et ses chiens, et vint au devant de moi. Il avoit entendu parler de mon voyage. Dès que je me fus nommé, il me fit des excuses et me pressa d'entrer chez lui. Je le priai de faire donner aux miens quelque nourriture. Il se prêta généreusement à ma demande, et nous accueillit même avec tant d'amitié que je passai la nuit dans son habitation.

A mon départ, je voulus m'acquitter envers lui ; mais, non content de refuser tous les témoignages de ma reconnoissance, il donna encore à mes gens, pour les provisions de leur route, un pain, avec un quartier de mouton. Quant à moi, comme il m'avoit vu ne manger que du beurre, il en avoit fait battre du frais, et me pria d'en accepter un pot.

Je regagnai les montagnes, parce que de leurs sommets pouvant découvrir cette Rivière des Eléphans où devoit être arrivée ma caravane, il m'étoit plus aisé de me diriger dans ma route. Nous eûmes encore trois jours de marche, sans autre intérêt qu'une nuit passée près d'une belle source, chargée de ces arbustes dont les fruits sont nommés dans le pays *wolfs-gift* (poison des loups).

Ce nom leur vient de la propriété qu'ils ont, étant torréfiés, de faire mourir les animaux carnassiers qui en mangent. On les grille, comme le café. On les pulvérise de même, et l'on en saupoudre des viandes, qu'on expose, pendant la nuit, à la voracité de ces animaux. C'est sur-tout

pour l'hienne et le jackal qu'est destiné cet appât. Dès qu'ils en ont mangé, ils enflent prodigieusement, et meurent plus ou moins promptement, selon la quantité qu'ils en ont pris. Enfin, nous apperçûmes de grands arbres qui, par leurs sinuosités, paroissoient border une rivière. Ne doutant pas que ce ne fut la Rivière des Eléphans, nous descendîmes les montagnes pour nous rendre sur ses rives. D'après mon estime, je ne croyois pas, à beaucoup près, être remonté si haut et rejoindre cette rivière tant au-dessus de l'habitation de Van Zeyl, où j'avois donné rendez-vous à ma caravane; mais étant certain que nous devions l'avoir dépassée, nous descendîmes le fleuve et en deux campemens nous nous trouvâmes à la maison de Van Zeyl, où tout mon monde et mes voitures m'attendoient depuis trois jours.

Ma caravane étoit fort diminuée. Les troqueurs hottentots, après avoir passé la rivière, s'étoient rendus dans leurs hordes respectives, et n'avoient laissé au camp que deux des leurs, chargés de m'attendre, pour recevoir de moi, soit en argent,

soit en nature, la valeur du tabac qu'ils m'avoient vendu sur l'Orange.

J'eusse désiré le leur rendre en nature, afin de leur épargner l'embarras d'aller dans les colonies en acheter d'autre ; mais pour cela, il me falloit en acheter moi-même. L'habitation de Van Zeyl en manquoit ; mais j'appris que j'en trouverois près de là, chez un autre Colon. Je m'y rendis à cheval, et y fis une provision, au prix exorbitant d'un escaling de Hollande la livre, (12 sous de France). Après quoi, quitte envers mes compagnons de voyage, je me rendis au *Heere-logement ;* cette grotte tapissée naturellement par un arbre énorme, et que j'ai décrite ailleurs.

Tout étoit verd dans ce canton, comme dans ceux que je venois de parcourir. Bien différens par conséquent de ce qu'ils étoient à mon premier passage ; mais les Colons voisins, dans le dessein d'épargner les pâturages de leurs propriétés, y avoient fait conduire leurs troupeaux ; et ces troupeaux y étoient si nombreux que tout s'y trouvoit dévasté. Les gardiens m'assurèrent même que si, pour retourner au Cap, je suivois

la route ordinaire, j'éprouverois par-tout le même inconvénient pour mes bêtes ; et ils me conseillèrent de prendre, plus au sud-ouest, par *Verloore Valley* (le Lac perdu), où, les pâturages ayant moins souffert, je devois nécessairement trouver plus de ressources.

Dans l'impatience où j'étois de regagner le Cap, ce détour, qui alloit me coûter plusieurs journées de marche, me contrarioit beaucoup. Néanmoins, forcé par la nécessité, il fallut m'y résoudre. En deux jours j'arrivai dans le Verloore Valley, grand lac qui n'est séparé de la mer que par une lisière, peu considérable, de dunes de sable.

Le lac et ses bords étant couverts d'oiseaux de toute espèce, je me flattois d'y trouver, pour la collection de mon cabinet, de quoi me dédommager des contrariétés de la route. En effet, j'y vis non seulement tous les oiseaux que je venois de rencontrer sur la Rivière Verte, mais encore les foulques d'Europe, différentes espèces de grèbes, spécialement celle qui est connue des naturalistes sous le nom de grèbes cor-

nus, enfin, une espèce particulière de manchots.

Celui-ci porte une aigrette de plumes étroites et longues, dont les côtés de sa tête et ses yeux sont couverts, et qu'il baisse ou releve à volonté. Cette même espèce de manchots se retrouve aux Terres magellaniques, où elle a été vue par le célèbre Bougainville, qui en parle sous le nom de manchot sauteur. Buffon en donne une courte description sous le même nom, et le représente ensuite dans ses planches enluminées, sous celui de manchot huppé de Siberie.

Il se trouvoit aussi sur le même lac une grande quantité de manchots d'une autre espèce, la même que celle dont j'ai déja parlé étant dans la baie de Saldanha; ces manchots ont sur le corps une graisse très-abondante. Je ne doute pas que si les Colons du voisinage s'adonnoient à la chasse de cet oiseau, ils ne fissent de sa graisse un objet de commerce extrêmement lucratif. Le profit en seroit même d'autant plus assuré que les manchots sont très-muliplíés sur les parages de l'ouest, et qu'ils sont si

peu farouches qu'ils se laissent assommer sans se déranger, et se font même prendre à la main. Ceci annonce qu'avec de l'adresse et de l'industrie on pourroit trouver, pour cette chasse, des moyens peu dispendieux; qu'il seroit aisé d'y épargner la poudre et le plomb, et que par conséquent elle deviendroit très-avantageuse.

Mon séjour au Verloore Valley me procura une grande quantité d'oiseaux aquatiques de différentes espèces, notamment la poulle sultane, qui y est très-abondante et de plus un excellent manger. Le lac fourmille enfin de tous les oiseaux d'eau que l'on trouve répandus çà et là dans tout le reste de cette partie du monde : c'est le vrai séjour pour un ornithologiste qui désire faire en peu de tems une collection complette de tous les palmipèdes et oiseaux de rivage de l'Afrique. Je m'y procurai aussi une charmante espèce de petit faucon huppé, qui ne vit que de crabes et de poissons, qu'il pêche comme l'orfraye, le balbusard et le milan. Je passai onze jours entiers sur les bords de ce lac, et j'y préparai cent trente-deux individus, tant grands

que petits. Je ne pouvois suffire enfin à la grande quantité d'oiseaux que mes chasseurs m'apportoient journellement, et je n'avois pas le plaisir d'en tuer un seul moi-même tant j'étois occupé à leur préparation.

Me voyant aussi près de la baie de Sainte-Hélène, je voulus la visiter. En conséquence, je donnai ordre à mes gens de gagner le Swart-Land, et de m'y attendre. Swanepoel fut chargé de cette conduite. Il devoit déposer ma caravane chez mon ami Slaber, où je donnai rendez-vous à ma troupe; mais lui, il avoit ordre d'aller, sans m'attendre, au Cap, annoncer à mes amis mon retour, et y chercher les lettres qui, depuis quinze mois d'abscence, pouvoient être arrivées à mon adresse. Pendant ce tems, je me proposois de voir la baie de Sainte-Hélène, que je ne connoissois point, et dont j'étois trop près pour ne point me faire un reproche à moi-même, si je manquois à la connoître.

Je ne pris encore, pour me suivre dans ce voyage, que les chasseurs qui venoient de m'accompagner dans ma dernière excur-

sion. Arrivé à la baie, je la visitai toute entière, et parcourus toutes ses sinuosités. Kolbe, qui n'étoit pas plus géographe que naturaliste, et qui n'avoit pas plus vu Sainte-Hélène que les colonies, dit que le Berg-Rivier se décharge au nord de cette baie; et c'est ainsi qu'il le représente dans sa carte. Kolbe se trompe ici, comme en mille autres endroits. Le Berg a son embouchure dans la partie sud de Sainte-Hélène; d'ailleurs cette baie est, en général, mal placée dans toutes les cartes maritimes; sa position diffère de plus de quinze minutes en latitude.

Cette rivière, que j'ai remontée assez haut, est obstruée par des forêts de roseaux, dans lesquelles viennent se retirer et se cacher les hippopotames. Le gouvernement, craignant qu'on y détruisit ces amphibies et voulant y en conserver l'espèce, en a défendu la chasse, sous peine d'une amende pécuniaire. Il en seroit de ce réglement comme de tant d'autres; et probablement il ne seroit pas mieux observé, si des difficultés locales n'en assuroient l'exécution. Mais l'impossibilité de pénétrer à travers

ces forêts de roseaux en éloigne les chasseurs ; et cet obstacle assure plus la propagation des hippopotames que des ordonnances presque toujours enfreintes et dont on est certain d'appaiser la rigueur avec 25 ou 30 risdaalers.

Après avoir visité la baie de Sainte-Hélène, je me rendis, en suivant le rivage de la mer, dans celle de Saldanha. Cette baie, ainsi que celle de Sainte-Hélène, étoient toutes deux remplies de cachalots. J'en comptai, dans la seule anse de Hoetjes-Bay, trente-deux qui jouoient ensemble. Il est plus qu'étonnant que les gouverneurs du Cap n'aient jamais pensé à cette branche de commerce, qui certainement seroit très-lucrative ; mais il faudroit en concéder l'exploitation aux Colons, en réservant seulement pour la Compagnie quelques droits sur cette pêche. Il faut espérer que le gouvernement hollandois sentira un jour la nécessité de s'occuper sérieusement de cette intéressante colonie ; il ne s'agit simplement que de ne pas mettre d'entraves aux spéculations des habitans et de ne pas enchaîner leur industrie, et bientôt cette partie

de l'Afrique deviendra la plus florissante du monde entier.

En quittant Saldanha, je marchai vers l'habitation de mon vénérable ami Slaber. Son aimable et bonne famille, prévenue de mon retour par les gens de mes chariots, et instruite de mon arrivée par un de mes chasseurs envoyés en avant, vint à ma rencontre. Je fus surpris de ne pas voir mon bon ami Slaber au milieu de ses enfans. Ils m'apprirent que depuis mon départ, attaqué d'une dissenterie cruelle, il ne tenoit presque plus à la vie. Souvent, pendant mon absence, il s'étoit inquiété de moi et avoit demandé de mes nouvelles. Il eût désiré, avant de mourir, m'embrasser une fois encore; et quand il avoit vu Swanepoel et Klaas arriver sans moi, son cœur s'étoit allarmé. Mais on l'avoit rassuré sur mon retard, et il m'attendoit avec impatience.

Cependant on m'annonça que dans son état de dépérissement et de marasme il se trouvoit tellement changé que j'aurois peine à le reconnoître; et comme on craignoit que son état ne fit sur moi une im-

pression trop vive, qu'au premier aspect il me seroit impossible de dissimuler, on me pria de contenir ma surprise et de ne point l'alarmer en pure perte.

J'entrai dans sa chambre, en affectant une joie qui certes étoit bien loin de mon cœur. Je feignis même de ne regarder sa maladie que comme une incommodité fort légère ; et après lui en avoir dit quelques mots, sur lesquels je n'attendis pas même sa réponse, je parlai du superbe taureau que j'avois troqué pour lui dans mon voyage, et que mes gens avoient dû lui offrir de ma part.

Il parut peu sensible à ce présent que j'apportois de si loin, tant ses douleurs l'avoient déja détaché de la terre et de toute affection mondaine. Il parloit de sa fin, bien prochaine à la vérité. La dissenterie au Cap est une maladie funeste à tous les âges, à tous les tempéramens ; mais elle est mortelle aux vieillards, et je ne m'appercevois que trop que mon meilleur ami alloit périr.

Swanepoel, en revenant du Cap, m'apportoit des nouvelles de mes amis et des

lettres d'Europe; entre autres, une de mon respectable ami Boers, qui m'annonçoit son arrivée en Europe, après la traversée la plus heureuse. Non content de m'avoir été aussi utile pendant son séjour au Cap, il m'apprenoit qu'il m'avoit de nouveau recommandé à tous ses amis, et plus particulièrement au nouveau fiscal Serrurier, dont le zèle et l'amitié ne se sont jamais démentis à mon égard, pendant mon séjour en Afrique. Toutes les personnes de ma connoissance m'invitoient à revenir au plutôt à la ville. M. et Me. Gordon surtout m'écrivoient sur cela les choses les plus amicales : ils exigeoient qu'à mon arrivée j'acceptasse un logement chez eux.

Parmi mes lettres, il y en avoit plusieurs de ma famille et de mes amis de France ; mais il s'en trouvoit une, d'Amsterdam, qui bouleversa tous mes projets et tous les arrangemens que je méditois déja pour un troisième voyage dans les déserts d'Afrique. Celle-ci étoit de Temminck. Il me donnoit avis que bientôt il sortiroit des ports de Hollande un navire de la Compagnie, qui alloit à Madagascar pour la traite des Nè-

gres. Le bâtiment devant relâcher au Cap pour se rafraichir et prendre des vivres, il m'étoit aisé de m'aboucher avec le capitaine, et de m'embarquer avec lui pour Madagascar.

D'après le goût que j'avois pour les voyages, mon ami s'étoit bien imaginé que je saisirois avidement l'occasion de connoître cette île célèbre, la plus grande du monde connu. Lui-même, prévenant mes désirs, avoit fait avec le capitaine les arrangemens qu'il croyoit les plus convenables, et par sa lettre il m'en donnoit avis.

Je fus infiniment sensible à cette prévenance aimable, aussi conforme à mes goûts que sagement combinée. A la vérité, ce nouveau projet ne s'accordoit pas avec l'autre. Mais outre que je trouvois l'occasion de connoître une nouvelle terre; outre que j'aurois le tems nécessaire pour la parcourir, puisque le navire, par l'objet de sa destination, devoit faire quelque séjour dans l'île, il m'étoit aisé, à mon retour au Cap, de reprendre mon premier dessein. Je renonçai donc, pour le moment, à visiter de nouveau l'intérieur de

l'Afrique, et ne m'occupai plus que des dispositions à faire pour l'autre plan : dispositions d'autant plus faciles que mon ami m'en avoit applani toutes les difficultés.

Dans ce nouvel arrangement il ne me falloit plus ni charriots, ni chevaux, ni attelages de bœufs, ni enfin tout cet attirail et cette suite qui jusques-là m'avoient été nécessaires. Mes bœufs, me devenant inutiles, ce fut le premier objet dont je cherchai à me défaire. Fort amaigris et n'étant guère propres au service du trait, dans l'état d'épuisement où ils étoient, je les fis offrir au boucher de la Compagnie; cet homme vint lui-même et me les paya 7 rixdalers la pièce, environ 30 livres de France.

Je donnai deux vaches à la femme de Klaas, qui, m'ayant suivi dans mon voyage, m'avoit servi pour le blanchissage de mon linge et souvent pour ma cuisine. J'en donnai deux aussi à Swanepoel. Enfin, j'offris mes chèvres aux demoiselles Slaber; mais celles-ci ne les acceptèrent que comme un dépôt, et s'engagèrent à me les rendre, dans le cas où, entrepre-

nant un nouveau voyage, je pourrois en avoir besoin.

Dans ce troupeau étoient une chèvre et un bouc, achetés par moi dans le pays des Namaquois, à la prière et pour mon ami Liewenberg, du canton des Vingt-Quatre Rivières. J'eus la satisfaction de les lui remettre moi-même. Je me souvenois des bouteilles de jus de citron qu'à mon passage m'avoit données ce brave homme, de l'amitié qu'il s'étoit empressé de me témoigner, et des deux beaux oiseaux que ses fils m'avoient procurés.

Quoique mon présent fût peu de chose en lui-même, il y fut d'autant plus sensible que c'étoit précisément ce qu'il m'avoit demandé et ce qui pouvoit lui être le plus agréable. Je partageai ensuite entre mes braves Hottentots tous les objets dont je n'avois plus besoin.

Ainsi, débarrassé de tout ce qui me devenoit inutile, j'arrêtai mes comptes avec tous les gens de ma troupe, et leur donnai rendez-vous au Cap pour y recevoir leur paiement. Quoique chacun d'eux brûlât d'envie de revoir sa horde et de ren-

trer dans sa famille, cependant ils me témoignèrent tous du chagrin de me quitter.

Moi, de mon côté, quoique j'eusse à me plaindre de la plupart d'entre eux, je ne les vis point partir sans attendrissement.

Mon projet me rappeloit au Cap; et mes soins, quelque sincères, quelque affectueux qu'ils fussent, devenoient inutiles auprès d'un malade, dont l'état déplorable ne laissoit aucun espoir. J'embrassai, pour la dernière fois, le meilleur des hommes, celui à qui j'avois les plus grandes obligations et que j'aimois tendrement. Lui-même me dit le dernier adieu; et, en effet, quelque tems après, j'appris que sa respectable famille avoit à pleurer sa mort.

Enfin, après une absence de seize mois, passés dans les déserts d'Afrique, j'arrivai au Cap, où M. et Mme. Gordon m'attendoient. Je fus reçu comme un ami, un frère, un fils, ce qu'on a de plus cher, et jamais l'amitié de ces hôtes bienfaisans ne s'est démentie un seul instant. Le témoi-

gnage de ma reconnoissance se prolongera aussi long-tems qu'on lira mes voyages ; et le besoin de se soumettre aux vérités qu'ils contiennent, quelqu'offense qu'elles puissent porter à l'orgueil d'autrui, suffit pour en consacrer la durée.

Mon premier soin, dès que j'eus ma liberté, fut de m'informer s'il y avoit dans le port quelque vaisseau qui s'apprêtât à mettre à la voile pour l'Europe. Il s'en trouvoit un, dont je profitai pour écrire à M. Temminck, et le remercier de ce qu'il avoit fait pour moi. Je lui annonçai que j'étois résolu d'accepter son offre généreuse, et que je n'attendois que l'arrivée du vaisseau négrier qui devoit me conduire à Madagascar. Je fis passer le même avis à ma famille; et ne songeai plus qu'à mon départ.

Je n'avois pas négligé le pauvre Schoenmaeker. Dès le lendemain de mon arrivée, j'avois cherché à intéresser M. Gordon au sort de ce malheureux déserteur. Le colonel, plein d'amitié pour lui, m'avoit protesté de sa bonne volonté à l'obliger. En conséquence, j'envoyai au proscrit

un exprès, pour lui dire de se rendre incessamment à la ville. Il y vint. M. Gordon et moi, nous le conduisîmes chez le gouverneur, auprès de qui nous sollicitâmes sa grâce; et celui-ci l'accorda à l'instant même. Il me quitta pour retourner dans les déserts faire ses dernières dispositions, et revint ensuite habiter la Colonie, où bientôt il gagna l'amitié de ses voisins et épousa une de leurs filles : chose assez rare dans un pays où les soldats et les matelots sont généralement peu considérés du Colon.

Pendant mon séjour au Cap, le vaisseau négrier arriva dans la rade; il m'apportoit des lettres de mon ami Temminck, qui me réitéroit encore tout ce qu'il m'avoit déja écrit précédemment au sujet du voyage de Madagascar; m'invitant à le faire, et ne doutant point de l'agrément que me procureroit le capitaine de vaisseau, qui lui avoit les plus grandes obligations; mais je ne tardai point à m'appercevoir que mon ami s'étoit trompé à l'égard de cet homme qui me prouva, par sa conduite, le peu d'envie qu'il avoit que je fisse avec lui cette traversée. Ne voulant pas m'exposer au

désagrément certain, de faire un pareil voyage avec un homme qui craignoit aussi visiblement que je ne gênasse apparement ses projets de commerce, je renonçai, pour l'instant, à Madagascar. D'autres chagrins vinrent encore éloigner ce projet, et je n'y songeai plus. L'Europe alors attira toutes mes pensées. Je me dégoûtai tout à fait des voyages, jusqu'au tems où, renonçant aux hommes, trompé par eux, outragé même dans mes sentimens les plus purs, j'aurois de nouveau à soupirer après un désert, et me verrois condamné à ne le plus embrasser qu'en songe.

Enfin, l'occasion de partir se présenta. Les vaisseaux de la Compagnie hollandoise, de retour des Indes, devoient incessamment regagner leurs différentes destinations; je sollicitai un passage qui me fut accordé. Il y avoit en rade cinq vaisseaux destinés pour l'Europe, il s'agissoit de savoir sur lequel je pourrois m'embarquer avec tous mes effets. L'un de ces vaisseaux ramenoit de la Chine, un ancien supercargue de la Compagnie, qui avoit avec lui sa femme et ses enfans. J'avois quelque-

fois rencontré ces personnes dans les sociétés du Cap ; je m'applaudissois en songeant que j'allois les posséder tout à fait et pour un long-tems. Il est si doux de tromper les ennuis d'une longue traversée par les charmes d'une compagnie aimable, et de pouvoir reposer, de tems en tems, sa vue sur un joli visage, lorsqu'on n'a à contempler que l'eau et le ciel et de sales matelots. Tel devoit être mon sort ; tel du moins étoit mon espoir. Le mari me trouva apparemment trop empressé pour un pensionnaire, et sans me refuser ouvertement, il m'assura que je serois si mal, il refusa avec tant d'obstination d'embarquer mes caisses avec moi, qu'il me contraignit à renoncer sérieusement à le suivre. Moins courtisan cette fois qu'avare de mes richesses, je n'eusse jamais consenti à me séparer d'elles ; elles furent donc portées sur un autre bord, et le capitaine se vit débarrassé de mes importunités. Le malheureux me donnoit la vie et ne savoit pas qu'il alloit la perdre,

Je montai *le Gange*, qui étoit commandé par le capitaine Paardekooper. Nous ap-

pareillâmes de False-Baye, le 14 juillet 1784, accompagnés par quatre autres vaisseaux de la Compagnie. A peine nous étions hors de cette baye, que les vents contraires nous poussèrent dans le sud; là, une tempête horrible nous accueillit, un affreux coup de vent nous jeta jusqu'au trente-septième degré de latitude sud. Je sentis véritablement combien les Portuguais ont eu raison d'appeler cette pointe méridionale d'Afrique *Cap des Tourmentes*. Dans ces lieux d'effroi nous perdîmes deux hommes que les vagues balayèrent de dessus le pont. Vainement on fit tous les efforts pour leur donner du secours; vingt fois ils furent engloutis sous d'énormes montagnes d'eau; ils périrent. Notre vaisseau très-vieux avoit beaucoup à souffrir; il faisoit eau de toutes parts, et quelque soin qu'on prit de l'étancher dans la suite, nous ne pûmes faire moins que d'en conserver une voie durant tout le voyage.

Notre triste position dura onze jours entiers; tems bien long quand chaque minute vient nous offrir des fantômes de mort. Dans une de ces nuits d'horreur,

l'un de nos vaisseaux avoit tiré plusieurs coups de canon en signe de détresse ; le lendemain au point du jour, quelle fut notre douleur lorsque cherchant des yeux *le Middelbourg*, ce vaisseau qui m'avoit rejeté de son sein, nous ne le revîmes plus. Certain qu'il avoit été englouti, j'adressai au ciel, pour la jeune épouse du supercargue, une courte prière, comptant à chaque instant avoir moi-même pour tombeau le même gouffre. Cependant nous eûmes le bonheur de doubler ce cap, si redoutable aux marins. Le 10 août, nous passâmes à la vue de Sainte-Hélène, et le 25 du même mois, nous coupâmes la ligne par les trois cent cinquante-huit degrés de longitude.

Durant la route, je ne portois jamais la vue en arrière sans revoir en idée le malheureux *Middelbourg* ; quel affreux moment, me disois-je, quand toute cette famille sera descendue sous les flots ! Je croyois entendre les derniers cris de cette mère infortunée, mêlés aux derniers cris de ses pauvres enfans. Hélas ! cette heure

affreuse n'avoit point encore sonné pour eux ; elle les attendoit au port.

Les quatre vaisseaux marchoient de conserve et sans se perdre de vue les uns les autres. Nous nous permettions même, lorsque le tems étoit calme et qu'on pouvoit mettre les chaloupes en mer, de nous faire, d'un bord à l'autre, des visites d'amitié.

Si le vent et la mer trop houleuse interdisoient ce genre de commerce, on en employoit un autre, celui de l'écriture et des lettres ; et c'étoient des hirondelles de mer et des mouettes qui nous servoient de couriers.

Battus par les vents et fatigués, ces animaux venoient se reposer sur nos vergues, où il étoit aisé à nos matelots d'en prendre quelques-uns. Nous leur attachions aux pattes de petits billets ; puis leur donnant la volée et les effrayant par nos cris, pour les empêcher de se percher sur notre vaisseau, nous les obligions d'aller se reposer sur un autre. Là, ils étoient saisis de nouveau par l'équipage, et on nous

les renvoyoit de la même manière, chargés de la réponse à nos billets. Ce stratagême curieux a je ne sais quoi de gracieux et de tendre qui me transporte en d'autres régions, et c'est une des circonstances de mes voyages que je me rappelle toujours avec un nouveau plaisir.

A trois cent cinquante-cinq degrés de longitude, dix degrés quinze minutes de latitude nord, nous fumes saisis d'un calme qui nous arrêta quelque tems ; et alors je fus témoin d'un phènomène qui, connu des matelots de l'équipage, étoit nouveau pour moi.

Un énorme poisson plat, du genre des raies, vint nager autour de notre vaisseau. Il différoit cependant de la raie ordinaire, en ce que sa tête, au lieu de se terminer en pointe, formoit un croissant ; et qu'à chaque bout du demi cercle sortoient deux espèces de bras fort allongés que les matelots appeloient cornes, et, qui, larges de deux pieds à leur naissance, n'avoient que cinq pouces à leur extrémité. On me dit que ce monstre s'appeloit *diable de mer.*

Quelques heures après, avec celui-ci, nous en vîmes deux autres, dont l'un, excessivement grand, fut jugé par l'équipage avoir cinquante ou soixante pieds de large. Chacun d'eux nageoit isolément, et chacun étoit entourré de ces petits poissons qui précèdent ordinairement les requins, et que, par cette raison, les gens de mer ont nommés pilotes. Enfin, tous les trois portoient sur chacune de leur cornes un poisson blanc, de la grosseur du bras, long d'environ dix-huit pouces, et qui paroissoit être là comme en faction.

On eût dit que les deux vedettes ne se plaçoient ainsi que pour veiller à la sûreté de l'animal, pour l'avertir des dangers qu'il couroit, et diriger ses mouvemens par les leurs. S'approchoit-il trop près du vaisseau; ils quittoient leur poste, et nageant avec vivacité devant lui, ils l'obligeoient de s'éloigner. S'élevoit-il trop au-dessus de l'eau; ils passoient et repassoient sur son dos, jusqu'à ce qu'il se fut enfoncé davantage. Si, au contraire, il enfonçoit trop; alors ils disparoissoient, et on cessoit de les voir, parce que sans

doute

doute ils le touchoient en-dessous; comme, dans l'occasion précédente, ils l'avoient touché en-dessus; aussi le voyoit-on aussitôt remonter vers la surface de la mer et les deux factionnaires reprenoient leur poste, chacun sur leur corne.

Pendant trois jours que dura le calme et que nous restâmes immobiles, faute de vent, le même manège se répéta mainte fois sous nos yeux, et il fut le même pour chacun des trois monstres.

J'eusse fort désiré qu'on eût pu en prendre un, et qu'il m'eût été permis de l'examiner à mon aise; mais quand j'en fis la proposition aux matelots, ils la traitèrent de chose impossible. Cependant, m'étant avisé de promettre douze bouteilles de vin à celui d'entre eux qui réussiroit, leur ardeur s'éveilla; et cette tentative à laquelle ils voyoient de l'impossibilité ne leur parut plus alors que difficile.

Tous coururent aux harpons; et chacun, s'armant du sien, prit poste pour le lancer. Un d'eux, placé sous le beaupré, et plus heureux que les autres, atteignit

au dos un des trois poissons ; puis, après avoir filé sa corde pour lui laisser pendant quelque tems la liberté de se débattre, il finit par le ramener peu-à-peu vers le flanc du navire, à fleur d'eau. Dans cet état, l'animal ne faisoit pas le moindre mouvement, et nous ne doutâmes plus que nous le prendrions facilement ; mais un seul harpon ne suffisant point pour le hisser, d'autant plus qu'il étoit peu enfoncé, on lui en lança à la fois une quinzaine qui l'amarrèrent fortement. Enfin, on l'entoura de plusieurs cables, et on le hissa sur le pont.

Celui-ci étoit le plus petit des trois ; et il n'avoit, dans sa plus grande largeur, que vingt-huit pieds, sur vingt-un de long, depuis l'extrémité des cornes jusqu'à celle de la queue. Cette queue, grosse en proportion du corps, avoit vingt-deux pouces de longueur.

La bouche, placée absolument comme celle de la raie, étoit assez large pour avaler facilement un homme tout entier.

Quant à la peau, blanche sous le ven-

tre, elle avoit sur le dos les couleurs brunes qui sont propres à la raie.

Enfin, on estima que l'animal pouvoit peser au moins deux mille.

Il avoit sur son corps une vingtaine de petits rémoras, qui en occupoient les différentes parties, et qui s'y étoient si bien attachés qu'en hissant l'animal ils ne s'en séparèrent point, et furent pris avec lui.

Quelques naturalistes ont écrit que la tête du rémora, dans sa partie inférieure, est gluante, et revêtue de rugosités et d'aspérités semblables à celles de la lime. Selon eux, c'est par les deux moyens réunis, de sa glu et de ses pointes, qu'il se tient cramponné aux autres poissons.

« Qu'on se figure une rangée transver-
« sale de dix-neuf lames tranchantes et
« dentelées, qui partent immédiatement
« du bourrelet de la machoire inférieure,
» dit un autre naturaliste ; telle est la par-
« tie qui sert au rémora pour s'attacher ».

Cette description est exacte, en ce qui regarde la forme et le nombre des lames

dentelées ; mais elle est fautive en ce qu'elle les place à la partie inférieure de la tête, tandis qu'elles se trouvent à la partie supérieure. Aussi, quand le rémora veut s'attacher, est-il obligé de se renverser sur le dos et de se tenir le ventre en haut.

J'ignore si les deux poissons blancs qui se plaçoient sur les bras du diable de mer, et qui sembloient lui servir de pilotes, étoient également du genre des rémoras. Ce que je puis assurer, c'est qu'ils avoient l'air de se cramponner tout aussi fortement sur les deux extrémités des bras dont j'ai parlé, et dont ils ne bougeoient pas, malgré leur mouvement continuel. J'observerai cependant, que si ces poissons blancs portent cette même plaque qui sert au rémora pour se cramponner sur les autres poissons, au moins étoit-elle placée en-dessous du corps, et non par-dessus ; puisque l'animal se tenoit dans sa situation naturelle, et qu'il n'avoit pas besoin de se renverser pour s'attacher à son poste.

Il eût été intéressant pour moi que ces deux-ci fussent restés chacun sur la partie qu'ils occupoient, et qu'ils se fussent laissés prendre avec le gros poisson. J'aurois eu alors le tems de les examiner ; mais au moment où le premier harpon fut lancé, ils lachèrent prise et disparurent.

Je me flattois au moins que peut-être on pourroit attrapper quelqu'un de ceux qui servoient de vedettes aux deux autres poissons ; car les deux monstres, malgré tout le bruit qu'avoit occasionné notre capture, ne s'étoient pas éloignés. On employa, vis-à-vis des conducteurs, différentes sortes d'amorces ; mais ce fut en vain : aussitôt que l'ameçon tomboit à l'eau, ils venoient le reconnoître et retournoient tout aussitôt à leur poste.

Je ne me rappelle point en ce moment qu'aucun naturaliste ait parlé de ces rémoras blancs. Cependant d'autres voyageurs que moi en ont eu connoissance ; je citerai à ce sujet Dubadier, connu en histoire naturelle par la collection la plus rare et la plus complète des crustacées des

Antilles. A son dernier voyage, ce naturaliste avoit vu, par les quarante-cinq degrés latitude nord, et les trois cent trente-t ois de longitude, une pareille raie, accompagnée de ses deux pilotes blancs, qui pouvoit avoir vingt-cinq à trente pieds de large. Il en avoit pris le dessin; j'avois pris également celui des raies que j'avois vues. En les comparant, j'ai reconnu aisément qu'elles étoient de la même espèce.

Le cours de notre traversée n'offroit rien de bien remarquable, que les vents contraires qui nous battoient avec constance. Nous fûmes même, par les trente-trois degrés de latitude, assaillis encore par une tempête furieuse. La crainte que notre voyage s'allongeât trop, fit diminuer la ration d'eau à tout l'équipage. Le 4 octobre, nous passâmes à la vue des îles désertes de Flores et Corves, dont nous longeâmes la côte à la porté du mousquet.

Le 9 du même mois, un homme sauta à la mer; il fut impossible de le sauver, tant elle étoit furieuse. Ce malheureux, en un moment, fut porté à une grande

distance. Il nous tendoit les bras; mais les vents nous entraînoient avec violence. Nous jetâmes à la mer plusieurs bariques vides et quelques cages à poulets; mais cette opération ne put se faire assez vîte; et quand il seroit vrai qu'il eût atteint quelqu'un de ces frêles appuis, nous n'aurions fait que prolonger son supplice et lui avoir donné vingt fois la mort.

Le 23 octobre, nous fîmes la rencontre de deux petits bâtimens françois qui revenoient de la pêche de la morue; nous en achetâmes une forte provision pour toute notre flottile; et ce secours vint fort à propos, car nos vivres étoient considérablement diminués et nous ne prenions depuis long-tems qu'une très-mauvaise nourriture. Ces deux pêcheurs, allant à Bayonne, et devant par conséquent arriver avant nous, se chargèrent de nos lettres. Je saisis cette occasion si favorable pour annoncer à ma famille et à mes amis de Hollande, ma prochaine arrivée.

Le 30, nous apperçûmes plusieurs débris d'un vaisseau; entre autres, un mat

presque entier qui passa contre notre bâtiment. Ce triste spectacle nous annonça encore un malheur arrivé pendant le dernier coup de vent. Enfin, le 1 novembre, nous eûmes connoissance des côtes de l'Europe, où nous fûmes constamment battus des vents contraires, jusqu'à l'entrée du canal, où nous fîmes station avec plus de deux cents bâtimens, revenant de toutes les parties du monde, et que les vents contraires retenoient là aussi bien que nous. Mais quelle fut notre surprise lorsque le vaisseau que nous avions cru perdu sur le banc des Aiguilles, avec son équipage, *le Middelbourg*, fut reconnu dans ce nombre. Dans l'excès de ma joie, je voulois prendre un canot pour aller jusqu'à lui ; mais la mer étoit impraticable pour un aussi frêle bâtiment ; nul matelot n'auroit voulu me conduire. La mer étoit affreuse. Le malheureux *Middelbourg* me sembloit placé dans une situation plus défavorable encore que nous ; il me sembloit à moi tout délabré ; c'étoit un malade qu'une rechûte alloit infailliblement en-

traîner à sa perte. Triste pressentiment que personne ne vouloit partager avec moi, et que la destinée devoit vérifier le jour même.

A peine fûmes-nous entré dans le canal, qu'une brume épaisse s'éleva ; elle devint à chaque instant plus compacte, et les vents les plus violens commencèrent à souffler ; ils s'accrurent tellement que ni l'art de nos marins, ni la manœuvre la plus habile, ne purent rien contre sa violence. De lame en lame et par bonds précipités, nous nous vîmes portés sur les rochers. A peine si nous nous distinguions ; un épais brouillard régnoit de toute part, comme si le ciel eût voulu nous dérober l'un à l'autre nos angoisses et le spectacle de vingt naufrages. Non-seulement nous avions à redouter les brisans, mais nous devions craindre encore de heurter contre quelque bâtiment ; car le canal en étoit entièrement couvert. Je ne puis donner une idée de la fureur des vents déchaînés contre nous, qu'en disant que nos voiles, quoique roulées, et nos cordages étoient emportés en charpie. Cette fois je regardois ma mort

comme inévitable, et je l'attendois en silence. Alors *le Middelbourg* se brisoit sur la côte, et l'époux, et l'épouse et les enfans périssoient sans retour ! Alors périssoient vingt bâtimens que leur malheur entraînoit l'un vers l'autre ou contre les rochers. Un autre vaisseau de notre flotte, *la Hollande*, perdoit son gouvernail, qu'une lame venoit d'emporter. Devenu le jouet des vents et des vagues, hors d'état de se diriger, il nous faisoit des signaux de détresse, auxquels nous répondions par des signaux de mort. Pour surcroit d'infortune, la nuit vint nous surprendre au milieu de nos manœuvres toutes délabrées : *la Hollande* tira encore plusieurs coups de canon, et lorsque le jour revint, nous ne l'apperçûmes plus (1). Quant à nous, nous passâmes le canal, et, battus par la tempête, nous avançâmes vers l'île de Middelbourg, où nous jetâmes l'ancre

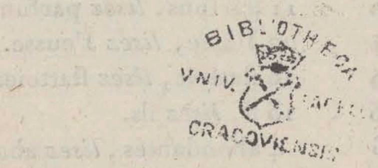
(1) J'ai appris depuis que ce bâtiment, par un miracle inconcevable, fut jeté dans un port d'Angleterre où il fut sauvé.

à la vue de terre ; mais bientôt cette ancre et toutes celles que nous jetâmes successivement, furent cassées ; il nous fallut encore passer une terrible nuit, à louvoyer dans ces parages remplis d'écueils. Tout habile qu'étoit notre capitaine, il n'osoit prendre sur lui d'entrer, par le tems qu'il faisoit, sans un pilote côtier. Le capitaine du port, M. Intanker, ayant, de la ville de Middelbourg, apperçu notre détresse, eut le courage de monter une chaloupe, et vint, à travers cent périls, nous secourir. Il aborde, monte sur notre bord, s'empare du commandement, et nous conduit droit au port de Flessingue. Nous y fûmes portés par un coup de vent si furieux que nous marchions à la côte sans qu'aucune manœuvre pût nous détourner de cette direction. J'étois dans la chambre à l'arrière ; j'entendis crier : *Nous sommes perdus*. Je vole sur le pont. Nous touchions en effet ; mais le hasard nous avoit porté dans la vase ; cinquante pas plus bas nous étions brisés. Le vaisseau se coucha sur le flanc, et nous passâmes la nuit dans cette position.

Le jour reparut avec un tems plus calme ; vingt chaloupes vinrent nous remorquer et nous remirent à flot. Nous entrâmes enfin dans la rade de Flessingue, où nous mouillâmes, chose assez bisarre, à côté du *Held Voltemade*, le même vaisseau qui m'avoit conduit au Cap de Bonne-Espérance, et que la Compagnie hollandoise avoit racheté des Anglois, qui, comme on sait, l'avoient pris, lors de son départ du Cap pour Ceilan. Dans la matinée même, nous reçûmes les commissaires de la Compagnie de Zélande : l'un d'eux m'apporta des lettres d'Amsterdam; c'étoient les réponses à celles que j'avois remises en mer aux deux bateaux pêcheurs. M. Temminck m'avoit recommandé aux directeurs de la Compagnie, j'en reçus toutes sortes d'égards, et mes caisses furent respectées. A peine arrivé à terre, je louai une barque, au moyen de laquelle je me rendis sans délai, avec tous mes effets, à Amsterdam. J'allai me jeter dans les bras de mes bons amis Boers et Temminck. Quelques jours après, je partis pour Paris, où

j'arrivai dans les premiers jours de janvier 1785, après une absence de cinq années : le seul tems de ma vie vraiment regretable, le seul du moins ou la lâcheté des hommes n'est point arrivée jusqu'à moi ; où j'ai pu braver avec sécurité et leurs injustices, et leurs bienfaits, et leur domination tyrannique.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.



ERRATA.

TOME TROISIÈME.

Page 12	*ligne* 12	chariots, *lisez* tentes.
21	7	fait, *lisez* faites.
23	23	chevelus, *lisez* chevelues.
27	14	enviton, *lisez* environ.
29	22	petits, *lisez* petites.
62	11	parfuns, *lisez* parfums.
74	22	J'usse, *lisez* J'eusse.
94	10	flattoit, *lisez* flattoient.
95	13	il, *lisez* ils.
106	4	abondantes, *lisez* abondans.
110	7	de coups fusil, *lisez* coups de fusil.
175	11	demandois, *lisez* demandai.
195	12	ce, *lisez* c'est.
220	13	débibérèrent, *l.* délibérèrent.
223	2	pour une perfidie, *lisez* pour masquer une perfidie.
294	4	d'oreillarde, *lisez* d'oreillar.
299	22	un, *lisez* une.



Page 322 *ligne*	6	supérieurs, *lisez* supérieures.
323	2	Elle, *lisez* Elles.
353	*pénult.*	Brémas, *lisez* Brinas.
409	22	de cours, *lisez* le cours.

AVIS
AU RELIEUR.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

LIVRES

Qui se trouvent chez H. J. JANSEN ET COMP., *Imprimeurs-Libraires, Place du Muséum, ci-devant Cloître Germain-l'Auxerrois, à Paris.*

OEUVRES complettes de WINKELMANN, en 8 vol. *in*-4o. de 6 à 700 pages chacun ; contenant environ deux cent cinquante Planches, et cent Vignettes et Fleurons relatifs à l'ouvrage. Les deux premiers volumes ont paru ; les autres vont suivre successivement.

Discours sur l'Histoire et la Politique en général ; par le Docteur J. Priestley. Traduit de l'Anglois. 2 vol. *in*-8o.

Essai sur la Politique et la Législation des Romains. Traduit de l'Italien. 1 vol. *in*-12.

Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains, et de ses effets dans les derniers tems de la République. Traduit de l'Allemand de C. Meiners. 1 vol. *in*-12.

Dissertation sur les Variétés naturelles qui caractérisent la Physionomie des hommes des divers climats et des différens âges. Suivie de Réflexions sur la Beauté : particulièrement sur celle de la tête ; avec une manière nouvelle de dessiner toutes sortes de têtes avec la plus grande exactitude. Ouvrage posthume de Pierre CAMPER. Traduit du Hollandois. On y a joint une Dissertation, du même auteur, sur la meilleure Forme des Souliers. *In*-4o. avec 11 planches et 3 vignettes en taille-douce.

Cours d'étude pharmaceutique, par B. Lagrange, Pharmacien de Paris, Officier de Santé des armées de la République. 4 vol. *in*-8o. avec figures.

OEuvres philosophiques de Hemsterhuis, 2 vol. *in*-8o.; enrichies de 3 planches et de 26 vignettes en taille-douce.

Idées sur le Geste et l'Action théâtrale, par Engel, de l'académie royale de Berlin; suivies d'une Lettre, du même auteur, sur la Peinture musicale. Le tout traduit de l'Allemand. 2 vol. *in*-8o., avec 34 planches.

Recueil de pièces intéressantes, concernant les Antiquités, les Beaux-Arts, les Belles-Lettres et la Philosophie, traduites de différentes langues. 5 vol. *in*-8o. avec beaucoup de planches.

OEuvres d'Antoine-Raphaël Mengs, contenant différens traités sur la Théorie de la Peinture. 2 v. *in*-4°.

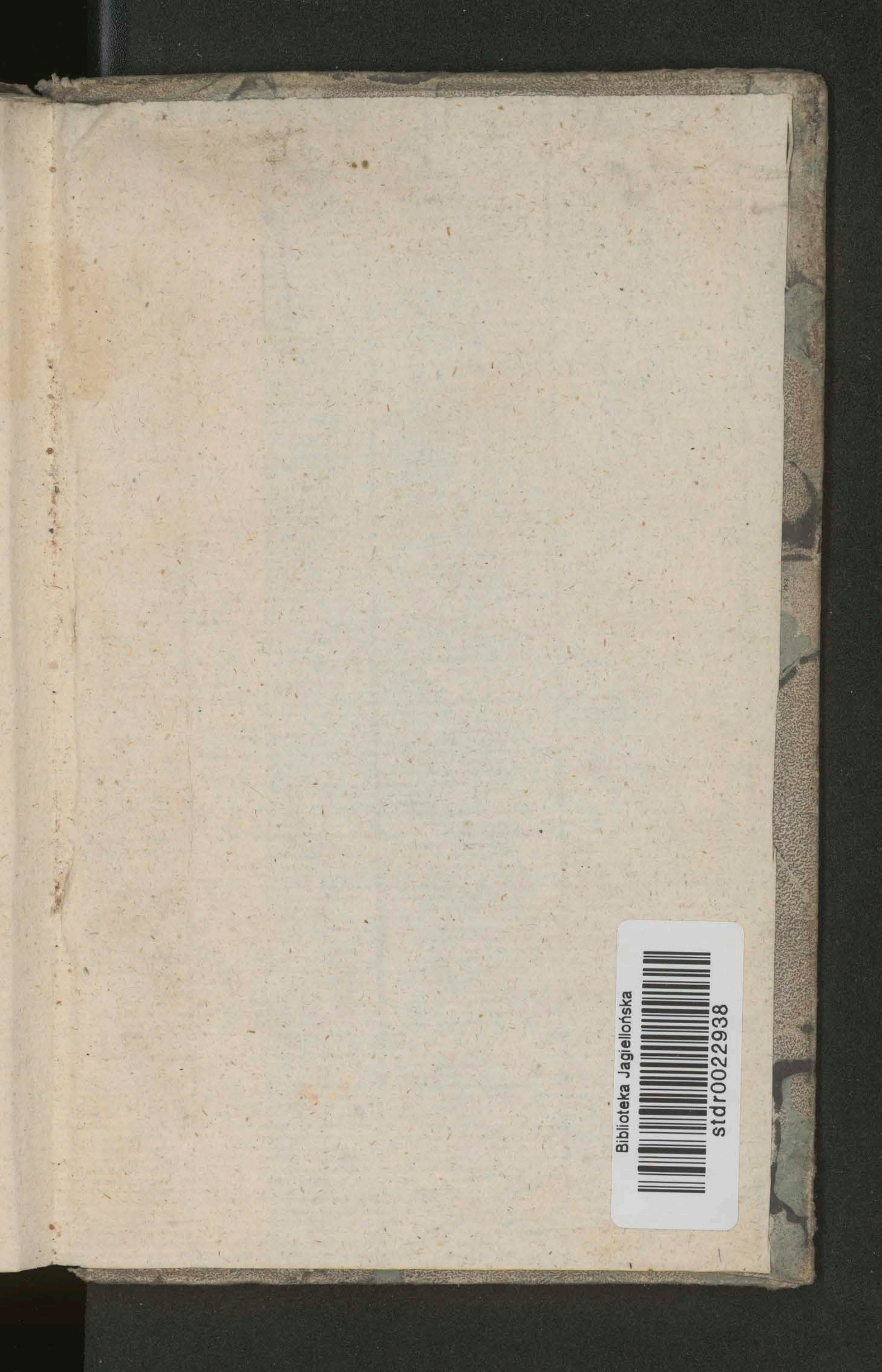
Ferdinand et Constance; suivi de Julie et de trois autres pièces, par Rhynvis Feith. Traduit du Hollandois. 3 vol. *in*-18, avec 10 planches.

Discours prononcés à l'Académie de Peinture de Londres, par Josué Reynolds; suivis de Notes du même auteur sur le poëme de l'*Art de Peindre*, de Dufresnoy. Traduit de l'Anglois. 2 vol. *in*-8o.

Le Trésor de la Langue Françoise et Angloise, par Chambaud; nouv. édit. *in*-8o.

Histoire Naturelle des Oiseaux d'Afrique, composée d'environ 600 oiseaux nouveaux, supérieurement coloriés. Par Levaillant. Cet ouvrage *in*-4o. grand format, paroît par cahiers de six planches avec leurs descriptions. — Le même ouvrage *in*-12, pour faire suite au Buffon. — Il y en a un petit nombre d'exemplaires *in-folio*.

Sous presse. — Description des pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne. 1 vol. *in*-4o., avec une très-belle carte enluminée.


Biblioteka Jagiellońska
stdr0022938

